

W.J. Botten





# HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY

3

## HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY

## XVII-XVIII-XIX CENTURIES

EDITED BY

EDWARD H. SIRICH

UNIVERSITY OF MINNESOTA

AND

FRANCIS B. BARTON

UNIVERSITY OF MINNESOTA



Harper & Brothers Publishers New York and London 1923

#### HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY

Copyright, 1923

By Harper & Brothers

Printed in the U. S. A.

PQ1109

DEDICATED to
OUR MOTHERS

Digitized by the Internet Archive in 2023

	PAGE
Introduction	
PLÉIADE	1
Du Bellay	2
Que le naturel n'est suffisant à celui qui en poésie veut faire	
œuvre digne de l'immortalité	2
Conclusion de tout l'œuvre	2
L'idée	3
L'amour du clocher	3
Ronsard	4
A Cassandre	4
A Hélène	4
REFORM OF MALHERBE	6
Malherbe	6
Vie de Malherbe par Racan	6
Commentaire sur Desportes	8
Ode pour le roi allant châtier les Rochelois	10
Consolation à M. du Périer	13
Régnier	15
Contre Malherbe et son école	15
	Ŭ
LES PRÉCIEUSES ET LA PRÉCIOSITÉ	17
Mme. de Rambouillet et l'Hôtel de Rambouillet	17
Mlle. de Scudéry	20
Mlle. de Scudéry peinte par elle-même	20
La carte de tendre	22
Voiture	26
Les Précieuses à la campagne	26
Stances	29
Querelle des sonnets	30
Voiture: Sonnet à Uranie	30
Benserade: Job	30
Remarques sur les deux sonnets	31

											PAGI
FREN	CH CLASSICISM				•			•	•	•	35
A.	Prose										35
	Balzac					۰	۰				36
	Description de son désert						٠				36
	Socrate chrétien										37
	Vaugelas										38
	Le bon usage										38
	Descartes										39
	Discours de la méthode										39
	Pascal										42
	La cinquième provinciale										42
	Pensées									•	51
	Bossuet										57
	Mort de Madame							•	•		57
	Mme. de Sévigné										60
	Un courtisan	•	•	•	•				•	•	60
	Le mariage de la Grande Mademo	isel	ie		•					•	60
	Après une séparation						•		•	•	62
	Boileau et le jésuite										63
	Un printemps										64
	Mme. de La Fayette										64
	Princesse de Clèves										64
	La confession de la Princesse de	e C	iève	es							65
	La Rochefoucauld										68
	Portrait de La Rochefoucauld par	1111	-mê	me	•			•		•	68
	Maximes										71
	La Bruyère										
	Les caractères								•	•	73
73								•	۰	•	73
В.	POETRY					•	•	٠	•	•	81
	La Fontaine						٠	٠			82
	Epitaphe de La Fontaine faite par										82
	L'homme			•	۰		•	٠	•	•	82
	Epître à Monseigneur l'Evêque de	So	isso	ns	•		•	•			82
	Le corbeau et le renard	•	•	•		•	•		•		83
	Le rat de ville et le rat des champs						•	٠		٠	83
	Le loup et l'agneau	• '	•	•	•	•	•	•		٠	84
	Les animaux malades de la peste	•	•	•	•	٠	•	٠	•	•	85
	Le coche et la mouche	•	•	•	٠	٠	•	•	•	٠	87
	La laitière et le pot au lait					٠	•		*	۰	88

viii

P	AGA
La mort et le mourant	91
Les deux pigeons	
	95
	96
L'art poétique	
	IOI
Sur l'utilité des ennemis	101
THE TRANSITION	105
Fénelon	105
	105
Bayle	108
	108
Contre la persécution	100
Fontenelle	
Préambule d'un cours d'astronomie	110
La dent d'or	
La tent to the second s	113
Eighteenth Century Masters	117
and other bases of the state of	118
	118
	119
Zilologic de illotato	120
Le casuiste	123
Buffon	124
	124
	126
	126
	127
	128
A Mme. du Châtelet	129
	130
	132
	136
Tristesse	138
	140
	143
Philosophie	144
Voltaire à Ferney: poésie et polémique	145
Le monde comme il va, vision de Babouc	146
Diderot	160
Portrait du navau de Rameau	160

																	PAGE
Le philosopl																	162
Le genre séi	rieux	•	•	٠	٠	٠	٠	٠	•	٠	•	•	٠	٠	٠	٠	164
Les condition	ns au t	héâ	tre	•	•	•	•	•	•	٠	٠	•	•	•	٠	•	166
THE NOVEL .			•					٠		•		٠	•				169
Le Sage																	169
Gil Blas .												٠		٠			169
Gil Blas cl	hez l'A	che	evê	que	de	Gı	ena	ıde									169
Marivaux .									٠					٠			174
Vie de Mari	anne							a	٠				•				174
Cocher et	lingère	;		۰					•	•		٠	٠	•	•	•	174
Prévost										٠	٠						178
Manon Lesc	aut .			٠			•			•	٠	٠	•				178
Les funera	ailles de	e N	lan	on	•	•	•	•	•	•	•			٠	•	٠	178
THE BEGINNINGS	of Ro	MA	NT	CIS	M								•	٠		•	181
Rousseau .																	181
Julie ou la ne	ouvelle	Hé	loïs	se .													181
Une prome																	182
Les vendar	nges che	ez I	M.	de	Wo	lma	ar			٠							186
Emile												٠	٠	9			190
Les fables										٠			٠	٠			190
Préambule d	es con	fess	ion	S	*							٠	٠	٠			195
Bernardin de S	Saint-Pi	err	e												٠	٠	195
Paul et Virg																	195
Paul et Vi	irginie 1	pero	lus	da	ns	la :	for	êt t	rop	ica	le				٠		196
Chénier																	199
L'invention			٠												٠		199
La jeune caj	ptive			٠						٠							200
Iambes .	* *		•	٠	٠				•		٠				٠		202
THE PRECURSORS																	205
Mme. de Staël	<i>l</i>			٠						٠	٠		٠		٠		205
La poésie cla	ssique	et l	la p	oés	sie	ron	nan	tiqı	1e	•			•				205
Chateaubriand																۰	207
La jeunesse	de Cha	tea	ubr	ian	d à	Co	mb	urg	5							۰	207
Atala					•				0	•	٠				•		209
Le Mescha	cebé					• 1			•		0				٠		
Le récit de	Chacta	as	•										٠				212
René		۰	•	•					٠			•	•		•		220
Le mal de	René																000

												PAGE
Les Martyrs		٠										222
Les Francs allant au combat	۰	٠						٠	٠			222
ROMANTICISM											٠	225
$-Hugo \dots \dots$				٠	۰.			٠	•	٠		225
Préface de Cromwell		٠		٠			٠			٠		225
Réponse à un acte d'accusation			٠				٠	٠				226
Lamartine												227
Premières Méditations Poétique	es											227
L'isolement									·			227
Le lac												229
Le désespoir												231
Nouvelles Méditations Poétique	S											235
Le crucifix				٠								235
Adieu à Graziella								٠		٠		238
Hugo												238
Les Orientales												238
Rêverie										•		238
Extase												-
Les Feuilles d'Automne												240
Lorsque l'enfant paraît												240
Les Rayons et les Ombres .												241
Tristesse d'Olympio												241
Les Contemplations												245
Elle avait pris ce pli dans son												245
Oh! ie fus comme fou dans le												246
Les Châtiments												247
L'expiation	٠								٠			247
Ultima verba												251
La Légende des Siècles							٠					253
La Conscience												253
La Chansons des Rues et des B	ois											255
Saison des semailles. Le soir												255
Vigny												255
Poèmes Antiques et Modernes												255
Moïse												255
La mort du loup												
Le mont des oliviers												261
La maison du berger												
_												
Musset											•	267
Au lecteur			0			0			•		0	201

																	FAGE
	Rolla																267
	La nuit de Mai .	•	•	٠	•	٠	•	٠	•	•	•	•	٠	٠	٠	•	<b>2</b> 69
	La nuit d'Octobre		٠	•	٠	٠	٠	٠	٠	٠	٠	٠	•	•	•	•	274
	Tristesse											٠	•	٠	٠	٠	275
	Souvenir											٠		٠	٠	٠	276
	Chanson de Fortu															٠	281
	Béranger															•	282
	Le roi d'Yvetot .																282
	Les souvenirs du 1											٠		٠		٠	284
	Les étoiles qui files													•			286
	Arvers													٠		-	288
	Un secret	٠	٠	٠	٠	٠	•	٠	٠	٠	•	•	•	٠	•	•	288
	Hugo	٠	٠	٠	•	٠		•	٠	٠	٠	•	٠	٠	•	٠	289
	Notre Dame de Pa	aris									٠	٠		٠	٠	•	289
	La chambre de la	a qu	iesti	ion								٠		٠	•	•	289
	Sand	٠					٠					•					294
	La Mare au Diable													٠	٠		294
	La lionne du vill																294
D	EALISM																200
И																	298
	Balzac											•		٠			299
	Avant-propos de la															٠	299
	Mérimée	٠	٠	•	٠	•	•	•	•	•	•	•	٠	•	•		301
	Mateo Falcone .															٠	301
	Balzac	٠		•		•	٠	•	۰		٠	•	•	•	٠	٠	313
	Pierre Grassou .																313
	Zola	•	٠	٠		٠		۰	٠	٠	•	•			٠	٠	335
	Le roman expérime	enta	ĺ	۰	•	٠	٠		٠		٠		٠	•		•	335
	Flaubert		٠				٠	٠	٠	٠				٠	٠	•	335
	Un cœur simple.	٠	۰			٠		•			•	•	•				335
	Maupassant		٠		٠		٠			٠	٠						356
	Deux amis					٠					٠	٠		٠			356
	Daudet																363
	Le siège de Berlin																-
	Zola													•			
	Germinal													•			-
	L'émeute pendan	t la	gré	ève									•				
	Gautier																
	Le pot de fleurs	•	•	•		•	•	•	٠	•	•	•	٠	•	•	٠	3//
	Les affres de la me	ort	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	3//
	Les annes de la mi	OYF	4		4	.0				0							3//

																	PAGE
Premier sourire							٠		٠	٠	٠		٠	٠	٠	٠	379
L'art									٠				•		•	٠	380
Leconte de Lisle	•	٠	•	•	٠	٠	٠									٠	382
Hypatie Midi	٠	•								٠						•	382
L'ecclésiaste .	•	•	*	*	۰	٠	•			•		٠		٠	•	٠	383
La vérandah .	•	•	•	•	•	٠	٠		•		٠		٠		•	٠	384 385
Les montreurs	•	•	•	•	•	•	٠		٠		•		٠			٠	386
Les éléphants	•		•	•	•	٠	•							•		٠	387
Le soir d'une ba	tail	ie Ie		•	•	•	•										388
Les siècles maud	lite		•		•	•	•			•			•				389
L'incantation du																	390
Heredia																·	392
Le Cydnus .																•	392
Soir de bataille																•	392
Antoine et Cléo										•							393
Les conquérants																	
Sully Prudhomme													•				394
Le vase brisé											•					•	394
Ici-bas																•	394
Les yeux																	395
Intus																	396
Un songe																	396
Cri perdu																	
Le doute																	
Prière						٠											-
Banville																٠	398
A Adolphe Gaiff																	398
Ballade des pend																	399
Lapins																	400
Coppée																	401
L'horoscope .																	401
La petite marcha	nde	· de	·fle	11179	ę.	•											402
Les larmes .																	403
Pour toujours																	404
Ť																	
HE SYMBOLISTS .														•		٠	405
Laudelaire																٠	405
Préface									•			٠		٠		٠	405
L'albatros		•	*		•	•	•	•	•	•	•	٠	•	۰		٠	
Hymne à la beau																	407
Harmonie du soi	ir i																408

								PAGE
La cloche fêlée			٠					408
Spleen	•		٠	۰	٠			409
La mort des pauvres			٠					410
Le voyage		٠	٠		٠			410
L'étranger		٠	٠	٠	٠			410
Verlaine								411
Chanson d'automne				٠	٠			411
Femme et chatte				٠				412
Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs								412
Ariettes oubliées			٠		٠			412
Art poétique								415
THE CRITICAL AND SCIENTIFIC SPIRIT			٠	٠	٠	•	٠	417
Sainte-Beuve			٠	٠	٠	٠	٠	417
Qu'est-ce qu'un classique?	٠	٠	۰	٠	٠			417
Taine								420
Les trois forces primordiales	0	٠		٠	٠			420
Renan			٠					423
Science et poésie								423
·	·	·	·	•	•		•	4-5
CONTEMPORARY WRITERS		٠	٠	٠	٠			425
Loti					٠			425
Le Mariage de Loti								425
Une excursion dans l'Ile de Tahiti				٠				425
France								428
Le Livre de mon Ami			٠					
Le beau Latin				٠				428
Le petit bonhomme			٠					
Crime de Sylvestre Bonnard			٠					432
A l'ombre des chênes	,0							432

#### INTRODUCTION

THE selections in the present Anthology have had the test of classroom experience, representing, as they do, the material which the editors have found it necessary to bring before the students in a survey course in French literature. So far as is known, the same material can not now be found in any Anthology published in America covering the three centuries. The purpose of such a work is two-fold: to acquaint the reader with well-known selections of literary value, and to show the evolution of literary theory from the sixteenth century to the nineteenth century. No dramatic excerpts are included because of lack of space and because it is felt that such examples of tragedy, comedy and drama should be read in full. It was decided to include a minimum of sixteenth century material in order to give an intelligent appreciation of the reform of Malherbe at the beginning of the seventeenth century. In no sense is this work to be considered as representing comprehensively the sixteenth century.

Wherever possible, the definitive editions have been taken as the standard. Other anthologies have been freely drawn on as, in our opinion, the criterion for a selection is not that it has never been used before but that it is typical of the author and has literary value. The titles given in quotation marks are either supplied by the editors or consecrated by usage. The notes are confined almost exclusively to the explanation of historical personages or facts. The forewords are not meant to replace a history of literature. They are intended simply to orient, more or less, the student as to the essential facts concerning an author or a movement. It is hoped that this anthology may be broad enough in its scope to interest the general reader in French literature.

It remains for us to express our appreciation for the assistance we have received from those who are working in the field

#### INTRODUCTION

of French literature; and especially is it a pleasure to acknowledge our debt to Professor Christian Gauss of Princeton University, and to Professor Colbert Searles of the University of Minnesota.

E. H. S. F. B. B.

MINNEAPOLIS, February 22, 1923.

## HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY



## THE PLÉIADE

The Pléiade was a group of seven poets, most of whom had been formed under the inspiring tutelage of Jean Daurat, professor of ancient languages and eloquence at the Collège Coqueret in Paris, The name, adopted in imitation of the late school of Greek poets at Alexandria, was a symbol of their determination to restore the ancient cult of beauty as displayed in arts and letters. In 1549, they published this determination in a manifesto entitled: La Défense et Illustration de la langue française. In the conception of this work, they all seem to have participated, although the labor and credit for its composition belong to Joachim du Bellay.

The first part, La Défense, undertakes the defense of French as a suitable medium of literary expression as against Latin. Du Bellay explains the poverty of French and shows how it can be remedied by following the example of the Romans who had used the Greeks as guides. He urged the enrichment of the language by the coinage of new words, by widening the usage of words already existing, by the adoption into the literary language of technical and dialect words and by the rehabilitation of words which had become obsolete. In the second part, Illustration, ignoring all French poetry before his time except the Roman de la Rose, du Bellay shows how French may be given "lustre," by imitation, by invention and by "doctrine." He urges a more elevated ideal as the aim of the poet, the abandoning of the old types of poetic expression, such as "rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries," and he invites the new poet to imitate the classic genres such as the epigram, elegy, ode, the modern sonnet and comedy and tragedy.

Du Bellay, less ambitious as poet than as a propagandist, devoted himself chiefly to the composition of sonnets. His first collection, Olive, appeared in 1550. His best known sonnets are found in the two collections: Les Antiquités de Rome (1558) and Les Regrets

(1559).

Ronsard, recognized from the first as the chief of the group, composed continually in all the types of lyric poetry which had been advocated in La Défense until his death in 1585. The best known collections of his poems are: Les Odes (1550) and Les Amours addressed to Cassandre (1552), to Marie (1557) and to Hélène (1574).

#### DU BELLAY

(1525-1560)

QUE LE NATUREL N'EST SUFFISANT À CELUI QUI EN POÉSIE VEUT FAIRE ŒUVRE DIGNE DE L'IMMORTALITÉ.

. . . Toutefois d'autant que l'amplification de notre langue (qui est ce que je traite) ne se peut faire sans doctrine et sans érudition, je veux bien avertir ceux qui aspirent à cette gloire, d'imiter les bons auteurs Grecs et Romains, voire bien Italiens, Espagnols et autres: ou du tout n'écrire point, sinon à soi (comme on dit) et à ses Muses. Qu'on ne m'allègue point ici quelques uns des nôtres, qui sans doctrine, à tout le moins non autre que médiocre, ont acquis grand bruit en notre vulgaire. . . . Ou'on ne m'allègue point aussi que les poètes naissent; car cela s'entend de cette ardeur, et allégresse d'esprit, qui 10 naturellement excite les poètes, et sans laquelle toute doctrine leur serait manque et inutile. Certainement ce serait trop facile, et pourtant contemptible, se faire éternel par renommée, si la félicité de nature donnée même aux plus indoctes était suffisante pour faire chose digne de l'immortalité. Qui veut 15 voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre; et qui désire vivre en la mémoire de la posterité, doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintefois, et, autant que nos poètes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de 20 longues vigiles. Ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. . .

—La Défense et Illustration de la Langue française, Book II, chap. III, 1549.

#### CONCLUSION DE TOUT L'ŒUVRE

Là donc Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine: et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et autels. . . . 25 Donnez en cette Grèce menteresse et y semez encore un coup

IO

15

20

25

la fameuse nation des Gallogrecs.<sup>2</sup> Pillez-moi sans conscience les sacrés tresors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois. . . . Vous souvienne de votre ancienne Marseille, secondes Athenes et de votre Hercule gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles, avec une chaîne attachée à sa langue.<sup>8</sup>—Ibid., "Conclusion."

#### "L'IDÉE"

Si nostre vie est moins qu'une journée En l'eternel, si l'an qui fait le tour Chasse nos jours sans espoir de retour, Si perissable est toute chose née,

Que songes-tu, mon ame emprisonnée? Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour, Si pour voler en un plus clair sejour, Tu as au dos l'aile bien empennée?

Là est le bien que tout esprit desire, Là le repos où tout le monde aspire, Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon ame, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras recognoistre l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.
—Olive, CXIII, 1549.

#### "L'AMOUR DU CLOCHER"

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage, Ou comme cestuy 1 là qui conquit la toison, Et puis est retourné, plein d'usage et raison, Vivre entre ses parens le reste de son age!

Quand reverray-je, helas! de mon petit village Fumer la cheminée, et en quelle saison, Reverray-je le clos de ma pauvre maison, Qui m'est une province, et beaucoup davantage?

#### HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY

4

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux, Oue des palais romains le front audacieux, Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine;

Plus mon Lovre gaulois que le Tybre latin, Plus mon petit Liré 5 que le mont Palatin Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

-Regrets, XXXI, 1559.

5

IO

15

20

25

#### RONSARD ~

(1524-1585)

#### "A CASSANDRE"

Mignonne, allons voir si la rose Oui, ce matin, avoit desclose Sa robe de pourpre au soleil, A point perdu, cette vesprée 6 Les plis de sa robe pourprée Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme, en peu d'espace, Mignonne, elle a dessus la place, Las, las, ses beautez laissé cheoir! O vrayment marastre nature. Puisqu'une telle fleur ne dure Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne, Tandis que votre age fleuronne En sa plus verte nouveauté. Cueillez, cueillez vostre jeunesse: Comme à cette fleur, la vieillesse Fera ternir vostre beauté.

-"Ode" XVII, 1553.

#### "A HÉLÈNE"

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle. Assise auprès du feu, devidant et filant. Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant: "Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle."

5

10

Lors vous n'aurez servante oyant <sup>8</sup> telle nouvelle, Desja sous le labeur à demy sommeillant, Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille reveillant, Benissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os, Par les ombres myrteux je prendray mon repos; Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez des aujourd'hui les roses de la vie.

—Sonnets pour Hélène, Book II, XLIII, 1574.

#### THE REFORM OF MALHERBE

Malherbe's poetic theory and practice may be deduced from his commentary on the poetry of Philippe Desportes. He makes "table rase" of practically all the precepts which the Pléiade had given for the enrichment of vocabulary and the embellishment of verse. He demanded the most painstaking attention to detail, and insisted above all upon clearness, sobriety and good taste in the choice of words along with a rigid observance of syntactical usage. He was called by a contemporary "the tyrant of words and syllables." He was no less severe in regard to improper or facile rimes, misplaced cesura, run-over lines and cacophonic combinations of syllables. The opposition to Malherbe is best represented by Régnier,

The opposition to Malherbe is best represented by Régnier, nephew of the poet Desportes. His attack against the discipline of Malherbe, against his pedantry, his lack of inspiration, is made in the name of liberty, nature and independence. And Régnier, as Boileau says, is: "le poète français qui . . . a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes." However, Malherbe's prestige was not shaken and his influence continued to be very great throughout his own and the succeeding century.) The verse which he perfected, too formal for lyric purposes, served admirably for dramatic, satiric and didactic poetry in which clarity, precision and eloquence are prime requisites. In the words of a great French critic, "he forged an admirable instrument" for Corneille, Molière, Racine and Boileau.

#### MALHERBE V

(1555-1628)

#### VIE DE MALHERBE

PAR

#### RACAN

Encore qu'il (Malherbe) reconnût, comme nous avons déjà dit, que Racan avait de la force en ses vers, il disait qu'il était hérétique en poésie, pour ne se tenir pas assez étroitement dans ses observations, et voici particulièrement de quoi il le blâmait:

Premièrement, de rimer indifféremment aux terminaisons en ant et en ent, comme innocence et puissance, apparent et

conquérant, grand et prend; et voulait qu'on rimât pour les yeux aussi bien que pour les oreilles. Il le reprenait aussi de rimer le simple et le composé, comme temps et printemps, séjour et jour. Il ne voulait pas aussi qu'il rimât les mots qui avaient quelque convenance, comme montagne et campagne, défense et offense, père et mère, toi et moi. Il ne voulait pas non plus que l'on rimât les mots qui dérivaient les uns des autres, comme admettre, commettre, promettre, et autres, qu'il disait qui dérivaient de mettre. Il ne voulait point encore qu'on rimât les noms propres les uns contre les autres, comme 10 Thessalie et Italie, Castille et Bastille, Alexandre et Lysandre; et sur la fin il était devenu si rigide en ses rimes qu'il avait même peine à souffrir que l'on rimât les verbes de la terminaison en er qui avaient tant soit peu de convenance, comme abandonner, ordonner et pardonner, et disait qu'ils venaient 15 tous trois de donner. La raison qu'il disait pourquoi il fallait plutôt rimer des mots éloignés que ceux qui avaient de la convenance est que l'on trouvait de plus beaux vers en les rapprochant qu'en rimant ceux qui avaient presque une même signification; et s'étudiait fort à chercher des rimes rares et 20 stériles, sur la créance qu'il avait qu'elles lui faisaient produire quelques nouvelles pensées, outre qu'il disait que cela sentait son grand poète de tenter les rimes difficiles qui n'avaient point encore été rimées. Il ne voulait point qu'on rimât sur malheur ni bonheur, parce qu'il disait que les Parisiens n'en prononçaient 25 que l'u, comme s'il y avait bonhur, malhur, et de le rimer à honneur il le trouvait trop proche. Il ne voulait non plus que l'on rimât à flame, parce qu'il l'écrivait et le prononçait ainsi avec deux m: flamme, et le faisait long en le prononçant; c'est pourquoi il ne le pouvait rimer qu'à l'épigramme. Il reprenait 30 aussi Racan quand il rimait qu'ils ont eu avec vertu et battu. parce qu'il disait que l'on prononçait à Paris ont eu en trois syllabes, en faisant une de l'e et l'autre de l'u du mot eu.

(1672.)

## "COMMENTAIRE SUR DESPORTES"

PROCÈS CONTRE AMOUR AU SIÈGE DE LA RAISON

PAR

#### PHILIPPE DESPORTES

"Que s'il n'eût eu le cœur d'une fère sauvage." Ce mot se trouve assez en Ronsard, mais ni là ni ici il ne vaut rien.

"Puis confus et tremblant, avec la contenance D'un pauvre criminel prêt d'ouïr sa sentence." Contenance et sentence rime comme un four et un moulin.

"Je le fis convenir . . .

Là je me présentai . . .

Parlant à la raison, je me suis plaint ainsi."
"Je me présentai . . . et me suis plaint." Je me suis plaint 10 ne s'accorde pas avec je le fis convenir, ni avec là je me présentai.

"Qui nous ramène au ciel, lieu dont tu es sortie." Pour d'où. On ne dit point: "dont venez-vous?" ni: "dont sortez-vous?" mais d'où.

"Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entreprise." Ou'est-ce à dire?

"Il se montrait à moi sur tout autre aimable." Quand on dit: il me faisait caresse sur tout autre, il semble qu'on die qu'il me faisait caresse plus que nul autre ne m'en 20 faisait.

"Mais il ne dura guère en cette douce sorte."

Je ne donnerais volontiers d'épithète à sorte, hormis bonne: comme: il est savant de bonne sorte, c'est-à-dire médiocrement. J'aimerais mieux dire de mauvaise façon que de mau- 25 vaise sorte; toutefois je ne blame point mauvaise sorte.

"Et fit . . .

De mon cœur son fourneau, ses charbons de mes veines, Mes poumons ses soufflets, de mes yeux ses fontaines." Drôlerie.

30

5

15

5

10

15

20

30

"M'abandonna soudain de frayeur tout surpris . . . Qui ne m'ont rien laissé depuis que je fus pris." Simple et composé.

"Je portai bas les yeux, le visage et le front." Nota.10

"Je mourus dedans moi, pensant trouver ma vie Au cœur de la beauté qui me l'avait ravie; Mais depuis je n'ai pu, dont j'ai souffert la mort, Et si je semble vif, las! ne t'en émerveille;

Le tyran fait en moi cette étrange merveille." Chimère extravagante: "il mourut dedans lui, pensant trouver sa vie en sa maîtresse, mais depuis il ne put, dont il est mort."— Depuis est superflu. Conjugata.<sup>11</sup>

"Il me fait voir assez d'autres faits admirables." Mauvaise césure.

"Brûlant mon triste cœur sans qu'il soit consommé." Consumé.

"Et fait que ma couleur en plus pâle se change." Quel langage: ma couleur se change en plus pâle!

"Et ne conclus devant qu'être bien avertie." Mauvaise césure.

"J'ai purgé son esprit par ma divine flamme, L'enlevant jusqu'au ciel, et remplissant son âme." J'ai purgé son esprit, remplissant son âme. Qu'est-ce à dire?

"J'ai repurgé son cœur d'affections serviles." 25 Il vient de dire qu'il a purgé son esprit; à cette heure il dit qu'il a repurgé son cœur. Au lieu de ce repurgé, j'eusse dit ou nettoyé ou dépouillé.

"Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux rois." Huit monosyllabes de suite, et mauvaise césure.

"Ayant des os, des nerfs, des *poumons* et du sang." Veines.—On ne dit point qu'un homme ait des *poumons*; et ne m'allègue pas qu'il y a plusieurs lobes au poumon, car tu serais un sot. "Car je les ai rendus serfs de leurs prisonnières, Et leur ai fait aimer de simples chambrières." Ce n'était pas une simple chambrière que Cassandre; c'était une grande princesse, encore même qu'elle fût prisonnière.

"Ou cestuy qui se plaint. . . ."

5

TO

15

20

25

Note.

". . . Clartés admirables Que tu as vu là-haut. . . ."

Vues.

"Si c'est une prison, prisonnière est mon âme." Transposition dure.

"Voilà l'ardent fourneau dont il est consommé."

"Mais qui à l'homme ingrat fait quelque bénéfice."

"Puis nous tûmes tous deux. . . ."
Nous nous tûmes.

"De Raison, qui vers nous son regard adressa." Ce vers est suspendu en la moitié de l'hémistiche.

#### ODE. 12

Pour le Roi, allant châtier la Rébellion des Rochelois

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête; Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion Donner le dernier coup à la dernière tête De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au Démon de la France Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer; Et n'épargne contre eux pour notre délivrance Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice A nourri le désordre et la sédition. Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice	
En leur punition.	
Marche, va les détruire; éteins-en la semence; Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux, Sans jamais écouter ni pitié ni clémence Qui te parle pour eux.	
Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître, Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts, Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître 13 Le jour entre les morts.	10
Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre; Il suffit que ta cause est la cause de Dieu; Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre Les soins de Richelieu.	15
Bien semble être la mer une barre assez forte, Pour nous ôter l'espoir qu'il 14 puisse être battu; Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre ta porte Ton heur et ta vertu?	20
Neptune importuné de ses voiles infâmes, Comme tu paraîtras au passage des flots, Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames, Et soient tes matelots.	
Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves, Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts, Que le sang étranger fera monter nos fleuves Au-dessus de leurs bords.	25
Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître La bonne opinion des courages françois; 15 Et le monde croira, s'il doit avoir un maître, Qu'il faut que tu le sois.	30

O que pour avoir part en si belle aventure Je me souhaiterais la fortune d'Eson,<sup>16</sup> Qui, vieil comme je suis, revint contre nature En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie, Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie Perdue en te servant?

5

10

15

20

25

30

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque; Celle-ci porte seule un éclat radieux, Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque A la table des Dieux.

Mais quoi? tous les pensers dont les âmes bien nées Excitent leur valeur, et flattent leur devoir, Que sont-ce que regrets quand le nombre d'années Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines En vain dans les combats ont des soins diligents; Mars est comme l'Amour: ses travaux et ses peines Veulent des jeunes gens.

Je suis vaincu du temps; je cède à ses outrages; Mon esprit seulement exempt de sa rigueur A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse <sup>17</sup> m'honore, Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ; Je les possédai jeune, et les possède encore A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire; Tu verras mon adresse; et ton front cette fois Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire Sur la tête des rois.

5

TO

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne, Soit que de tes bontés je la fasse parler, Quel rival assez vain prétendra que la sienne Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion,<sup>18</sup> dont la voix nonpareille Bâtissant une ville étonna l'univers, Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine; Et les peuples du Nil qui les auront ouïs, Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine, Aux autels de Louis.

(1628.)

CONSOLATION À MONSIEUR DU PÉRIER, <sup>19</sup>
GENTILHOMME D'AIX EN PROVENCE, SUR LA MORT
DE SA FILLE

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle, Et les tristes discours Que te met en l'esprit l'amitié paternelle L'augmenteront toujours?

15

Le malheur de ta fille au tombeau descendue Par un commun trépas, Est-ce quelque dédale où ta raison perdue Ne se retrouve pas?

20

25

Je sais de quels appas son enfance était pleine, Et n'ai pas entrepris, Injurieux ami, de soulager ta peine Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses Ont le pire destin;

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, L'espace d'un matin.

HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY	
Puis quand ainsi serait, que selon ta prière Elle aurait obtenu D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière, Qu'en fût-il advenu?	
Penses-tu que plus vieille en la maison céleste Elle eût eu plus d'accueil? Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste Et les vers du cercueil?	5
Non, non, mon du Périer, aussitôt que la Parque Ote l'âme du corps, L'âge s'évanouit au deçà de la barque, Et ne suit point les morts	10
De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre Je me suis vu perclus, <sup>20</sup> Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre, Qu'il ne m'en souvient plus.	15
Non qu'il me soit grief que la terre possède Ce qui me fut si cher; Mais en un accident qui n'a point de remède, Il n'en faut point chercher.	20
La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles; On a beau la prier, La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, Et nous laisse crier.	
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre, Est sujet à ses lois; Et la garde qui veille aux barrières du Louvre	25

14

N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle et perdre patience, Il est mal à propos; Vouloir ce que Dieu veut est la seule science Qui nous met en repos.

(1607.)

30

## MATHURIN RÉGNIER

(1573-1613)

#### "CONTRE MALHERBE ET SON ÉCOLE"

. . . Comment! il nous faut donc pour faire une œuvre grande, Qui de la calomnie et du temps se défende. Oui trouve quelque place entre les bons auteurs. Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs! 21 Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire 5 Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire. Et quand les crocheteurs seront poètes fameux, Alors sans me fâcher je parlerai comme eux. Pensent-ils des plus vieux offensant la mémoire, Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire, 0 Et pour quelque vieux mot étrange ou de travers. Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers? Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science. La verve quelquefois s'égaye 22 en la licence. . . . Cependant leur savoir ne s'étend seulement 15 Ou'à regratter un mot douteux au jugement, Prendre garde qu'un qui ne heurte une diphtongue Épier si des vers la rime est brève ou longue, Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant; 20 Et laissent sur le vert 23 le noble de l'ouvrage. Nul aiguillon divin n'élève leur courage; Ils rampent bassement, faibles d'inventions, Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions, Froids à l'imaginer 24: car s'ils font quelque chose 25 C'est proser de la rime et rimer de la prose, Oue l'art lime et relime, et polit de façon Ou'elle rend à l'oreille un agréable son; Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase, Ils attifent 25 leurs mots, enjolivent leur phrase, 30 Affectent leur discours tout si relevé d'art, Et peignent leurs défauts de couleurs et de fard. Aussi je les compare à ces femmes jolies

Qui par les affiquets 26 se rendent embellies, Oui gentes en habits, et sades 27 en façons, Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons; Dont l'œil rit mollement avec afféterie, Et de qui le parler n'est rien que flatterie; De rubans piolés 28 s'agencent proprement, Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement : Leur visage reluit de céruse et de peautre; 29 Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre. Où so ces divins esprits, hautains et relevés, 10 Oui des eaux d'Hélicon 31 ont les sens abreuvés. De verve et de fureur leur ouvrage étincelle; De leurs vers tout divins la grâce est naturelle. Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté, Oui, contente de soi, laisse la nouveauté 15 Oue l'art trouve au Palais 82 ou dans le blanc d'Espagne. Rien que le naturel sa grâce n'accompagne; Son front lavé d'eau claire éclate d'un beau teint. De roses et de lis la nature l'a peint. Et, laissant là Mercure 33 et toutes ses malices. 20 Les nonchalances sont ses plus grands artifices. . . .

-Satire IX, A Rapin, 1606.

5

# LES PRÉCIEUSES ET LA PRÉCIOSITÉ

"La Préciosité" in France represents a movement in the better classes of society towards greater elegance in speech, dress and manners, and greater attention to the moral qualities that an "honnête homme" should possess.\ Offended by the coarse language and the moral laxity of the court of Henri IV, Madame de Rambouillet withdrew from it and founded a salon which became a brilliant rendez-vous of aristocratic society, and of distinguished men of letters. Encouraged by the success of this salon and that of its bourgeois counterpart presided over by Mlle. de Scudéry, other salons sprang up, in which refinement degenerated into the absurd affectation that Molière satirized in the *Précieuses Ridicules*. While the assemblies at the Hôtel de Rambouillet were of a purely social nature, they nevertheless exercised a considerable and lasting influence by bringing men of letters into contact, on an approximately equal footing with the cultivated aristocracy, by creating an interest in psychological and literary questions, and by giving to the language greater distinction and precision if less color.

## "MADAME DE RAMBOUILLET ET L'HÔTEL DE RAMBOUILLET"

Mme. de Rambouillet est fille, comme j'ai déjà dit, de feu M. le marquis de Pisani, et d'une Savelli, veuve d'un Ursins. Sa mère était une habile femme; elle eut soin de l'entretenir dans la langue italienne, afin qu'elle sût également cette langue et la française. On fit toujours cas de cette dame-là à la cour, 5 et Henri IV l'envoya, avec Mme. de Guise, surintendante de la maison de la Reine, recevoir la Reine-mère 34 à Marseille. Elle maria sa fille devant douze ans avec M. le vidame du Mans. 55 Mme. de Rambouillet dit qu'elle regarda d'abord son mari, qui avait alors une fois autant d'âge 36 qu'elle, comme un 10 homme fait, et qu'elle se regarda comme une enfant, et que cela lui est toujours demeuré dans l'esprit, et l'a portée à le respecter davantage. Hors les procès, 37 jamais il n'y a eu un homme plus complaisant pour sa femme. Elle m'a avoué

qu'il a toujours été amoureux d'elle, et ne croyait pas qu'on pût avoir plus d'esprit qu'elle en avait. A la vérité, il n'avait pas grand'peine à lui être complaisant, car elle n'a jamais rien voulu que de raisonnable. Cependant elle jure que si on l'eût laissée jusqu'à vingt ans, et qu'on ne l'eût point obligée après à se marier, elle fût demeurée fille. Je la croirais bien capable de cette résolution, quand je considère que dès vingt ans elle ne voulut plus aller aux assemblées du Louvre. . . . Elle disait qu'elle n'y trouvait rien de plaisant, que de voir comme on se pressait pour y entrer, et que quelquefois il lui est arrivé de 10 se mettre en une chambre pour se divertir du méchant ordre qu'il y a pour ces choses-là en France. Ce n'est pas qu'elle n'aimât le divertissement, mais c'était en particulier. . . .

Elle a toujours aimé les belles choses, et elle allait apprendre le latin, seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en 15 empêcha. Depuis, elle n'y a pas songé, et s'est contentée de l'espagnol. C'est une personne habile en toutes choses. fut elle-même l'architecte de l'hôtel de Rambouillet, qui était la maison de son père. Mal satisfaite de tous les dessins qu'on lui faisait (car alors on ne savait que faire une salle à un côté, 20 une chambre à l'autre, et un escalier au milieu: d'ailleurs la place était fort irrégulière et d'une assez petite étendue), un soir, après y avoir bien rêvé, elle se mit à crier: "Vite, du papier; j'ai trouvé le moyen de faire ce que je voulais." Sur l'heure elle en fit le dessin, car naturellement elle sait dessiner, 25 et dès qu'elle a vu une maison, elle en tire le plan fort aisément. . . . On suivit le dessin de Mme, de Rambouillet de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté. pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et 30 vis-à-vis les unes des autres: Et cela est si vrai, que la Reinemère, quand elle fit bâtir Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile. C'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné; et c'est ce 35 qui a donné à sa grand'chambre le nom de la chambre bleue.

L'hôtel de Rambouillet était, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements, et c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la cour, et de plus poli parmi les beaux-

esprits du siècle. . . . Jamais il n'y a eu une meilleure amie. M. d'Andilly, s qui faisait le professeur en amitié, lui dit un jour qu'il la voulait instruire amplement en cette belle science; il lui faisait des leçons prolixes; elle, pour trancher tout d'un coup, lui dit: "Bien loin de ne pas faire toutes choses au monde pour mes amis, si je savais qu'il y eût un fort honnête homme aux Indes, sans le connaître autrement, je tâcherais de faire pour lui tout ce qui serait à son avantage. — Quoi! s'écria M. d'Andilly, vous en savez jusque là! Je n'ai plus rien à vous montrer."

Madame de Rambouillet est encore présentement d'humeur à se divertir de tout. Un de ses plus grands plaisirs était de

surprendre les gens.

. . . Elle attrapa plaisamment le comte de Guiche, aujourd'hui le maréchal de Gramont. 30 Il était encore fort jeune quand 15 il commença à aller à l'hôtel de Rambouillet. Un soir qu'il avait mangé force champignons, on gagna son valet de chambre qui donna tous les pourpoints des habits que son maître avait apportés. On les étrécit promptement. Le matin, Chaudebonne 40 le va voir comme il s'habillait; mais quand il voulut 20 mettre son pourpoint, il le trouva trop étroit de quatre grands doigts. "Ce pourpoint-là est bien étroit," dit-il à son valet de chambre; "donnez-moi celui de l'habit que je mis hier." Il ne le trouve pas plus large que l'autre. "Essayons-les tous," dit-il. Mais tous lui étaient également étroits. "Qu'est ceci?" ajouta- 25 t-il, "suis-je enflé? serait-ce d'avoir trop mangé de champignons?"—"Cela pourrait bien être," dit Chaudebonne, "vous en mangeâtes hier au soir à crever." Tous ceux qui le virent lui en dirent autant, et voyez ce que c'est que l'imagination. Il avait, comme vous pouvez penser, le teint tout aussi bon que 30 la veille; cependant il y découvrait, ce lui semblait, je ne sais quoi de livide. La messe sonne, c'était un dimanche: il fut contraint d'y aller en robe de chambre. La messe dite, il commence à s'inquiéter de cette prétendue enflure, et il disait en riant du bout des dents: "Ce serait pourtant une belle fin 35 que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé des champignons!" Comme on vit que cela allait trop avant, Chaudebonne dit qu'en attendant qu'on pût avoir du contre-poison, il était d'avis qu'on fit une recette dont il se souvenait. Il se mit

aussitôt à l'écrire, et la donna au comte. Il y avait: Recipe de bons ciseaux, et décous ton pourpoint. Or, quelque temps après, comme si c'eût été pour venger le comte, Mademoiselle de Rambouillet et M. de Chaudebonne mangèrent effectivement de mauvais champignons, et on ne sait ce qui en fût arrivé, si Mme. de Rambouillet n'eût trouvé de la thériaque dans un cabinet, où elle chercha à tous hasards.

Mme. de Rambouillet a eu six enfants: Mme. de Montausier est l'aînée de tous; Mme. d'Hyères est la seconde; M. de Pisani était après. Il y avait un garçon bien fait qui mourut de la peste à huit ans. Sa gouvernante alla voir un pestiféré et au sortir de là fut assez sotte pour baiser cet enfant; elle et lui en moururent. Mme. de Rambouillet, Mme. de Montausier et Mlle. Paulet <sup>41</sup> l'assistèrent jusques au dernier soupir. Mme. de Saint-Étienne est après, puis Mme. de Pisani. Toutes sont 15 religieuses, hors la première et la dernière des filles, qui est Mlle. de Rambouillet.

-Tallement des Réaux, Historiettes, Vol. II, 1657.

# MLLE. DE SCUDÉRY

(1607-1701)

## "MADEMOISELLE DE SCUDÉRY PEINTE PAR ELLE-MÊME"

. . . Cependant, quoique Sapho <sup>42</sup> ait été charmante dès le berceau, je ne veux vous faire la peinture de sa personne et de son esprit, qu'en l'état où elle est présentement, afin que 20 vous la connaissiez mieux. Je vous dirai donc qu'encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus merveilleuse et de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne saurait trouver aucun 25 défaut; mais il faut néanmoins que vous compreniez, qu'encore que la sienne ne soit pas de celles que je dis, elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions que les plus grandes beautés de la terre. Mais enfin, madame, pour vous dépeindre l'admirable Sapho, il faut que je vous dise qu'encore qu'elle 30 se dise petite, lorsqu'elle veut médire d'elle-même, elle est

pourtant de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer. Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. Mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs, si amoureux 5 et si pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards. En effet, ils brillent d'un feu si pénétrant et ils ont pourtant une douceur si passionnée que la vivacité et la langueur ne sont pas des choses incompatibles dans les beaux yeux de Sapho. Ce qui fait leur plus grand éclat, c'est 10 que jamais il n'y a eu une opposition plus grande que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette grande opposition n'y cause nulle rudesse, et il y a un certain esprit amoureux qui les adoucit d'une si charmante manière que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont les regards aient 15 été plus redoutables. De plus, elle a des choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, car elle a la physionomie fine et modeste, et elle ne laisse pas aussi d'avoir je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine. Sapho a, de plus, le visage ovale, la bouche petite et incarnate, et les mains si admirables 20 que ce sont en effet des mains à prendre des cœurs, ou, si on la veut considérer comme cette savante fille qui est si chèrement aimée des Muses, ce sont des mains dignes de cueillir les plus belles fleurs du Parnasse.

Mais, . . . les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté. En effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas, ne peut être compris de personne: et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. Premièrement, elle est née avec une inclination à faire des vers, qu'elle a si heureusement cultivée qu'elle en fait mieux que qui que ce soit. . . . Elle écrit aussi tout à fait bien en prose, et il y a un caractère si amoureux dans tous les ouvrages de cette admirable fille, qu'elle émeut et qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui lisent ce qu'elle écrit. En effet, je lui ai vu faire un jour une chanson d'improviste qui était mille fois plus touchante que la plus plaintive élégie ne saurait être, et il y a un certain tour amoureux à tout ce

qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne saurait avoir. ... Elle sait de plus jouer de la lyre et chanter; elle danse aussi de fort bonne grâce, et elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle, s'occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette personne, qui sait tant de choses différentes, les sait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mépriser celles qui ne les savent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale 10 que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. . . . Mais ce qu'il y a encore de plus digne de louanges en Sapho, c'est qu'il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. De 15 plus, elle est fidèle dans ses amitiés, et elle a l'âme si tendre et le cœur si passionné, qu'on peut sans doute mettre la suprême félicité à être aimé de Sapho, car elle a un esprit si ingénieux à trouver de nouveaux moyens d'obliger ceux qu'elle estime et de leur faire connaître son affection. . . . Ce qu'elle a encore 20 d'admirable, c'est qu'elle est incapable d'envie, et qu'elle rend justice au mérite avec tant de générosité qu'elle prend plus de plaisir à louer les autres qu'à être louée. Outre tout ce que je viens de dire, elle a encore une complaisance qui, sans avoir rien de lâche, est infiniment commode et infiniment agréable; 25 et si elle refuse quelquefois quelque chose à ses amis, elle le fait avec tant de civilité et tant de douceur qu'elle les oblige même en les refusant. Jugez après cela de ce qu'elle peut faire lorsqu'elle leur accorde son amitié et sa confiance. Voilà quelle est cette merveilleuse Sapho. . . .

-Le Grand Cyrus, Book II, Part X, pp. 298 ff., 1649-1653.

30

#### LA CARTE DE TENDRE

"Vous vous souvenez sans doute bien, Madame, qu'Herminius 43 avait prié Clélie 44 de lui enseigner par où l'on pouvait aller de Nouvelle Amitié à Tendre; de sorte qu'il faut commencer par cette première ville, qui est au bas de cette carte,

pour aller aux autres; car afin que vous compreniez mieux le dessin de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes: ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présupposé que la tendresse 10 qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez, Madame, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives, pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre sur 15 Estime, il n'en est pas de même; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parceque 20 c'est ce qui commence ordinairement l'estime; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis Vers, de Billet galant, et de Billet doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié.

"Ensuite pour faire un plus grand progrès dans cette route, 25 vous voyez Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude, et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela, Madame, il faut, s'il 30 vous plaît, retourner à Nouvelle Amitié pour voir par quelle route on va de là à Tendre sur Reconnaissance. Voyez donc, je vous en prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours tous ces petits soins obligeants qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite

vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement, et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que pour marquer qu'il v a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusques aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime; après, il faut pour arriver à Tendre passer 10 par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite, il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément, et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre sur 15 Reconnaissance.

"Mais, Madame, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse égarer. Clélie a fait, comme vous le pouvez voir. que si ceux qui sont à Nouvelle Amitié prenaient un peu plus à droite, ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussi; car, si 20 au partir de Grand Esprit on allait à Négligence, que vous voyez tout contre sur cette carte, qu'ensuite, continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre sur Estime, on se trouverait au Lac d'Indifférence, que vous voyez marqué sur cette carte, et 25 qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de Nouvelle Amitié on prenait un peu trop à gauche, et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à Tendre sur Reconnais- 30 sance, on se trouverait à la Mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage, et qui, par l'agitation de ses vagues, convient sans doute fort juste avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

"Ainsi elle fait voir par ces routes différentes qu'il faut 35 avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de mauvaises ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi cette sage fille voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais

eu d'amour, et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la Rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'elle appelle la Mer Dangereuse, parcequ'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au delà des dernières bornes de l'amitié; et elle fait ensuite qu'au delà de cette mer, c'est ce que nous appellons Terres inconnues, parcequ'en effet nous ne savons point ce qu'il y a, et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule; de sorte que, de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit, et de faire entendre d'une 10 manière assez particulière qu'elle n'a point eu d'amour et qu'elle

n'en peut avoir.

"Aussi trouvâmes-nous cette carte si galante, que nous la sûmes devant que de nous séparer. Clélie priait pourtant instamment celui pour qui elle l'avait faite, de ne la montrer 15 qu'à cinq ou six personnes qu'elle aimait assez pour la leur faire voir: car. comme ce n'était qu'un simple enjouement de son esprit, elle ne voulait pas que de sottes gens, qui ne sauraient pas le commencement de la chose, et qui ne seraient pas capables d'entendre cette nouvelle galanterie, allassent en parler 20 selon leur caprice ou la grossièreté de leur esprit. Elle ne put pourtant être obéie, parcequ'il y eut une certaine constellation qui fit que quoiqu'on ne voulût montrer cette carte qu'à peu de personnes, elle fit pourtant un si grand bruit par le monde, qu'on ne parlait que de la carte de Tendre. Tout ce qu'il y 25 avait de gens d'esprit à Capoue écrivirent quelque chose à la louange de cette carte, soit en vers, soit en prose, car elle servit de sujet à un poème fort ingénieux, à d'autres vers fort galants, à de fort belles lettres, à de fort agréables billets et à des conversations si divertissantes que Clélie soutenait qu'elles valaient 30 mille fois mieux que sa carte, et l'on ne voyait alors personne à qui l'on ne demandât s'il voulait aller à Tendre. En effet, cela fournit durant quelque temps un si agréable sujet de s'entretenir, qu'il n'y eut jamais rien de plus divertissant." -Clélie. Part I. 1656-1660.

#### VOITURE

(1598-1648)

## "LES PRÉCIEUSES À LA CAMPAGNE"

... Vous saurez donc, Monseigneur, 45 que six jours après l'éclipse, et quinze jours après ma mort, 46 Mme. la Princesse, 47 Mlle. de Bourbon, 48 Mme. du Vigean, 49 Mme. Aubry, 50 Mlle. de Rambouillet. 51 Mlle. Paulet, 52 et M. de Chaudebonne 53 et moi partimes de Paris sur les six heures du soir, pour aller à la Barre, où Mme. du Vigean devait donner la collation à Mme. la Princesse. Nous ne trouvâmes en chemin autre chose digne d'être remarquée, si ce n'est qu'à Ormesson 54 nous vîmes un grand chien qui vint à la portière du carrosse me faire fête (dont ie fus fort joyeux).

. . . De là nous arrivâmes à la Barre et entrâmes dans une salle où l'on ne marchait que sur des roses et de la fleur d'orange. Mme. la Princesse, après avoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs en attendant l'heure du souper. Le soleil se couchait dans une nuée d'or et d'azur, et ne donnait 15 de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire une lumière douce et agréable; l'air était sans vent et sans chaleur, et il semblait que la terre et le ciel, à l'envi de Mme, du Vigean, voulaient festoyer la plus belle princesse du monde. Après avoir passé un grand parterre et de grands jardins tous 55 20 pleins d'orangers, elle arriva en un bois où il y avait plus de cent ans que le jour n'était entré qu'à cette heure-là, qu'il y entra avec elle. Au bout d'une allée grande à perte de vue. nous trouvâmes une fontaine qui jetait toute seule plus d'eau que toutes celles de Tivoli.58 A l'entour étaient rangés vingt- 25 quatre violons, qui avaient de la peine à surmonter le bruit qu'elle faisait en tombant. Quand nous nous en fûmes approchés, nous découvrîmes dans une niche qui était dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de Grèce et de Thessalie ne l'avaient jamais vue. Elle 30 portait son arc et ses flèches dans ses yeux, et avait tous les rayons de son frère à l'entour d'elle. Dans une autre niche auprès était une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour être une de sa suite. Ceux qui ne croient pas les fables

crurent que c'était Mlle. de Bourbon et la pucelle Priande.<sup>57</sup> Et à la vérité elles leur ressemblaient extrêmement. Tout le monde était sans proférer une parole, en admiration de tant d'objets qui étonnaient en même temps les yeux et les oreilles, quand tout à coup la déesse sauta de sa niche, et avec une grâce qui ne se peut représenter, commença un bal qui dura quelque temps alentour de la fontaine.

Cela est étrange, Monseigneur, qu'au milieu de tant de plaisirs qui doivent remplir entièrement et attacher l'esprit de ceux qui en jouissaient, on ne laissa pas de se souvenir de vous, 10 et que tout le monde dit que quelque chose manquait à tant de contentements, puisque vous et Mme. de Rambouillet n'y étiez

pas. Alors je pris une harpe et chantai:

Pues quiso mi suerte dura, Que faltando mi Senor, Tambien faltasse mi dama.<sup>58</sup>

Et continuai le reste si mélodieusement et si tristement qu'il n'y eut personne en la compagnie à qui les larmes n'en vinssent aux yeux, et qui ne pleurât abondamment. Et cela eût duré trop longtemps si les violons n'eussent vitement donné une 20 sarabande si gaie, que tout le monde se leva aussi joyeux que si de rien n'eût été. Et ainsi sautant, dansant, voltigeant, pirouettant, cabriolant, nous arrivâmes au logis où nous trouvâmes une table qui semblait avoir été servie par les fées. Ceci. Monseigneur, est un endroit de l'aventure qui ne se peut 25 décrire. Et certes il n'y a point de couleurs ni de figures en la rhétorique qui puissent représenter six potages, qui d'abord se présentèrent à nos yeux. Cela y fut particulièrement remarquable, que n'y ayant que des déesses à la table et deux demi-dieux, à savoir M. de Chaudebonne et moi, tout le monde 30 y mangea, ne plus ne moins que si c'eussent été véritablement des personnes mortelles. Aussi, à dire le vrai, jamais rien ne fut mieux servi: et entre autres choses, il y eut douze sortes de viandes et de déguisements,59 dont personne n'a encore jamais

Au sortir de table, le bruit des violons fit monter tout le monde en haut, et l'on trouva une chambre si bien éclairée qu'il semblait que le jour qui n'était plus dessus la terre s'y fût

oui parler et dont on ne sait pas encore le nom. . . .

15

retiré tout entier. Là, le bal commença, en meilleure ordre et plus beau qu'il n'avait été à l'entour de la fontaine. Et la plus magnifique chose qui y fût, c'est, Monseigneur, que j'y dansai. Mlle, de Bourbon jugea qu'à la vérité je dansais mal, mais que je tirais bien des armes, pour ce qu'à la fin de toutes les cadences il semblait que je me misse en garde. Le bal continuait avec beaucoup de plaisir quand tout à coup un grand bruit que l'on entendit dehors obligea toutes les dames à mettre la tête à la fenêtre: et l'on vit sortir du grand bois qui était à trois cents pas de la maison un tel nombre de feux d'artifice, 10 qu'il semblait que toutes les branches et les troncs des arbres se convertissent en fusées; que toutes les étoiles du ciel tombassent, et que la sphère du feu voulût prendre la place de la movenne région de l'air. Ce sont, Monseigneur, trois hyperboles, lesquelles appréciées et réduites à la juste valeur des choses, 15 valent trois douzaines de fusées. Après s'être remis de l'étonnement où cette surprise avait mis chacun, on se résolut de partir et on reprit le chemin de Paris à la lueur de vingt flambeaux.

. . . Nous étions environ une lieue par delà Saint-Denis, 60 20 et il était deux heures après minuit. Le travail du chemin, le veiller.61 l'exercice du bal et de la promenade m'avaient extrêmement appesanti, quand il arriva un accident que je crus devoir être cause de ma totale destruction. Il y a une petite bourgade entre Paris et Saint-Denis, qu'on nomme la Villette. 25 Au sortir de là, nous rencontrâmes trois carrosses, dans lesquels s'en retournaient les violons que nous avions fait jouer tout le jour. Le diable alla mettre en l'esprit de Mlle, de Rambouillet de leur faire commander de nous suivre et d'aller donner des sérénades toute la nuit. Cette proposition me fit 30 dresser les cheveux en la tête. Cependant tout le monde l'approuva. On fit arrêter les carrosses, on leur alla dire le commandement. Mais, de bonne fortune, les bonnes gens avaient laissé leurs violons à la Barre, et Dieu les bénie.62 Enfin nous arrivâmes à Paris. Et ce que je m'en vais vous 35 dire est plus épouvantable que tout le reste. Nous vîmes qu'une grande obscurité couvrait toute la ville, et au lieu que nous l'avions laissée, il n'y avait que sept heures, pleine de bruit, d'hommes, de chevaux et de carrosses, nous trouvâmes un

5

IO

15

20

25

grand silence et une effroyable solitude partout, et les rues tellement dépeuplées que nous n'y rencontrâmes pas un homme, et vîmes seulement quelques animaux qui, à la lueur des flambeaux, se cachaient.

—"Lettre à Monseigneur le Cardinal de la Vallette," 1630.

#### STANCES

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie; Mais dans les maux dont je me sens périr Je suis si content de mourir, Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés, par qui je suis la proie De tant d'ennuis qui me vont tourmentant, Ma tristesse me rend content Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme Le feu divin qui me rend bien heureux; Que je vive ou meure pour eux, J'aime à brûler d'une si belle flamme,

Que si dans cet état quelque doute m'agite, C'est de penser que dans tous mes tourments J'ai de si grands contentements Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles Ne doivent pas être bien amoureux. Amour rend tous les siens heureux Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me brûle et me dévore, J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal, Et je vois au plus fort de mon mal Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore. Une divinité de mille attraits pourvue

Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers;

Mais tous les maux que j'ai soufferts,

N'égalent point le bien de l'avoir vue.

—Voiture.

## "LA QUERELLE DES SONNETS" 68

#### I. SONNET À URANIE

5

10

15

20

25

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie: L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir, Et je ne vois plus rien qui me pût secourir, Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie; Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr, Je bénis mon martyre, et content de mourir, Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de faibles discours M'incite à la révolte et me promet secours; Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants, Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle, Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens. —Voiture, 1649.

#### II. JOB

Job, de mille tourments atteint, Vous rendra sa douleur connue, Et raisonnablement il craint Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue; Il s'est lui-même ici dépeint. Accoutumez-vous à la vue D'un homme qui souffre et se plaint.

5

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances, On voit aller des patiences Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables; Il s'en plaignit, il en parla; J'en connais de plus misérables.

-Benserade, 64 1649.

#### REMARQUES SUR LES DEUX SONNETS

## I. "General Criticism."

Les deux sonnets sont de deux caractères différents; et, par conséquent, s'il en faut croire les maîtres de l'art, il ne se peut faire ici de comparaison, ni adjuger de préférence. Pour le moins, la comparaison ne saurait être que défectueuse et la 10 préférence sera toujours contestée, parce qu'elle sera toujours disputable.

Le Sonnet d'Uranie est dans le genre grave; le Sonnet de Job dans le délicat. Il y aura des gens qui estimeront davantage celui d'Uranie, et tout ensemble aimeront davantage celui de 15 Job. L'un semble avoir plus d'éclat et plus de force; l'autre plus d'agrément et plus de finesse. Celui-là parle tout de bon et fait ce qu'il fait; celui-ci se joue et donne le change. Le grand est plus rhétoricien et plus de l'école; le petit est plus ingénieux et plus de la conversation; il sent moins le lieu com- 20 mun et tient plus de l'original: mais le lieu commun du grand est traité d'une manière si peu commune, qu'il peut prétendre en nouveauté aussi bien que l'original du petit. Dans le premier, la passion du poète est étalée avec pompe; dans le second, le poète découvre sa passion, en se cachant. L'un va 25 en plein jour et avec ses habillements de fête à l'adoration d'Uranie: l'autre se sert de l'obscurité, se travestit et prend le masque de Job, pour mieux réussir en son dessein.

Achevons la comparaison défectueuse des deux sonnets; l'un se peut appeler beau et l'autre joli. Mais quand je dis 30 joli, je ne donne pas gagné pour cela à l'autre que je dis beau; je me conforme seulement à l'opinion d'Aristote, qui, assignant à chaque chose les termes qui lui sont propres, reconnaît que

la petite taille a des avantages mais ne compte pas la beauté au nombre des avantages qu'il reconnaît: il n'accorde pas aux petites choses ce qu'à son avis la Nature n'a donné qu'aux grandes.

J'eusse opiné peut-être de cette sorte, si j'eusse été de la conversation de l'hôtel de Longueville. Mais mon confesseur, qui entend peu la galanterie de la cour et qui s'attache extrêmement à la sévérité de la théologie, n'a garde d'être de mon avis. Il blâme le sonnet d'Uranie, parce qu'il ne s'accorde pas avec la morale et celui de Job, parce qu'il offense la 10 religion. Il ne peut souffrir qu'on se serve de la raison pour faillir et beaucoup moins qu'on emploie les choses saintes et le nom des Saints à faire l'amour.

Si autrefois, dit-il, un poète païen fut puni visiblement du Ciel pour avoir mêlé dans ses vers je ne sais quoi qu'il avait 15 dérobé de nos livres; que ne doit craindre celui qui est coupable de pis, dans le sonnet qu'il a fait de Job? Un tel exemple ne doit-il pas faire trembler les poètes chrétiens, quand ils sont si téméraires que de profaner les Ecritures qu'ils appellent Saintes? C'est les profaner (ajoute mon confesseur) que 20 de ne s'en pas servir sérieusement: à plus forte raison, que de les mettre à toutes sortes d'usage; que d'y chercher de quoi plaire aux femmes; de quoi cajoler une maîtresse; de quoi lui faire un poulet en vers.

Il n'y a point d'apparence de me demander après cela: 25 Lequel des deux Sonnets aimeriez-vous mieux avoir fait? Je ne pense pas qu'on me doive presser là-dessus. Je serais contraint de répondre que je ne voudrais avoir fait ni l'un ni l'autre, parce que je ne veux point faire de sonnets dont je sois obligé de me confesser.

Mais quand il n'y aurait pas de péché, il y a toujours de la messéance à un homme de mon âge de se mêler de semblables choses.

Il a neigé cinquante ans sur ma tête 66 aussi bien que sur celle de Ronsard. La vieillesse s'est venu saisir de moi, avec 35 tout son funeste équipage, accompagnée de toutes ses misères et de tous ses maux. En cet état-là, il vaudrait autant me demander de laquelle des deux courantes 67 j'aimerais mieux être l'auteur, ou de la Mauleurier ou de la Chabote.

## II. "Criticism of verses II-I3 of the Sonnet d'Uranie."

Cette peine et ces efforts viennent du poète ou de la raison. Si c'est le poète qui travaille, l'expression n'est pas nette; si c'est la raison, il n'était point nécessaire qu'elle fit effort pour dire qu'Uranie est seule aimable et belle. On peut dire cela sans beaucoup de peine, mais peut-être ne le peut-on pas dire 5 sans quelque sorte de témérité. Parce qu'en effet cette seule belle offense tout le reste du beau monde; est injurieuse à toutes les cours, à tous les cercles, à toutes les assemblées. C'est une faveur qui désoblige un nombre infini de belles pour en obliger une seule, qui obscurcit toutes les Orantes et toutes 10 les Amarantes, pour donner du lustre à Uranie. La force du mot de seule belle et de seule aimable s'étend jusque-là et la conséquence en est celle-ci, que de cette grande source de beau et de bon, dont Dieu verse des torrents ici-bas pour orner les choses qu'il a créées, il n'en tombe pas une goutte hors de 15 la personne d'Uranie; qu'au préjudice des autres personnes, elle reçoit tous les privilèges du ciel et tous les avantages de la nature : qu'elle est riche de la pauvreté publique.

L'auteur du sonnet doit entendre cela par sa seule aimable et sa seule belle. Et cet excès pour sa maîtresse n'est pas 20 moindre que celui des stoïques pour leur sage.68 C'était le simulacre et le fantôme d'un sage, dont ces messieurs faisaient leur folie et leur marotte. Ils ont dit de lui qu'il était seul beau, qu'il était seul riche, qu'il était seul roi et ce qui s'ensuit. Et comme ces insolentes paroles les ont rendus ridicules à leur 25 siècle, elles ont obligé un honnête homme de celui-ci, d'appeler leur doctrine le roman de la philosophie. Mais le paradoxe du poète amoureux ne doit rien au paradoxe des philosophes stoïques; et je ne doute point que s'il eût été imprimé du vivant de celui qui l'écrivit, il ne l'eût brouillé avec un peuple, dont sur 30 toutes choses il briguait les suffrages et l'approbation; dont il espérait un jour de se faire le tribun. Ce petit mot lui eût suscité de grosses guerres; il lui eût fait autant de querelles qu'il y a de femmes en France qui pensent n'être pas laides.

### III. "Criticism of verse 10 of the Sonnet 'Job.'"

On écrit de Paris d'étranges choses de ces deux sonnets. 69 35 On me mande qu'ils ont partagé la Cour, qu'ils ont divisé la maison royale, qu'ils ont separé le frère d'avec la sœur. Mais je ne m'étonne point de cette division et de ces partis, moi qui ai lu l'Histoire de l'Empire de Constantinople et qui sais que la couleur d'une livrée et la façon d'un habillement ont été cause de plus grandes et de plus dangereuses factions. Je ne trouve pas étrange que l'un et l'autre sonnet aient eu des loueurs et des repreneurs: et pour revenir au particulier de celui dont je n'ai parlé qu'en général, je ne trouve pas étrange qu'on ait crié si haut contre des patiences qui vont si loin.

L'usage n'ayant point adouci la rudesse de ce mot et l'auteur 10 du petit sonnet n'ayant pas assez d'autorité pour l'introduire à la cour, il ne se pouvait pas que les oreilles du grand monde n'en fussent choquées la première fois. En quoi paraît néanmoins la bizarrerie de l'usage et le caprice de notre langue. Car si elle ne rejette pas les vaillances et les magnificences, les impertinences et les insolences, etc.; si elle reçoit mille impatiences, les impatiences extrêmes, toutes les impatiences du monde; pourquoi ne recevra-t-elle pas les patiences du petit sonnet, en vertu de l'analogie, de laquelle Jules César avait fait un livre? 10

La raison le voudrait mais l'usage s'oppose à la raison. . . . Ni en prose, ni en vers, il ne faut jamais s'opiniâtrer contre l'usage et aller à l'écart du chemin battu.

—Dissertation ou diverses remarques sur divers escrits, Chaps. I, IV, part of IX. A. M. Conrart, Paris, 1652.

1

#### FRENCH CLASSICISM

#### A. Prose

The reform of Malherbe was confined to poetry. A similar reform in prose was undertaken by Balzac. A constant seeker for well-balanced phrases, a laborious builder of well-rounded periods, he gave the language its first course in applied rhetoric.

The foundation of the Académie Française by Richelieu in 1635 was the official recognition of the dignity and importance of letters

in France.

Vaugelas was intrusted with the supervision of the dictionary of the Academy, which did not appear until 1694. In his Remarques sur la langue française (1647), he formulated the Academy's principles concerning the language and defined what they conceived to

be "le bon usage."

The interests of Descartes lay in philosophy and mathematics. In his Discours de la Méthode (1637), he defined the principles which were to guide him in his investigations. Instead of writing in Latin like most of his predecessors in these fields, he composed most of his work in French. (He did much in this way to give the language a more universal scope, and added to it a vital element of every-day interest which it was in a way to lack as long as it remained in the hands of those who were purely men of letters.

Pascal carried on to perfection this appropriation of the language to all the needs of philosophical and metaphysical discussion in his Lettres Provinciales (1656-7), and Pensées (1670). In view of the controversial and apologetic nature of his work, he felt the necessity of "persuading" as well as "demonstrating." He sought therefore to reinforce reason with such literary charms as befitted

the subjects treated.

French classic prose reached the acme of its development in the work of Bossuet in the field of oratory (Sur la Providence, 1662, etc.), funeral orations (Henriette d'Angleterre, 1670; Prince de Condé, 1687, etc.), politics and history (Discours sur l'Histoire universelle, 1681, etc.), and religious controversy (Maximes et réflexions sur la comédie, 1694, etc.).

In the letters of Madame de Sévigné, the striking characteristics are her kindliness, her affection for her daughter, her love of nature, her gayety and her humor. She was truly "merveilleusement disposée pour assister au spectacle de la vie, assez sensible pour s'en émouvir, assez gaie pour s'en amuser, assez philosophe

pour le comprendre." (Her intimate friend, Madame de La Fayette, is the author of the only masterpiece in the novel of which the seventeenth century can boast: La Princesse de Clèves, 1678. By the realism of its subject, the analysis of sentiment, and by its sobriety and good sense, it marks a step far in advance of the

"précieux" novel.

La Rochefoucauld, the outstanding representative of the contemporary "honnête homme," deceived in his ambitions and loves, pessimistic, melancholic, inclining rather to meditation than to action, has left a series of maxims from which he has drawn what may be called a philosophic system whose chief principle is: "les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer." For him, the two motives for all human conduct were self-interest

and "amour-propre."

La Bruyère, who passed most of his life in the home of Condé, proud, reserved, ambitious for literary fame, published in 1688 his Caractères. This work went through nine editions in his lifetime. He was a painter from nature, unafraid of the "mot propre" and the realistic detail. In his work, he often satirizes the nobility, the new aristocracy of money, the courts and judges; and he has left a gallery of contemporary social types whose portraits are interspersed with philosophical observations. In his sympathy for the bourgeois and the people, he is a precursor of the eighteenth century.

#### BALZAC

## (1597-1654)

## "DESCRIPTION DE SON DÉSERT"

Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison dont le dessein n'a pas été conduit selon les règles de l'architecture, et la matière n'est pas si précieuse que le marbre et le porphyre. Je vous dirai seulement qu'à la porte il y a un bois où en plein midi il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'être pas nuit et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires. Tellement que, de l'obscurité et de la lumière, il se fait un troisième temps, qui peut être supporté des yeux des malades et cacher les défauts des femmes qui sont fardées. Les arbres y sont verds jusqu'à la racine, tant de leurs propres feuilles que 10 de celles du lierre qui les embrasse, et pour le fruit qui leur manque, leurs branches sont chargées de tourtres et de faisans en toutes les saisons de l'année. De là j'entre en une prairie, où je marche sur les tulipes et les anémones, que j'y ai fait

mêler avec les autres fleurs. . . . Je descends aussi quelque fois dans cette vallée, qui est la plus secrète partie de mon désert, et qui, jusques ici n'avait été connue de personne. C'est un pays à souhaiter et à peindre, que j'ai choisi pour vaguer à mes plus chères occupations, et passer les plus douces heures de ma vie. L'eau et les arbres ne le laissent jamais manquer de frais et de verd. Les cygnes, qui couvraient autrefois toute la rivière, se sont retirés en ce lieu de sûreté, et vivent dans un canal qui fait rêver les plus grands parleurs, aussitot qu'ils s'en approchent, et au bord duquel je suis toujours heureux, soit 10 que je sois joyeux, soit que je sois triste. Pour peu que je m'y arrête, il me semble que je retourne en ma première innocence. Mes désirs, mes craintes et mes espérances cessent tout d'un coup. Tous les mouvements de mon âme se relâchent et je n'ai point de passions, ou si j'en ai, je les gouverne comme des 15 bêtes apprivoisées. . . .

-- "A M. de La Motte-Aigron," 4 sept., 1622.

#### SOCRATE CHRÉTIEN

Rien ne paraît ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine: les ignorants l'ont persuadée aux philosophes; de pauvres 20 pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poètes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté 25 et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites: il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Église; mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans 30 s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Chose étrange et digne d'une longue considération! reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur 35 de notre zèle: en ce temps-là, il y avait de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme: c'étaient les appas et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient et qui avaient faveur à la cour. avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution: ils s'allaient accuser eux-mêmes s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchaînées s'appelait, en la langue de la primitive Église, la place où l'on donne les couronnes. . . .

Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait et étouffer l'Église au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent 15 pas mieux en leur entreprise. Et, bien qu'il y ait encore des inscriptions qu'ils nous ont laissées, pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens et pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire, l'expérience nous a fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. 20 Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité, et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ et à la honte de leur Dioclétien : "Les tyrans passent, mais la vérité demeure."

-"Discours III," 1652.

10

25

## **VAUGELAS**

(1585-1650)

## "LE BON USAGE"

Voici donc comme on définit le bon usage: C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

Quand je dis la cour, j'y comprends les femmes comme les hommes, et plusieurs personnes de la ville où le prince réside, 30 qui, par la communication qu'elles ont avec les gens de la cour, participent à sa politesse. Il est certain que la cour est comme

un magasin d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'aurait pas les grâces qu'elle demande si elle ne les empruntait presque toutes de la cour. Je dis presque parceque nous avons encore un grand nombre d'autres phrases qui ne viennent pas de la cour, mais qui sont prises de tous les meilleurs auteurs grecs et latins, dont les dépouilles font une partie des richesses de notre langue, et peut-être ce qu'elle a de plus magnifique et de plus pompeux.

Toutefois, quelque avantage que nous donnions à la cour, 10 elle n'est pas suffisante toute seule de servir de règle; il faut que la cour et les bons auteurs y concourent, et ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux que l'usage s'établit. . . . Le consentement des bons auteurs est comme le sceau, ou une vérification qui autorise le langage de la cour 15

et qui marque le bon usage. . . .

-Remarques sur la langue française (Preface, 1647).

# DESCARTES V

(1596-1650)

#### DISCOURS DE LA MÉTHODE

Mais comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement et d'user de tant de circonspection en toutes choses, que si je n'avançais que fort peu, je me garderais bien au moins de tomber. Même je ne voulus 20 point commencer à rejeter tout à fait aucune des opinions qui s'étaient pu glisser autrefois en ma créance sans y avoir été introduites par la raison, que je n'eusse auparavant employé assez de temps à faire le projet de l'ouvrage que j'entreprenais, et à chercher la vraie méthode pour parvenir à la connaissance 25 de toutes les choses dont mon esprit serait capable.

J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à la logique, et, entre les mathématiques, à l'analyse des géomètres et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer quelque chose à mon dessein. 30 Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent

plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait, ou même, comme l'art de Lulle, 71 à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre; et bien qu'elle contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites, et qui ne semblent d'aucun usage, la première est 10 toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination; et on s'est tellement assujetti, en la dernière, à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le 15 cultive. Ce qui fut cause que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode qui, comprenant les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts. Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un État est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles 20 v sont fort étroitement observées; ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que 30 je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

(Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.)

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en com- 35 mençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de

25

l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.)

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et 10 que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre. Et je ne fus pas beaucoup en 15 peine de chercher par lesquelles il était besoin de commencer, car je savais déjà que c'était par les plus simples et les plus aisées à connaître; et, considérant qu'entre tous ceux qui ont ci-devant recherché la vérité dans les sciences il n'y a eu que les seuls mathématiciens qui ont pu trouver quelques démon- 20 strations, c'est-à-dire quelques raisons certaines et évidentes, je ne doutais point que ce ne fût par les mêmes qu'ils ont examinées; bien que je n'en espérasse aucune autre utilité, sinon qu'elles accoutumeraient mon esprit à se repaître de vérités et ne se contenter point de fausses raisons.

Mais ce qui me contentait le plus de cette méthode était que par elle j'étais assuré d'user en tout de ma raison, sinon parfaitement, au moins le mieux qui fût en mon pouvoir: outre que je sentais, en la pratiquant, que mon esprit s'accoutumait peu à peu à concevoir plus nettement et plus distinctement ses 30 objets; et que, ne l'ayant point assujettie à aucune matière particulière, je me promettais de l'appliquer aussi utilement aux difficultés des autres sciences que j'avais fait à celles de l'algèbre. Non que pour cela j'osasse entreprendre d'abord d'examiner toutes celles qui se présenteraient, car cela même 35 eût été contraire à l'ordre qu'elle prescrit; mais ayant pris garde que leurs principes devaient tous être empruntés de la

philosophie, en laquelle je n'en trouvais point encore de certains, je pensai qu'il fallait avant tout que je tâchasse d'y en établir; et que, cela étant la chose du monde la plus importante, et où la précipitation et la prévention étaient le plus à craindre, je ne devais point entreprendre d'en venir à bout que je n'eusse atteint un âge bien plus mûr que celui de vingt-trois ans que j'avais alors, et que je n'eusse auparavant employé beaucoup de temps à m'y préparer, tant en déracinant de mon esprit toutes les mauvaises opinions que j'y avais reçues avant ce temps-là qu'en faisant amas de plusieurs expériences, pour être 10 après la matière de mes raisonnements, et en m'exerçant toujours en la méthode que je m'étais prescrite, afin de m'y affermir de plus en plus.

(1637.)

#### **PASCAL**

(1623-1662)

## LA CINQUIÈME PROVINCIALE 72

De Paris, ce 20 mars 1656.

Monsieur, voici ce que je vous ai promis. Voici les premiers traits de la morale des bons pères jésuites, "de ces 15 hommes éminents en doctrine et en sagesse, qui sont tous conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que toute la philosophie." Vous pensez peut-être que je raille. Je le dis sérieusement, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui le disent dans leur livre intitulé *Imago primi sæculi*. Je ne fais que copier 20 leurs paroles, aussi bien que dans la suite de cet éloge: "c'est une société d'hommes, ou plutôt d'anges, qui a été prédite par Isaïe en ces paroles: Allez, anges prompts et légers." La prophétie n'en est-elle pas claire? "Ce sont des esprits d'aigles; c'est une troupe de phénix, un auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs. Ils ont changé la face de la chrétienté." Il le faut croire, puisqu'ils le disent. Et vous l'allez bien voir dans la suite de ce discours, qui vous apprendra leurs maximes,

J'ai voulu m'en instruire de bonne sorte. Je ne me suis pas fié à ce que notre ami 73 m'en avait appris. J'ai voulu les 30 voir eux-mêmes; mais j'ai trouvé qu'il ne m'avait rien dit que

de vrai. Je pense qu'il ne ment jamais. Vous le verrez par le récit de ces conférences.

Dans celle que j'eus avec lui, il me dit de si étranges choses, que j'avais peine à le croire; mais il me les montra dans les livres de ses pères: de sorte qu'il ne me resta à dire pour leur défense, sinon que c'étaient les sentiments de quelques particuliers qu'il n'était pas juste d'imputer au corps. Et en effet, je l'assurai que j'en connaissais qui sont aussi sévères que ceux qu'il me citait sont relâchés. Ce fut sur cela qu'il me découvrit l'esprit de la société, qui n'est pas connu de tout le monde, et 10 vous serez peut-être bien aise de l'apprendre. Voici ce qu'il me dit:

"Vous pensez beaucoup faire en leur faveur, de montrer qu'ils ont de leurs pères aussi conformes aux maximes évangéliques que les autres y sont contraires; et vous concluez de là 15 que ces opinions larges n'appartiennent pas à toute la société. Je le sais bien; car si cela était, ils n'en souffriraient pas qui y fussent si contraires. Mais, puisqu'ils en ont aussi qui sont dans une doctrine si licencieuse, concluez-en de même que l'esprit de la société n'est pas celui de la sévérité chrétienne: 20 car, si cela était, ils n'en souffriraient pas qui y fussent si opposés. - Eh quoi! lui répondis-je, quel peut donc être le dessein du corps entier? C'est sans doute qu'ils n'en ont aucun d'arrêté, et que chacun a la liberté de dire à l'aventure ce qu'il pense! - Cela ne peut pas être, me répondit-il: un si grand 25 corps ne subsisterait pas dans une conduite téméraire, et sans une âme qui le gouverne et qui règle tous ses mouvements; outre qu'ils ont un ordre particulier de ne rien imprimer sans l'aveu de leurs supérieurs. — Mais quoi! lui dis-je, comment les mêmes supérieurs peuvent-ils consentir à des maximes si dif- 30 férentes? — C'est ce qu'il faut vous apprendre, me répliqua-t-il.

Sachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs: ce n'est pas leur dessein. Mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer: ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne 35 opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et, parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner

quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions où elles leur sont favorables. Mais, comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. C'est pour cette raison que, ayant affaire à des personnes de toutes sortes de conditions et de nations si différentes, il est nécessaire qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité.

De ce principe vous jugez aisément que, s'ils n'avaient que des casuistes relâchés, ils ruineraient leur principal dessein, qui 10 est d'embrasser tout le monde, puisque ceux qui sont véritablement pieux cherchent une conduite plus sévère. Mais, comme il n'y en a pas beaucoup de cette sorte, ils n'ont pas besoin de beaucoup de directeurs sévères pour les conduire. Ils en ont peu pour peu; au lieu que la foule des casuistes relâchés s'offre 15 à la foule de ceux qui cherchent le relâchement.

C'est par cette conduite obligeante et accommodante, comme l'appelle le père Petau, qu'ils tendent les bras à tout le monde. Car, s'il se présente à eux quelqu'un qui soit tout résolu de rendre des biens mal acquis ne craignez pas qu'ils l'en détour- 20 nent. Ils loueront au contraire et confirmeront une si sainte résolution. Mais qu'il en vienne un autre qui veuille avoir l'absolution sans restituer, la chose sera bien difficile, s'ils n'en fournissent des moyens dont ils se rendront les garants.

Par là ils conservent tous leurs amis, et se défendent contre 25 tous leurs ennemis. Car, si on leur reproche leur extrême relâchement, ils produisent incontinent au public leurs directeurs austères, avec quelques livres qu'ils ont faits de la rigueur de la loi chrétienne; et les simples, et ceux qui n'approfondissent pas plus avant les choses, se contentent de ces 20 preuves.

Ainsi ils en ont pour toutes sortes de personnes, et répondent si bien selon ce qu'on leur demande, que, quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus- 35 Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant: comme ils ont fait dans les Indes et dans la Chine, où ils ont permis aux chrétiens l'idolâtrie même, par cette subtile invention de leur faire cacher sous leurs habits une image de Jésus-Christ à

laquelle ils leur enseignent de rapporter mentalement les adorations publiques qu'ils rendent à l'idole Cachinchoam et à leur Keum-fucum 14; comme Gravina, dominicain, le leur reproche, et comme le témoigne le mémoire, en espagnol, présenté au roi d'Espagne Philippe IV, par les cordeliers des îles Philippines, rapporté par Thomas Hurtado dans son livre du Martyre de la foi, page 427. De telle sorte que la congrégation des cardinaux de propaganda fide fut obligée de défendre particulièrement aux jésuites, sous peine d'excommunication, de permettre des adorations d'idole sous aucun prétexte, et de cacher le 10 mystère de la croix à ceux qu'ils instruisent de la religion, leur commandant expressément de n'en recevoir aucun au baptême qu'après cette connaissance, et leur ordonannt d'exposer dans leurs églises l'image du crucifix, comme il est porté amplement dans le décret de cette congrégation, donné le 9 juillet 1646, 15 signé par le cardinal Capponi.

Voilà de quelle manière ils se sont répandus par toute la terre à la faveur de la doctrine des opinions probables, qui est la source et la base de tout ce dérèglement. C'est ce qu'il faut que vous appreniez d'eux-mêmes; car ils ne le cachent à per-20 sonne, non plus que tout ce que vous venez d'entendre, avec cette seule différence, qu'ils couvrent leur prudence humaine et politique du prétexte d'une prudence divine et chrétienne, comme si la foi et la tradition qui la maintient n'étaient pas toujours une et invariable dans tous les temps et dans tous 25 les lieux; comme si c'était à la règle à se fléchir pour convenir au sujet qui doit lui être conforme; et comme si les âmes n'avaient, pour se purifier de leurs taches qu'à corrompre la loi du Seigneur; au lieu "que la loi du Seigneur, 75 qui est sans tache et toute sainte, est celle qui doit convertir les âmes," et 30 les conformer à ses salutaires instructions!

Allez donc, je vous prie, voir ces bons pères, et je m'assure que vous remarquerez aisément dans le relâchement de leur morale la cause de leur doctrine touchant la grâce. Vous y verrez les vertus chrétiennes si inconnues et si dépourvues de 35 la charité, qui en est l'âme et la vie; vous y verrez tant de crimes palliés, et tant de désordres soufferts, que vous ne trouverez plus étrange qu'ils soutiennent que tous les hommes ont toujours assez de grâce pour vivre dans la piété de la

manière qu'ils l'entendent. Comme leur morale est toute païenne, la nature suffit pour l'observer. Quand nous soutenons la nécessité de la grâce efficace, nous lui donnons d'autres vertus pour objet. Ce n'est pas simplement pour guérir les vices par d'autres vices; ce n'est pas seulement pour faire pratiquer aux hommes les devoirs extérieurs de la religion; c'est pour une vertu plus haute que celle des pharisiens et des plus sages du paganisme. La loi et la raison sont des grâces suffisantes pour ces effets. Mais pour dégager l'âme de l'amour du monde, pour la retirer de ce qu'elle a de plus cher, pour la 10 faire mourir à soi-même, pour la porter et l'attacher uniquement et invariablement à Dieu, ce n'est l'ouvrage que d'une main toute-puissante. Et il est aussi peu raisonnable de prétendre que l'on a toujours un plein pouvoir, qu'il le serait de nier que ces vertus destituées d'amour de Dieu, lesquelles ces 15 bons pères confondent avec les vertus chrétiennes, ne sont pas en notre puissance."

Voilà comment il me parla, et avec beaucoup de douleur; car il s'afflige sérieusement de tous ces désordres. Pour moi. j'estimai ces bons pères de l'excellence de leur politique, et je 20 fus, selon son conseil, trouver un bon casuiste de la société. C'est une de mes anciennes connaissances, que je voulus renouveler exprès. Et comme j'étais instruit de la manière dont il les fallait traiter, je n'eus pas de peine à le mettre en train. Il me fit d'abord mille caresses, car il m'aime toujours, et, 25 après quelques discours indifférents, je pris occasion du temps où nous sommes pour apprendre de lui quelque chose sur le jeûne, afin d'entrer insensiblement en matière. Je lui témoignai donc que j'avais de la peine à le supporter. Il m'exhorta à me faire violence; mais, comme je continuai à me plaindre, il 30 en fut touché et se mit à chercher quelque cause de dispense. Il m'en offrit en effet plusieurs qui ne me convenaient point, lorsqu'il s'avisa enfin de me demander si je n'avais pas de peine à dormir sans souper. "Oui, lui dis-je, mon père, et cela m'oblige souvent à faire collation à midi et à souper le soir. — 35 Je suis bien aise, me répliqua-t-il, d'avoir trouvé ce moven de vous soulager sans péché; allez, vous n'êtes point obligé de jeûner. Je ne veux pas que vous m'en croyiez; venez à la bibliothèque."

J'y fus, et là, en prenant un livre: "En voici la preuve, me dit-il, et Dieu sait quelle! C'est Escobar. — Qui est Escobar, lui dis-je, mon père? — Quoi! vous ne savez pas qui est Escobar de notre société, qui a compilé cette *Théologie morale* de vingt-quatre de nos pères; sur quoi il fait, dans la préface, une allégorie de ce livre "à celui de l'Apocalypse, qui était scellé de sept sceaux? Et il dit que Jésus l'offre ainsi scellé aux quatre animaux Suarez, Vasquez, Molina, Valentia, en présence de vingt-quatre jésuites qui représentent les vingt-quatre vieillards?"

Il lut toute cette allégorie, qu'il trouvait bien juste, et par où il me donnait une grande idée de l'excellence de cet ouvrage. Ayant ensuite cherché son passage du jeûne: "Le voici, me dit-il, au tr. 1, ex. 13, n. 67. "Celui qui ne peut dormir s'il n'a soupé, est-il obligé de jeûner? Nullement." N'êtes-vous pas 15 content? — Non, pas tout à fait, lui dis-je; car je puis bien supporter le jeûne en faisant collation le matin et soupant le soir. — Voyez donc la suite, me dit-il, ils ont pensé à tout. "Et que dira-t-on si on peut bien se passer d'une collation le matin en soupant le soir? — Me voilà. — On n'est point encore 20 obligé de jeûner. Car personne n'est obligé de changer l'ordre de ses repas." — O la bonne raison! lui dis-je. — Mais, ditesmoi, continua-t-il, usez-vous de beaucoup de vin? - Non, mon père, lui dis-je; je ne le puis souffrir. — Je vous disais cela, me répondit-il, pour vous avertir que vous en pourriez boire le 25 matin, et quand il vous plairait, sans rompre le jeûne; et cela soutient toujours. En voici la décision au même lieu, n° 57. "Peut-on, sans rompre le jeûne, boire du vin à telle heure qu'on voudra, et même en grande quantité? On le peut, et même de l'hypocras." Je ne me souvenais pas de cet hypocras, dit-il; 30 il faut que je le mette sur mon recueil. — Voilà un honnête homme, lui dis-je, qu' Escobar. — Tout le monde l'aime, répondit le père. Il fait de si jolies questions! Voyez celle-ci qui est au même endroit, n° 38. "Si un homme doute qu'il ait vingt et un ans, est-il obligé de jeûner? — Non. — Mais si j'ai 35 vingt et un ans cette nuit à une heure après minuit, et qu'il soit demain jeûne, serai-je obligé de jeûner demain? — Non; car vous pourriez manger autant qu'il vous plairait depuis minuit jusqu'à une heure, puisque vous n'auriez pas encore

vingt et un ans: et ainsi, ayant droit de rompre le jeûne, vous n'y êtes point obligé." — Oh! que cela est divertissant! lui disje. — On ne s'en peut tirer, me répondit-il; je passe les jours et

les nuits à le lire; je ne fais autre chose.

Le bon père, voyant que j'y prenais plaisir, en fut ravi. . . . - En vérité, mon père, lui dis-je, je ne le crois pas bien encore. Eh quoi? n'est-ce pas un péché de ne pas jeûner quand on le peut? Est-il permis de rechercher les occasions de pécher? ou plutôt n'est-on pas obligé de les fuir? Cela serait assez commode. — Non pas toujours, me dit-il; c'est selon. — Selon 10 quoi? lui dis-je. - Ho! ho! repartit le père. - Et si on recevait quelque incommodité en fuyant les occasions, y serait-on obligé, à votre avis? - Ce n'est pas au moins celui du père Bauny, que voici, p. 1084. "On ne doit pas refuser l'absolution à ceux qui demeurent dans les occasions prochaines du péché, 15 s'ils sont en tel état qu'ils ne puissent les quitter sans donner sujet au monde de parler, ou sans qu'ils en recussent euxmêmes de l'incommodité." — Je m'en réjouis, mon père, il ne reste plus qu'à dire qu'on peut rechercher les occasions de propos délibéré, puisqu'il est permis de ne les pas fuir. — Cela 20 même est aussi quelquefois permis, ajouta-t-il. Le célèbre casuiste Basile Ponce l'a dit, et le père Bauny le cite et approuve son sentiment, que voici dans le Traité de la pénitence, q. 4. p. 94. "On peut rechercher une occasion directement et pour elle-même, primo et per se, quand le bien spirituel et temporel 25 de nous ou de notre prochain nous y porte."

Vraiment, lui dis-je, il me semble que je rêve quand j'entends des religieux parler de cette sorte! Eh quoi! mon père, dites-moi, en conscience, êtes-vous dans ce sentiment-là?—
Non vraiment, me dit le père.— Vous parlez donc, continuaije, contre votre conscience?— Point du tout, dit-il. Je ne parlais pas en cela selon ma conscience, mais selon celle de Ponce et du père Bauny: et vous pourriez les suivre en sûreté; car ce sont d'habiles gens.— Quoi! mon père, parce qu'ils ont mis ces trois lignes dans leurs livres, sera-t-il devenu permis de 35 rechercher les occasions de pécher? Je croyais ne devoir prendre pour règle que l'Écriture et la tradition de l'Église, mais non pas vos casuistes.— O bon Dieu, s'écria le père, vous me faites souvenir de ces jansénistes! Est-ce que le père

Bauny et Basile Ponce ne peuvent pas rendre leur opinion probable? — Je ne me contente pas du probable, lui dis-je, je cherche le sûr. — Je vois bien, me dit le bon père, que vous ne savez pas ce que c'est que la doctrine des opinions probables. Vous parleriez autrement si vous le saviez. Ah! vraiment, il faut que je vous en instruise. Vous n'aurez pas perdu votre temps d'être venu ici; sans cela vous ne pouviez rien entendre. C'est le fondement et l'a b c de toute notre morale.

le fus ravi de le voir tombé dans ce que je souhaitais: et, le lui ayant témoigné, je le priai de m'expliquer ce que c'était 10 qu'une opinion probable. "Nos auteurs vous y répondront mieux que moi, dit-il. Voici comme ils en parlent tous généralement, et entre autres, nos vingt-quatre, in princ. ex. 3, n. 8. "Une opinion est appelée probable, lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque considération. D'où il arrive quelque- 15 fois qu'un seul docteur fort grave peut rendre une opinion probable." Et en voici la raison: "car un homme adonné particulièrement à l'étude ne s'attacherait pas à une opinion, s'il n'y était attiré par une raison bonne et suffisante." — Et ainsi, lui dis-je, un seul docteur peut tourner les consciences et les 20 bouleverser à son gré, et toujours en sûreté. — Il n'en faut pas rire, me dit-il, ni penser combattre cette doctrine. Quand les jansénistes l'ont voulu faire, ils y ont perdu leur temps. Elle est trop bien établie. Écoutez Sanchez, qui est un des plus célèbres de nos pères (Som. l. 1, c. 9, n. 7). — "Vous douterez 25 peut-être si l'autorité d'un seul docteur bon et savant rend une opinion probable. A quoi je réponds que oui. Et c'est ce qu'assurent Angelus, Sylv. Navarr. Emmanuel Sa, etc. Et voici comme on le prouve. Une opinion probable est celle qui a un fondement considérable. Or l'autorité d'un homme savant 30 et pieux n'est pas de petite considération, mais plutôt de grande considération. Car, écoutez bien cette raison: Si le témoignage d'un tel homme est de grand poids pour nous assurer qu'une chose se soit passée, par exemple, à Rome, pourquoi ne le sera-t-il pas de même dans un doute de morale?" 35

— La plaisante comparaison, lui dis-je, des choses du monde à celles de la conscience. — Ayez patience: Sanchez répond à cela dans les lignes qui suivent immédiatement: "Et la restriction qu'y apportent certains auteurs ne me plaît pas, que l'au-

torité d'un tel docteur est suffisante dans les choses de droit humain, mais non pas dans celles de droit divin. Car elle est

de grand poids dans les unes et dans les autres."

Mon père, lui dis-je franchement, je ne puis faire cas de cette règle. Qui m'a assuré que, dans la liberté que vos docteurs se donnent d'examiner les choses par la raison, ce qui paraîtra sûr à l'un le paraisse à tous les autres? La diversité des jugements est si grande. . . . — Vous ne l'entendez pas, dit le père en m'interrompant, aussi sont-ils fort souvent de différents avis, mais cela n'y fait rien. Chacun rend le sien 10 probable et sûr. Vraiment l'on sait bien qu'ils ne sont pas tous de même sentiment, et cela n'en est que mieux. Ils ne s'accordent au contraire presque jamais. Il y a peu de questions où vous ne trouviez que l'un dit oui, l'autre dit non. Et en tous ces cas-là. l'une et l'autre des opinions contraires est 15 probable. Et c'est pourquoi Diana dit sur un certain sujet, part 3, t. 4, r. 244: "Ponce et Sanchez sont de contraires avis; mais, parce qu'ils étaient tous deux savants, chacun rend son opinion probable."

Mais, mon père, lui dis-je, on doit être bien embarrassé à 20 choisir alors! — Point du tout, dit-il, il n'y a qu'à suivre l'avis qui agrée le plus. — Eh quoi! si l'autre est plus probable? — Il n'importe, me dit-il. — Et si l'autre est plus sûr? — Il n'importe, me dit encore le père, le voici bien expliqué. C'est Emmanuel Sa, de notre société, dans son aphorisme de Dubio. 25 p. 183: "On peut faire ce qu'on pense être permis selon une opinion probable, quoique le contraire soit plus sûr. Or, l'opinion d'un seul docteur grave y suffit." - Et si une opinion est tout ensemble et moins probable et moins sûre, sera-t-il permis de la suivre en quittant ce que l'on croit être plus prob- 30 able et plus sûr? - Oui, encore une fois, me dit-il; écoutez Filiutius, ce grand jésuite de Rome, Mor. Quæst. tr. 21, c. 4, n. 128: "Il est permis de suivre l'opinion la moins probable. quoiqu'elle soit la moins sûre. C'est l'opinion commune des nouveaux auteurs." Cela n'est-il pas clair? — Nous voici bien 35 au large, lui dis-je, mon révérend père. Grâces à vos opinions probables, nous avons une belle liberté de conscience. Et vous autres casuistes, avez-vous la même liberté dans vos réponses? - Oui, me dit-il, nous répondons aussi ce qu'il nous plaît, ou

25

plutôt ce qu'il plaît à ceux qui nous interrogent. Car voici nos règles, prises de nos pères, Layman (Theol. Mor. 1. I, tr. 1, c. 2, § 2, n° 7): Vasquez (Dist. 62, c. 9, n° 47); Sanchez (in Sum. 1. I, c. 9, n° 23); et de nos vingt-quatre (in princ. ex. 3, n° 24). Voici les paroles de Layman, que le livre de nos vingt-quatre a suivies: "Un docteur, étant consulté, peut donner un conseil, non-seulement probable selon son opinion, mais contraire à son opinion, s'il est estimé probable par d'autres, lorsque cet avis contraire au sien se rencontre plus favorable et plus agréable à celui qui le consulte: Si forte et illi favora- 10 bilior seu exoptatior sit. Mais je dis de plus qu'il ne sera point hors de raison qu'il donne à ceux qui le consultent un avis tenu pour probable par quelque personne savante, quand même il s'assurerait qu'il serait absolument faux."

Tout de bon, mon père, votre doctrine est bien commode. 15 Quoi! avoir à répondre oui et non à son choix? On ne peut assez priser un tel avantage. Et je vois bien maintenant à quoi vous servent les opinions contraires que vos docteurs ont sur chaque matière. Car l'une vous sert toujours, et l'autre ne vous nuit jamais. Si vous ne trouvez votre compte d'un côté, 20 vous vous jetez de l'autre, et toujours en sûreté. — Cela est vrai, dit-il, et ainsi nous pouvons toujours dire avec Diana, qui trouva le père Bauny pour lui, lorsque le père Lugo lui était contraire:

Sæpe, premente Deo, fert Deus alter opem. 76 Si quelque Dieu nous presse, un autre nous délivre.

# "PENSÉES"

#### 7

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux; les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

#### II

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie 30 chrétienne; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les

émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour: principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées: sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets, que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage.

Ainsi, l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour 15 recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a

vus si bien dépeints dans la comédie.

81

... La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inu- 20 tile....

44

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous? n'en dites pas.

46

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

66

Il faut se connaître soi-même: quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a 25 rien de plus juste.

72

Disproportion de l'homme. . . . Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour 30 éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au

prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ceque ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est ro partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton 15 détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce

qu'un homme dans l'infini?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, 20 qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des 25 vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui 30 veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Ou'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin 35 des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné: et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres dans leur étendue;

car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Oui se considère de la sorte s'effraiera de soi-même, et, 5 se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en

silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car. enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de 15 voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti. . . .

10

20

Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien: elle n'est plus la même, ni lui non plus: il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

# 131

Ennui. - Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon. son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, 25 la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

Divertissement. — Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et 30 souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez

de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si 10 misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pen-

sons de près. . . .

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés; ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court: on n'en voudrait pas s'il était offert; ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous 20 détourne d'y penser et nous divertit.

Raisons pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompré- 25 hensible. . . .

# 146

L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité; et tout son mérite et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde? jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

### 162

... Le nez de Cléopâtre: s'il eût été plus court, toute la 35 face de la terre aurait changé.

#### т68

Divertissement. - Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux. de n'y point penser.

#### 171

Misère. — La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères: car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir; mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort. 10

#### 172

. . . Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens; le seul 15 avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux. il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

### 174

Misère. — Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme: l'un le plus heureux, et l'autre 20 le plus malheureux; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

#### 222

Athées. - Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter? quel est plus difficile, de naître ou de ressusciter. que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore? 25 est-il plus difficile de venir en être que d'y revenir? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible: populaire façon de juger!

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel 30

naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre: est-ce par raison que vous vous aimez?

# 278

C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison: voilà ce que 5 c'est que la foi: Dieu sensible au cœur, non à la raison.

#### 293

Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je 10 suis un brave, et cela est juste.

#### 347

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait 15 encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui; l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: 20 voilà le principe de la morale. (1670.)

### BOSSUET

(1627-1704)

# I. "MORT DE MADAME" 77

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas 125 de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame 78 a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle,

puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable. où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt, Madame est morte! Oui de nous ne se sentit frappé à ce coup comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud 79 de toutes 10 parts: on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris : partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement 15 de cette parole du Prophète: 80 "Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonne-

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée 20 par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam; "Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais." La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante 25 nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec 30 quelles grâces, vous le savez: le soir nous la vîmes séchée: et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux! 35 Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. . . . Il n'y avait que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années

eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité. Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus to avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle 15 éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite: encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette 20 triste décoration.81 Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines,83 pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; 82 avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir 25 ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature: notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, 30 parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. 35

-Oraison funèbre de Henrictte-Anne d'Angleterre, 1670.

# MADAME DE SÉVIGNÉ (1626-1696)

"UN COURTISAN"

### A MONSIEUR DE POMPONE 84

Lundi 1er décembre 1664. . . . Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan 85 et Dangeau 86 lui apprennent comme il s'y faut prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: 87 "Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi: "Sire, Votre Majesté 10 juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le Roi se mit à rire, et lui dit: "N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? - Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. - Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en 1 avez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. - Ah! Sire. quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels." Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle 20 petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

# "LE MARIAGE DE LA GRANDE MADEMOISELLE" 88 A M. DE COULANGES 89

Paris, 15 décembre, 1670. Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus 2 surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus sin-

gulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple 90 dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon?); une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mme. de Rohan 91 et Mme. d'Hauterive; 92 une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront 10 croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire; devinez-la: je vous le donne en trois. Jetezvous votre langue aux chiens? Eh bien! il faut donc vous le dire: M. de Lauzun 93 épouse dimanche au Louvre, devinez 15 qui? Te vous le donne en quatre, je vous le donne en dix; je vous le donne en cent. Mme. de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Mme, de la Vallière.94 - Point du tout, madame. C'est donc Mlle. de Retz? 95 - Point du tout; vous êtes bien provinciale! - Vraiment nous sommes 20 bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle. Colbert. 66 — Encore moins. — C'est assurément Mlle. de Créqui. 97 — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse dimanche au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle, Mademoiselle de . . . Mademoiselle . . . devinez le nom: il épouse Mademoiselle, 25 ma foi; par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle; Mademoiselle, fille de feu Monsieur; 98 Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; Mlle. d'Eu, Mlle. de Dombes, Mlle, de Montpensier, Mlle, d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoi- 30 selle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.99 Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous 35 dites des injures: nous trouvons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

# "APRÈS UNE SÉPARATION" A MADAME DE GRIGNAN 100

A Livry, mardi saint 24 mars 1671.

Voici une terrible causerie, ma chère bonne; il y a trois heures que je suis ici. Je suis partie de Paris avec l'abbé, 101 Hélène, Hébert et Marphise, 102 dans le dessein de me retirer ici du monde et du bruit jusqu'à jeudi au soir. Je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite Trappe; 103 je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions. J'ai dessein d'y jeûner beaucoup par toutes sortes de raisons; marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et sur le tout m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais, ma pauvre bonne, ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous. 10 Je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments sur votre sujet, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point 15 vue ici? et de quelle façon toutes ces pensées me traversentelles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans ce pays, ni dans ce jardin, où je ne vous ai vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; et de quelque façon que ce soit aussi, cela 20 me perce le cœur. Te vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout; ma tête et mon esprit se creusent; mais i'ai beau tourner, i'ai beau chercher; cette chère enfant que i'aime avec tant de passion est à deux cents lieues, je ne l'ai plus. Sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher; je n'en puis 25 plus, ma chère bonne: voilà qui est bien faible, mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard peut faire qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière 30 qu'elle est écrite. A cela je ne sais point de remède; elle sert toujours à me soulager présentement; c'est tout ce que je lui demande. L'état où ce lieu-ci m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne me point parler de mes faiblesses; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, qui viennent d'un cœur tout à vous.

# "BOILEAU ET LE JÉSUITE"

#### A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers,104 ce dimanche 15 janvier 1600. . . . Corbinelli 105 m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendait compte d'une conversation et d'un diner chez M. de Lamoignon: 106 les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de 5 Troyes. 107 M. de Toulon, 108 le P. Bourdaloue, 109 son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon 110 de Bourdaloue qui faisait 10 l'entendu et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit: "Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit." Despréaux lui répondit en riant: "Ah! Mon- 15 sieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré." Le Jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un cotal riso amaro.111 Despréaux lui dit: "Mon Père, ne me pressez point." Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le 20 serrant bien fort, lui dit: "Mon Pére, vous le voulez: eh bien! c'est Pascal, morbleu! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné. Pascal est beau autant que le faux peut l'être. -Le faux, dit Despréaux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable; on vient de le traduire en trois langues." Le 25 Père répond: "Il n'en est pas plus vrai." Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou: "Quoi! mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu? Osez-vous dire que cela est faux? - Monsieur, dit le Père en fureur, il faut dis- 30 tinguer. - Distinguer dit Despréaux, distinguer, morbleu! distinguer, si nous sommes obligés d'aimer Dieu!" et, prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis,

revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange: ici finit l'histoire, le rideau tombe.

# "UN PRINTEMPS"

#### A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, mercredi 19 avril 1690.

Je reviens encore à vous, ma bonne, pour vous dire que si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie; j'en examine cette année jusqu'aux premiers petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours? répondez. Vous allez redire: "Du vert." Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge; et puis ils poussent tous une petite feuille, et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux; nous parions de grosses sommes, — mais c'est à ne jamais payer, — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures; on dit que non: on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres une autre. Enfin, je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir.

—Lettres inédites de Mme. de Sévigne à Mme. de Grignan (Campas, 1876).

# MADAME DE LA FAYETTE

(1634-1693)

# PRINCESSE DE CLÈVES

[Mile. de Chartres has married the Prince de Clèves, whom she esteems but does not really love. At the court, she meets the Duc de Nemours, who conceives for her a love which she soon shares. Fearing to trust herself in these circumstances, she confesses her love to her husband, who, touched by her sincerity, forgives her. Later, tormented by unfounded suspicions, he dies of grief. Mme. de Clèves refuses to marry the Duc de Nemours, and passes the rest of her short life in complete seclusion.]

# "LA CONFESSION DE LA PRINCESSE DE CLÈVES"

Monsieur de Clèves disait à sa femme: "Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Oui vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude, qui m'étonne, et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume. et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. - Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé; mais le tumulte de la Cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du 10 repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la Cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien d'être séparée de moi.-Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, 15 reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. — Ah! Ma- 20 dame, s'écria Monsieur de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire." Il la pressa longtemps de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger: et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui aug- 25 mentait encore la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis, tout d'un coup, prenant la parole et le regardant: "Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique, j'en ai eu plusieurs fois le dessein. 30 Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la Cour. — Oue me faites-vous envisager, Madame! s'écria Monsieur de Clèves; je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser." Madame de Clèves ne répondit point; et 35 son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé: "Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que

je ne me trompe pas. - Hé bien! Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que i'ai des raisons de m'éloigner de la Cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la Cour. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne 10 d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi 15 encore, si vous pouvez."

M. de Clèves, était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une 20 beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et, l'embrassant en la relevant: "Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez, si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous 25 me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre; 30 elle dure encore: je n'ai jamais pu vous donner de l'amour et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je 35 m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire: j'ai, tout ensemble, la jalousie d'un mari et celle d'un amant. Mais il est impossible d'avoir

celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini. Vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. — Je vous supplie de ne me le point 10 demander, répondit-elle; je suis résolue de ne vous le dire pas, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. - Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on soit amoureux de sa femme. . . . Encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que 20 pour entreprendre de la cacher"...

Lorsque ce prince fut parti, que Madame de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de 25 son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir 30

tout le péril.

Mais quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre Monsieur de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa 35 toute la nuit pleine d'incertitude, de trouble et de crainte; mais enfin le calme revint dans son esprit; elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié

pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué. —La Princesse de Clèves, 1678.

# LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680)

"PORTRAIT DE LA ROCHEFOUCAULD, PAR LUI-MÊME"

Je suis d'une taille médiocre, libre, et bien proportionnée. l'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur: les veux noirs, petits, et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois: tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ai la bouche grande, 10 et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées; j'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton: je viens de me tâter et de me regarder dans le miroir, pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour 15 du visage, je l'ai ou carré, ou en ovale; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine: cela fait croire à la plupart des gens 20 que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors; et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de 25 ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts. Pre- 30 mièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique. et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à

peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce. si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe 5 si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne 10 négligerai rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être 15 corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors. J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire; car à quoi bon façonner làdessus? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un 20 peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je 25 dirai que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte; car encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime 30 assez mal ce que je veux dire. La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie; cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée, et si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est 35 pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien

en vers, et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez

de réputation. . . .

L'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, 112 que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours recus avec toute la joie imaginable, et toute la sou- 10 mission d'esprit que l'on saurait désirer. J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées. . . L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien 15 que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire jusques à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en 20 témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les 25 aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs et j'en excuse facilement toutes choses; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes 30 inquiétudes en leur absence. J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole; je n'y manque jamais, 35 de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une obligation indispensable. . . . J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique dans les inquiétudes qu'elles

donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

(1659.)

#### **MAXIMES**

3. Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

19. Nous avons tous assez de force pour supporter les

maux d'autrui.

22. La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle.

25. Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne 15 fortune que la mauvaise.

26. Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

31. Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions, pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

38. Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons 20 selon nos craintes.

49. On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on

s'imagine.

62. La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est 25 qu'une fine dissimulation, pour attirer la confiance des autres.

67. La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est

à l'esprit.

70. Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

75. L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

76. Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. 35

87. Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

89. Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne

ne se plaint de son jugement.

90. Nous plaisons plus souvent dans la commerce de la 5 vie par nos défauts que par nos bonnes qualitiés.

102. L'esprit est toujours la dupe du cœur.

134. On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

138. On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en 10

point parler.

140. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

147. Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme

15

qui leur est utile à la louange qui les trahit.

164. Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

171. Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves

se perdent dans la mer.

- 203. Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de 20 rien.
- 218. L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
- 223. Il est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands: elle entretient le commerce, et nous ne payons 25 pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

226. Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter

d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

238. Il n'est pas si dangeureux de faire du mal à la plupart 30 des hommes que de leur faire trop de bien.

276. L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies, et allume le feu.

294. Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et 35 nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

303. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

304. Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

311. S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais

paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

313. Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire de retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne?

328. L'envie est plus irréconciliable que la haine.

347. Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux 10 qui sont de notre avis.

375. Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout

ce qui passe leur portée.

436. Il est plus aisé de connaître l'homme en général, que de connaître un homme en particulier.

437. On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

444. Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

457. Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes 20 pas.

462. Le même orgueil qui nos fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes

qualités que nous n'avons pas.

496. Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort 25 n'était que d'un côté.

(1665.)

# LA BRUYÈRE (1645-1696)

# LES CARACTÈRES

#### PRÉFACE

Je rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage: il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut 30

regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, et s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher: ils seraient peut-être pires, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques : c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauraient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis: mais ils devraient rougir d'eux-mêmes s'ils 10 n'avaient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges; outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; et s'il arrive 15 que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Ouand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises 20 pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger. le lecteur peut les condamner, et l'auteur les doit proscrire: 25 voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage. que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris; car bien que je les tire souvent de la cour de France et 30 des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays. sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans 35 l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. . . . Ce ne sont point au reste des maximes que j'aie voulu écrire: elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur; je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courts et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues: on pense les choses d'une manière différente, 5 et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture: de là procède la longueur ou la brièveté de 10 mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus: je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.

#### DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

517. . . . Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve 15 souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort. . . .

31. Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous 20 inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage: il est bon, et fait de main d'ouvrier.

ses idées, Racine se conforme aux nôtres; celui-là peint les 25 hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter, il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre 30 plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on

est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, et que l'autre doit plus à EURIPIDE."

#### DU MÉRITE PERSONNEL

1. Qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

20. S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses

rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu?

21. S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas 10 moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

#### DES FEMMES

18. Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

#### DU CŒUR

23. Etre avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur 15 parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

45. Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on

vient de donner.

62. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si 20 elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

63. Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir

sans avoir ri.

78. L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par 25 le cœur que par l'esprit.

80. Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance

# DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

18. C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

#### DES BIENS DE FORTUNE

24. Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les 5 richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

52. Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou

par sa propre industrie, ou par l'imbécilité des autres.

58. Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix,<sup>118</sup> uniquement occupées de leurs dé-15 biteurs; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De tels gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes: ils ont de l'argent.

83. Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et 25 se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, 30 et l'on marche: tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole: on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis,

on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, 114 politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

· Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il re est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus: et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il 15 applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services. est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre 20 de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point 25 de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de 30 s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège; il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins avec ses amis sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche 35 sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie: il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

# DE L'HOMME

16. L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation, et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte; et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

17. Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se con- 10

soler de leur mort.

désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans 15 les désirs; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint: si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour désirer plus longtemps.

22. L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. 20

L'envie lui ôte cette dernière ressource.

233. Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

41. L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse; c'est- 25 à-dire l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

47. La vie est un sommeil: les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions 30 louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs différents âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe, et sans aucune suite; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

48. Il n'y a pour l'homme que trois événements: naître,

vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

oo. . . . Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu. 118

115. Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards: ils aiment les lieux où ils l'ont passée; les personnes qu'ils ont commencé de connaître dans ce temps leur sont chères; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé; ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter, et 10 pour la vieille danse; ils vantent les modes qui régnaient alors dans les habits, les meubles et les équipages. Ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servaient à leurs passions, qui étaient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment pourraient-ils leur préférer de nouveaux 15 usages et des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

128. L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout 20 brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, 25 d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manguer de ce pain qu'ils ont semé.

149. L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler: maxime usée et triviale que tout le monde sait, 30 et que tout le monde ne pratique pas.

# B. POETRY

(La Fontaine excelled in the art of story-telling in his Fables (1668-1694). To him each fable was a part of "une ample comédie à cent actes divers.") They are little dramas in verse with setting, exposition, action and dénouement, all done with charm and with the purpose, like Molière, of ridiculing vice and human foibles as a falsification of nature. The versification is constantly varied to fit the movement of the idea he is trying to convey. A certain good-fellowship (he was called familiarly "Bonhomme"), a love of pleasure and ease, an indifference to affairs and a kindly disposition toward everyone, such are the characteristics of one of the two greatest disciples of nature in the seventeenth century.

Boileau, bourgeois of Paris, distinguished for his independence, historiographer with his friend Racine of Louis XIV and withal "doux, simple, ami de l'équité," attacked the writers then in favor for their "préciosité" and "emphase" (Satires, 1660-1698)) In his Epîtres, he undertakes the defense of his friends, La Fontaine, Molière, and especially Racine. He is theorist and critic of the Classical School in his Art Poétique (1674). The principles upon which he insists most are: reason, the reason of good sense which serves as the only aid in the search for truth; and nature: "que la nature donc soit votre étude unique," for in nature is the truth to be found. In the genres which had not been successfully treated by his contemporaries, such as the ode, the elegy, the epigram and the epic, he derived his prescriptions directly from the classics. For the tragedy and comedy which had reached a high stage of development in the work of Racine and Molière, he was much more independent. His great significance, however, lies in his extraordinarily clear and sententious statement of the general principles which are fundamental to poetic art as he and his age conceived it, and in his firm belief that beauty is absolute and independent of time and place. Like Louis XIV in government and Bossuet in religion, Boileau embodies in the field of literary art the seventeenth century ideals of discipline and the acceptance of tradition and absolute standards.

# LA FONTAINE (1621-1695)

"EPITAPHE DE LA FONTAINE, FAITE PAR LUI-MÊME"

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser:
Deux parts en fit, dont il soulait 116 passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.
—"Epître d'un Paresseux," 1671.

5

10

15

20

25

# "L'HOMME"

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
—Psyché, 1669, livre II.

"EPÎTRE À MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS" 117

Ouelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue. 118 J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider, Souvent à marcher seul j'ose me hasarder. On me verra toujours pratiquer cet usage. Mon imitation n'est pas un esclavage: Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence. Peut entrer dans mes vers sans nulle violence, Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté, Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité. Te vois avec douleur ces routes méprisées: Art et guides, tout est dans les Champs Elysées. 110 J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits. On me laisse tout seul admirer leurs attraits. Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace;

5

Homère et son rival 120 sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers, on veut d'autres discours:
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite:
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté;
Je ne nomme personne: on peut tous nous connaître.

(1687.)

#### LE CORBEAU ET LE RENARD

#### I. 2

Maître Corbeau, sur un arbre perché. Tenait en son bec un fromage. 10 Maître Renard, par l'odeur alléché, Lui tint à peu près ce langage: "Hé! bonjour, monsieur du Corbeau. Que vous êtes joli! que vous me semblez beau! Sans mentir, si votre ramage 15 Se rapporte à votre plumage, Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois." A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie; Et pour montrer sa belle voix, Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. 20 Le Renard s'en saisit, et dit: "Mon bon Monsieur, Apprenez que tout flatteur Vit aux dépens de celui qui l'écoute: Cette lecon vaut bien un fromage, sans doute." Le Corbeau, honteux et confus. 25 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

# LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

### 1. 9

Autrefois le Rat de ville Invita le Rat des champs, D'une façon fort civile, A des reliefs d'ortolans.

30

Sur un tapis de Turquie Le couvert se trouva mis. Je laisse à penser la vie Oue firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête: Rien ne manquait au festin; Mais quelqu'un troubla la fête Pendant qu'ils étaient en train.

5

10

15

20

25

30

A la porte de la salle Ils entendirent du bruit: Le Rat de ville détale: Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire: Rats en campagne aussitôt; Et le citadin de dire: "Achevons tout notre rôt.

- C'est assez, dit le rustique; Demain vous viendrez chez moi. Ce n'est pas que je me pique De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre: Je mange tout à loisir. Adieu donc. Fi du plaisir Que la crainte peut corrompre!"

# ✓ LE LOUP ET L'AGNEAU

I. IO

La raison du plus fort est toujours la meilleure: Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait Dans le courant d'une onde pure. Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure. Et que la faim en ces lieux attirait.

"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?"	
Dit cet animal plein de rage:	
"Tu seras châtié de ta témérité.	
- Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté	
Ne se mette pas en colère;	
Mais plutôt qu'elle considère	
Que je me vas 121 désaltérant	
Dans le courant,	
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle;	
Et que par conséquent, en aucune façon,	to
Je ne puis troubler sa boisson.	
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;	
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.	
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?	
Reprit l'Agneau; je tette encor ma mère.	15
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.	
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;	
Car vous ne m'épargnez guère,	
Vous, vos bergers, et vos chiens.	
On me l'a dit: il faut que je me venge."	20
Là-dessus, au fond des forêts	
Le loup l'emporte, et puis le mange,	
Sans autre forme de procès.	
LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE	
VII. I	
Un mal qui répand la terreur,	
Mal que le Ciel en sa fureur	25
nventa pour punir les crimes de la terre,	
a peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),	
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,122	
Faisait aux animaux la guerre.	
ls ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:	30
On n'en voyait point d'occupés	
chercher le soutien d'une mourante vie;	
Nul mets n'excitait leur envie;	

Ni loups ni renards n'épiaient La douce et l'innocente proie; Les tourterelles se fuyaient: Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit: "Mes chers amis,	5
Je crois que le Ciel a permis	
Pour nos péchés cette infortune.	
Que le plus coupable de nous	
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;	
Peut-être il obtiendra la guérison commune.	10
L'histoire 123 nous apprend qu'en de tels accidents	
On fait de pareils dévouements.	
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence	
L'état de notre conscience.	
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,	15
J'ai dévoré force moutons.	-3
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;	
Même il m'est arrivé quelquefois de manger	
Le berger.	
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense	20
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:	
Car on doit souhaiter, selon toute justice,	
Que le plus coupable périsse.	
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;	
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.	25
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,	-3
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,	
En les croquant, beaucoup d'honneur;	
Et quant au berger, l'on peut dire	
Qu'il était digne de tous maux,	30
Étant de ces gens-là qui sur les animaux	30
Se font un chimérique empire."	
Ainsi dit le Renard; et flatteurs d'applaudir.	
On n'osa trop approfondir	
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,	35
Les moins pardonnables offenses.	33
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,	
Au dire de chacun étaient de petits saints	

5

10

L'Ane vint à son tour, et dit: "J'ai souvenance Qu'en un pré de moines passant, La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense. Quelque diable aussi me poussant, Je tondis de ce pré la largeur de ma langue. Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net." A ces mots on cria haro 124 sur le Baudet. Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue Qu'il fallait dévouer 125 ce maudit animal. Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal. Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Rien que la mort n'était capable D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

#### LE COCHE ET LA MOUCHE

VII. Q

Dans un chemin montant, sablonneux, malaise Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche. Femmes, moine, vieillards, tout était descendu; L'attelage suait, soufflait, était rendu. Une Mouche survient, et des chevaux s'approche, Prétend les animer par son bourdonnement, Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment Ou'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine, Et qu'elle voit les gens marcher, Elle s'en attribue uniquement la gloire, Va. vient, fait l'empressée: il semble que ce soit Un sergent de bataille allant en chaque endroit Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin, Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;

25

30

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Il prenait bien son temps! une femme chantait: C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait! Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles.

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut: "Respirons maintenant! dit la Mouche aussitôt: J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine. Çà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine." Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

5

TO

15

20

25

30

S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

#### LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

#### VII. IO

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile.

Cotillon simple et souliers plats. Notre laitière ainsi troussée Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employait l'argent; Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée: La chose allait à bien par son soin diligent.

"Il m'est, disait-elle, facile D'élever des poulets autour de ma maison;

Le renard sera bien habile S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son; Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable: J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon. Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache et son veau, Que je verrai sauter au milieu du troupeau?" Perrette là-dessus saute aussi, transportée: Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée. La dame de ces biens, quittant d'un œil marri 126 Sa fortune ainsi répandue, Va s'excuser à son mari, En grand danger d'être battue. Le récit en farce en fut fait; On l'appela le Pot au lait.	I
Quel esprit ne bat la campagne? Qui ne fait châteaux en Espagne? Picrochole, <sup>127</sup> Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,	
Autant les sages que les fous.  Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:  Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;  Tout le bien du monde est à nous,  Tous les honneurs, toutes les femmes.  Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;	I
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi; 128  On m'élit roi, mon peuple m'aime;  Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:  Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,  Je suis gros Jean 129 comme devant.	2
LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN	
vII. 16	
Du palais d'un jeune Lapin Dame Belette, un beau matin, S'empara: c'est une rusée. Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée	2
Elle porta chez lui ses pénates, un jour Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour Parmi le thym et la rosée.  Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,	3
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.	

La Belette avait mis le nez à la fenêtre.	
"O Dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?	
Dit l'animal chassé du paternel logis.	
Holà! Madame la Belette,	
Que l'on déloge sans trompette,	5
Ou je vais avertir tous les Rats du pays."	J
La dame au nez pointu répondit que la terre	
Etait au premier occupant.	
C'était un beau sujet de guerre,	
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.	10
Et quand ce serait un royaume,	
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi	
En a pour toujours fait l'octroi	
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,	
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi."	15
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage:	
"Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis	
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,	
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.	
"Le premier occupant," est-ce une loi plus sage?	20
— Or bien, sans crier davantage,	
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis." 130	
C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,	
Un chat faisant la chattemite, 131	
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,	25
Arbitre expert sur tous les cas.	
Jean Lapin pour juge l'agrée.	
Les voilà tous deux arrivés	
Devant sa majesté fourrée.	
Grippeminaud leur dit: "Mes enfants, approchez,	30
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause."  L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.	
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,	
Grippeminaud, 182 le bon apôtre,	
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,	2 =
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre	35

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois Les petits souverains se rapportants aux rois.

35

# LA MORT ET LE MOURANT

#### VIII. I

1	
La Mort ne surprend pas le sage;	
Il est toujours prêt à partir,	
S'étant su lui-même avertir	
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.	
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:	
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,	
Il n'en est point qu'il ne comprenne	
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;	
Et le premier instant où les enfants des rois	
Ouvrent les yeux à la lumière	I
Et celui qui vient quelque fois	
Fermer pour toujours leur paupière.	
Défendez-vous par la grandeur,	
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse:	
La Mort ravit tout sans pudeur;	I
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.	
Il n'est rien de moins ignoré,	
Et puisqu'il faut que je le die,183	
Rien où l'on soit moins préparé.	
Un Mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,	2
Se plaignait à la Mort que précipitamment	
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,	
Sans qu'il eût fait son testament,	
Sans l'avertir au moins. "Est-il juste qu'on meure	
Au pied levé? 184 dit-il; attendez quelque peu:	2
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;	
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;	
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.	
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!	
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;	3
Tu te plains sans raison de mon impatience:	
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris	
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.	
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis	
Qui te disposât à la chose:	3

J'aurais trouvé ton testament tout fait, Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait. Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement, Quand les esprits, le sentiment, Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;

5

10

15

20

25

30

35

Toute chose pour toi semble être évanouie; Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus; Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades:

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la Republique

Que tu fasses ton testament."

La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet;
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! Vois ces jeunes mourir,

Vois-les marcher, vois-les courir A des morts, il est vrai, glorieuses et belles, Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles. J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret: Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

#### LES DEUX PIGEONS

#### IX. 2

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre: L'un d'eux, s'ennuyant au logis, Fut assez fou pour entreprendre Un voyage en lointain pays. L'autre lui dit: "Qu'allez-vous faire? Voulez-vous quitter votre frère? L'absence est le plus grand des maux:

Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux, Les dangers, les soins du voyage, Changent un peu votre courage.

Encor, si la saison s'avançait davantage!	
Attendez les zéphyrs: qui vous presse? un corbeau	
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.	
Je ne songerai plus que rencontre funeste,	
Que faucons, que réseaux. "Hélas! dirai-je, il pleut:	5
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,	
Bon souper, bon gîte, et le reste?"	
Ce discours ébranla le cœur	
De notre imprudent voyageur;	
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète	10
L'emportèrent enfin. Il dit: "Ne pleurez point;	
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite;	
Je reviendrai dans peu conter de point en point	
Mes aventures à mon frère;	
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère	15
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint	
Vous sera d'un plaisir extrême.	
Je dirai: "J'étais là; telle chose m'avint; 125	
Vous y croirez être vous-même."	
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.	20
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage	
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.	
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage	
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.	
L'air devenu serein, il part tout morfondu,	25
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,	
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,	
Voit un pigeon auprès: cela lui donne envie;	
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un las 186	
Les menteurs et traîtres appâts.	30
Le las était usé: si bien que, de son aile,	
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin;	
Quelque plume y périt; et le pis du destin	
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,	
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle	35
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,	
Semblait un forçat échappé.	
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues	
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.	

Le Pigeon profita du conflit des voleurs, S'envola, s'abattit auprès d'une masure, Crut, pour ce coup, que ses malheurs Finiraient par cette aventure: Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié La volatile malheureuse. Oui, maudissant sa curiosité, Traînant l'aile et tirant le pié, Demi-morte et demi-boiteuse, Droit au logis s'en retourna: Oue bien, que mal, elle arriva Sans autre aventure fâcheuse. Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

IO

15

20

25

30

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager? Oue ce soit aux rives prochaines. Sovez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau. Toujours divers, toujours nouveau: Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste. J'ai quelquefois 187 aimé: je n'aurais pas alors Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste. Changé les bois, changé les lieux Honorés par les pas, éclairés par les yeux De l'aimable et jeune Bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère. 188 Je servis, engagé par mes premiers serments. Hélas! Ouand reviendront de semblables moments? Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète? Ah! si mon cœur osait encor se renflammer! Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?

Ai-je passé le temps d'aimer?

# L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

IX. 5

Certain Enfant qui sentait son collège, Doublement sot et doublement fripon Par le jeune âge et par le privilège Qu'ont les pédants de gâter la raison,	
Chez un voisin dérobait, ce dit-on, Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne, Des plus beaux dons que nous offre Pomone 139	5
Avait la fleur, les autres le rebut.	
Chaque saison apportait son tribut;	
Car au printemps il jouissait encore	10
Des plus beaux dons que nous présente Flore. 140	
Un jour, dans son jardin il vit notre Ecolier,	
Qui, grimpant, sans égard sur un arbre fruitier, Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,	
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :	
Même il ébranchait l'arbre; et fit tant, à la fin,	15
Que le possesseur du jardin	
Envoya faire plainte au maître de la classe.	
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants:	
Voilà le verger plein de gens	20
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,	
Accrut le mal en amenant	
Cette jeunesse mal instruite:	
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment	
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite Se souvînt à jamais, comme d'une leçon.	25
Là-dessus, il cita Virgile et Cicéron,	
Avec force traits de science.	
Son discours dura tant que la maudite engeance	
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.	30
Je hais les pièces d'éloquence	
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;	
Et ne sais bête au monde pire	
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.	
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,	35
Ne me plairait aucunement.	

#### BOILEAU

(1636-1711)

# L'ART POÉTIQUE

#### CHANT I

C'est en vain qu'au Parnasse, un téméraire auteur Pense de l'art des vers atteindre la hauteur: S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète, Si son astre en naissant ne l'a formé poète, Dans son génie 141 étroit il est toujours captif; Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc, qui, brûlant d'une ardeur périlleuse, Courez du bel esprit la carrière épineuse, N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer, Ni prendre pour génie un amour de rimer; Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces, Et consultez longtemps votre esprit et vos forces. . . .

10

15

20

25

30

. . . Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime, Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit;
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée, Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée: Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux, S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux. Évitons ces excès. Laissons à l'Italie De tous ces faux brillants l'éclatante folie. Tout doit tendre au bon sens: mais, pour y parvenir, Le chemin est glissant et pénible à tenir;

Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie; La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie. Un auteur, quelquefois trop plein de son objet. Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet. . . . Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile. 5 Et ne vous chargez point d'un détail inutile. Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant; L'esprit rassasié le rejette à l'instant, Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. 10 Un vers était trop faible, et vous le rendez dur; J'évite d'être long, et je deviens obscur; L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue; L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue. Voulez-vous du public mériter les amours, 15 Sans cesse en écrivant variez vos discours. Un style trop égal et toujours uniforme En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme. On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer, Oui, toujours, sur un ton, semblent psalmodier. . . . 20 Ouoi que vous écriviez, évitez la bassesse: Le style le moins noble a pourtant sa noblesse. Au mépris du bon sens, le Burlesque 142 effronté Trompa les veux d'abord, plut par sa nouveauté: On ne vit plus en vers que pointes triviales: 25 Le Parnasse parla le langage des halles; La licence à rimer alors n'eut plus de frein, Apollon travesti devint un Tabarin 143. . . Que ce style, jamais, ne souille votre ouvrage: Imitons de Marot 144 l'élégant badinage . . . 30 N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire. Ayez pour la cadence une oreille sévère: Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots, Suspende l'hémistiche, en marque le repos.145 Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée, 35 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.148 Il est un heureux choix de mots harmonieux. Fuvez des mauvais sons le concours odieux: Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée

5

10

15

20

25

30

35

Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée. Durant les premiers ans du Parnasse françois. Le caprice tout seul faisait toutes les lois. La rime, au bout des mots assemblés sans mesure, Tenait lieu d'ornements, de nombre, et de césure. Villon 147 sut le premier, dans ces siècles grossiers, Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers. Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,148 Tourna des triolets, rima des mascarades, A des refrains réglés asservit les rondeaux, Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux. Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode; Et toutefois longtemps eut un heureux destin, Mais sa Muse, en français parlant grec et latin. Vit, dans l'âge suivant par un retour grotesque, Tomber de ses grands mots le faste pédantesque. Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut, Rendit plus retenus Desportes 149 et Bertaut.

Enfin Malherbe 150 vint, et, le premier en France. Fit sentir dans les vers une juste cadence: D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir. Et réduisit la Muse aux règles du devoir. Par ce sage écrivain la langue réparée N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée: Les stances avec grâce apprirent à tomber; Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber. Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle. Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté; Et de son tour heureux imitez la clarté. Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre. Mon esprit aussitôt commence à se détendre. Et, de vos vains discours prompt à se détacher, Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits, dont les sombres pensées Sont d'un nuage épais toujours embarrassées: Le jour de la raison ne le saurait percer. Avant donc que d'écrire, apprenez à penser:

Selon que notre idée est plus ou moins obscure. L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure: Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément. Surtout qu'en vos écrits la langue révérée 5 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée. En vain, vous me frappez d'un son mélodieux, Si le terme est impropre, ou le tour vicieux. Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme, Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. 10 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin. Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. . . . Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage, Vingt fois sur le métier 151 remettez votre ouvrage; Polissez-le sans cesse et le repolissez; 15 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez, C'est peu, qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent, Des traits d'esprit, semés de temps en temps, pétillent. Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu; Que le début, la fin, répondent au milieu; 20 Que d'un art délicat les pièces assorties N'y forment qu'un seul tout de diverses parties; Que jamais du sujet le discours s'écartant N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant. Craignez-vous pour vos vers la censure publique? 25 (Soyez-vous à vous-même un sévère critique. L'ignorance, toujours, est prête à s'admirer. Faites-vous des amis prompts à vous censurer: Ou'ils soient de vos écrits les confidents sincères, Et de tous vos défauts les zélés adversaires. 30 Dépouillez, devant eux, l'arrogance d'auteur. Mais sachez de l'ami discerner le flatteur: Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue. Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue. Un flatteur, aussitôt, cherche à se récrier: 35 Chaque vers qu'il entend le fait extasier; Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse; Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;

10

15

20

25

30

35

Il vous comble partout d'éloges fastueux: La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible, Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible; Il ne pardonne point les endroits négligés; Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés; Il réprime des mots l'ambitieuse emphase; Ici, le sens le choque, et plus loin, c'est la phrase; Votre construction semble un peu s'obscurcir; Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir. C'est ainsi que vous parle un ami véritable. Mais souvent, sur ses vers, un auteur intraitable, A les protéger tous se croit intéressé, Et d'abord prend en main le droit de l'offensé. De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. - Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce, Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid, Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit! — Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire. Ainsi, toujours constant à ne se point dédire. Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser, C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer. Cependant, à l'entendre, il chérit la critique, Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique; Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter. Aussitôt il vous quitte; et, content de sa Muse, S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse; Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs. Notre siècle est fertile en sots admirateurs; Et, sans ceux que fournit la ville et la province, Il en est chez le duc, il en est chez le prince; L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans, De tout temps rencontré de zélés partisans; Et, pour finir enfin par un trait de satire. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. (1669.)

5

TO

15

20

# "RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI"

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui, Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui. Que me sert en effet qu'un admirateur fade Vante mon embonpoint, si je me sens malade, Si dans cet instant même un feu séditieux Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux? Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable; Il doit régner partout, et même dans la fable. De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces, Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes? Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux, 172 Soient toujours à l'oreille également heureux; Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure, Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure; Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur, Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur; Que le bien et le mal y sont prisés au juste; Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste; Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit, Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit. Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose, Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

—"Epître IX." 1675.

# "SUR L'UTILITÉ DES ENNEMIS"

#### A M. RACINE 152

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur, Émouvoir, étonner, ravir un spectateur! Jamais Iphigénie,<sup>158</sup> en Aulide immolée, N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée, Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé, En a fait sous son nom verser la Champmeslé.<sup>154</sup>

25

30

Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages, Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages. Sitôt que d'Apollon un génie inspiré Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré, En cent lieux contre lui les cabales s'amassent; Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent; Et son trop de lumière, importunant les yeux, De ses propres amis lui fait des envieux. La mort seule ici-bas, en terminant sa vie, Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie, Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,

5

TO

15

20

25

30

35

Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière, Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière. 155 Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés, Furent des sots esprits à nos yeux rebutés. L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces. En habits de marquis, 156 en robes de comtesses, Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau, Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau. Le commandeur voulait la scène plus exacte; Le vicomte, indigné, sortait au second acte. 157 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu, Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu; 158 L'autre, fougueux marquis, 159 lui déclarant la guerre, Voulait venger la cour immolée au parterre. Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains La Parque l'eut rayé du nombre des humains. On reconnut le prix de sa Muse éclipsée. L'aimable Comédie, avec lui terrassée. En vain d'un coup si rude espéra revenir, Et sur ses brodequins ne put plus se tenir. Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc, qui, t'élevant sur la scène tragique, Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits, De Corneille 160 vieilli sais consoler Paris, Cesse de t'étonner, si l'envie animée, Attachant à ton nom sa rouille envenimée, La calomnie en main, quelquefois te poursuit.

5

En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit. Racine, fait briller sa profonde sagesse. Le mérite en repos s'endort dans la paresse; Mais, par les envieux un génie excité. Au comble de son art est mille fois monté: Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance: Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance: Et. peut-être, ta plume, aux censeurs de Pyrrhus 161 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. Moi-même, dont la gloire ici moins répandue 10 Des pâles envieux ne blesse point la vue, Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis, De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis. Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue, Ou'au faible et vain talent dont la France me loue. 15 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher, Tous les jours, en marchant, m'empêche de broncher; Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde, Oue d'un œil dangereux leur troupe me regarde: Te sais sur leur avis corriger mes erreurs. 20 Et ie mets à profit leurs malignes fureurs . . . Imite mon exemple; et. lorsqu'une cabale. Un flot de vains auteurs, follement te ravale, Profite de leur haine et de leur mauvais sens. Ris du bruit passager de leurs cris impuissants: 25 Oue peut contre tes vers une ignorance vaine? Le Parnasse français, ennobli par ta veine, 162 Contre tous ces complots saura te maintenir, Et soulever pour toi l'équitable avenir. Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse 30 De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse, D'un si noble travail justement étonné, Ne bénira d'abord le siècle fortuné Oui, rendu plus fameux par tes illustres veilles. Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles? 35 Cependant, laisse ici gronder quelques censeurs Ou'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs. Et qu'importe à nos vers que Perrin 163 les admire,

Oue l'auteur du Jonas 164 s'empresse pour les lire;

Qu'ils charment de Senlis le poète idiot, 165
Ou le sec traducteur 166 du français d'Amyot;
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilly Condé 167 les souffre quelquefois,
Qu'Enghien 168 en soit touché; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac, 169 et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et, plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier 170 voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais, pour un tas grossier de frivoles esprits,

C'est a de tels lecteurs que j'offre mes ecrits; Mais, pour un tas grossier de frivoles esprits, Admirateurs zélés de toute œuvre insipide, Que, non loin de la place où Brioché <sup>171</sup> préside Sans chercher dans les vers ni cadence ni son, Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

—"Epître VII," 1677.

5

CI

15

#### THE TRANSITION

Fénelon, Bayle and Fontenelle mark the transition from the period of discipline, political, religious and literary, of the seventeenth century to the eighteenth century with its philosophic, scientific and questioning attitude. Fénelon, whose dominant trait was sentiment, became involved, to his own misfortune, with Bossuet in the affair of "Quietism." In his Télémaque (1699), written for his pupil, the Duc de Bourgogne, he develops his pedagogic theory. His Lettre à l'Académie contains his proposals as to the future work of that body. And his political ideas foreshadow the eighteenth century.

Bayle and Fontenelle, both disciples of Descartes, carried his doctrine to its logical conclusion. Bayle is the fountain head of practically all the philosophic ideas of the century and the initiator of the scientific method applied to historical research. The "Encyclopédie" and Voltaire both owe him much. Scientific accuracy, the critical spirit, scepticism, the separation of morality and religion, and tolerance are exemplified in his *Dictionnaire* (1697); all these are found again and again in the eighteenth century.

The method of "renvoi" was also first used by Bayle. This consisted in using a clever system of cross references by which the author conveyed to the initiated through a series of relatively innocent articles truths which, if bluntly stated, would have aroused the

church and authorities against him.

Fontenelle, as perpetual secretary of the Academy of Sciences, sought to make science and philosophy accessible to the "gens du monde," which won for him the epithet of "vulgarisateur." As a sceptic in matters of religion (Histoire des Oracles, 1687), he evidences the latent revolt against the acceptance of authority in the matter of dogma and tradition.

# FÉNELON (1651-1715)

# "L'ÉLOQUENCE"

... Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole: c'est un art très sérieux, qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les déliberations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur ferait d'efforts pour m'éblouir par les prestiges de son discours, plus je me révolterais contre sa vanité: son empressement pour faire admirer son esprit me paraîtrait le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi, et non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, 10 et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes. . . .

Le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses, que de sentiments nobles, que d'expressions fortes et 15 proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer. Îl pense, il sent, et la parole suit. "Il ne dépend point des paroles," dit saint Augustin,178 "mais les paroles dépendent de lui." Un homme qui a l'âme forte et grande, avec quelque facilité naturelle de parler et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les 20 termes lui manquent; ses moindres discours auront des traits originaux que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'est point esclave des mots; il va droit à la vérité. Il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouil- 25 ler; il met ce principe dans son vrai point de vue; il le tourne et le retourne, pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants; il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout: elle prépare, elle amène, elle appuie 30 une autre vérité qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur; mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

Il faut lui montrer souvent la conclusion dans le principe. De ce principe, comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties de cet ouvrage; de même qu'un peintre place dans son tableau le jour, en sorte que d'un seul endroit il dis-

35

tribue à chaque objet son degré de lumière. Tout le discours est un; il se réduit à une seule proposition mise au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues et toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales et en symétrie. Le discours est la proposition développée; la proposition est le discours en abrégé. . . .

Quiconque ne sent pas la beauté et la force de cette unité et de cet ordre n'a encore rien vu au grand jour; il n'a vu que 10 des ombres dans la caverne de Platon.<sup>174</sup> Que dirait-on d'un architecte qui ne sentirait aucune différence entre un grand palais dont tous les bâtiments seraient proportionnés pour former un tout dans le même dessin, et un amas confus de petits édifices qui ne feraient point un vrai tout, quoiqu'ils 15 fussent les uns auprès des autres? Quelle comparaison entre le Colisée 175 et une multitude confuse de maisons irrégulières d'une ville! Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut en rien ôter sans couper dans le vif.

Il n'a un véritable ordre que quand on ne peut en déplacer 20 aucune partie sans affaiblir, sans obscurcir, sans déranger le tout. . . .

Tout auteur qui ne donne point cet ordre à son discours ne possède pas assez sa matière; il n'a qu'un goût imparfait et qu'un demi-génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans 25 les opérations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot: c'est ce qu'un déclamateur livré à son imagination et sans science ne peut discerner. 30

Isocrate <sup>170</sup> est doux, insinuant, plein d'élégance; mais peuton le comparer à Homère? Allons plus loin: je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais: il embellit tout ce qu'il touche; il fait honneur à la parole; il fait 35 des mots ce qu'un autre n'en saurait faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit, il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina,<sup>177</sup> contre Verrès,<sup>178</sup> contre Antoine.<sup>170</sup> Mais on remarque quelque parure dans son discours: l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit; l'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ro ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène.

-Lettre à l'Académie, Projet de rhétorique, 1714.

#### BAYLE

(1647-1706)

#### "TRADITION ET VÉRITÉ"

Que ne pouvons-nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lorsqu'ils choisissent une opinion! Je suis sûr que, si 15 cela était, nous réduirions le suffrage d'une infinité de gens à l'autorité de deux ou de trois personnes, qui, ayant débité une doctrine que l'on supposait qu'ils avaient examinée à fond, l'ont persuadée à plusieurs autres par le préjugé 181 de leur mérite, et ceux-ci à plusieurs autres, qui ont trouvé mieux leur compte 20 pour leur paresse naturelle à croire tout d'un coup ce qu'on leur disait qu'à l'examiner soigneusement. De sorte que le nombre des sectateurs crédules et paresseux, s'augmentant de jour en jour, a été un nouvel engagement aux autres hommes de se délivrer de la peine d'examiner une opinion qu'ils voyaient 25 si générale, et qu'ils se persuadaient bonnement n'être devenue telle que par la solidité des raisons desquelles on s'était servi d'abord pour l'établir; et enfin on s'est vu réduit à la nécessité de croire ce que tout le monde croyait, de peur de passer pour un factieux qui veut lui seul en savoir plus que tous les autres 30 et contredire la vénérable antiquité; si bien qu'il y a eu du mérite à n'examiner plus rien et à s'en rapporter à la tradition.

Jugez vous-même si cent millions d'hommes engagés dans quelque sentiment 182 de la manière que je viens de représenter pouvait le rendre probable.183

-Pensées sur la Comète, Chap. VII, 1682.

## "CONTRE LA PERSÉCUTION"

L'essence de la religion consiste dans les jugements que notre esprit 184 forme de Dieu et dans les mouvements de respect, de crainte et d'amour que notre volonté 185 sent pour lui; en sorte qu'il est possible que, par cela seul, un homme fasse son devoir envers Dieu sans aucun acte extérieur. Mais, comme ces cas ne sont point ordinaires, il vaut mieux dire que la disposition intérieure en quoi consiste l'essence de la religion 10 se produit au dehors par des humiliations corporelles et par des signes qui font connaître l'honneur que l'âme rend à la majesté de Dieu. Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que les signes extérieurs dans un homme qui ne sent rien pour Dieu, je veux dire qui n'a ni les jugements ni les volontés convenables à l'égard de Dieu, ne sont pas plus un honneur rendu à Dieu que le renversement d'une statue par un coup hasardeux de vent est un hommage rendu par cette statue.

Il est donc clair que la seule voie légitime d'inspirer la religion est de produire dans l'âme certains jugements et cer- 20 tains mouvements de volonté par rapport à Dieu. Or, comme les menaces, les prisons, les amendes, les exils, les coups de bâton, les supplices, et généralement tout ce qui est contenu sous la signification littérale de contrainte, ne peuvent pas former dans l'âme les jugements et les mouvements de volonté 25 par rapport à Dieu qui constituent l'essence de la religion, il est clair que cette voie-là d'établir une religion est fausse. . . .

Je ne nie pas que les voies de contrainte, outre les mouvements extérieurs du corps, qui sont les signes ordinaires de la religion intérieure, ne produisent aussi dans l'âme des jugements 30 et des mouvements de volonté; mais ce n'est pas par rapport à Dieu, ce n'est que par rapport aux auteurs de la contrainte. On juge d'eux qu'ils sont à craindre, et on les craint en effet; mais ceux qui auparavant n'avaient pas de la Divinité les idées convenables ou qui ne sentaient pas pour elle le respect, l'amour 35 et la crainte qui lui sont dus, n'acquièrent ni ces idées ni ces sentiments lorsque la contrainte leur extorque les signes extérieurs de la religion. Ceux qui avaient auparavant pour Dieu certains jugements et qui croyaient qu'il ne fallait l'honorer que d'une certaine manière, opposée à celle en faveur de qui se font les violences, ne changent point non plus d'état intérieur à l'égard de Dieu. Leurs nouvelles pensées se terminent toutes à craindre les persécuteurs et à vouloir conserver les biens temporels qu'ils menacent d'ôter. Ainsi ces contraintes ne font rien pour Dieu; car les actes intérieurs qu'elles produisent ne 10 se rapportent point à lui, et, pour ce qui est des extérieurs, il est notoire qu'ils ne peuvent être pour Dieu qu'en tant qu'ils sont accompagnés de ces dispositions intérieures de l'âme qui sont l'essence de la religion.

-Commentaire philosophique sur le Compelle

intrare, 1686.

#### FONTENELLE

(1657-1757)

# "PRÉAMBULE D'UN COURS D'ASTRONOMIE"

Nous allâmes un soir, après souper, nous promener dans 15 le parc; il faisait un frais délicieux, qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce vert qui 20 paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut-être, sans la marquise, eussé-je rêvé assez longtemps; mais la présence d'une 25 si aimable dame ne me permit pas de m'abandonner à la lune et aux étoiles.

- Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit?

— Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une

beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit

est une beauté brune qui est plus touchante.

— Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et 5 que les héroines de roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes.

— Ce n'est rien que la beauté, répliqua-t-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber 10

tout à l'heure à la vue de cette belle nuit.

— J'en conviens, répondis-je; mais, en récompense, une blonde comme vous me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde avec toute sa beauté brune.

— Quand cela serait vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterais pas. Je voudrais que le jour, puisque les blondes doivent être dans ses intérêts, fît aussi le même effet. Pourquoi les amants, qui sont bons juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit, dans toutes les chansons et dans toutes les élégies que je connais?

— Il faut bien que la nuit ait leurs remercîments, lui dis-je. — Mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le

jour ne s'attire point leurs confidences. D'où cela vient-il?

— C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et de passionné. Il semble, pendant la 25 nuit, que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil; les objets que le ciel présente sont plus doux; la vue s'y arrête plus aisément; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être 30 aussi que le spectacle du jour est trop uniforme; ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles, semées confusément et disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir.

— J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle; j'aime les étoiles et je me plaindrais volontiers du soleil, qui

nous les efface.

— Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes.

- Qu'appelez-vous tous ces mondes? me dit-elle en me

regardant et en se tournant vers moi.

— Je vous demande pardon, répondis-je; vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée.

— Quelle est donc cette folie? reprit-elle.

— Hélas! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer. Je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela ro fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire.

— Eh bien! reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, 15 donnez-la-moi; je croirai sur les étoiles tout ce que vous vou-

drez, pourvu que j'y trouve du plaisir.

— Ah! madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire 20 que l'esprit.

— Quoi donc? reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire. Apprenez-moi vos étoiles.

— Non, répliquai-je, il ne me sera point reproché que dans 25 un bois, à dix heures du soir, j'aie parlé de philosophie 186 à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos

philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle me garderait le secret; et, quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours; car, avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin pour lui prouver que la 35 terre pouvait être une planète, les planètes autant de terres, et toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. J'en revenais toujours à lui dire qu'il aurait mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables au-

raient fait à notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philosophie, voici par où je commençai.

— Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses: sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais; car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas; et si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même. Mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. Encore, si ce qu'on voit on le 10 voyait bien, ce serait toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi, les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier.

Sur cela, je me figure toujours que la nature est un grand spectacle, qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est: on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et 20 ces contrepoids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un vol 187 qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. 25 Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que, dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les 30 mouvements de l'univers. Car, représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagores, ces Platons, ces Aristotes, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles. Supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton 188 que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne 35 savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait: "C'est une vertu secrète qui enlève Phaéton." L'autre: "Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter." L'autre: "Phaéton a une certaine amitié pour

le haut du théâtre; il n'est pas à son aise quand il n'y est pas."
L'autre: "Phaéton n'est pas fait pour voler; mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide"; et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit: "Phaéton monte parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend." Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré ou plutôt poussé par un autre corps, on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou 10 d'un ressort; et qui verrait la nature telle qu'elle est ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra.

— A ce compte, dit la marquise, la philosophie est devenue

bien mécanique?

— Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait 15 bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité: n'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers, et ne lui avez-vous point fait plus d'hon-20 neur qu'il ne méritait? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins depuis qu'ils l'avaient connu.

— Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule 25

que sur des choses si simples.

— Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais, en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la 30 nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux dès qu'elle peut être conçue. Mais, madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau et à vous 35 montrer le monde.

-Entretiens sur la Pluralité des mondes; premier soir, 1686.

## "LA DENT D'OR"

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la vérité du fait: mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher

d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu 10 une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, u89 écrivit, en 1595, l'Histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens 15 affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit 190 encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullan- 20 dus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte Réplique. Un autre grand homme, nommé, Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. 25 Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse, mais on commenca par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes 30 sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons 35 d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.

#### 116 HARPER'S FRENCH ANTHOLOGY

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

-Histoire des Oracles, 1687.

### EIGHTEENTH CENTURY MASTERS

(Montesquieu, by the complexity of his character, might be considered as belonging to both centuries. His scientific accuracy, his esprit, his "préciosité" make him a contemporary of Fontenelle, yet by his kindliness, his "sensibilité" and his preoccupation with the "genre humain," he is of the eighteenth century. His Lettres persanes (1721) are a critique of religious and political questions. In his Esprit des Lois (1748), he speaks for moderation, religious tolerance and a monarchy like the English regulated by the nobility and the parliament.

(Buffon, "Intendant du Jardin du Roi," a natural scientist whose method is exact observation and then generalisation. There is less of scientific nomenclature in his descriptions of animals than would be expected. Precision, avoidance of technical terms, nobility of style, what may be called the human characteristics of animals is

what he presents to the reader.

Voltaire, the greatest name in the eighteenth century, philosopher, controversialist, historian, poet, dramatist, an indefatigable letter writer, a vigorous combatant for tolerance and justice, at times a sceptic, at times a cynic, always "spirituel," always writing with clearness, precision and simplicity, covering in his work practically every field of human knowledge—vain, prudent, an epicurean—such is in brief this man whose influence extends through-

out the eighteenth century and even to our day.

Diderot's work lacks measure, equilibrium and finish. Through all of it are strewn his ideas, his mobility, his "sensibilité" and his lack of mastery of himself. (In the novel, Richardson especially is his model because he had the art of moving his readers, the art of detail and the pathetic. In philosophy, Diderot was a frank atheist, a believer in the goodness of nature and of man's instincts. In the drama, he established and laid down the rules for the "drame," the intermediary between the tragedy and the comedy, the painting of "condition rather than characters." Almost by his own efforts as author and director, and against the outcry of Jesuit and Jansenist, he succeeded in completing the task of the Encyclopédie, of which the last ten volumes appeared in 1765. It is a vast storehouse of rationalism, critical and scientific examination of politics and religion, of the church and state; and his method, to avoid trouble with authority, was the method of "renvoi" used by Bayle.

# MONTESQUIEU

(1689-1755)

# "PORTRAIT DE MONTESQUIEU PAR LUI-MÊME"

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté.

Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit, et il y a peu d'hommes si ennuyeux, qui ne m'ait 5 amusé, très souvent: il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule.

J'ai naturellement eu de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on appelle la gloire; j'ai toujours senti une joie secrète lorsque l'on a fait quelque règlement 10 qui allait au bien commun.

Je n'ai pas été fâché de passer pour distrait : cela m'a fait hasarder bien des négligences qui m'auraient embarrassé.

J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaires avec mon

esprit de tous les jours.

Dans les conversations et à table, j'ai toujours été ravi de trouver un homme qui voulût prendre la peine de briller: un homme de cette espèce présente toujours le flanc, et tous les autres sont sous le bouclier.

Ce qui m'a toujours donné une assez mauvaise opinion 20 de moi, c'est qu'il y a fort peu d'états dans la République

auxquels j'eusse été véritablement propre.

Quant à mon métier de président, j'avais le cœur très droit; je comprenais assez les questions en elles-mêmes; mais, quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je m'y étais pourtant 25 appliqué; mais, ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes ce même talent qui me fuyait, pour ainsi dire.

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri.

Je suis (je crois) presque le seul homme qui ait fait des 30 livres, ayant sans cesse peur de la réputation de bel-esprit. Ceux qui m'ont connu savent que, dans mes conversations, je ne cherchais pas trop à le paraître, et que j'avais assez le talent de prendre la langue de ceux avec qui je vivais.

Quand on s'est attendu que je brillerais dans une conversation, je ne l'ai jamais fait. J'aimais mieux avoir un homme d'esprit pour m'appuyer, que des sots pour m'approuver.

Je n'ai jamais été tenté de faire un couplet de chanson

contre qui que ce soit.

J'ai fait en ma vie bien des sottises, et jamais des méchancetés.

J'ai la maladie de faire des livres et d'en être honteux quand je les ai faits.

Je n'ai point aimé à faire ma fortune par le moyen de la 10 Cour; j'ai songé à la faire en faisant valoir mes terres, et à tenir ma fortune immédiatement de la main des Dieux.

Je rends grâces au Ciel de ce qu'ayant mis en moi de la médiocrité en tout il a bien voulu mettre un peu moins dans mon âme.

Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à 20 l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au Genre humain, je la regarderais comme un crime.

J'aime incomparablement mieux être tourmenté par mon

cœur que par mon esprit.

# "COMMENT PEUT-ON ÊTRE PERSAN?"

RICA AU MÊME 191

## A Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à 25 l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du Ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi: les femmes mêmes 30 faisaient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entourait; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent

5

lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: "Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout, je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare, et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé 10 que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement: libre de tous les 15 ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique: car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on 20 m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: "Ah! ah! Monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?" 25

—A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 192 1712.

# "THÉOLOGIE ET MORALE"

USBEK A RHÉDI

#### A Venise

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion; mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche: car, dans 30 quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour

pour les hommes, la piété envers les parents, sont toujours

les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans 5 doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité: car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux; que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire 10 en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les lois sous lesquelles ils vivent.

Par là, on est bien plus sûr de plaire à Dieu qu'en observant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un 15 degré de bonté par elles-mêmes; elles ne sont bonnes qu'avec égard et dans la supposition que Dieu les a commandées. Mais c'est la matière d'une grande discussion; on peut facilement s'y tromper: car il faut choisir les cérémonies d'une

religion entre celles de deux mille.

Un homme faisait tous les jours à Dieu cette prière: "Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet. Je voudrais vous servir selon votre volonté; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je 25 ne sais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sais pas non plus en quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je sois assis; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. . . . Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravansérai. Trois 30 hommes qui étaient auprès de là me firent trembler: ils me soutinrent tous trois que je vous avais grièvement offensé: l'un, 198 parce que cet animal était immonde; l'autre, parce qu'il était étouffé; l'autre enfin, parce qu'il n'était pas poisson. Un Brahmane qui passait par là, et que je pris pour juge, 35 me dit: "Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. — Si fait, lui dis-je. — Ah! vous avez commis une action abominable et que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère. Que savez-vous si l'âme

de votre père n'était pas passée dans cette bête?" — Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable: je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser; cependant je voudrais vous plaire et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me trompe; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, et en bon père dans la famille que vous m'avez donnée."

—A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1981/2 1713.

# "LE CASUISTE" USBEK A RHÉDI

#### A Venise

Les dévots entretiennent ici un nombre innombrable de dervis. Ces dervis <sup>194</sup> font trois vœux, d'obéissance, de pau- 10 vreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres. Notre glorieux sultan renon- 15 cerait plutôt à ses magnifiques et sublimes titres: ils ont raison;

car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les médecins et quelques-uns de ces dervis qu'on appelle confesseurs sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés; cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux 20 des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement; il me fit voir toute la maison; nous entrâmes dans le jardin, et nous nous mîmes à discourir. "Mon père, 25 lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté? — Monsieur, me répondit-il avec un air très content de ma question, je suis casuiste. — Casuiste! repris-je: depuis que je suis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge. — Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'un casuiste? Eh bien! écoutez: je 30 vais vous en donner une idée qui ne vous laissera rien à désirer.

Il y a deux sortes de péchés: de mortels, qui excluent absolument du Paradis; et de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude. Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péché: car, à la réserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis; mais il n'y a guère personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connaît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, et l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, et, 10 comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places. Aussi entrent-ils en Paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit: leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel plutôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu: 15 "Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis." Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas 20 tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connaissance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience; et, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur 25 donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; et, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier. Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli; je vous en fais voir les raffinements: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en parais- 30 sent les moins susceptibles. — Mon père, lui dis-je, cela est fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Sophi 195 avait à sa cour un homme qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mit de la différence entre ses ordres, et qui apprit à ses sujets dans quel cas ils doivent 35 les exécuter, et dans quel autre ils peuvent les violer, il le ferait empaler sur l'heure." Je saluai mon dervis et le quittai sans attendre sa réponse.

—A Paris, le 23 de la lune de Maharram, 198 1714.

# BUFFON

(1707-1788)

#### LE CYGNE

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le cygne respire la volupté, 10 l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles. 197

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouve- 15 ments sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son 20 large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe: la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames. et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et 25 pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe on voie de loin, au milieu 30 des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés et dévelop-

pant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer: libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il peut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus 10 écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir 15 leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus 20 sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornements de ce lieu vraiment délicieux dans 25 lequel respire le noble goût du maître. 198

Le cygne nage si vite, qu'un homme, marchant rapidement au rivage, a grand'peine à le suivre. Ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement, ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée; 30 car libre sur nos eaux et surtout sauvage, il a le vol très haut et très puissant: Hésiode lui donne l'épithète d'altivolans, Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs, les grues et les oies, et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés 35 opposés du monde pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus

délicate et moins commune; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister: un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort; son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent; enfin il paraît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage et d'adresse que de force.

—Histoire naturelle, 1771.

IO

15

20

25

30

# VOLTAIRE -

(1694-1778)

#### LE MONDAIN

Regrettera qui veut le bon vieux temps, Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée, 199 Et les beaux jours de Saturne 200 et de Rhée,201 Et le jardin de nos premiers parents: Moi je rends grâce à la nature sage Oui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge Tant décrié par nos tristes frondeurs: Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs. l'aime le luxe, et même la mollesse, Tous les plaisirs, les arts de toute espèce. La propreté,202 le goût, les ornements: Tout honnête homme a de tels sentiments. Il est bien doux, pour mon cœur très immonde. De voir ici l'abondance à la ronde, Mère des arts et des heureux travaux. Nous apporter, de sa source féconde. Et des besoins et des plaisirs nouveaux. L'or de la terre et les trésors de l'onde, Leurs habitants et les peuples de l'air, Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde. O le bon temps que ce siècle de fer! Le superflu, chose très nécessaire, A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux Oui du Texel,203 de Londres, de Bordeaux, S'en vont chercher, par un heureux échange, Ces nouveaux biens, nés aux sources du Gange.204 Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans. 5 Nos vins de France enivrent les sultans! 205 Ouand la nature était dans son enfance. Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance, Ne connaissant ni le tien ni le mien. Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien. 10 Ils étaient nus; et c'est chose très claire Que qui n'a rien n'a nul partage à faire. Sobres étaient. Ah! je le crois encor: Martialo 206 n'est point du siècle d'or; D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève 15 Ne gratta point le triste gosier d'Ève; La soie et l'or ne brillaient point chez eux. Admirez-vous pour cela nos aïeux? Il leur manquait l'industrie et l'aisance: Est-ce vertu? c'était pure ignorance. 20 Ouel idiot, s'il avait eu pour lors Ouelque bon lit, aurait couché dehors?

(1736.)

#### A HORACE

Touissons, écrivons, vivons, mon cher Horace. l'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,207 Ayant joué son rôle en excellent acteur, 25 Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse, Voulut qu'on l'applaudit 208 lorsqu'il finit sa pièce. J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins; Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins A suivre les leçons de ta philosophie, 30 A mépriser la mort en savourant la vie, A lire tes écrits pleins de grâce et de sens, Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens. Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence, A jouir sagement d'une honnête opulence. 35 A vivre avec soi-même, à servir ses amis, A se moquer un peu de ses sots ennemis. A sortir d'une vie ou triste ou fortunée, En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

-Epîtres, CXXI, 1771.

5

30

A PROPOS DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE 209

Ou l'homme est né coupable,210 et Dieu punit sa race, Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace, Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent. De ses premiers décrets suit l'éternel torrent. Ou la matière informe, à son maître rebelle, Porte en soi des défauts nécessaires comme elle: 10 Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel. Nous essuyons ici des douleurs passagères: Le trépas est un bien qui finit nos misères. Mais, quand nous sortirons de ce passage affreux. 15 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux? Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute. Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute. La nature est muette, on l'interroge en vain ; On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain. 20 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage. De consoler le faible, et d'éclairer le sage L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui. Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui. Leibnitz 211 ne m'apprend point par quels nœuds invisibles, Dans le mieux ordonné des univers possibles, Un désordre éternel, un chaos de malheurs, Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs, Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable, Subit également ce mal inévitable. Je ne conçois pas plus comment tout serait bien: Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien. . . .

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue? Rien: le livre du sort se ferme à notre vue. L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré. Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré? Atomes tourmentés sur cet amas de boue. 5 Que la mort engloutit et dont le sort se joue. Mais atomes pensants,212 atomes dont les yeux. Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux, Au sein de l'infini nous élancons notre être. Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître. 10 Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur, Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur. Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être; Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs, 15 Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs; Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre; Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre; Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir; Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir, 20 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense. Un jour tout sera bien, voilà notre espérance; Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion. Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.

#### A MME, DU CHATELET 213

Si vous voulez que j'aime encore, Rendez-moi l'âge des amours; Au crépuscule de mes jours Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin Avec l'Amour tient son empire, Le Temps, qui me prend par la main, M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur Tirons au moins quelque avantage. 25

30

Qui n'a pas l'esprit de son âge De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse Ses folâtres emportements: Nous ne vivons que deux moments; Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez, Tendresse, illusion, folie, Dons du ciel, qui me consoliez Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien: Cesser d'aimer et d'être aimable, C'est une mort insupportable; Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte Des erreurs de mes premiers ans; Et mon âme, aux desirs ouverte, Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre, L'Amitié vint à mon secours; Elle était peut-être aussi tendre, Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle, Et de sa lumière éclairé, Je la suivis; mais je pleurai De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

(1741.)

#### PRIÈRE A DIEU

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps. S'il est permis à de faibles créatures, perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te 30

15

IO

5

20

25

demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous hair, et des mains pour nous égorger; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, to entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent 15 de la lumière de ton soleil; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon 214 formé d'une ancienne langue ou dans un jargon plus nouveau; que 20 ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appelent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie; car tu sais qu'il n'y a 25 dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères! Ou'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible! Si les fléaux de 20 la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis le Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant. 35

-Traité sur la Tolérance, Chap. XXIII, 1763.

#### "LE DÉISME DE VOLTAIRE"

Le grand objet, le grand intérêt, ce me semble, n'est pas d'argumenter en métaphysique, mais de peser s'il faut, pour le bien commun de nous autres animaux misérables et pensants, admettre un Dieu rémunérateur et vengeur, qui nous serve à la fois de frein et de consolation, ou rejeter cette idée en nous abandonnant à nos calamités sans espérances et à nos crimes sans remords.

Hobbes <sup>215</sup> dit que si, dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de Dieu, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre.

TO

Il entendait apparemment, par cette étrange exagération, un citoyen qui voudrait dominer au nom de Dieu, un charlatan qui voudrait se faire tyran. Nous entendons des citoyens qui, sentant la faiblesse humaine, sa perversité et sa misère, cherchent un point fixe pour assurer leur morale, et un appui qui 15 les soutienne dans les langueurs 216 et dans les horreurs de cette vie.

Depuis Job jusqu'à nous, un très grand nombre d'hommes a maudit son existence; nous avons donc un besoin perpétuel de consolation et d'espoir. Votre philosophie 217 nous en prive. 20 La fable de Pandore 218 valait mieux; elle nous laissait l'espérance, et vous nous la ravissez! La philosophie, selon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non: mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait en nous une monade 219 indestructible qui sente et 25 qui pense, sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée, quoique la raison seule ne la prouve pas. Cette opinion n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre? La mienne est utile au genre humain, la vôtre est 30 funeste; elle peut, quoi que vous en disiez, encourager les Néron, 220 les Alexandre VI et les Cartouche; la mienne peut les réprimer.

Marc-Antonin,<sup>221</sup> Épictète,<sup>222</sup> croyaient que leur monade, de quelque espèce qu'elle fût, se rejoindrait à la monade du 35 grand Être; et ils furent les plus vertueux des hommes.

Dans le doute où nous sommes tous deux, je ne vous dis

pas avec Pascal: Prenez le plus 223 sûr. Il n'y a rien de sûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier, mais d'examiner: il faut juger, et notre volonté ne détermine pas notre jugement. Je ne vous propose pas de croire des choses extravagantes pour vous tirer d'embarras; je ne vous dis pas: Allez à la Mecque baiser la pierre noire 224 pour vous instruire; tenez une queue de vache à la main; affublez-vous d'un scapulaire, soyez imbécile et fanatique pour acquérir la faveur de l'Être des êtres. Je vous dis: Continuez à cultiver la vertu, à être bienfaisant, à regarder toute superstition avec 10 horreur ou avec pitié; mais adorez avec moi le dessein qui se manifeste dans toute la nature, et par conséquent l'auteur de ce dessein, la cause primordiale et finale de tout; espérez avec moi que notre monade, qui raisonne sur le grand Être éternel, pourra être heureuse par ce grand Être même. Il 15 n'y a point là de contradiction. Vous n'en démontrerez pas l'impossibilité, de même que je ne puis vous démontrer mathématiquement que la chose est ainsi. Nous ne raisonnons guère en métaphysique que sur des probabilités; nous nageons tous dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage. 20 Malheur à ceux qui se battent en nageant! Abordera qui pourra; mais celui qui me crie: "Vous nagez en vain, il n'y a point de port," me décourage et m'ôte toutes mes forces.

De quoi s'agit-il dans notre dispute? de consoler notre malheureuse existence. Qui la console? Vous ou moi?

Vous avouez vous-même, dans quelques endroits de votre ouvrage, que la croyance d'un Dieu a retenu quelques hommes sur le bord du crime: cet aveu me suffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que dix assassinats, dix calomnies, dix jugements iniques sur la terre, je tiens que la terre entière doit 30 l'embrasser.

La religion, dites-vous, a produit des milliasses <sup>225</sup> de forfaits; dites: la superstition, qui règne sur notre triste globe; elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'Être suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère; ceux qui le combattent sont les bienfaiteurs du genre humain; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis; il faut lui écraser la tête sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore.

Vous craignez "qu'en adorant Dieu on ne redevienne bientôt superstitieux et fanatique"; mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant on ne s'abandonne aux passions les plus atroces et aux crimes les plus affreux? Entre ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu très raisonnable? Où est l'asile entre ces deux écueils? le voici: Dieu, et des lois sages.

Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition. Il y a l'infini pour les esprits bien faits: et ils sont aujourd'hui en grand nombre; ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques; et, d'année en année to le fanatisme, qui couvrait la terre, se voit enlever ses détestables

usurpations.

Je répondrai encore un mot à vos paroles de la page 223. "Si l'on présume des rapports entre l'homme et cet être incroyable, il faudra lui élever des autels, lui faire des présents, 15 etc.: si l'on ne concoit rien à cet être, il faudra s'en rapporter à des prêtres qui . . . etc., etc., etc." Le grand mal, de s'as-sembler au temps des moissons pour remercier Dieu du pain qu'il nous a donné! Qui vous dit de faire des présents à Dieu? l'idée en est ridicule: mais où est le mal de charger 20 un citoyen qu'on appellera vieillard ou prêtre, de rendre des actions de grâces à la Divinité au nom des autres citovens?

Un sot prêtre excite le mépris; un mauvais prêtre inspire l'horreur; un bon prêtre, doux, pieux, sans superstition, chari- 25 table, tolérant, est un homme qu'on doit chérir et respecter. Vous craignez l'abus, et moi aussi. Unissons-nous pour le prévenir; mais ne condamnons pas l'usage quand il est utile à la société, quand il n'est pas perverti par le fanatisme ou par

la méchanceté frauduleuse.

l'ai une chose très importante à vous dire. Je suis persuadé que vous êtes dans une grande erreur; mais je suis également convaincu que vous vous trompez en honnête homme. Vous voulez qu'on soit vertueux, même sans Dieu, quoique vous ayez dit malheureusement que "dès que le vice rend 35 l'homme heureux, il doit aimer le vice"; proposition affreuse que vos amis auraient dû vous faire effacer. Partout ailleurs vous inspirez la probité. Cette dispute philosophique ne sera qu'entre vous et quelques philosophes répandus dans l'Europe:

30

le reste de la terre n'en entendra point parler; le peuple ne nous lit pas. Si quelque théologien voulait vous persécuter, il serait un méchant, il serait un imprudent qui ne servirait qu'à vous affermir et à faire de nouveaux athées.

Vous avez tort; mais les Grecs n'ont point persécuté 5 Épicure, les Romains n'ont point persécuté Lucrèce. Vous avez tort; mais il faut respecter votre génie et votre vertu en vous réfutant de toutes ses forces.

Le plus bel hommage, à mon gré, qu'on puisse rendre à Dieu, c'est de prendre sa défense sans colère; comme le plus 10 indigne portrait qu'on puisse faire de lui, est de le peindre vindicatif et furieux. Il est la vérité même: la vérité est sans passions. C'est être disciple de Dieu que de l'annoncer d'un cœur doux et d'un esprit inaltérable.

Je pense avec vous que le fanatisme est un monstre mille 15 fois plus dangereux que l'athéisme philosophique. Spinosa 226 n'a pas commis une seule mauvaise action: Chastel et Ravaillac, tous deux dévots, assassinèrent Henri IV.

L'athée de cabinet <sup>227</sup> est presque toujours un philosophe tranquille; le fanatique est toujours turbulent. Mais l'athée <sup>20</sup> de cour, le prince athée pourrait être le fléau du genre humain. Borgia <sup>228</sup> et ses semblables ont fait presque autant de mal que les fanatiques de Munster <sup>229</sup> et des Cévennes, <sup>230</sup> je dis les fanatiques des deux partis. Le malheur des athées de cabinet est de faire des athées de cour. C'est Chiron <sup>231</sup> qui <sup>25</sup> élève Achille; il le nourrit de moelle de lion. Un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de Troie, et immolera douze captifs innocents à sa vengeance.

Dieu nous garde d'un abominable prêtre <sup>232</sup> qui, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, à l'âge de soixante et dix ans, 30 ose signer de ses trois doigts ensanglantés la ridicule excommunication d'un roi de France, ou de . . . ou de . . . ou de . . . .

Mais que Dieu nous préserve aussi d'un despote colère et barbare qui, ne croyant point un Dieu, serait son Dieu à lui- 35 même; qui se rendrait indigne de sa place sacrée en foulant aux pieds les devoirs que cette place impose; qui sacrifierait sans remords ses amis, ses parents, ses serviteurs, son peuple, à ses passions! Ces deux tigres, l'un tondu, l'autre couronné,

sont également à craindre. Par quel frein pourrons-nous les retenir?

Je ne crois pas que dans toute l'Europe il y ait un seul homme d'État, un seul homme un peu versé dans les affaires du monde, qui n'ait le plus profond mépris pour toutes les 5 légendes dont nous avons été inondés plus que nous ne le sommes aujourd'hui de brochures. Si la religion n'enfante plus de guerres civiles, c'est à la philosophie seule qu'on en est redevable; les disputes théologiques commencent à être regardées du même œil que les querelles de Gilles et de Pierrot à 10 la foire. Une usurpation également odieuse et ridicule, fondée d'un côté sur la fraude, et de l'autre sur la bêtise, est minée chaque instant par la raison, qui établit son règne. Si un régiment de moines fait la moindre évolution contre les lois de l'État, il est cassé sur le champ. Mais quoi! parce qu'on a 15 chassé les jésuites, faut-il chasser Dieu? Au contraire, il faut l'en aimer davantage.

-Dictionnaire philosophique, Dieu.

"POUR LA LIBERTÉ DE LA PENSÉE"

A un premier commis 233

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux 20 qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui, ni Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron. Si Milton, Dryden, Pope et Locke n'avaient pas 25 été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes; il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie: et c'est la proscrire que de la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils 30 de ces infâmes Calottes,<sup>234</sup> et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle

15

entre en France et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie

n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût 5 à Paris trop de denrées: en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il v a près de huit cent mille hommes: vous ne vivez pas avec tout ce chaos: vous y choisissez quelque société et vous en changez. On traite les livres de même; on prend quelques amis dans la 10 foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'État permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en 20 moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore, deux ou trois heures quelques femmes avec 25 lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison 30 et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Francais, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous et qui contribuent à l'abondance de Paris. 35 Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. . . .

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sybarites.

5

Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues. Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes <sup>235</sup> qui nous ont donné le 10 froment le plus pur nous sont indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle

toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les 15 Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu,236 et à calculer l'aberration 237 de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre les bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle 20 passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée; 238 mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises 25 chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du 30 bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

### "TRISTESSE"

### A Madame Denis 239

A Berlin, au château, le 26 décembre 1750.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis: "Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu?" Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaéton.<sup>240</sup> Mlle. Astrua <sup>241</sup> est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le 10 bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée 15 est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant v aller, je vous envoie Rome 242 en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Auré- 20 lie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue 25 avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galans, César et Catilina n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet 243 de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son Cicéron, et lisez 30 Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de Louis XIV, et je donnerai à 35 mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

"DÉFENSE DES ARTS ET DES LETTRES"

### A Monsieur J.-J. Rousseau, à Paris

30 août 1755.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; 244 je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance, et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de 10 la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin 245 de l'Europe et que 15 je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là,246 et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre 20 patrie,247 où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal.<sup>248</sup> Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante-dix ans, pour avoir 25 connu le mouvement de la terre; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis <sup>249</sup> eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie

d'Œdipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi: un prêtre ex-jésuite,250 que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme 251 plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de Louis XIV avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre,252 qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle, sous mon nom; le libraire 253 assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estro- 10 piés: et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire 15 et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain 254 eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde 20 par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on 25 avait volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'Histoire de la Guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe 255 de France; qu'on a vendu à un libraire 256 de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et 30 qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, 35 le Camoëns, 257 et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits mal-

heurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, 258 ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni 10 Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où 15

il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de Marot <sup>259</sup> n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa que les troubles de la Fronde. <sup>260</sup> Les grands crimes <sup>20</sup> n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-kan, <sup>261</sup> qui ne savait pas lire jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent <sup>25</sup> l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, <sup>262</sup> dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y 35 essuie; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise;

il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus grande estime, etc.

#### "L'AFFAIRE CALAS" 268

### Monsieur le comte d'Argental 284

A Ferney, 27 mars 1762.

Vous me demanderez peut-être, mes divins anges, pourquoi je m'intéresse si fort à ce Calas, qu'on a roué; c'est que je suis homme, c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestans disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères

sans aucune preuve.

Je me suis trompé sur le nombre des juges, dans ma lettre à M. de La Marche.265 Ils étaient treize, cinq ont constamment déclaré Calas innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. A quoi tient donc la vie des hommes? à quoi tiennent les plus horribles supplices? Quoi! 15 parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait rouer un père de famille! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ses quatre autres enfans crient qu'il était le meilleur des pères! Le témoignage de la conscience de cet infortuné ne prévaut-il pas sur l'illusion de huit 20 juges, animés par une confrérie de pénitens blancs qui a soulevé les esprits de Toulouse contre un calviniste? Ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent; il pardonnait à ses juges, il pleurait son fils auguel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain, qui l'assistait d'office sur l'échafaud, dit, 25 qu'il voudrait mourir aussi saintement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse; mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs d'entre eux étaient pénitens blancs; ils peuvent s'être trompés. 30 N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestans de l'Europe, et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux?

ne pourriez-vous pas engager M. le comte de Choiseul <sup>266</sup> à s'informer de cette horrible aventure qui déshonore la nature humaine, soit que Calas soit coupable, soit qu'il soit innocent? Il y a certainement, d'un côté ou d'un autre, un fanatisme horrible; et il est utile d'approfondir la vérité. Mille tendres respects à mes anges.

#### "PHILOSOPHIE"

## A Madame la marquisse du Deffand 267

12 mars 1766.

Je suis enchanté, madame, de me rencontrer avec vous; ce n'est pas seulement par vanité, c'est parce qu'à mon avis, lorsque deux personnes, qui ont le sens commun et qui sont de bonne foi, pensent de même sans s'être rien communiqué, il y a 10 à parier qu'elles ont raison. Je m'occupais de votre idée lorsque j'ai reçu votre lettre: je me prouvais à moi-même que les notions sur lesquelles les hommes diffèrent si prodigieusement ne sont point nécessaires aux hommes, et qu'il est même impossible qu'elles nous soient nécessaires, par cette seule raison 15 qu'elles nous sont cachées. Il a été indispensable que tous les pères et mères aimassent leurs enfans: aussi les aiment-ils; il était nécessaire qu'il y eût quelques principes généraux de morale pour que la société pût subsister: aussi ces principes sont-ils les mêmes chez toutes les nations policées. Tout ce 20 qui est un éternel sujet de dispute est d'une inutilité éternelle. Ai-je bien pris votre idée, madame? Il me semble qu'elle est consolante; elle détruit toute superstition, elle rend l'âme tranquille; ce n'est pas la tranquillité stupide d'un esprit qui n'a jamais pensé, c'est le repos philosophique d'une âme éclairée. 25

Je ne suis point du tout étonné que vous aimiez la vie, toute malheureuse qu'elle est, et que vous n'aimiez point la mort. Presque tout le monde en est réduit là; c'est un instinct qui était nécessaire au genre humain. Je suis persuadé que les animaux sont comme nous.

J'avoue donc avec vous, madame, que les connaissances auxquelles nous ne pouvons atteindre nous sont inutiles; mais aussi qu'il y a des recherches qui sont agréables; elles exercent l'esprit. Les philosophes n'ont pas tant de tort d'examiner si,

par leur seule raison, ils peuvent concevoir la création, si l'univers est éternel, si la pensée peut être jointe à la matière, comment il y a du mal dans le monde, et vingt autres petites bagatelles de cette espèce.

Nous sommes curieux; il n'y a personne qui ne voulût 5 sonder un peu ces profondeurs, si on ne craignait pas la fatigue de l'application, et si on n'était pas distrait par les amusemens et les affaires.

Vous êtes précisément dans l'état où l'on fait des réflexions; la perte des yeux sert au moins au recueillement de l'âme. Il 10 me vient très souvent entre mes rideaux des idées qui s'enfuient au grand jour. Je mets à profit le temps où mes fluxions sur les yeux m'empêchent de lire; je voudrais surtout passer ce temps avec vous.

Adieu, madame; conservez au moins votre santé; c'est là 15 une chose nécessaire à tout âge et à tout état; la mienne n'est pas trop bonne, mais il est nécessaire d'avoir patience. De toutes les vérités que je cherche, celle qui me paraît la plus sûre, c'est que vous avez une âme selon mon cœur, à laquelle je serai très tendrement attaché pour le peu de temps qui me 20 reste.

"VOLTAIRE À FERNEY 268: POÉSIE ET POLÉMIQUE"

### A Monsieur le cardinal de Bernis 269

Ferney, 22 décembre 1766.

Monseigneur, je souhaite la bonne année à Votre Éminence, s'il y a de bonnes années; car elles sont toutes assez mêlées, et j'en ai vu soixante-treize dont aucune n'a été fort bonne. Je ne m'imaginerai jamais que vous abandonniez entièrement les 25 belles-lettres; vous seriez un ingrat. Vous aimerez toujours les vers français, quand même vous feriez des hymnes latins. Je ne dis pas que vous aimerez les miens, mais vous me les ferez faire meilleurs. Vous m'avez accoutumé à prendre la liberté de la consulter: je présente donc à votre muse archié-30 piscopale une tragédie profane pour ses étrennes. Il m'a paru si plaisant de mettre sur la scène tragique une princesse qui raccommode ses chemises, et des gens qui n'en ont pas, que je n'ai pu résister à la tentation de faire ce qu'on n'a jamais

fait. Il m'a paru que toutes les conditions de la vie humaine pouvaient être traitées sans bassesse; et quoique la difficulté d'ennoblir un tel sujet soit assez grande, le plaisir de la nouveauté m'a soutenu, et j'ai oublié le solve senescentem: mais, si vous me dites solve, je jette tout au feu. Jetez-y surtout ces étrennes si elles vous ennuient et tenez-moi compte seulement du désir de vous plaire. Je me flatte que vous jouissez d'une bonne santé et que vous êtes heureux. Je sais du moins que vous faites des heureux, et c'est un grand acheminement pour l'être. Vous faites de grands biens dans votre diocèse; vous 10 contemplez de loin les orages, et vous attendez tranquillement l'avenir.

Pour moi, chétif, je fais la guerre jusqu'au dernier moment, jansénistes, molinistes, Frérons, 270 Pompignans, 271 à droite, à gauche, et des prédicans, et J.-J. Rousseau. Je reçois cent 15 estocades, j'en rends deux cents et je ris. Je vois à ma porte Genève en combustion pour des querelles de bibus,272 et je ris encore; et, Dieu merci, je regarde ce monde comme une farce qui devient quelquefois tragique.

Tout est égal au bout de la journée, et tout est encore plus 20

égal au bout de toutes les journées.

Quoi qu'il en soit, je me meurs d'envie que vous soyez mon juge, et je vous demande en grâce de me dire si j'ai pu vous amuser une heure. Vous êtes pasteur, et voici une tragédie dont des pasteurs sont les héros. Il est vrai que des bergers 25 de Scythie ne ressemblent pas à vos ouailles d'Albi; mais il y a quelques traits où l'on retrouve son monde. On aime à voir dans les peintures, quoique imparfaites, quelque chose de ce qu'on a vu autrefois. Ces réminiscences amusent et font penser. En un mot, monseigneur, aimez toujours les vers, pardon- 30 nez aux miens, et conservez vos bontés pour votre vieux et attaché serviteur.

#### LE MONDE COMME IL VA

### Vision de Babouc

I. Parmi les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe 35

Babouc, sur le rivage de l'Oxus, et lui dit: "Babouc, les folies et les excès des Perses <sup>278</sup> ont attiré notre colère: il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je me déterminerai, sur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. — Mais, seigneur, dit humblement Babouc, je n'ai jamais été en Perse; je n'y connais personne. — Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial; tu as reçu du Ciel le discernement et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance; 10 marche, regarde, écoute, observe, et ne crains rien; tu seras partout bien reçu."

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar 274 l'armée persane, qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de la guerre. "Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien; ce n'est pas mon affaire: mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès 20 demain passer dans le camp des Indiens: car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine."

Babouc ayant fait un petit présent au soldat entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre. "Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine, et que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la 30 guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. — Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? — Non, dit l'officier; il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien 35 précisément pourquoi on s'égorge."

Babouc, étonné, s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin: "La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse, et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique.<sup>276</sup> Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations, se multiplient; l'univers souffre, et l'acharnement continue. Notre premier 10 ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain; et à chaque protestation il y a toujours quelques villes détruites et quelques provinces ravagées."

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait 15 être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille; elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs 20 propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le 25 roi de Perse payait chèrement pour les secourir. "Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite."

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens: il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui 30 lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur. "Oh! oh! dit-il en lui-même, si l'ange Ituriel veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens." S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et l'autre armée, il 35 apprit des actions de générosité, de grandeur d'âme, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. "Inexplicables humains, s'écriat-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes?"

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui, pour leur seul intérêt, avaient fait verser le sang de tant d'hommes, leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité sur la terre. "Dieu soit loué! dit Babouc; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite comme le voulaient ces vilains génies: courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie."

II. Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne 10 entrée 276 qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du temps où elle avait été bâtie: car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à 20 d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, 25 rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut près de se boucher encore les yeux et le nez, quand 30 il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée, ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus. "Quoi! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs 35 morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité! Quoi! leurs temples sont pavés de cadavres! Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivants rassemblés et

pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah! la vilaine ville que Persépolis! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et la peupler d'habitants moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons; laissons-la faire."

III. Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière. Babouc devait aller dîner à l'autre bout de la ville, chez une dame pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis; il vit 10 d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la 15 Perse; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier: "Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons?" Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense 277 où des milliers de vieux soldats blessés et 20 vainqueurs rendaient chaque jour grâces au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; et Babouc disait en lui-même à tout 25 moment: "L'ange Ituriel se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante."

IV. Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore, sur la fin du repas à un jeune' 30 mage. . . . Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame : elle lui confia son goût pour le jeune mage, l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il 35 avait vu dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance, devaient désoler toutes les maisons; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris

tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués; et qu'enfin Ituriel ferait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désordres.

V. Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci, sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers, et le congédia. Babouc demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas: "C'est un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante ans 10 qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape 278 de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. — Ce jeune étourdi fait sagement, dit Babouc, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas re ce vieillard qui est juge? - Vous vous moquez, lui dit-on; jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. — O mœurs! 20 o malheureuse ville! s'écria Babouc; voilà le comble du désordre; sans doute, ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugements: je ne vois ici que des abîmes d'iniquité."

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune 25 guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit: "Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté, moi, le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes, que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la 30 terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir ensuite deux bons coups de flèches dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan, que je n'ai jamais vu, monsieur le satrape de robe peut bien payer quelque chose pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs." 35 Babouc, indigné, ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre et les lois, et que, quand même

Ituriel n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme qui, ayant salué très familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit: "Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année." Babouc s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu; il apprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéiens qui tenaient à bail l'empire de Perse, et qui 10

en rendaient quelque chose au monarque.

VI. Après dîner il alla dans un des plus superbes temples de la ville; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour passer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et 15 de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. Babouc 20 dit: "Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens; mais son intention était bonne: il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis."

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année: c'était dans une 25 espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes, rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent 30 bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très différent de celui du peuple; il était mesuré, harmonieux, et sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, 35 l'amour de la vertu, les dangers des passions, étaient exprimés par des traits si vifs et si touchants que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs

de l'empire. Il se proposa même d'engager Ituriel à les venir entendre; bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si 5 pure; il se fit introduire chez Sa Majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique: Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre. Babouc lui donna cent dariques d'or, en disant: S'il n'y avait 10 que ce mal-là dans la ville, Ituriel aurait tort de se tant fâcher.

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son 15 ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse, que Babouc avait laissée par 20 mégarde sur son comptoir. "Comment se peut-il, s'écria Babouc, que vous soyez si fidèle et si généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur? - Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rap- 25 porter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut: je vous l'ai vendu dix fois davantage, et cela est si vrai, que si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien 30 n'est plus juste; c'est la fantaisie passagère des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abon- 35 dance. Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire."

Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes. . . . VII. Babouc, fort incertain sur ce qu'il devait penser de

Persépolis, résolut de voir les mages et les lettrés: car les uns étudient la sagesse, et les autres la religion; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collège de mages. L'archimandrite <sup>279</sup> lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette 10 maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; et les mémoires disaient tous en substance: "Conservez-nous, et détruisez toutes les autres." A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires; à en- 15 tendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme qui était un demi-mage, 280 et qui lui dit: "Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir, car Zerdust<sup>281</sup> 20 est revenu sur la terre. . . . Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand-lama.<sup>282</sup> — Comment! dit Babouc, contre ce pontife-roi qui réside au Thibet? — Contre lui-même. - Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées? - Non; mais il dit que l'homme est libre; et nous 25 n'en croyons rien; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas: à peine a-t-il entendu parler de nous; il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins." Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de 30 ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement; il conclut qu'Ituriel avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

VIII. Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas 10 assez loué il y avait cing ans; un autre demanda la perte d'un citoven qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'Académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul, car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes 15 qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. Babouc jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

IX. Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques 20 livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées; ces lâches satires où l'on ménage le vautour et où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où 25 l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît

pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré 30 fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage, et se communiquait avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

"Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les temps, dans tous les pays, et dans 35 tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les

véritables sages vivent entre eux retirés et tranquilles; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention." Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu, que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. "Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange Ituriel n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable."

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation. "Vous êtes étranger, lui dit 10 l'homme judicieux qui lui parlait; les abus se présentent à vos yeux en foule, et le bien, qui est caché et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe." Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il v en avait de vertueux. Il 15 conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires; que chaque société de mages était un frein à ses rivales; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instrui- 20 saient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, et vit des âmes célestes. Il apprit même que parmi les fous 283 qui prétendaient faire la guerre au grand-lama, il y avait eu de 25 très grands hommes. Il soupconna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi d'admiration

X. Il dit à son lettré: "Je conçois très bien que ces mages, 30 que j'avais crus si dangereux, sont en effet très utiles, surtout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour et le contre."

Le lettré lui répliqua: "Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Persépolis: vous savez que nos jeunes officiers se battent très bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges: peutêtre verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal,

quoiqu'ils aient payé pour juger."

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottants dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question; ils regardaient l'affaire 10 par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour: les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent, car, l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en six mois 20 par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs, les enfants de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux: car rien n'empêche qu'on ne soit un bon 25 juge, un brave guerrier, un homme d'État habile, quand on a eu un père bon calculateur.

XI. Insensiblement Babouc faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner 30 pour juger et pour se battre, folie qui produit des grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se réconciliait avec les mages ambitieux et intrigants, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encore que de 35 petits vices; mais il lui restait bien des griefs, et surtout les galanteries des dames; et les désolations qui en devaient être la

suite le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions hu-

maines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa
présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'État, il resta
deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux
heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien dans cet
intervalle de recommander à l'ange Ituriel et le ministre et ses
insolents huissiers. L'antichambre était remplie de dames de
tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands,
d'officiers, de pédants; tous se plaignaient du ministre. L'avare
et l'usurier disaient: "Sans doute cet homme-là pille les provinces"; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le volupteux
disait: "Il ne songe qu'à ses plaisirs"; l'intrigant se flattait de
le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient
qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de 15 dire: "Voilà un homme bien heureux, il a tous ses ennemis dans son antichambre; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ses pieds ceux qui le détestent." Il entra enfin; il vit un petit vieillard <sup>284</sup> courbé sous le poids des années et

20

des affaires, mais encore vif et plein d'esprit.

Babouc lui plut, et il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très malheureux, qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout puissant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché, et pensa que, si cet homme avait fait des fautes, et si l'ange Ituriel voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

XII. Tandis qu'il parlait au ministre entre brusquement la belle dame chez qui Babouc avait diné; on voyait dans ses yeux et sur son front les symtômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat, elle versa des larmes; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de grâces dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valoir ses

raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main: "Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à 5 craindre? — Un homme que je n'aime point! s'écria-t-elle: sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître: c'est une femme charmante, pleine 10 d'esprit, et du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage; venez partager notre joie."

La dame mena Babouc chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance: il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage, et Babouc, L'union, la gaieté, l'esprit, et les grâces, furent l'âme de ce repas. "Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il soupait, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque 20 toujours le mérite d'un très honnête homme; et pour vous en convaincre, venez demain diner avec moi chez la belle Téone.285 Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à 25 son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire: il rougirait devant elle s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien, car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime."

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs. Téone régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante; et, ce qui augmentait 35 le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que, s'il restait encore à Persépolis, il oublierait Ituriel pour Téone. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était

poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant, et plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamné; il crai-

gnait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée 5 de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ituriel: "Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue parce que tout n'y est pas or et diamants?" Ituriel entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis, et de laisser aller le monde comme il va; 10 "car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable." On laissa donc subsister Persépolis, et Babouc fut bien loin de se plaindre, comme Jonas, qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à 15 l'opéra, à la comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie.

(1746.)

#### DIDEROT

(1713-1784)

## "PORTRAIT DU NEVEU DE RAMEAU" 286

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller, sur les cinq heures du soir, me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson.<sup>287</sup> Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, 20 de goût ou de philosophie; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage; <sup>288</sup> je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente. . . .

Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence.<sup>289</sup> Là, je m'amuse à voir jouer aux <sup>25</sup> échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu; c'est chez Rey <sup>290</sup> que font assaut Légal le profond, Philidor <sup>291</sup> le subtil, le solide Mayot; qu'on voit les coups les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos; car si l'on <sup>30</sup> peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme Légal, on peut être aussi grand joueur d'échecs et un sot comme Foubert et Mayot.

Une après-dînée j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays, où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de 10 poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais, et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux! quels terribles poumons! Rien ne dissemble 292 plus de lui que luimême. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au 15 dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. 293 Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Ber- 20 nardins.294 Aujourd'hui, en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe; on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain, poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près 25 pour un honnête homme. 295 Il vit au jour la journée; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude: ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que 30 l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne des faubourgs, où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours, soit à un fiacre 296 de ses amis, soit à un 35 cocher d'un grand seigneur, qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux. Le matin, il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours 297 ou les Champs-Elysées. Il reparaît

avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine.

Je n'estime pas ces originaux-là; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, lorsque leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse difformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente, et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, 10 il fait approuver ou blâmer; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démèle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait une maison dont son talent 298 lui avait ouvert la porte. Il 15 y avait une fille unique; il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci haussaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient qu'il était fou; et je vis le moment que la chose était faite. Îl m'empruntait quelques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques 20 maisons honnêtes, où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait, et mangeait de rage; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité et qu'il ouvrît la bouche, au premier mot tous les convives 25 s'écriaient: Rameau! alors la fureur étincelait dans ses yeux. et il se remettait à manger avec plus de rage.

-Le Neveu de Rameau, 1761.

#### LE PHILOSOPHE

Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le philosophe, au contraire, démêle les causes 30 autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi, il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent ni au bien-être ni à l'être raisonnable,200 et cherche ceux qui 35

peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du philosophe ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir; la raison détermine le philosophe.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion: ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres; au lieu que le *philosophe*, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le philosophe forme ses principes sur une infinité d'ob- 10 servations particulières. Le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit: il croit que la maxime existe, pour ainsi dire, par elle-même; mais le philosophe prend la maxime dès sa source; il en examine l'origine; il en connaît la propre valeur, et n'en fait que l'usage qui lui 15 convient.

La vérité n'est pas pour le *philosophe* une maîtresse qui corrompe son imagination, et qu'il croie trouver partout; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir. Il ne la confond point avec la vraisemblance; il prend pour vrai ce 20 qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable. Il fait plus, — et c'est ici une grande perfection du *philosophe*, — c'est que, lorsqu'il n'a point de motif pour juger, il sait demeurer indéterminé.

Le monde est plein de personnes d'esprit 300 et de beaucoup d'esprit, qui jugent toujours; toujours ils 301 devinent, car c'est deviner que de juger sans sentir quand 302 on a le motif propre du jugement. Ils ignorent la portée de l'esprit humain; ils croient qu'il peut tout connaître: ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, et s'imaginent que l'esprit 303 consiste à juger. Le philosophe croit qu'il consiste à bien juger; il est plus content de lui-même, quand il a suspendu la faculté de se déterminer, que s'il s'était déterminé avant d'avoir senti le motif propre à la décision. Ainsi il juge et parle moins, 35 mais il juge plus sûrement et parle mieux. Il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées qu'on est souvent étonné de voir unies; c'est dans cette prompte liaison que consiste ce que

communément on appelle esprit: 304 mais aussi c'est ce qu'il recherche le moins, et il préfère à ce brillant le soin de bien distinguer ses idées, d'en connaître la juste étendue et la liaison précise, et d'éviter de prendre le change en portant trop loin quelque rapport particulier que les idées ont entre elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle jugement et justesse d'esprit: à cette justesse se joignent encore la souplesse et la netteté. Le philosophe n'est pas tellement attaché à un système qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils 10 ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres. Le philosophe comprend le sentiment 805 qu'il rejette, avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et 15 de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes; mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus

loin son attention et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou au fond d'une forêt: les seules 20 nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire; et, dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi, la raison exige de lui qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables. 25

Notre philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde; il ne croit point être en pays ennemi; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre; il veut trouver du plaisir avec les autres; et, pour en trouver, il en faut faire: ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son 30 choix le font vivre; et il trouve en même temps ce qui lui convient: c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

-Encyclopédie, Philosophe.

#### LE GENRE SÉRIEUX

Dorval. - On distingue, dans tout objet moral, un milieu et deux extrêmes. Il semble donc que, toute action drama- 35

5

tique étant un objet moral, il devrait y avoir un genre moyen et deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci; c'est la comédie et la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance

du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une pièce 306 dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié, que des affaires l'appellent au loin. Il est absent. Il revient. Il croit apercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en est au désespoir. Il veut la renvoyer à ses parents. Qu'on juge 10 de l'état du père, de la mère et de la fille. Il y a cependant un Dave, 307 personnage plaisant par lui-même. Qu'en fait le poète? Il l'éloigne de la scène pendant les quatre premiers actes, et il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénoûment.

Je demande dans quel genre est cette pièce. Dans le genre comique? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique? La terreur, la commisération et les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt; et il y en aura, sans ridicule qui fasse rire, sans danger qui 20 fasse frémir, dans toute composition dramatique où le sujet sera important, où le poète prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, et où l'action s'avancera par la perplexité et par les embarras. Or, il me semble que, ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour 25 objet doit être le plus utile et le plus étendu. J'appellerai ce genre le genre sérieux.

Ce genre établi, il n'y aura point de condition dans la société point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rap-

porter à quelque partie du système dramatique.308

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité et les chimères, le monde imaginaire et le monde réel? ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, et le merveilleux au-dessus du genre tragique.

Moi. — Je vous entends: Le burlesque. . . . Le genre 35 comique. . . . Le genre sérieux. . . . Le genre tragique. . . .

Le merveilleux.

Dorval. — Une pièce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres

tragique ou comique, où l'on ne trouvât <sup>809</sup> des morceaux qui ne seraient point déplacés dans le genre sérieux; et il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un et l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux, que, placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'élève, soit qu'il de-

scende. . . .

On a donné cent fois la poétique du genre comique et du

genre tragique. Le genre sérieux a la sienne. . . .

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des 10 genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, et l'intrigue, simple, domes-

tique, et voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets: les honnêtes gens ne les ad- 15 mettent point à la connaissance de leurs affaires; et, si les scènes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scène comme dans la société, il est maussade; s'il parle autrement, il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop 20 fortes? L'ouvrage fera rire et pleurer; et il n'y aura plus ni

unité d'intérêt, ni unité de coloris,

Il serait dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique et du genre tragique. Connaissez bien la pente de votre sujet et de vos caractères et 25 suivez-la.

Que votre morale soit générale et forte.

Point de personnages épisodiques; ou, si l'intrigue en exige

un, qu'il ait un caractère singulier 310 qui le relève.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laisser là 30 ces coups de théâtre dont l'effet est momentané, et trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

—Dorval et Moi, 3º Entretien, 1757.

## LES "CONDITIONS" 311 AU THÉÂTRE

Moi. — Quels seront les sujets de ce comique sérieux, que vous regardez comme une branche nouvelle du genre dramatique? Il n'y a, dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout 35

au plus, de caractères vraiment comiques et marqués de grands traits.

Dorval. — Je le pense.

Mor. — Les petites différences qui se remarquent dans les caractères des hommes ne peuvent être maniés aussi heureusement que les caractères tranchés.

Dorval. - Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'ensuit de là?... Oue ce ne sont plus, à proprement parler, les caractères qu'il faut mettre sur la scène, mais les conditions. Jusqu'à présent, dans la comédie, le caractère a été l'objet prin- 10 cipal, et la condition n'a été que l'accessoire; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, et que le caractère ne soit que l'accessoire. C'est du caractère qu'on tirait toute l'intrigue. On cherchait en général les circonstances qui le faisaient sortir, 812 et l'on enchaînait ces circonstances. 15 C'est la condition, ses devoirs, ses avantages, ses embarras, qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde, plus étendue et plus utile que celle des caractères. Pour peu que le caractère fût chargé, un spectateur pouvait se dire à lui-même: Ce n'est pas moi. Mais 20 il ne peut se cacher que l'état 818 qu'on joue devant lui, ne soit le sien; il ne peut méconnaître ses devoirs. Il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

Mor. — Il me semble qu'on a déjà traité plusieurs de ces sujets.

Dorval. — Cela n'est pas. Ne vous y trompez point.

Moi. — N'avons-nous pas des financiers dans nos pièces?

Dorval. — Sans doute, il y en a. Mais le financier n'est pas fait.

Moi. — On aurait de la peine à en citer une sans un père 30 de famille.

Dorval. — J'en conviens; mais le père de famille n'est pas fait. En un mot, je vous demanderai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leurs dangers ont été mis sur la scène, si c'est la base de l'intrigue et de la 35 morale de nos pièces; ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvénients, ces dangers ne nous montrent pas, tous les jours, les hommes dans des situations très embarrassantes.

Moi. - Ainsi, vous voudriez qu'on jouât l'homme de

lettres, le philosophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magistrat, le financier, le grand sei-

gneur, l'intendant.

DORVAL. — Ajoutez à cela toutes les relations: le père de famille, l'époux, la sœur, les frères. Le père de famille! Quel 5 sujet, dans un siècle tel que le nôtre, où il ne paraît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est.

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien, peut-être, ne nous est moins connu que les conditions, et ne doit nous intéresser davantage. Nous 10 avons chacun notre état dans la société; mais nous avons affaire à des hommes de tous les états.

Les conditions! Combien de détails importants, d'actions publiques et domestiques, de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fonds! Et les conditions n'ont-elles 15 pas entre elles les mêmes contrastes que les caractères? et le poète ne pourra-t-il pas les opposer?

-Ibid.

## THE NOVEL

During the seventeenth century the novel, although very popular with the précieuses, was not ranked among the genres nobles and left but one masterpiece, La Princesse de Clèves. The interminable and loosely constructed pastorals (L'Astrée by Honoré d'Urfé) and tales of adventure (Cléopâtre by La Calprenède: Le Grand Cyrus by Mlle. de Scudéry) in which court society masqueraded as shepherds and shepherdesses and repeopled the courts of Cyrus and Cléopâtre, disappeared with the society they had represented.

The eighteenth century really created the novel. Le Sage (Le Diable Boiteux, 1707; Gil Blas, 1715-1735) produced a study of manners, broad in scope as the theatre of Molière, in which man in general—the average man—is presented with his vices and his virtues in a diversity of scenes and settings. Marivaux (Vie de Marianne, 1731-41; Paysan Parvenu, 1735-36), to the novel as conceived by Le Sage, added the realistic portrayal of the humble classes and the minute analysis of the sentimental life of his characters. Prévost, likewise a psychologist, inaugurated in Manon Lescaut (1732) the novel of passion in which real feeling replaces conventional sentimentalities. Finally, under the influence of Richardson, and especially of Rousseau (La Nouvelle Héloise, 1761) the novel established itself as a recognized literary genre, capable of expressing serious thought and of dealing with the manifold problems of human life.

# LE SAGE ~ (1668-1747)

"GIL BLAS CHEZ L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE" 814

. . . l'avais été, dans l'après-dinée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé; après quoi, j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre 315 et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas: je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il

en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste, pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami; n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur

impunément.

l'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. 15 Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand,316 qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant 20 moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en géneral. il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. l'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses 25 morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. 317 En un mot, il fut si content de moi, 30 qu'il me dit avec vivacité: Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux 35 pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu

le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies; elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, 5 effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, de- 10 vraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement: c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des 15 charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une 20 chose de ton zèle: quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amourpropre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais 25 bon; je m'en rapporterai à ton jugement. Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous 30 regarde comme un autre cardinal Ximénès,318 dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! Ie sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du 35 corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de

ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion.

5

grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal: l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit 10 en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! 15 pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, 319 tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent 820 usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des 20 auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres: Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, 25 non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié 30 Sédillo. 321

Après ces réflexions j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trou-

vant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le

rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on 5 disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies; mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc! mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque 10 Aristarque? 322 Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer: il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier dis-15 cours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé: Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je 20 tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu audessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliquat-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot, vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si 25 librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne 30 trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher une modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, 35 et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de

n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

-Gil Blas, Book VII, ch. 3-4, 1724.

#### **MARIVAUX**

(1688-1763)

## "COCHER ET LINGÈRE" 828

A peine fus-je assise que je tirai de l'argent pour payer le cocher: mais Mme. Dutour, en femme d'expérience, crut 10 devoir me conduire là-dessus, et me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. "Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer; où vous a-t-il prise? — Auprès de la paroisse, lui dis-je. - Eh! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle, en comptant quelque monnaie. Tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous 15 faut. — Ce qu'il me faut! cela! dit le cocher, qui lui rendit sa monnaie avec un dédain brutal: oh! que nenni. Cela ne se mesure pas à l'aune. — Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme? répliqua gravement Mme. Dutour. Vous devriez être content: on sait peut-être bien ce que c'est qu'un 20 carrosse; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paye. - Eh! quand ce serait de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance? Donnez-moi mon affaire, et ne crions pas tant; voyez de quoi elle se mêle! Est-ce vous que j'ai menée? Est-ce qu'on vous demande quelque chose? Quelle diable de 25 femme avec ses douze sols! Elle marchande cela comme une botte d'herbes."

Mme. Dutour était fière, parée, et qui plus est assez jolie; ce qui lui donnait encore une autre espèce de gloire. Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité 30 quand elles ont un joli visage; elles regardent cet avantage-là

comme un rang. La vanité s'aide de tout, et remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Mme. Dutour se sentit donc offensée de l'apostrophe ignoble du cocher (je vous raconte cela pour vous divertir): la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyait? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose? "En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, et il me convient bien d'écouter vos sottises! dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent; prenez ou laissez: qu'est-ce que cela signifie? 10 Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites. - Eh bien! qu'est-ce que me vient conter cette chiffonnière? répliqua l'autre en vrai fiacre. 324 Gare! prenez garde à elle; elle a son fichu des dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de 15 cérémonies pour parler à madame? On parle bien à Perrette. Eh! palsambleu! payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si on ne vous payait pas votre 20 toile? Auriez-vous la face si large? Fi! que cela est vilain d'être crasseuse!" 825

Le mauvais exemple débauche. Mme. Dutour, qui s'était maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher: elle laissa 25 là le rôle de femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité, en revint à la manière de quereller qui était à son usage, c'est-à-dire aux discours d'une commère de comptoir subalterne: elle ne s'y épargna pas. Attends, attends, ivrogne, avec ton fichu des dimanches: 30 tu vas voir la Perrette qu'il te faut; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune qui était à côté du comptoir.

Et quand elle fut armée: "Allons, sors d'ici, s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une pièce de 35 toile, puisque toile il y a. — Jarnibleu! 328 ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenait le bras; ne soyez pas si osée! je me donne au diable, ne badinons point! Voyez-vous, je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe!

Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous? il n'y a pas

de mal à ça."

Le bruit qu'ils faisaient attirait du monde; on s'arrêtait devant la boutique. "Me laisseras-tu! lui disait Mme. Dutour, qui disputait toujours son aune contre le cocher: levezvous donc, Marianne; appelez M. Richard. Monsieur Richard," criait-elle tout de suite elle-même; et c'était notre hôte qui logeait au second et qui n'y était pas. (Elle s'en douta.) "Messieurs, dit-elle en apostrophant la foule qui s'était arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins; 10 vous voyez ce qui en est, il m'a battue (cela n'était pas vrai); je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi! Eh vite, eh vite; allez chez le commissaire: il me connaît bien, c'est moi qui le fournis: on n'a qu'à lui dire que c'est chez Mme. Dutour. Courez-y, madame Catau; courez-y, m'amie," 15 criait-elle à une servante du voisinage, le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnait à ses bras avaient rangée de travers. Elle avait beau crier, personne ne bougeait. ni messieurs, ni Catau.

Le peuple, à Paris, n'est pas comme ailleurs. En d'autres 20 endroits vous le verrez quelquefois commencer par être méchant; et puis finir par être humain. Se querelle-t-on: il excite, il anime: veut-on se battre? il sépare. En d'autres pays. il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant. Celui de Paris n'est pas de même; il est moins canaille et plus peuple 25 que les autres peuples. Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui dirait pour s'en réjouir: non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là: il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, et ce sera tant mieux pour lui: il va voir, il va ouvrir des yeux 30 stupidement avides: il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors, il n'est ni polisson, ni méchant: et c'est en quoi j'ai dit qu'il était moins canaille; il est seulement plus curieux, d'une curiosité sotte et brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'y entend d'autre finesse que 35 de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'âme que ce peuple demande : les plus fortes seront les meilleures; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à frémir pour votre vie

si on la menace: voilà ses délices; et si votre ennemi n'avait pas assez de place pour vous battre, il lui en ferait lui-même, sans en être plus mal intentionné, et lui dirait volontiers: "Tenez, faites à votre aise et ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux." Ce ne sont pourtant pas les choses cruelles qu'il aime, il en a peur, au contraire, mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent: cela remue son âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve. Tel est le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. . . .

Vous jugez bien, suivant le portrait que j'ai fait de ce peuple, que Mme. Dutour n'avait point de secours à en espérer. Le moyen qu'aucun des assistants eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettait tant! A tout moment on touchait à la catastrophe. Mme. Dutour re n'avait qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenait, voyez ce qu'il en serait arrivé avec un fiacre! De mon côté, j'étais désolée; je ne cessais de crier à Mme. Dutour: "Arrêtez-vous!" Le cocher s'enrouait à prouver qu'on ne lui donnait pas son compte, qu'on voulait avoir sa 20 course pour rien, témoin les douze sous qui n'allaient jamais sans avoir leur épithète: et des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance. Le seul intérêt des bonnes mœurs devait engager Mme. Dutour à composer 327 avec ce misérable: il n'était pas honnête à elle de soutenir l'énergie 25 de ses expressions; mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avait d'y répondre; elle était trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

"Oui, malotru! oui, douze sols, tu n'en auras pas davantage, disait-elle. — Et moi je ne les prendrai pas, douze 30 diablesses, répondait le cocher. — Encore ne les vaux-tu pas, continuait-elle; n'es-tu pas honteux, fripon? Quoi! pour venir d'auprès de la paroisse ici? quand ce serait pour un carrosse d'ambassadeur. Tiens, jarni de ma 328 vie! un denier avec, tu ne l'aurais pas: j'aimerais mieux te voir mort, il n'y 35 aurait pas grande perte; et souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint-Matthieu: bon jour, bonne œuvre, 329 ne l'oublie pas. Et laisse venir demain, tu verras comment il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chif-

fonière, mais bel et bien madame Dutour, madame pour toi, madame pour les autres, et madame tant que je serai au

monde, entends-tu?"

Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenait, et qui, à la grimace et au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Mme. Dutour comme un homme. Je crois que c'était fait de la pauvre femme: un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, allait lui apprendre à badiner avec la modération d'un fiacre, si je ne m'étais pas hâtée de tirer environ vingt sols, et de les 10 lui donner. Il les prit sur-le-champ, secoua l'aune entre les mains de Mme. Dutour assez violemment pour l'en arracher, la jeta dans son arrière-boutique, enfonça son chapeau, en me disant: "Grand merci, mignonne," sortit de là et traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour 15 livrer passage à Mme. Dutour qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disais que, jour de Dieu! je n'étais qu'une petite sotte: "Vous voyez bien, ces vingt solslà, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie, ni à la mort. . . ." 20

-Vie de Marianne, Part II, 1741.

# PRÉVOST

(1697-1763)

[The Chevalier des Grieux, an honest, inexperienced youth, meets by chance the beautiful Manon, and, forgetting rank and career, flees with her to Paris, where the pleasure-loving girl plunges him into a life of shame. After many futile struggles with his better self, he finds that his love is stronger than his conscience, and freely follows his faithless mistress to America when she is deported by the police. There, personal suffering and the devotion of des Grieux finally touch the girl's soul, and she dies repentant in her lover's arms in the depths of the Louisiana wilderness. In connection with this selection, the student should read the burial scene in Chateaubriand's Atala.]

#### LES FUNÉRAILLES DE MANON

... Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit; je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais

pousser le moindre souffle dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour en touchant ses mains qu'elle les avait froides et tremblantes; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et. faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans 10 lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de mes malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis, je reçus d'elle des marques d'amour au moment même 15 qu'elle expirait; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me trouva point assez rigoureusement puni, il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volon- 20

tairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon 25 trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. l'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir 30 aux liqueurs que j'avais apportées; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais 35 j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir

embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle, je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable; je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

—Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, Part III, 1728-31. IO

## THE BEGINNINGS OF ROMANTICISM

## ROUSSEAU — SAINT-PIERRE — CHÉNIER

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) marks a reaction against the aristocratic, monarchical and classical traditions handed down more or less intact from the seventeenth century. A philosopher, Rousseau demanded, in the name of the natural goodness of man when untrammelled by the conventions of civilization, a simpler and more idealistic system of education (Emile, 1762) and a reorganization of government along the lines of popular sovereignty (Le Contrat Social, 1762). As a writer, he was not content, following classical examples, to deal with psychological generalities, with types of mankind, but he laid bare his own individual soul, his conception of God, his feeling for external nature, his baser as well as his nobler emotions (Nouvelle Héloïse, 1761; Les Confessions, 1781-1788). The Revolution will utilize his political ideas, and romantic poetry will find in his lyric pages some of its principal themes.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), developing the sentiment of nature emphasized by Rousseau, added the love for nature itself—for its color, perfume and exotic beauty—that Chateaubriand

will inherit.

With André Chénier (1762-1794) lyric poetry, which had practically disappeared from French literature with the advent of Malherbe, returned in verses still classic in form but often permeated with distinctly personal emotion.

#### ROUSSEAU -

(1712-1778)

## JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

[Julie d'Etanges loves her tutor, Saint-Preux, but as her parents will not approve her union with a commoner, marries M. de Wolmar. Julie confesses to her husband her love for Saint-Preux, and M. de Wolmar, trusting in his wife's honor, installs him in his own household. This severe moral trial to which the lovers are exposed is brought to an end by the death of Julie, who succumbs to pneumonia, contracted in rescuing her little son from drowning.]

## I. "UNE PROMENADE AU LAC DE GENÈVE"

(La Nouvelle Héloïse, Part IV, letter xvii)

[During a voluntary absence of M. de Wolmar, who felt that the lovers would reach a more serene state of mind and of sentiments if allowed to see each other freely, Saint-Preux and Julie have spent a day on the Lake of Geneva. A storm has forced them to land at Meillerie, close to a solitary spot where Saint-Preux years before had given away to despair. He decides to revisit this spot with Julie.]

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais, qui, montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avaient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant et reconnaissant mes anciens renseignements 330 je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert. mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, roulait à vingt pas de 10 nous une eau bourbeuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent 15 depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chêne était à gauche au delà du torrent; et au-dessus de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont 20 la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure en filets de cristal; quelques arbres 25 fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres; la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environ-

naient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature.

Ouand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé: "Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous?" Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers du Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. 331 En les re- 10 voyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence: "O Julie, éternel charme de mon cœur! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du 15 monde: voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur. et préparait celui qu'il recut enfin de toi-même. On n'y voyait alors ni ces fruits ni ces ombrages, la verdure et les fleurs ne tapissaient point ces compartiments, 332 le cours de ces ruisseaux n'en formait point les divisions, ces oiseaux n'y 20 faisaient point entendre leurs ramages; le vorace épervier, le corbeau funèbre, et l'aigle terrible des Alpes, faisaient seuls retentir de leurs cris ces cavernes, d'immenses glaces pendaient à tous ces rochers, des festons de neige étaient le seul ornement de ces arbres: tout respirait ici les rigueurs de l'hiver 25 et l'horreur des frimas; les feux seuls de mon cœur me rendaient ce lieu supportable et les jours entiers s'y passaient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour, 333 sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur,<sup>384</sup> ces cailloux tranchants me 30 servaient de burin pour graver ton chiffre; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon, là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes; enfin ce fut ici 35 qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment 335 aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir

de ton absence! . . ." J'allais continuer; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras: "Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi." Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit comme j'aurais quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous 10 nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous 15 asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence, 20 Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines,336 me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le 25 frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable 30 faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e si dolce memorie, E si lungo costume.<sup>337</sup>

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon

bonheur passé; tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. "C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus: et nous vivons, et nous sommes ensemble; et nos cœurs sont toujours unis!" Il me semblait que j'aurais porté 338 plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait 10 toutes mes peines; j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien : mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui 15 m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'v finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette 20 horrible tentation deviat à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours: un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon 25 âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état comparé à celui dont je sortais n'était pas sans quelque plaisir; je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle 30 tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. "Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre! - Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton." Nous recommencâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une 35 heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Ouand nous fûmes rentrés, j'aperçus à la lumière qu'elle avait les yeux rouges et fort gonflés; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avait grand besoin de repos; elle se retira et je fus me coucher.

(1761.)

# II. "LES VENDANGES CHEZ M. DE WOLMAR" (La Nouvelle Héloïse, Part V, letter vii)

[Rousseau, while praising the simple joys of country life, according to theories more amply developed in *Emile*, paints real rustic scenes, not the conventional idylls of the earlier novels and comic operas.]

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges; les premières gelées en ont amené l'ouverture; 339 le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, 340 et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass 341 qu'on relie de toutes parts; le chant des ven- 10 dangeuses dont ces coteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendue sur la face de la terre; enfin le voile de 15 brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle: tout conspire à lui donner un air de fête; et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile. . . . 20

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée; et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les 25 hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles; et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point 30

ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée: Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu 5 grossière, mais bonne, saine, et chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs compliments rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles; et voyant qu'on veut bien sortir 10 pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfants, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! "O bienheureux enfants, disent-ils, en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu pro- 15 longe vos jours aux dépens des nôtres! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays!" Souvent, en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, et savent manier l'épée et le mousquet aussi bien que la serpette et la houe, en voyant Julie au milieu d'eux, 20 si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfants, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bien- 25 faits, vous êtes pour tout le pays un dépôt cher et sacré que chacun voudrait défendre et conserver au prix de son sang; et vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir, on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange: et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron, qui 35 ne soupe jamais et se couche de fort bonne heure, et Julie, qui monte avec ses enfants chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on s42 prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle

plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales 343 sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectaient était trop vain pour instruire le maître ni l'esclave: mais la douce égalité qui règne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, 5 une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée 10 et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est 15 servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et 20 avec plaisir. On boit à discrétion; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié 25 sans rémission dès le lendemain. . . .

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant 34 du chanvre: chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. 30 La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi 35 de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles et me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insup-

portable me tombe tout à coup sur le cœur et me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différents états, la simplicité de cette occupation, 5 l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée; et la filouterie que j'y 10 voulais employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, et que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirais doucement avec le pied des chènevottes de mes voisins pour grossir mon tas: mais cette impitoyable Mme. d'Orbe, s'en étant aperçue, fit signe à Julie, qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. "Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon; et, qui pis est, à plaisanter encore."

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mme. de Wolmar dit: "Allons tirer le feu d'artifice." A l'instant chacun prend son paquet de chènevottes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour; on les rassemble en un tas, on 25 en fait un trophée; on y met le feu: mais n'a pas cet honneur qui veut: Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chène-30 vottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée: chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché 35

de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie.

(1761.)

#### EMILE

In Emile Rousseau expounds his ideas on education. A child should be brought up in the country, removed from all evil influences, in as close conformity as possible to the natural state. He should learn from personal experience, not from books, and until he is twelve years old, his health and the normal development of his senses should be the only concerns of his teacher. Later his mind should be trained along practical lines but by lessons of personal experience and not by abstract theories. He should learn a trade to guard him against misfortune, and, at the age of sixteen, he should be shown God in nature and conscience in man. In the passage given here, Rousseau points out the danger of teaching fables to children. ]

### "LES FABLES"

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont; car les mots des fables ne sont pas plus les fables que les mots de l'histoire ne sont l'histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables la 5 morale des enfants, sans songer que l'apologue, en les amusant, les abuse; que, séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité, et que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable, les empêche d'en profiter? Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue ro aux enfants; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende.345 Quand ils les entendraient, ce serait encore pis; car la morale en est 15 tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direzvous, des paradoxes. Soit; mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait 20 apprendre, parce que, quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir; en sorte qu'on achète l'agrément 25

20

25

aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connais dans tout le recueil de La Fontaine que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile; de ces cinq ou six je prends pour exemple la première s46 de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfants saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfants, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre: qu'on me permette donc de la suivre et de 15 l'examiner en peu de mots.

#### LE CORBEAU ET LE RENARD

### Fable

Maître corbeau, sur un arbre perché,

Maître! que signifie ce mot en lui-même? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre? quel sens a-t-il dans cette occasion?

Qu'est-ce qu'un corbeau?

Qu'est-ce qu'un arbre perché? L'on ne dit pas sur un arbre perché, l'on dit perché sur un arbre. Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie; il faut dire ce que c'est que prose et que vers.

## Tenait dans son bec un fromage.

Quel fromage? était-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? s'il en a vu, comment concevrat-il qu'ils tiennent un fromage à <sup>347</sup> leur bec? Faisons toujours 30 des images d'après nature.

Maître renard, par l'odeur alléchè,

Encore un maître! mais pour celui-ci c'est à bon titre: il

est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. 348 Il le faut expliquer; il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose.

Que lui répondrez-vous?

Alléché par l'odeur d'un fromage! Ce fromage tenu par un corbeau perché sur un arbre, devait avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son 10 terrier! Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de critique judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, et sait discerner la vérité du mensonge dans les narrations d'autrui?

## Lui tint à peu près ce langage:

15

20

25

Ce iangage! Les renards parlent donc? ils parlent donc la même langue que les corbeaux? Sage précepteur, prends garde à toi: pèse bien ta réponse avant de la faire; elle importe plus que tu n'as pensé.

## Eh! bonjour, monsieur le corbeau!

Monsieur! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent monsieur du Corbeau 349 auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce du.

## Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'auteur, et entre dans le dessein du renard qui veut paraître multiplier les éloges avec les paroles, cette excuse sera bonne pour moi, 30 mais non pas pour mon élève.

## Sans mentir, si votre ramage,

Sans mentir! on ment donc quelquefois? Où en sera

l'enfant si vous lui apprenez que le renard ne dit sans mentir que parce qu'il ment?

Répondait à votre plumage,

Répondait! 351 que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix et le 5 plumage: vous verrez comme il vous entendra.

Vous seriez 352 le phénix des hôtes de ces bois.

Le phénix! Qu'est-ce qu'un phénix? Nous voici tout à coup jetés dans la menteuse antiquité, presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois! Quel discours figuré! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse? sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas?

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers et toute la fable, 20 l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable: l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches: mais ces sortes de beautés sont per- 25 dues pour les enfants.

Le renard s'en saisit, et dit: "Mon bon monsieur,

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise. Assurément on ne perd pas de temps pour instruire les enfants.

Apprenez que tout flatteur,

Maxime générale; nous n'y sommes plus.353

30

15

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."

Ceci s'entend, et la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfants!

Le corbeau, honteux et confus,

Autre pléonasme; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jura! Quel est le sot de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment?

Voilà bien des détails, bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persifient les petits garçons, et se moquent en secret de leur sotte vanité: mais le fromage gâte tout; on 25 leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font 30 presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres.

-Emile, Book II, 1762.

IO

#### "PRÉAMBULE DES CONFESSIONS"

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement: "Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien 15 ajouté de bon; et, s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus; méprisable et vil 20 quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que 25 chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là."

—Les Confessions, Book II, part I, 1788.

#### BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814)

#### PAUL ET VIRGINIE

[Paul et Virginie is the story of two children brought up together amid the tropical beauty of the Ile de France, now Mauritius. Their life in these natural surroundings, their excursions in the forest, their increasing affection for each other form a delightful idyll whose charm is broken only by the departure of Virginie and her tragic death in a shipwreck before the very eyes of Paul, who dies a few months later from a broken heart. The incident given here tells how the children, after an errand of mercy in behalf of an ill-treated slave, are lost in the forest.]

#### "PAUL ET VIRGINIE PERDUS DANS LA FORÊT TROPICALE"

... Ils montèrent ensemble le revers du morne 854; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: "Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif. Comment ferons-nous? Ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture." A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit 10 d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent; et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Vir- 15 ginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. 355 Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que 20 d'un paquet de filaments; mais son aubier 356 est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je 25 ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil.357 La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien 30

sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec 10 un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie 15 . . . mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul. qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie: "Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec 25 ses trois pitons. 358 Allons, marchons, mon amie."... Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, 30 même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Vir- 35 ginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. . . . Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne qu'il

voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: "Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, '5 pour tranquilliser nos mères. - Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, i'abbattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa 859 pour te mettre à l'abri." Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc 10 d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur 15 de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois: mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent 20 bientôt perdre de vue la montagne, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de 25 roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir ça et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta en haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des 30 arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait. comme il arrive au coucher du soleil, un profond silence regnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que 35 le bramement des cerfs qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: "Venez. venez au secours de Virginie!" Mais les seuls échos de la

forêt répondirent à sa voix et répétèrent à plusieurs reprises : "Virginie! . . . Virginie!"

-Paul et Virginie, 1787.

# CHÉNIER (1762-1794)

#### L'INVENTION

Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui Oui peint ce que chacun put sentir comme lui; Oui, fouillant des objets les plus sombres retraites, 5 Etale et fait briller leurs richesses secrètes: Oui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux, Unissant des objets qui paraissaient rivaux, Montre et fait adopter à la nature mère Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire; TO C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards, Retrouve un seul visage en vingt belles épars, Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême, Des traits de vingt beautés forme la beauté même. . . . Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs 15 Respirent dans les vers des antiques auteurs. Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes. Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes. Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin, Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin, 20 Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent. Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent, Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu. Dire et dire cent fois ce que nous avons lu? . . . Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs. 25 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs; Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques; Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. . . . Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète, Travaille, ose achever cette illustre conquête. 30 De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin?

5

IO

15

20

25

30

35

Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin. Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même. Si pour toi la retraite est un bonheur suprême, Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux. Si tu sens chaque jour, animé de leur âme, Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme, Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer. Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire Ouand ils verront enfin cette gloire étrangère De rayons inconnus ceindre ton front brillant. Aux antres de Paros 860 le bloc étincelant N'est aux vulgaires veux qu'une pierre insensible. Mais le docte ciseau, dans son sein invisible, Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits. . . . Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs. Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple, Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple. Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux. Ce qu'eux-même ils feraient s'il vivaient parmi nous! Que la nature seule, en ses vastes miracles, Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles: Que leurs vers, de Téthys 361 respectant le sommeil, N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil; De la cour d'Apollon 362 que l'erreur soit bannie, Et qu'enfin Calliope, 363 élève d'Uranie, 364 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton. En langage des dieux fasse parler Newton! 365

#### LA JEUNE CAPTIVE

"L'épi naissant mûrit de la faux respecté; Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été Boit les doux présents de l'aurore; Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui, Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui, Je ne veux pas mourir encore.

Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord  Je plie et rélève ma tête.  S'il est des jours amers, il en est de si doux!  Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?  Quelle mer n'a point de tempête?	
"L'illusion féconde habite dans mon sein: D'une prison sur moi les murs pèsent en vain; J'ai les ailes de l'espérance. Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel, Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel Philomèle chante et s'élance.	10
"Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors, Et tranquille je veille; et ma veille aux remords Ni mon sommeil ne sont en proie. Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux: Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux Ranime presque de la joie.	15
"Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!  Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  J'ai passé les premiers à peine.  Au banquet de la vie à peine commencé,  Un instant seulement mes lèvres ont pressé  La coupe en mes mains encor pleine.	20
"Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson; Et comme le soleil, de saison en saison, Je veux achever mon année. Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin, Je n'ai vu luire encor que les feux du matin: Je veux achever ma journée.	25 30
"O mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi; Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi, Le pâle désespoir dévore. Pour moi Palès 366 encore a des asiles verts, L'avenir du bonheur, les Muses des concerts: Je ne veux pas mourir encore."	35

Ainsi triste et captif, ma lyre toutefois S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix, Ces vœux d'une jeune captive; Et secouant le joug de mes jours languissants, Aux douces lois des vers je pliais les accents De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

(1794.)

5

10

15

20

25

30

#### **IAMBES**

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre Anime la fin d'un beau jour, Au pied de l'échafaud i'essaie encore ma lyre. Peut-être est-ce bientôt mon tour. Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée, Ait posé sur l'émail brillant. Dans les soixante pas où sa route est bornée, Son pied sonore et vigilant, Le sommeil du tombeau pressera ma paupière. Avant que de ces deux moitiés Ce vers que je commence ait atteint la dernière, Peut-être en ces murs effrayés Le messager de mort, noir recruteur des ombres. Escorté d'infâmes soldats. Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres. Où, seul dans la foule, à grands pas J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime, Du juste trop faibles soutiens. Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime; Et chargeant mes bras de liens, Me traîner, amassant en foule à mon passage

Mes tristes compagnons reclus

Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,	
Mais qui ne me connaissent plus.	
Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,	
De mâle constance et d'honneur	
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,	5
Pour moi qu'elle ombre de bonheur,	
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,	
Quels pleurs d'une noble pitié,	
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,	
Quels beaux échanges d'amitié	IC
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?	
La peur blême et louche est leur dieu,	
La bassesse, la fièvre Ah! lâches que nous sommes!	
Tous, oui tous. Adieu, terre, adieu.	
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!	15
Ainsi donc mon cœur abattu	
Cède au poids de ses maux! — Non, non, puissé-je vivre!	
Ma vie importe à la vertu;	
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,	
Dans les cachots, près du cercueil,	20
Relève plus altiers son front et son langage,	
Brillant d'un généreux orgueil.	
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée	
N'étincellera dans mes mains;	
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée	25
Peut encor servir les humains.	
Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,	
Si mes pensers les plus secrets,	
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,	
Et si les infâmes progrès,	30
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,	
L'encens de hideux scélérats,	
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,	
Sauvez-moi. Conservez un bras	
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.	35
Mourir sans vider mon carquois!	
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange	
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!	

Ces vers cadavereux de la France asservie,	
Egorgée! O mon cher trésor,	
O ma plume! Fiel, bile, horreur, Dieux de ma vie!	
Par vous seuls je respire encor	
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire	5
Sur tant de justes massacrés,	
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!	
Pour que des brigands abhorrés	
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,	
Pour descendre jusqu'aux enfers	10
Nouer le triple nœud, le fouet de la vengeance	
Déjà levé sur ces pervers!	
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!	
Allons, étouffe tes clameurs;	
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.	15
Toi, Vertu, pleure, si je meurs.	

(1794.)

### THE PRECURSORS OF ROMANTICISM

#### MME. DE STAËL - CHATEAUBRIAND

The reaction against classical tradition, already noted in Rousseau and Chénier, became more marked in the work of Mme. de Staël (1766-1817) and Chateaubriand (1768-1848). Mme. de Staël pointed out (De l'Allemagne, 1810) that literature based upon Latin and Greek models had already reached its highest state of perfection in France, and that, not being in accord with modern French life and spirit, it was not susceptible of further development. She suggests that her countrymen follow the example of Germany and seek inspiration in their own national history and in their own religion. The work of Chateaubriand is the embodiment of these His analysis of his own melancholy soul (René, 1802), his communion with nature and his power to depict her wealth of colors, sounds and perfumes (Atala, 1801), his religious enthusiasm (Le Génie du Christianisme, 1802), his picturesque evocation of the past, especially of the Middle Ages (Les Martyrs, 1809), which prepared the way for narrative history and the historical novel, made him the first great modern. All of the elements of romanticism already exist in the poetic prose of Chateaubriand.

# MADAME DE STAËL

(1766-1817)

#### "LA POÉSIE CLASSIQUE ET LA POÉSIE ROMANTIQUE"

La poésie païenne doit être simple et saillante comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. La poésie des anciens est plus pure comme art, celles des modernes fait verser plus de larmes; mais la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée: la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions 10

qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères; car, ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvres des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvres soient changées. Mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national.

IO

La poésie française, étant la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers de Venise; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les vers de Calderon 367 et de Ca-15 moëns. Shakespeare est autant admiré par le peuple en Angleterre que par la classe supérieure. Des poèmes de Goethe et de Bürger 369 sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits 20 cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux bourgeois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent.

Quelques critiques français ont prétendu que la littérature 25 des peuples germaniques était encore dans l'enfance de l'art: cette opinion est tout à fait fausse; les hommes les plus instruits dans la connaissance des langues et des ouvrages des anciens n'ignorent certainement pas les inconvénients et les avantages du genre qu'ils adoptent, ou de celui qu'ils rejettent; 30 mais leur caractère, leurs habitudes et leurs raisonnements les ont conduits à préférer la littérature fondée sur les souvenirs de la chevalerie, sur le merveilleux du moyen âge, à celle dont la mythologie des Grecs est la base. La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau; elle exprime notre religion; elle rappelle notre histoire; son origine est ancienne, mais non antique.

La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous: la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts: elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir: le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous.

-De l'Allemagne, Part II, chap. xi, 1810.

#### CHATEAUBRIAND \*

(1768-1848)

"LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND À COMBOURG" 870

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent 371 de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la 15 famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours: il était parqueté et orné de glaces de 20 Venise à facettes. Ma sœur 372 habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure 25 aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest. . . .

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le 30 souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient

des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise <sup>373</sup> flambée; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'assevais auprès du feu avec Lucile: les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. 10 Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine 374 blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se 15 promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son 20 bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant: "De quoi parliez-vous?" Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa 25 marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs 375 de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château: mon père s'arrêtait; le même ressort qui avait soulevé le marteau de 30 l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie . . . et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions, en lui sounaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement <sup>876</sup> se manifestait par un débordement de paroles: si le silence nous avait opprimés, il nous le payait 5 cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les 10 escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans 15 le grand escalier de la tourelle; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur: elles se mettaient au lit mourantes de peur; je me retirais au haut de ma tourelle; la cuisinière rentrait 20 dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur

souterrain.

-Mémoires d'outre-tombe, I, 132-137, 1848.

#### **ATALA**

T

#### "LE MESCHACEBÉ" 377

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire, qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique 25 jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses: le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; 30 le fleuve Bourbon, 278 qui se précipite du midi au nord dans la

baie d'Hudson; et le Meschacebé, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans 10 entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse 15 au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est tou- 20 jours unie à la magnificence dans les scènes de la nature: tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia 379 et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme 25 de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe

antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sau- 10 vages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des 15 bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile: surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt. et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans 25 l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts 380 empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étin-30 cellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: 35 des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de foibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoule-

ments, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vrin de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

(1800.)

TT

#### LE RÉCIT DE CHACTAS

[Chactas, a Natchez who has seen Europe and is a friend of the French, recounts to René, who has sought in America a refuge from his misfortune and has been received into the tribe of the Natchez, the adventures of his youth.]

. . . A la prochaine lune des fleurs, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus, que ma mère me mit au monde ro sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des 15 Florides. Nous nous joignimes aux Espagnols, nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui 381 et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je 20 alors dans le pays des âmes! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autrement: je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, 25 lorsqu'un vieux Castillan nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin; on me donna 30 toutes sortes de maîtres. Mais, après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil; tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude.

Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de 10 sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux; je m'accusai d'ingratitude: "Mais enfin, lui dis-je, ô mon père! tu le vois 15 toi-même: je meurs si je ne reprends la vie de l'Indien."

Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais, voyant que i'étais résolu à tout entreprendre, 20 fondant en pleurs et me serrant dans ses bras: "Va, s'écriat-il, enfant de la nature! reprends cette indépendance de l'homme que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs!), et je te remettrais dans les bras de ta 25 mère. Quand tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes semblables, que la première expérience que tu as faite du cœur humain a été tout en sa faveur." Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, 30 dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait 35 prédit. Je fus reconnu pour Natchez à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis: "Je m'appelle Chactas,

fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges." Simaghan me dit: "Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi: tu seras brûlé au grand village." Je repartis: "Voilà qui va bien;" et j'entonnai ma chanson de mort.

Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité; son 10 langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse: comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient 15 pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'étaient 20 ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur: elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté, aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais: "Vous êtes les grâces du jour, 25 et la nuit vous aime comme la rosée. . . . Vous savez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus! Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses, qu'on trouve dans les lieux solitaires."

Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes; elles me comblaient de toutes sortes de dons; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité, 382 des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer et des mousses pour ma couche. 35 Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du feu de la

10

guerre, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres: une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste.

Je crus que c'était la Vierge des dernières amours, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher: "Vierge, vous êtes digne des premières amours, et 15 vous n'êtes pas faite pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui va bientôt cesser de battre répondraient mal aux mouvements du vôtre. Comment mêler la mort et la vie? Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs embrassements 20 unissent la liane et le chêne!"

La jeune fille me dit alors: "Je ne suis point la Vierge des dernières amours. Es-tu chrétien?" Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit: "Je 25 te plains de n'être qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne; je me nomme Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or et chef des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla, où tu seras brûlé." En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. . . . 30

Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère 383 sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, 384 de citronniers, de magnolias et 35 de chênesverts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces puits naturels, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre; un guerrier

veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. "Chasseur, dit-elle au héros muscogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier." Le guerrier bondit de joie à cette parole de la 5 fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et allonge

ses pas dans la plaine.

Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, 10 je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence : les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci: 15 "Guerrier, vous êtes retenu faiblement; vous pouvez aisément vous échapper." A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue; je répondis: "Faiblement retenu, ô femme . . .!" Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments; puis elle dit: "Sauvez-vous." Et elle me détacha du tronc 20 de l'arbre. Je saisis la corde, je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. "Reprenez-la! reprenez-la!" m'écriai-je. — "Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue. Malheureux! ne sais-tu pas que tu seras brûlé? Que prétends- 25 tu? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem?"—"Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère. Mon père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les eaux de mille torrents; mais j'erre 30 maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps pour le garantir des mouches. Le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne."

Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans 35 la fontaine. "Ah! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait comme le mien! Le désert n'est-il pas libre? Les forêts n'ont-elles point de replis où nous cacher? Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfants des cabanes!

O fille plus belle que le premier songe de l'époux! ô ma bien-aimée! ose suivre mes pas." Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre: "Mon jeune ami, vous avez appris le langage des Blancs; il est aisé de tromper une Indienne." — "Quoi! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami! Ah! si un pauvre esclave . . "-"Eh bien! dit-elle en se penchant sur moi, un pauvre esclave . . . " Je repris avec ardeur: "Ou'un baiser l'assure de ta foi!" Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpe- 10 ment de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

Hélas! . . . la douleur touche de près au plaisir! Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour serait celui-là même où elle détruirait 15 mes espérances? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles! "Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir; mais où nous conduira cette passion? Ma religion me sépare de toi pour toujours. . . . " Ses paroles me plongèrent dans 20 le désespoir. "Eh bien! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre de feu; vous entendrez les gémissements de ma chair et vous serez pleine de joie." Atala saisit mes mains entre les deux siennes. "Pauvre jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais 25 réellement pitié! Tu veux donc que je pleure tout mon cœur? Ouel dommage que je ne puisse fuir avec toi!"

Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit: "Quittons ces lieux." J'entraînai la 30 fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid; les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des 35 bisons et du hennissement des cavales siminoles.

Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala: elle tenait le bout de la corde que je l'avais forcée de reprendre. Ouelquefois nous versions des pleurs,

quelquefois nous essayions de sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle. . . . O première promenade de l'amour! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas! . . .

Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma 10 vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela 15 ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre 20 qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur 25 des bois: on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert. . . .

Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limites à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage. . . . On y voyait dans ce moment des épouses 30 nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle s'assit sur le gazon humide 35 et parla à son enfant d'une voix attendrie:

"Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né! Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins ton cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums, comme toi, ô mon fils! avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau: ils n'ont connu que les baisers et les souris d'une mère!"

... J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans 10 le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et

que le silence plane sur la hutte des sauvages. . . .

La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens: elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, 15 adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, 20 suffit seule pour les vaincre. Ah! qu'elle me parut divine, la simple sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses veux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la 25 religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux: plusieurs fois je crus voir descendre sur les ravons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces Génies que le Dieu des chrétiens envoie aux ermites des rochers, 30 lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque 35 le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi: nous avions été découverts; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

. . . Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla,

situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles et l'on me met à la main un chichikoué.<sup>385</sup>

Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla aux 5 cris répétés de la foule. 1800.

[Chactas and Atala finally escape into the forest, where Atala, fearing that she will yield to her love for Chactas in spite of a promise made to her mother that she will consecrate herself to the service of the Virgin, takes her own life. A French priest gives her the last rites of the church and tells her—too late—that she might have been absolved from her vow.]

#### RENÉ

#### "LE MAL DE RENÉ" 386

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quel- 10 quefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelque-fois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence: je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie 20 dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes: un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. 25 Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit

jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence

d'un désert: on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai 10 avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais 15 ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. 20

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un 25 chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se 30 rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire: "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces 35 régions inconnues que ton cœur demande."

"Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie!" Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et

comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais! O Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier ro père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moimême. . . . Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie!

Hélas! j'étais seul, seul sur la terre. Une langueur secrète 15 s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

-Génie du Christianisme, Book IV, part II, René, 1802.

#### LES MARTYRS

#### LES FRANCS ALLANT AU COMBAT

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs 387 et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur 25 d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le musle des dogues et des loups. 30 Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une

espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier: arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avan- 10 çait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un 15 Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportat la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole: la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux 20 roi des Sicambres,388 Pharamond, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie; à leurs casques en forme de gueules ouvertes, ombragées de deux ailes de 25 vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants. 30

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en 35 lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston 389 promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances. Les instruments guerriers sonnent l'air antique de Tules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le 10 chant de Probus.390

"Ouand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses!"

Les Grecs répètent en chœur le pæan,391 et les Gaulois l'hymne des Druides. 392 Les Francs répondent à ces cantiques 15 de mort: ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, 393 et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit 394 à la louange de leurs

"Pharamond! Pharamond! nous avons combattu l'épée.

"Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient 25 des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts: tout l'océan n'était qu'une plaie: les vierges ont pleuré longtemps!

"Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée. "Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours 30 en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé. les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir!"

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer. -Les Martyrs, Book VI, 1800.

20

#### ROMANTICISM

Romanticism is a literary revolution which became most pronounced in France between 1820 and 1830, and whose principles were predominant until about 1843.) It was a reaction against classicism rather than a movement with a definite progressive program. The romantics demanded the abolition of the delimitation of literary genres, of the arbitrary distinctions between "mots nobles" and "mots bas"; they rebelled against the studied effacement of an author's personality in his writings, as summed up by Pascal's phrase: "le moi est haïssable"; and they refused to recognize the authority of Boileau's Art Poétique with its meticulous rules governing verse structure and style and its doctrine of "raison." (They demanded complete liberty in art, the recognition of the right of the individual to express his own ideas, fancies, passions in the form that seems to him most fitting. Encouraged by the success of Chateaubriand and Mme. de Staël, and by the foreign examples of Scott, Ossian and Byron, Goethe and Schiller, they organized the Romantic School whose manifesto was Hugo's Préface de Cromwell (1827).

The influence of this revolution was far reaching. (Lyric poetry, freed from its shackles, blossomed forth for the first time in more than two centuries. The drama, breaking down the barriers that separated tragedy and comedy, opened new fields to the dramatic writer and prepared the way for Dumas fils and Augier. The historical novel and narrative history, evoking with picturesque and characteristic details the life of the past, made possible the work of Balzac and Flaubert. In a word, Romanticism liberated and

renewed all forms of literary expression.

# HUGO (1802-1885)

#### PRÉFACE DE CROMWELL

... La muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule face, rejetant sans pitié de l'art presque tout ce qui, dans le monde soumis à son imitation, ne se rapportait pas à un certain type du beau. Type d'abord magnifique, mais, il arrive toujours de ce qui est systématique,

devenu dans les derniers temps faux, mesquin et conventionnel. Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement beau, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle se demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue, du créateur; si c'est à l'homme à rectifier Dieu; si une nature mutilée en sera plus belle; si l'art 10 a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la vie, la création; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son muscle et son ressort; si, enfin, c'est le moyen d'être harmonieux que d'être incomplet. C'est alors que, l'œil fixé sur des événements tout à la fois risibles et formidables, et 15 sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la na- 20 ture, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient. (1827.) 25

#### RÉPONSE À UN ACTE D'ACCUSATION

Oui, je suis ce Danton! je suis ce Robespierre! J'ai contre le mot noble à la longue rapière, Insurgé le vocable ignoble, son valet, Et j'ai, sur Dangeau <sup>395</sup> mort, égorgé Richelet. <sup>306</sup> Oui, c'est vrai, ce sont là quelques-uns de mes crimes. J'ai pris et démoli la bastille des rimes. J'ai fait plus: j'ai brisé tous les carcans de fer Qui liaient le mot peuple, et tiré de l'enfer Tous les vieux mots damnés, légions sépulcrales; J'ai de la périphrase écrasé les spirales,

30

35

5

25

Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel: Et je n'ignorais pas que la main courroucée Oui délivre le mot, délivre la pensée, . Oui, si Beauzée 397 est dieu, c'est vrai, je suis athée. La langue était en ordre, auguste, époussetée, Fleur de lys d'or, 398 Tristan 400 et Boileau, plafond bleu; Les quarante fauteuils 399 et le trône au milieu; Je l'ai troublée, et j'ai, dans ce salon illustre, Même un peu cassé tout; le mot propre, ce rustre, N'était que caporal, je l'ai fait colonel; 10 I'ai fait un jacobin du pronom personnel, Du participe, esclave à la tête blanchie. Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie. Vous tenez le reum confitentem 401 Tonnez! l'ai dit à la narine: Eh mais! tu n'es qu'un nez! 15 l'ai dit au long fruit d'or: Mais tu n'est qu'une poire! l'ai dit à Vaugelas: 402 Tu n'es qu'une mâchoire! l'ai dit aux mots: Sovez république! sovez La fourmilière immense, et travaillez! Croyez, Aimez, vivez! — l'ai mis tout en branle, et, morose, 20 l'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose. (January 1834.)

## LAMARTINE V (1790-1869)

# Premières Méditations Poétiques, 1820 L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne, Au coucher du soleil, tristement je m'assieds; Je promène au hasard mes regards sur la plaine, Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes; Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur; Là le lac immobile étend ses eaux dormantes Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres, Le crépuscule encor jette un dernier rayon; Et le char vaporeux de la reine des ombres Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique, Un son religieux se répand dans les airs: Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente N'éprouve devant eux ni charme ni transports; Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante: Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

10

15

20

25

30

De colline en colline en vain portant ma vue, Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant, Je parcours tous les points de l'immense étendue, Et je dis: "Nulle part le bonheur ne m'attend."

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières, Vains objets dont pour moi le charme est envolé? Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères, Un seul être 403 vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève, D'un œil indifférent je le suis dans son cours; En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève, Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière, Mes yeux verraient partout le vide et les déserts: Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire; Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère, Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux, Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre, Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

ROMANTICISM	229
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire; Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour, Et ce bien idéal que toute âme désire, Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!	
Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore, Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi! Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore? Il n'est rien de commun entre la terre et moi.	5
Quand la feuille des bois tombe dans la prairie, Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons; Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie: Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!	10
LE LAC 405	
Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges Jeter l'ancre un seul jour?	15
O lac! l'année à peine a fini sa carrière, Et près des flots chéris qu'elle devait revoir, Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre Où tu la vis s'asseoir!	20
Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes; Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés; Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes Sur ses pieds adorés.	
Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence; On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux, Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence Tes flots harmonieux.	25
Tout à coup des accents inconnus à la terre Du rivage charmé frappèrent les échos; Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère Laissa tomber ces mots:	30

IO

"O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices, Suspendez votre cours!  Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours!
"Assez de malheureux ici-bas vous implorent:  Coulez, coulez pour eux;  Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;  Oubliez les heureux.
"Mais je demande en vain quelques moments encore,  Le temps m'échappe et fuit;  Je dis à cette nuit: "Sois plus lente"; et l'aurore  Va dissiper la nuit.
"Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive; Il coule, et nous passons!"
Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse, Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur, S'envolent loin de nous de la même vitesse Que les jours de malheur?
Hé quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace? Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus? Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface, Ne nous les rendra plus?
Éternité, néant, passé, sombres abîmes, Que faites-vous des jours que vous engloutissez? Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes Que vous nous ravissez?
O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  Au moins le souvenir!

10

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages, Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe, Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés, Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire, Que les parfums légers de ton air embaumé, Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire, Tout dise: "Ils ont aimé!"

(September 1817.)

## LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde

Dans une heure fatale eut enfanté le monde

Des germes du chaos,

De son œuvre imparfaite il détourna sa face,

Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,

Rentra dans son repos.

"Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi:
Poule au gré du basard dans les déserts du vid

20

15

Roule au gré du hasard dans les déserts du vide; Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide, Et le Malheur ton roi!"

25

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie, Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie, Un long gémissement; Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,

Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle, Embrasse pour jamais de sa rage éternelle L'éternel aliment.

30

Le mal dès lors régna dans son immense empire; Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire Commença de souffrir; Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière, Tout gémit; et la voix de la nature entière Ne fut qu'un long soupir.	5
Levez donc vos regards vers les célestes plaines, Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines Ce grand consolateur: Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente; Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente Votre persécuteur.	10
De quel nom te nommer, ô fatale puissance? Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence, Inconcevable loi; Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème, Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime; Toujours, c'est toujours toi!	15
Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance; Mon esprit abusé but avec complaisance Son philtre empoisonneur: C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes, De festons et de fleurs couronne les victimes Qu'elle livre au Malheur.	20
Si du moins au hasard il décimait les hommes, Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes Avec d'égales lois!  Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes, La beauté, le génie, ou les vertus sublimes, Victimes de son choix.	25
Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifices  Des troupeaux innocents les sanglantes prémices  Dans leurs temples cruels,  De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,  Et l'agneau sans souillure ou la blanche colombe	35
Engraissaient leurs autels.	33

Toi pour qui le possible existe avant de naître, Roi de l'immensité, Tu pouvais cependant, au gré de ton envie, Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie Dans ton éternité!	
Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure Un bonheur absolu: L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte. Ah! ma raison frémit! tu le pouvais sans doute, Tu ne l'as pas voulu.	10
Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître? L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être, Ou l'a-t-il accepté? Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices? Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices Pour ta félicité?	I
Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime, Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème, Plaisirs, concerts divins; Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles, Montez, allez frapper les voûtes insensibles Du palais des destins!	20
Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes, Noir séjour où la mort entasse ses victimes, Ne formez qu'un soupir! Qu'une plainte éternelle accuse la nature, Ét que la douleur donne à toute créature Une voix pour gémir!	25
Du jour où la nature, au néant arrachée, S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée, Qu'as-tu vu cependant? Aux désordres du mal la matière asservie, Toute chair gémissant, hélas! et toute vie	35
Jalouse du néant!	33

Des éléments rivaux les luttes intestines; Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines Qu'entassèrent ses mains, Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères; Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères, Les germes des humains!	5
La vertu succombant sous l'audace impunie, L'imposture en honneur, la vérité bannie; L'errante liberté Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice; Et la force, partout, fondant de l'injustice Le règne illimité!	IC
I.a valeur sans les dieux décidant les batailles! Un Caton 406 libre encor déchirant ses entrailles Sur la foi de Platon; Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime, Doute au dernier moment de cette vertu même, Et dit: "Tu n'es qu'un nom!"	15
La fortune toujours du parti des grands crimes; Les forfaits couronnés devenus légitimes; La gloire au prix du sang; Les enfants héritant l'iniquité des pères; Et le siècle qui meurt racontant ses misères Au siècle renaissant!	20
Hé quoi! tant de tourments, de forfaits, de supplices, N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices Tes lugubres autels? Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre, Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire L'angoisse des mortels?	25
Héritiers des douleurs, victimes de la vie, Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie Endorme le Malheur, Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense, Engloutisse à jamais dans l'éternel silence L'éternelle douleur!  (1818.)	3!
()	

10

15

20

25

## Nouvelles Méditations Poétiques, 1823

#### LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante Avec son dernier souffle et son dernier adieu, Symbole deux fois saint, don d'une main mourante, Image de mon Dieu;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore, Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr, Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme; Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort, Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace, Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté, La douleur fugitive avait empreint sa grâce, La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits, Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche; L'autre, languissamment replié sur son cœur, Semblait chercher encore et presser sur sa bouche L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore; Mais son âme avait fui dans ce divin baiser, Comme un léger parfum que la flamme dévore Avant de l'embraser. Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée, Le souffle se taisait dans son sein endormi, Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète, Je n'osais m'approcher de ce reste adoré, Comme si du trépas la majesté muette L'eût déjà consacré.

Je n'osais! . . . Mais le prêtre entendit mon silence, Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix: "Voilà le souvenir, et voilà l'espérance: Emportez-les, mon fils!"

IO

15

20

25

30

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage! Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage: Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface, Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli, Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole, Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi Ce qu'elle te disait quand sa faible parole N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie, Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux Hors de nos sens glacés pas à pas se replie, Sourds aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine, Comme un fruit par son poids détaché du rameau, Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine Sur la nuit du tombeau;

ROMANTICISM	237	
Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie N'éveille déjà plus notre esprit endormi, Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie, Comme un dernier ami:		
Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage, Pour relever vers Dieu son regard abattu, Divin consolateur, dont nous baisons l'image, Réponds, que lui dis-tu?		1
Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines, Dans cette nuit terrible où tu prias en vain, De l'olivier sacré baignèrent les racines Du soir jusqu'au matin.	I	•
De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère, Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil; Tu laissas comme nous tes amis sur la terre, Et ton corps au cercueil!	1	ļ
Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne De rendre sur ton sein ce douloureux soupir: Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne, O toi qui sais mourir!	2	200
Je chercherai la place où sa bouche expirante Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu, Et son âme viendra guider mon âme errante Au sein du même Dieu.		
Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche, Triste et calme à la fois, comme un ange éploré, Une figure en deuil recueillir sur ma bouche L'héritage sacré!	2	1
Scritiene see derniere nos chorme so dernière heure.		

Et, gage consacré d'espérance et d'amour, De celui qui s'éloigne à celui qui demeure Passe ainsi tour à tour.

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre, Une voix dans le ciel, les appelant sept fois, Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre De l'éternelle croix!

## ADIEU À GRAZIELLA 407

Adieu! mot qu'une larme humecte sur la lèvre; Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour; Mot par qui le départ de délices nous sèvre; Mot que l'éternité doit effacer un jour!

Adieu! . . . je t'ai souvent prononcé dans ma vie, Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais, Ce que tu contenais de tristesse et de lie, Quand l'homme dit: "Retour!" et que Dieu dit: "Jamais!"

5

10

15

20

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi, Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse Que l'éternel silence entre une image et moi! . . .

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu, Comme si tous les sons dont la nature est pleine N'avaient pour sens unique, hélas! qu'un grand adieu!

HUGO

(1802-1885)

## LES ORIENTALES, 1829

## RÊVERIE

Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno Toglieva gli animai che sono'n terra Dalle fatiche loro. —DANTE.

Oh! laissez-moi! c'est l'heure où l'horizon qui fume Cache un front inégal sous un cercle de brume;

IO

15

20

25

L'heure où l'astre géant rougit et disparaît. Le grand bois jaunissant dore seul la colline: On dirait qu'en ces jours où l'automne décline, Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh! qui fera surgir soudain, qui fera naître, Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, — Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe, Qui, comme la fusée en gerbe épanouie, Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or?

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies!
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet!

(5 septembre 1828.)

EXTASE

Et j'entendis une grande voix.
-L'Apocalypse.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.

Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles,

Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,

Et les bois, et les monts, et toute la nature,

Semblaient interroger dans un confus murmure

Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies, A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies, Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu; Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête, Disaient, en recourbant l'écume de leur crête:

C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!
(25 novembre 1828.)

# LES FEUILLES D'AUTOMNE, 1831

## LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

Le toit s'égaye et rit. A. Chénier.

5

10

15

20

25

30

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille Fait briller tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être, Se dérident soudain à voir l'enfant paraître, Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre Les chaises se toucher,

Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire. On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme, De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme Qui s'élève en priant;

L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie Et les poètes saints! la grave causerie S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure, L'onde entre les roseaux;

Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare, Sa clarté dans les champs éveille une fanfare De cloches et d'oiseaux!—

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine Qui des plus douces fleurs embaume son haleine Quand vous la respirez;

Mon âme est la forêt dont les sombres ramures S'emplissent pour vous seul de suaves murmures Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies, Car vos petites mains, joyeuses et bénies, N'ont point mal fait encor; Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange, Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange A l'auréole d'or!	5
Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche. Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche; Vos ailes sont d'azur. Sans le comprendre encor, vous regardez le monde. Double virginité! corps où rien n'est immonde, Ame où rien n'est impur!	10
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire, Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire, Ses pleurs vite apaisés, Laissant errer sa vue étonnée et ravie, Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie Et sa bouche aux baisers!	15
Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime, Frères, parents, amis, et mes ennemis même Dans le mal triomphants, De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles, La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles, La maison sans enfants.  (18 mai 1830.)	20
Les Rayons et les Ombres, 1840	
TRISTESSE D'OLYMPIO	
Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes  Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes  Sur la terre étendu,  L'air était plein d'encens et les prés de verdures,	25
	30

L'automne souriait; les coteaux vers la plaine Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine; Le ciel était doré; Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme, Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme, Chantaient leur chant sacré.	
Il voulut tout revoir, l'étang près de la source, La masure où l'aumône avait vidé leur bourse, Le vieux frêne plié, Les retraites d'amour au fond des bois perdues, L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues Avaient tout oublié.	I
Il chercha le jardin, la maison isolée, La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée, Les vergers en talus. Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre Des jours qui ne sont plus.	I
Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même, Y réveille l'amour, Et, remuant le chêne ou balançant la rose, Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose Se poser tour à tour.	20
Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire, S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre, Couraient dans le jardin; Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées S'envolent un moment sur leurs ailes blessées, Puis retombent soudain.	30
Il contempla longtemps les formes magnifiques Que la nature prend dans les champs pacifiques; Il rêva jusqu'au soir; Tout le jour il erra le long de la ravine, Admirant tour à tour le ciel, face divine,	3.5
Le lac, divin miroir.	

	10
Hélas! se rappelant ses douces aventures, Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures, Ainsi qu'un paria, Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe, Il se sentit le cœur triste comme une tombe, Alors il s'écria:	
— "O douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée, Savoir si l'urne encor conservait la liqueur, Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!	1
"Que peu de temps suffit pour changer toutes choses! Nature au front serein, comme vous oubliez! Et comme vous brisez dans vos métamorphoses Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!	
"Nos chambres de feuillage en halliers sont changées; L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé; Nos roses dans l'enclos ont été ravagées Par les petits enfants qui sautent le fossé.	I
"Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée, Folâtre, elle buvait en descendant des bois; Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée, Et laissait retomber des perles de ses doigts!	20
"On a pavé la route âpre et mal aplanie, Où, dans le sable pur se dessinant si bien, Et de sa petitesse étalant l'ironie, Son pied charmant semblait rire à côté du mien.	2
"La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre, Où jadis pour m'entendre elle aimait à s'asseoir, S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre, Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.	30

"La forêt ici manque et là s'est agrandie. De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant; Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie, L'amas des souvenirs se disperse à tout vent! "N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure? Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus? L'air joue avec la branche au moment où je pleure; Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

5

10

15

20

25

30

"D'autres vont maintenant passer où nous passâmes. Nous y sommes venus, d'autres vont y venir; Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes, Ils le continueront sans pouvoir le finir!

"Car personne ici-bas ne termine et n'achève; Les pires des humains sont comme les meilleurs; Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve. Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

"Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache, Puiser dans cette asile heureux, calme, enchanté, Tout ce que la nature à l'amour qui se cache Mêle de rêverie et de solennité!...

"Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines, Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds, Et les cieux azurés et les lacs et les plaines, Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours;

"Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme. Il plonge dans la nuit l'astre où nous rayonnons; Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme, D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

"Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages! Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas! Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages! Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas. . . .

"Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même! Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin! Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

10

15

20

25

30

"Toutes les passions s'éloignent avec l'âge, L'une emportant son masque et l'autre son couteau, Comme un essaim chantant d'histrions en voyage Dont le groupe décroît derrière le coteau.

"Mais toi, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes, Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard! Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes. Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

"Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline, Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions, Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine Où gisent ses vertus et ses illusions;

"Quand notre âme en rêvant descend en nos entrailles, Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint, Comme on compte les morts sur un champ de batailles, Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

"Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe, Loin des objets réels, loin du monde rieur, Elle arrive à pas lents par une obscure rampe Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

"Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile, L'âme, en un repli sombre où tout semble finir, Sent quelque chose encor palpiter sous un voile . . .— C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir!"

(21 octobre 1837.)

## Les Contemplations, 1856

## ELLE AVAIT PRIS CE PLI DANS SON ÂGE ENFANTIN

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin De venir dans ma chambre un peu chaque matin. Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère; Elle entrait, et disait: Bonjour, mon petit père! Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,

Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe. Asors, je reprenais, la tête un peu moins lasse, Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant, Parmi mes manuscripts ie rencontrais souvent Ouelque arabesque folle et qu'elle avait tracée, Et mainte page blanche entre ses mains froissée. Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers. Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts, Et c'était un esprit avant d'être une femme. Son regard reflétait la clarté de son âme. Elle me consultait sur tout à tous moments. Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants, Passés à raisonner langue, histoire et grammaire. Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère Tout près, quelques amis causant au coin du feu! l'appelais cette vie être content de peu! Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assiste! Te n'étais jamais gai quand je la sentais triste: l'étais morne au milieu du bal le plus joyeux Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux. (Novembre 1846, jour des Morts.)

5

TO

15

20

25

30

## QH! JE FUS COMME FOU DANS LE PREMIER MOMENT

Oh! je fus comme fou dans le premier moment,408 Hélas! et je pleurai trois jours amèrement. Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance, Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance, Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé? Je voulais me briser le front sur le pavé; Puis je me révoltais, et, par moments, terrible, Je fixais mes regards sur cette chose horrible, Et je n'y croyais pas, et je m'écriais: Non! Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom Qui font que dans le cœur le désespoir se lève?—Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve, Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté, Que je l'entendais rire en la chambre à côté,

10

15

20

25

30

Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte, Et que j'allais la voir entrer par cette porte!

Oh! que de fois j'ai dit: Silence! elle a parlé!
Tenez! voici le bruit de sa main sur la clé!
Attendez! elle vient! Laissez-moi, que j'écoute!
Car elle est quelque part dans la maison sans doute!
(Marine-Terrace, 4 septembre 1852.)

LES CHÂTIMENTS, 409 1853

## L'EXPIATION

Ι

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête. Pour la première fois l'aigle baissait la tête. Sombres jours! l'empereur revenait lentement, Laissant derrière lui brûler Moscou fumant. Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche. Après la plaine blanche une autre plaine blanche. On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau. Hier la grande armée, et maintenant troupeau. On ne distinguait plus les ailes ni le centre. Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre Des chevaux morts: au seuil des bivouacs désolés On voyait des clairons à leur poste gelés. Restés debout, en selle et muets, blancs de givre, Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre. Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs, Pleuvaient: les grenadiers, surpris d'être tremblants, Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise. Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus, On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus. Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre: C'était un rêve errant dans la brume, un mystère Une procession d'ombres sous le ciel noir. La solitude vaste, épouvantable à voir,

Partout apparaissait, muette vengeresse. Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse Pour cette immense armée un immense linceul. Et chacun se sentant mourir, on était seul. - Sortira-t-on jamais de ce funeste empire? 5 Deux ennemis! le czar, le nord. Le nord est pire. On jetait les canons pour brûler les affûts. Oui se couchait, mourait. Groupe morne et confus Ils fuvaient: le désert dévorait le cortège. On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige, TO Voir que des régiments s'étaient endormis là. O chûtes d'Annibal! lendemains d'Attila! Fuvards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières, On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières, On s'endormait dix mille, on se réveillait cent. 15 Nev.410 que suivait naguère une armée, à présent S'évadait, disputant sa montre à trois cosagues. Toutes les nuits, qui vive! alerte, assauts! attaques! Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux, 20 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves. D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves. Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait. L'empereur était là, debout, qui regardait. Il était comme un arbre en proje à la cognée. 25 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée, Le malheur, bûcheron sinistre, était monté: Et lui, chêne vivant, par la hache insulté, Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches. Il regardait tomber autour de lui ses branches. 30 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour. Tandis qu'environnant sa tente avec amour, Voyant son ombre aller et venir sur la toile, Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile, Accusaient le destin de lèse-majesté. 35 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté. Stupéfait du désastre et ne sachant que croire, L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait

35

Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet, Devant ses légions sur la neige semées: "Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?" Alors il s'entendit appeler par son nom Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit: Non.

II

Waterloo! Waterloo! morne plaine!

Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine. Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons. La pâle mort mêlait les sombres bataillons. D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France. 10 Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance; Tu désertais, victoire, et le sort était las. O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas! Car ces derniers soldats de la dernière guerre Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre. 15 Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin, Et leur âme chantait dans les clairons d'airain! Le soir tombait: la lutte était ardente et noire. Il avait l'offensive et presque la victoire: Il tenait Wellington acculé sur un bois. 20 Sa lunette à la main, il observait parfois Le centre du combat, point obscur où tressaille La mêlée, effroyable et vivante broussaille, Et parfois l'horizon, sombre comme la mer. Soudain, joyeux, il dit: Grouchy! 411 — C'était Blücher! 25 L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme, La mêlée en hurlant grandit comme une flamme. La batterie anglaise écrasa nos carrés. La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge, 30

Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge; Gouffre où les régiments, comme des pans de mur, Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs Les hauts tambours-majors aux panaches énormes, Où l'on entrevoyait des blessures difformes!

Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet

Sentit que la bataille entre ses mains pliait. Derrière un mamelon la garde était massée, La garde, espoir suprême et suprême pensée! - Allons! faites donner la garde, cria-t-il, -Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil, 5 Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires, Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres, Portant le noir colback 412 ou le casque poli, Tous, ceux de Friedland 418 et ceux de Rivoli, 414 Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête. TO Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête. Leur bouche, d'un seul cri, dit: vive l'empereur! Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur, Tranquille, souriant à la mitraille anglaise, La garde impériale entra dans la fournaise. 15 Hélas! Napoléon, sur sa garde penché. Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché Sous les sombres canons crachant des jets de soufre, Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre. Fondre ces régiments de granit et d'acier 20 Comme fond une cire au souffle d'un brasier. Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques. Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques! Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps Et regardait mourir la garde. — C'est alors 25 Ou'élevant tout à coup sa voix désespérée. La Déroute, géante à la face effarée. Oui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons. Changeant subitement les drapeaux en haillons. A de certains moments, spectre fait de fumées. 30 Se lève grandissante au milieu des armées, La Déroute apparut au soldat qui s'émeut. Et, se tordant les bras, cria: Sauve qui peut! Sauve qui peut! — affront! horreur! — toutes les bouches Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches, 35 Comme si quelque souffle avait passé sur eux, Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux, Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles. Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles.

30

•	
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!	
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! — En un clin d'œil,	
Comme s'envole au vent une paille enflammée,	
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,	
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,	
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!	
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,	
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,	
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,	I
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!	
Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve;	
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux; — et dans l'épreuve	
Sentant confusément revenir son remords,	I
Levant les mains au ciel, il dit: — Mes soldats morts,	
Moi vaincu! mon empire est brisé comme verre.	
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère?—	
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,	
Il entendit la voix qui lui répondait: Non! 415	20
ULTIMA VERBA	
Oh! tant qu'on le verra trôner ce queux ce prince 416	

Oh! tant qu'on le verra trôner, ce gueux, ce prince, <sup>416</sup>
Par le pape béni, monarque malandrin, <sup>417</sup>
Dans une main le sceptre et dans l'autre la pince,
Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin; <sup>418</sup>

Tant qu'il se vautrera, broyant dans ses mâchoires Le serment, la vertu, l'honneur religieux, Ivre, affreux, vomissant sa honte sur nos gloires; Tant qu'on verra cela sous le soleil des cieux;

Quand même grandirait l'abjection publique À ce point d'adorer l'exécrable trompeur; Quand même l'Angleterre et même l'Amérique Diraient à l'exilé;—Va-t'en! nous avons peur! Quand même nous serions comme la feuille morte; Quand, pour plaire à César, on nous renîrait tous; Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte, Aux hommes déchiré comme un haillon aux clous;

Quand le désert, où Dieu contre l'homme proteste, Bannirait les bannis, chasserait les chassés; Quand même, infâme aussi, lâche comme le reste, Le tombeau jetterait dehors les trépassés;

5

10

15

20

Je ne fléchirai pas! Sans plainte dans la bouche, Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau, Je vous embrasserai dans mon exil farouche, Patrie, ô mon autel! liberté, mon drapeau!

Mes nobles compagnons, je garde votre culte; Bannis, la république est là qui nous unit. J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte; Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit!

Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre, La voix qui dit: malheur! la bouche qui dit: non! Tandis que tes valets te montreront ton Louvre, Moi, je te montrerai, César, ton cabanon. . . .

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme, Sans chercher à savoir et sans considérer Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme, Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même 2 Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla; 419 S'il en demeure dix, je serai le dixième: Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

(Jersey, 2 décembre 1852.)

# La Légende des Siècles, 1859-77-83

## LA CONSCIENCE

Lorsque avec ses enfants vetus de peaux de betes,	
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,	
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,	
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva	
Au bas d'une montagne en une grande plaine;	5
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine	J
Lui dirent: — Couchons-nous sur la terre, et dormons.	
Cain, ne dormant pas, songeait au pied des monts.	
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres	
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,	10
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.	
— Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.	
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,	
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.	
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.	15
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,	
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,	
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève	
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur. 420	
- Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.	20
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes	
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes	
L'œil à la même place au fond de l'horizon.	
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.	
Cachez-moi! cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,	25
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.	
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont	
Sous des tentes de poil dans le désert profond:	
— Étends de ce côté la toile de la tente. —	
Et l'on développa la muraille flottante;	30
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:	
— Vous ne voyez plus rien? dit Tsilla,421 l'enfant	
blond, <sup>422</sup>	
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;	
Et Caïn répondit: — Je vois cet œil encore! —	35

10

15

20

25

30

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs Soufflant dans des clairons et frappant des tambours. Cria: - Je saurai bien construire une barrière. Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière. Et Cain dit: — Cet œil me regarde toujours! Hénoch 428 dit: - Il faut faire une enceinte de tours Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle. Bâtissons une ville avec sa citadelle. Bâtissons une ville, et nous la fermerons. --Alors Tubalcain. 424 père des forgerons. Construisit une ville énorme et surhumaine. Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine, Chassaient les fils d'Énos 425 et les enfants de Seth, Et l'on crevait les yeux à quiconque passait; Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles. Le granit remplaça la tente aux murs de toiles. On lia chaque bloc avec des nœuds de fer. Et la ville semblait une ville d'enfer: L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes; Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes: Sur la porte on grava: "Défense à Dieu d'entrer." Ouand ils eurent fini de clore et de murer. On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre. Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père! L'œil a-t-il disparu? dit en tremblant Tsilla. Et Cain répondit: - Non, il est toujours là. Alors il dit: - Je veux habiter sous la terre Comme dans son sépulcre un homme solitaire : Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien." On fit donc une fosse, et Cain dit: "C'est bien!" Puis il descendit seul sous cette voûte sombre. Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain. L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

IO

15

20

# Les Chansons des Rues et des Bois, 1865

#### SAISON DES SEMAILLES. LE SOIR

C'est le moment crépusculaire. J'admire, assis sous un portail, Ce reste de jour dont s'éclaire La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées, Je contemple, ému, les haillons D'un vieillard qui jette à poignées La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire Domine les profonds labours. On sent à quel point il doit croire A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense, Va, vient, lance la graine au loin, Rouvre sa main, et recommence, Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles, L'ombre, où se mêle une rumeur, Semble élargir jusqu'aux étoiles Le geste auguste du semeur.

VIGNY

(1797-1863)

# Poèmes Antiques et Modernes, 1826

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes, Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs, Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts. La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne. Du stérile Nébo 426 gravissant la montagne, Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil, Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil. Il voit d'abord Phasga, 427 que des figuiers entourent; Puis, au delà des monts que ses regards parcourent, S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé, Dont le pays fertile à sa droite est placé; Vers le Midi. Juda, grand et stérile, étale Ses sables où s'endort la mer occidentale: 428 Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli, Couronné d'oliviers, se montre Nephtali; Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes, Jéricho s'aperçoit: c'est la ville des palmes; Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor, 429 Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor. Il voit tout Chanaan, et la terre promise, Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise. 430 Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main, Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

5

IO

15

20

25

30

35

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte. Pressés au large pied de la montagne sainte, Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon Comme les blés épais qu'agite l'aquilon. Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables Et balance sa perle au sommet des érables, Prophète centenaire, 431 environné d'honneur, Moïse était parti pour trouver le Seigneur. On le suivait des yeux aux flammes de sa tête, 432 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte. Lorsque son front perça le nuage de Dieu Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu. L'encens brûla partout sur les autels de pierre. Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière. A l'ombre du parfum par le soleil doré, Chantèrent d'une voix le cantique sacré; Et les fils de Lévi, 483 s'élevant sur la foule, Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,

10

15

25

30

35

Du peuple avec la harpe accompagnant les voix, Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place, Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur: "Ne finirai-je pas? Où voulez-vous encor que je porte mes pas? Je vivrai donc toujours puissant et solitaire? Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. — Que vous ai-je donc fait pour être votre élu? J'ai conduit votre peuple <sup>434</sup> où vous avez voulu. Voilà que son pied touche à la terre promise. De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise, Au coursier d'Israël qu'il attache le frein; Je lui lègue mon livre <sup>435</sup> et la verge <sup>436</sup> d'airain.

"Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque, du mont Horeb 437 jusques au mont Nébo,
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages;
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois; 438
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très grand; mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.—
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

"Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux, Et vous m'avez prêté la force de vos yeux. Je commande à la nuit de déchirer ses voiles; 489 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles. Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela, Chacune s'est hâtée en disant: "Me voilà." J'impose mes deux mains sur le front des nuages Pour tarir dans leurs flancs la source des orages; J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range 440 quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.441
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,442
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.—
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

5

IO

15

20

25

30

35

"Sitôt que votre souffle a rempli le berger,448 Les hommes se sont dit: "Il nous est étranger"; Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme. Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme. l'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir : Les vierges se voilaient et craignaient de mourir. M'enveloppant alors de la colonne noire.444 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire. Et j'ai dit dans mon cœur: "Que vouloir à présent?" Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant. Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche. L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche : Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous, Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux. O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire, Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!"

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux, Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux; Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage, Et le feu des éclairs, aveuglant les regards, Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts, Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. — Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise, Josué s'avançait pensif, et pâlissant, Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant. (1822.)

#### LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée, Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon. Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon. Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes. 5 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes, 445 Nous avons aperçu les grands ongles marqués Par les loups voyageurs que nous avions traqués. Nous avons écouté, retenant notre haleine Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine IO Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement La girouette en deuil criait au firmament; Car le vent, élevé bien au-dessus des terres. N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires, Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés, 15 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés. Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête, Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête A regardé le sable en s'y couchant; bientôt, Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut, 20 A déclaré tout bas que ces marques récentes Annonçaient la démarche et les griffes puissantes De deux grands loup-cerviers et de deux louveteaux. Nous avons tous alors préparé nos couteaux, Et. cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches. 25 Nous allions pas à pas en écartant les branches. Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient, l'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient, Et je vois au delà quatre formes légères Oui dansaient sous la lune au milieu des bruyères, 30 Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux, Ouand le maître revient, les lévriers joyeux. Leur forme était semblable et semblable la danse; Mais les enfants du Loup se jouaient en silence, Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi, 35

Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi. Le père était debout, et plus loin, contre un arbre, Sa louve reposait comme celle de marbre Ou'adoraient les Romains, et dont les flancs velus Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus. Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées, Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées. Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris, Sa retraite coupée et tous ses chemins pris; Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante, 10 Du chien le plus hardi la gorge pantelante, Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer, Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair, Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles, Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles, 15 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé, Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé. Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde. Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde, Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang; Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant. Il nous regarde encore, ensuite il se recouche, Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche, Et, sans daigner savoir comment il a péri, Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

5

20

25

30

35

l'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre, Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre A poursuivre sa louve et ses fils, qui, tous trois, Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois, Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve; Mais son devoir était de les sauver, afin De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim. A ne jamais entrer dans le pacte des villes Que l'homme a fait avec les animaux serviles Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher, Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

25

30

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes, Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes! Comment on doit quitter la vie et tous ses maux. C'est vous qui le savez, sublimes animaux! A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse, 5 Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse. - Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur, Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur! Il disait: "Si tu peux, fais que ton âme arrive, A force de rester studieuse et pensive, 10 Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté. Gémir, pleurer, prier, est également lâche,446 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche Dans la voie où le sort a voulu t'appeler. 15 Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler." (1843.)

## LE MONT DES OLIVIERS 447

T

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul, Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul; Les disciples dormaient au pied de la colline, Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline; Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux; Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux, Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe, Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni, Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani. Il se courbe, à genoux, le front contre la terre; Puis regarde le ciel en appelant: "Mon père!" - Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas. Il se lève étonné, 448 marche encore à grands pas, Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente Découle de sa tête une sueur sanglante.

Il recule, il descend, il crie avec effroi: "Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi?" Mais un sommeil de mort accable les apôtres. Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres. Le Fils de l'Homme alors remonte lentement: Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile. Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile D'une veuve, et ses plis entourent le désert. Tésus, se rappelant ce qu'il avait souffert Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte. Il eut froid. Vainement il appela trois fois: "Mon père!" Le vent seul répondit à sa voix. Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine, Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine. - Et la terre trembla, sentant la pesanteur Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

П

Jésus disait: "O Père, encor laisse-moi vivre! Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre! Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main? C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve, Quand meurt celui qui dit une parole neuve; Et que tu n'as laissé dans son sein desséché Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché. Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle, Qu'il a comme enivré la famille mortelle D'une goutte de vie et de divinité, Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit: "Fraternité."

"Père, oh! si j'ai rempli mon douloureux message,449 Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage, Du sacrifice humain si j'ai changé le prix, Pour l'offrande des corps recevant les esprits, Substituant partout aux choses le symbole,

35

5

10

15

20

25

30

La parole au combat, comme au trésor l'obole, Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin, Aux membres de la chair le pain blanc sans levain; Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave Et l'autre libre; — au nom du passé que je lave. 5 Par le sang de mon corps qui souffre et va finir. Versons-en la moitié pour laver l'avenir! Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance. La moitié de ce sang d'amour et d'innocence Sur la tête de ceux qui viendront en disant: 10 "Il est permis pour tous de tuer l'innocent." Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges. Des dominateurs durs escortés de faux sages Qui troubleront l'esprit de chaque nation En donnant un faux sens à ma rédemption. 15 - Hélas! je parle encor, que déjà ma parole Est tournée en poison dans chaque parabole; Éloigne ce calice impur et plus amer Oue le fiel, ou l'absinthe, 450 ou les eaux de la mer. Les verges qui viendront, la couronne d'épine, 20 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine, Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend, N'ont rien, mon Père, oh! rien qui m'épouvante autant! Ouand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes. Ils n'y doivent laisser que des traces profondes; 25 Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet, Dont le gémissement sans repos m'appelait, C'était pour y laisser deux Anges à ma place De qui la race humaine aurait baisé la trace, La Certitude heureuse et l'Espoir confiant, 30 Oui, dans le paradis, marchent en souriant. Mais je vais la quitter, cette indigente terre, N'ayant que soulevé ce manteau de misère Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal. Oue d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal. 35

"Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre. Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre De les avoir permis. — C'est l'accusation

10

15

20

25

30

35

Oui pèse de partout sur la création!-Sur son tombeau désert faisons monter Lazare. Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare, Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir; Ou'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir, Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature, Ce qu'elle prend et donne à toute créature, Ouels sont avec le ciel ses muets entretiens, Son amour ineffable et ses chastes liens: Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle, Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle; Si les astres des cieux tour à tour éprouvés Sont comme celui-ci coupables et sauvés; Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre; Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère. D'ignorant le savoir et de faux la raison; Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison. Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies, Entre l'ennui du calme et des paisibles joies Et la rage sans fin des vagues passions, Entre la léthargie et les convulsions; Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée Attristant la Nature à tout moment frappée; Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal Sont de vils accidents en un cercle fatal, Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles, Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules; Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants Des 451 maux immérités, de la mort des enfants: Et si les Nations sont des femmes guidées Par les étoiles d'or des divines idées. Ou de folles enfants 452 sans lampes dans la nuit. Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit: Et si, lorsque des temps l'horloge périssable Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable, Un regard de vos yeux, un cri de votre voix. Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix, Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines 453 éternelles. Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes.

10

15

20

25

— Tout sera révélé dès que l'homme saura De quels lieux il arrive et dans quels il ira." 454

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il remonte et dit: "Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité!"
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir;
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

(1843.)

#### LE SILENCE 455

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures, Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté; Muet, aveugle et sourd au cri des créatures, Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté, Le juste opposera le dédain à l'absence, Et ne répondra plus que par un froid silence Au silence éternel de la Divinité.

(1862.)

## LA MAISON DU BERGER

## A ÉVA 456

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées, Je les contemplerai dans ton regard rêveur Qui partout répandra ses flammes colorées, Son repos gracieux, sa magique saveur: Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure, Ne me laisse jamais seul avec la Nature; Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur. Elle me dit: "Je suis l'impassible théâtre Que ne peut remuer le pied de ses acteurs; Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre, Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs. Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine Je sens passer sur moi la comédie humaine Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

5

10

15

20

25

30

35

"Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre, A côté des fourmis les populations; Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre, J'ignore en les portant les noms des nations. On me dit une mère, et je suis une tombe. Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe, Mon printemps ne sent pas vos adorations.

"Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée, J'abandonnais aux vents mes cheveux tout entiers: Je suivais dans les cieux ma route accoutumée, Sur l'axe harmonieux des divins balanciers; Après vous, traversant l'espace où tout s'élance, J'irai seule et sereine, en un chaste silence Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers."

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe, Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe Nourrissant de leurs sucs la racine des bois. Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes: "Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes, Aimez ce que jamais on ne verra deux fois." 467

Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse, Ange doux et plaintif qui parle en soupirant? Qui naîtra comme toi portant une caresse Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant, Dans les balancements de ta tête penchée, Dans ta taille dolente et mollement couchée, Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant? Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse, Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi; Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse, L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi; Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines, J'aime la majesté des souffrances humaines; Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

(1844.)

## ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

## AU LECTEUR

Ce livre est toute ma jeunesse; Je l'ai fait sans presque y songer. Il y paraît, je le confesse, Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse, Au passé pourquoi rien changer? Va-t'en, pauvre oiseau passager; Que Dieu te mène à ton adresse!

Qui que tu sois, qui me liras, Lis-en le plus que tu pourras, Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant, Les seconds d'un adolescent, Les derniers à peine d'un homme.

(1840.)

#### ROLLA

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière Dans tes temples muets amène à pas tremblants; Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire, En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;

25

10

15

20

Et je reste debout sous tes sacrés portiques. Ouand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux, Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques, Comme au souffle du nord un peuple de roseaux. Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte: Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux. D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte: Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux. Maintenant le hasard promène au sein des ombres De leurs illusions les mondes réveillés: L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres, lette au gouffre éternel tes anges mutilés. Les clous du Golgotha te soutiennent à peine; Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé: Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

5

TO

15

20

25

30

35

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi, Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi! Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie? Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie; Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera? Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

#### IV

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La Mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour; 458
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle

10

15

20

25

Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Éternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon?
(Rolla; août 1833.)

### LA NUIT DE MAI

#### LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser; La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore. Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser; Et la bergeronnette, en attendant l'aurore, Aux premiers buissons verts commence à se poser. Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

## LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée! J'ai cru qu'une forme voilée Flottait là-bas sur la forêt. Elle sortait de la prairie; Son pied rasait l'herbe fleurie: C'est une étrange rêverie; Elle s'efface et disparaît.

#### LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse, Balance le zéphyr dans son voile odorant. La rose, vierge encor, se referme jalouse Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant. Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée. Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux. Ce soir, tout va fleurir: l'immortelle nature Se remplit de parfums, d'amour et de murmure, Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

## LE POÈTE

5

10

15

30

Pourquoi mon cœur bat-il si vite? Qu'ai-je donc en moi qui s'agite Dont je me sens épouvanté? Ne frappe-t-on pas à ma porte? Pourquoi ma lampe à demi morte M'éblouit-elle de clarté? Dieu puissant! tout mon corps frissonne. Qui vient? qui m'appelle? — Personne. Je suis seul; c'est l'heure qui sonne; Ô solitude? ô pauvreté!

LA MUSE

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.

Ô paresseux enfant! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!

Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

## LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle, Ô ma pauvre Muse! est-ce toi? Ô ma fleur! ô mon immortelle! Seul être pudique et fidèle

Où vive encor l'amour de moi! Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde, C'est toi, ma maîtresse et ma sœur! Et je sens, dans la nuit profonde, De ta robe d'or qui m'inonde Les rayons glisser dans mon cœur.

#### LA MUSE

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle, Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux, Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle, Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux. 10 Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur; Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre, Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur. Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées, 15 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées; Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu. Éveillons au hasard les échos de ta vie, Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie. Et que ce soit un rêve, et le premier venu. 20 Inventons quelque part des lieux où l'on oublie; Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous. Voici la verte Écosse et la brune Italie, Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux, Argos,459 et Ptéléon, ville des hécatombes, 25 Et Messa, la divine, agréable aux colombes, Et le front chevelu du Pélion changeant. Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent Oui montre dans ses eaux, où le cygne se mire, La blanche Oloossone à la blanche Camyre. 30 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer? D'où vont venir les pleurs que nous allons verser? 460 Prendstonluth! prendston luth! je ne peux plus me taire: Mon aile me soulève au souffle du printemps. Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre. 35 Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

## LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie, Qu'un baiser d'une lèvre amie Et qu'une larme de mes yeux, Je te les donnerai sans peine; De nos amours qu'il te souvienne, Si tu remontes dans les cieux. Je ne chante ni l'espérance, Ni la gloire, ni le bonheur, Hélas! pas même la souffrance. La bouche garde le silence Pour écouter parler le cœur.

#### LA MUSE

10

15

20

25

30

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne, Oui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau, Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau? O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne. L'herbe que je voulais arracher de ce lieu, C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu. Ouel que soit le souci que ta jeunesse endure. Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure Oue les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur: Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur. Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète! Oue ta voix ici-bas doive rester muette. Les plus désespérés sont les chants les plus beaux, Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage, Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux. Ses petits affamés courent sur le rivage En le voyant au loin s'abattre sur les eaux. Déjà, croyant saisir et partager leur proie. Ils courent à leur père avec des cris de joie En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux. Lui, gagnant à pas lents une roche élevée, De son aile pendante abritant sa couvée.

Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux. Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte; En vain il a des mers fouillé la profondeur: L'Océan était vide et la plage déserte : Pour toute nourriture il apporte son cœur. 5 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre, Partageant à ses fils ses entrailles de père, Dans son amour sublime il berce sa douleur, Et, regardant couler sa sanglante mamelle, Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle. 10 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur. Mais parfois, au milieu du divin sacrifice, Fatigué de mourir dans un trop long supplice. Il craint que ses enfants ne le laissent vivant: Alors il se soulève, ouvre son aile au vent. 15 Et. se frappant le cœur avec un cri sauvage. Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu, Que les oiseaux des mers désertent le rivage. Et que le voyageur attardé sur la plage, Sentant passer la mort, se recommande à Dieu. 20 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes. Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps; Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes Ressemblent la plupart à ceux des pélicans. Ouand ils parlent ainsi d'espérances trompées, 25 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur, Ce n'est pas un concert à dilater le cœur. Leurs déclamations sont comme des épées: Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant, Mais il y pend toujours quelque goutte de sang. 30

# LE POÈTE

O Muse! spectre insatiable, Ne m'en demande pas si long. L'homme n'écrit rien sur le sable A l'heure où passe l'aquilon. J'ai vu le temps où ma jeunesse Sur mes lèvres était sans cesse

35

Prête à chanter comme un oiseau; Mais j'ai souffert un dur martyre, Et le moins que j'en pourrais dire, Si je l'essayais sur ma lyre, La briserait comme un roseau.

(Mai 1835.)

5

10

15

20

25

# LA NUIT D'OCTOBRE

[The poet, in a more serene mood than in the Nuit de Mai, recounts his sufferings to the Muse, but, carried away by bitter memories, upbraids his faithless lover. The Muse intervenes and in the following passage expresses what has come to be Musset's real attitude.]

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui, Epargne-toi du moins le tourment de la haine; A défaut de pardon, laisse venir l'oubli. Les morts dorment en paix dans le sein de la terre: Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints, Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière. Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains. Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance. Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé? Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence? Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé? Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être. Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert, L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. C'est une dure loi, mais une loi suprême, Vieille comme le monde et la fatalité, Ou'il nous faut du malheur recevoir le baptême, Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté. Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée: Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs : La joie a pour symbole une plante brisée, Humide encore de pluie et couverte de fleurs.

25

30

Ne te disais-tu pas guéri de ta folie? N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu. Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie, Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu? Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère. 5 Avec un vieil ami tu bois en liberté. Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre, Si tu n'avais senti le prix de la gaieté? Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure, Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux, 10 Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature, Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots? Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie. Le silence des nuits, le murmure des flots. Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie 15 Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos? (Octobre 1837.)

#### TRISTESSE

l'ai perdu ma force et ma vie, Et mes amis et ma gaîté; l'ai perdu jusqu'à la fierté Oui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité, J'ai cru que c'était une amie; Quand je l'ai comprise et sentie, l'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle, Et ceux qui se sont passés d'elle Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde; Le seul bien qui me reste au monde Est d'avoir quelquefois pleuré.

(Bury, 14 juin 1840.)

# SOUVENIR 461

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir En osant te revoir, place à jamais sacrée, Ô la plus chère tombe et la plus ignorée Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude, Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main? Alors qu'une si douce et si vieille habitude Me montrait ce chemin?

5

10

15

20

25

30

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries, Et ces pas argentins sur le sable muet, Ces sentiers amoureux, remplis de causeries, Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure, Cette gorge profonde aux nonchalants détours, Ces sauvages amis, dont l'antique murmure A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse, Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas. Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse, Ne m'attendiez-vous pas?

Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chères, Ces larmes que soulève un cœur encor blessé! Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières Ce voile du passé!

Je ne viens point jeter un regret inutile Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur. Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille, Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères, Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami. Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières Ne poussent point ici.

15

20

25

30

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages. Ton regard tremble encor, belle reine des nuits; Mais du sombre horizon déjà tu te dégages, Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?

Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant; ro

Et rien qu'en regardant cette vallée amie,

Je redeviens enfant.

Ô puissance du temps! ô légères années! Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets; Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice! Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir D'une telle blessure, et que sa cicatrice Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées, Des vulgaires douleurs linceul accoutumé, Que viennent étaler sur leurs amours passées Ceux qui n'ont point aimé!

Dante, 462 pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur? Quel chagrin t'a dicté cette parole amère, Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe, Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit? Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste, Est-ce toi qui l'as dit? Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire, Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur. Un souvenir heureux est peut-être sur terre Plus vrai que le bonheur.

5

10

15

20

25

30

Eh quoi! l'infortuné qui trouve une étincelle Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis, Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle Ses regards éblouis;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie, Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant, Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie N'est qu'un affreux tourment!

Et c'est à ta Françoise, 463 à ton ange de gloire, Que tu pouvais donner ces mots à prononcer, Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire, D'un éternel baiser!

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine, Et qui pourra jamais aimer la vérité, S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine Dont quelqu'un n'ait douté?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures? Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas; Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures Ne vous dérangent pas;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène Vers quelque monument d'un amour oublié, Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe; Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant, Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge Ne dure qu'un instant.

10

15

20

25

30

Malheureux! cet instant où votre âme engourdie A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas, Ce fugitif instant fut toute votre vie; Ne le regrettez pas!

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre, Vos agitations dans la fange et le sang. Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière: C'est là qu'est le néant!

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines? Que demandent au ciel ces regrets inconstants Que vous allez semant sur vos propres ruines, A chaque pas du Temps?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve; Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin, Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main, Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments Que deux êtres mortels échangèrent sur terre, Če fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents, Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère Un ciel toujours voilé qui change à tout moment, Et des astres sans nom que leur propre lumière Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage, La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés, La source desséchée où vacillait l'image De leurs traits oubliés:

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile, Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir, Ils croyaient échapper à cet Être immobile Oui regarde mourir! 464 — Insensés! dit le sage. — Heureux! dit le poète. Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur, Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète, Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses Que les feuilles des bois et l'écume des eaux, Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses Et le chant des oiseaux.

5

10

15

20

25

30

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres Que Juliette morte au fond de son tombeau, Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère, Devenue elle-même un sépulcre blanchi, Une tombe vivante où flottait la poussière De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde, Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé! C'était plus qu'une vie, hélas! c'était un monde Qui s'était effacé!

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire, Je l'ai vue, 465 et ses yeux brillaient comme autrefois. Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire, Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage, Ces regards adorés dans les miens confondus; Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage, Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle; Entourer de mes bras ce sein vide et glacé, Et j'aurais pu crier: "Qu'as-tu fait, infidèle, Qu'as-tu fait du passé?"

10

15

20

25

Mais non: il me semblait qu'une femme inconnue Avait pris par hasard cette voix et ces yeux; Et je laissai passer cette froide statue En regardant les cieux.

Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère Que ce riant adieu d'un être inanimé. Eh bien! qu'importe encore? Ô nature! ô ma mère! En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête; Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché! Comme le matelot brisé par la tempête, Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent, Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain, Ni si ces vastes cieux éclaireront demain Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement: "A cette heure, en ce lieu, Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle. J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle, Et je l'emporte à Dieu!"

(15 février 1841.)

#### CHANSON DE FORTUNIO

Si vous croyez que je vais dire Qui j'ose aimer, Je ne saurais, pour un empire, Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde, Si vous voulez, Que je l'adore et qu'elle est blonde Comme les blés. Je fais ce que sa fantaisie Veut m'ordonner, Et puis, s'il lui faut ma vie, La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée Nous fait souffrir, J'en porte l'âme dechirée Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die Qui j'ose aimer, Et je veux mourir pour ma mie Sans la nommer.

(1835.)

5

10

15

20

25

## BERANGER 466

(1780-1857)

# LE ROI D'YVETOT

Il était un roi d'Yvetot 467
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la,

Il faisait ses quatre repas

Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,

Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien, Pour toute garde il n'avait rien Qu'un chien. Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon petit roi c'était là! La, la.	5
Il n'avait de goût onéreux Qu'une soif un peu vive; Mais, en rendant son peuple heureux, Il faut bien qu'un roi vive. Lui-même, à table et sans suppôt, 168 Sur chaque muid levait un pot D'impôt. Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon petit roi c'était là! La, la.	10
Aux filles de bonnes maisons Comme il avait su plaire, Ses sujets avaient cent raisons De le nommer leur père. D'ailleurs il ne levait de ban 469 Que pour tirer, quatre fois l'an, Au blanc, Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon petit roi c'était là! La, la.	20
Il n'agrandit point ses États, 470 Fut un voisin commode, Et, modèle des potentats, Prit le plaisir pour code. Ce n'est que lorsqu'il expira Que le peuple, qui l'enterra, Pleura. Ohl oh! oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon petit roi c'était là!	30
La, la.	

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince:
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

(May 1813.)

### LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire 471
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village, Suivi de rois il passa. Voilà bien longtemps de ça: Je venais d'entrer en ménage. A pied grimpant le coteau Où pour voir je m'étais mise, Il avait petit chapeau Avec redingote grise. Près de lui je me troublai; 20

15

5

10

25

30

Il me dit: Bonjour, ma chère,Bonjour, ma chère."Il vous a parlé, grand'mère!Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme, 5 A Paris étant un jour. Te le vis avec sa cour: Il se rendait à Notre-Dame. Tous les cœurs étaient contents: On admirait son cortège. IO Chacun disait: Quel beau temps! Le Ciel toujours le protège. Son sourire était bien doux; D'un fils 472 Dieu le rendait père, Le rendait père. 15 - Quel beau jour pour vous, grand'mère! Quel beau jour pour vous! Mais, quand la pauvre Champagne Fut en proie aux étrangers,478 Lui, bravant tous les dangers, 20 Semblait seul tenir la campagne. Un soir, tout comme aujourd'hui, l'entends frapper à la porte; l'ouvre. Bon Dieu! c'était lui, Suivi d'une faible escorte. 25 Il s'assoit où me voilà. S'écriant: Oh! quelle guerre! Oh! quelle guerre!

J'ai faim, dit-il, et bien vite Je sers piquette et pain bis; Puis il sèche ses habits; Même à dormir le feu l'invite.

— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

Au réveil, voyant mes pleurs. Il me dit: Bonne espérance! Te cours de tous ses malheurs Sous Paris venger la France. Il part; et, comme un trésor, 5 l'ai depuis gardé son verre, Gardé son verre. -Vous l'avez encor, grand'mère! Vous l'avez encor! Le voici. Mais à sa perte IO Le héros fut entraîné.474 Lui, qu'un pape a couronné, Est mort dans une île déserte, Longtemps aucun ne l'a cru; On disait: Il va paraître. 15 Par mer il est accouru; L'étranger va voir son maître. Quand d'erreur on nous tira, Ma douleur fut bien amère! Fut bien amère! 20 - Dieu vous bénira, grand'mère, Dieu vous bénira. (1828.)LES ÉTOILES QUI FILENT 475 Berger, tu dis que notre étoile Règle nos jours et brille aux cieux. - Oui, mon enfant; mais dans son voile 25 La nuit la dérobe à nos yeux. - Berger, sur cet azur tranquille De lire on te croit le secret: Quelle est cette étoile qui file, Qui file, file, et disparaît? 30 - Mon enfant, un mortel expire; Son étoile tombe à l'instant.

Entre amis que la joie inspire, Celui-ci buvait en chantant. Heureux, il s'endort immobile Auprès du vin qu'il célébrait . . . — Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

5

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle! C'est celle d'un objet charmant: Fille heureuse, amante fidèle, On l'accorde au plus tendre amant. Des fleurs ceignent son front nubile, Et de l'hymen l'autel est prêt . . . — Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

10

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait . . .
— Encore une étoile qui file,
Oui file, file, et disparaît.

15

20

— Mon enfant, quel éclair sinistre! C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

25

30

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres! D'un riche nous perdons l'appui. L'indigence glane chez d'autres, Mais elle moissonnait chez lui. Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait . . .

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque! . . . Va, mon fils, garde ta candeur, Et que ton étoile ne marque Par l'éclat ni par la grandeur. Si tu brillais sans être utile, A ton dernier jour on dirait: Ce n'est qu'une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

(1820.)

5

TO

15

20

25

# ARVERS

(1806-1850)

# UN SECRET 478

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère: Un amour éternel en un moment conçu. Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire, Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu, Toujours à ses côtés et toujours solitaire; Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre, N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre, Elle suit son chemin, distraite et sans entendre Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle, Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle: "Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas.

# **HUGO**

(1802-1885)

# NÔTRE DAME DE PARIS LA CHAMBRE DE LA QUESTION

(Livre 8, ch. II)

[La Esmeralda, a gypsy dancing girl, has been unjustly accused, together with her goat, of the practice of witchcraft and of the murder of a certain Captain Phœbus. As she maintains her innocence, she has been sent to the torture chamber.]

Après quelques degrés montés et descendus dans des couloirs si sombres qu'on les éclairait de lampes en plein jour, la Esmeralda, toujours entourée de son lugubre cortège, fut poussée par les sergents du palais 477 dans une chambre sinistre. Cette chambre, de forme ronde, occupait le rez-de-chaussée 5 de l'une de ces grosses tours qui percent encore, dans notre siècle, la couche d'édifices modernes dont le nouveau Paris a recouvert l'ancien. Pas de fenêtre à ce caveau, pas d'autre ouverture que l'entrée, basse et battue, d'une énorme porte de fer. La clarté cependant n'y manquait point. Un four 10 était pratiqué dans l'épaisseur du mur. Un gros feu y était allumé, qui remplissait le caveau de ses rouges réverbérations et dépouillait de tout rayonnement une misérable chandelle posée dans un coin. La herse de fer qui servait à fermer le four, levée en ce moment, ne laissait voir, à l'orifice du sou- 15 pirail flamboyant sur le mur ténébreux, que l'extrémité inférieure de ses barreaux, comme une rangée de dents noires, aiguës et espacées, ce qui faisait ressembler la fournaise à l'une de ces bouches de dragons qui jettent des flammes dans les légendes. A la lumière qui s'en échappait, la prisonnière 20 vit tout autour de la chambre des instruments effroyables dont elle ne comprenait pas l'usage. Au milieu gisait un matelas de cuir presque posé à terre, sur lequel pendait une courroie à boucle, rattachée à un anneau de cuivre que mordait un monstre camard sculpté dans la clef de la voûte. Des tenailles, 25 des pinces, de larges fers de charrue, encombraient l'intérieur

du four et rougissaient pêle-mêle sur la braise. La sanglante lueur de la fournaise n'éclairait dans toute la chambre qu'un fouillis de choses horribles.

Ce Tartare 478 s'appelait simplement la chambre de la

5

question.

Sur le lit était nonchalamment assis Pierrat Torterue, le tourmenteur-juré. Ses valets, deux gnomes à face carrée, à tablier de cuir, à braies de toile, remuaient la ferraille sur les charbons.

La pauvre fille avait eu beau recueillir son courage. En 10 pénétrant dans cette chambre, elle eut un cri d'horreur.

Les sergents du bailli du Palais se rangèrent d'un côté, les prêtres de l'officialité de l'autre. Un greffier, une écritoire et une table étaient dans un coin.

Maître Jacques Charmolue s'approcha de l'égyptienne avec 15 un sourire très doux.

- Ma chère enfant, dit-il, vous persistez donc à nier?

- Oui, répondit-elle d'une voix déjà éteinte.

— En ce cas, reprit Charmolue, il sera bien douloureux pour nous de vous questionner avec plus d'insistance que nous 20 ne le voudrions. — Veuillez prendre la peine de vous asseoir sur ce lit. — Maître Pierrat, faites place à mademoiselle, et fermez la porte.

Pierrat se leva avec un grognement.

— Si je ferme la porte, murmura-t-il, mon feu va s'éteindre. 25

- Eh bien, mon cher, repartit Charmolue, laissez-la ouverte.

Cependant la Esmeralda restait debout. Ce lit de cuir, où s'étaient tordus tant de misérables, l'épouvantait. La terreur lui glaçait la moelle des os. Elle était là, effarée et stupide. A un signe de Charmolue, les deux valets la prirent et la 30 posèrent assise sur le lit. Ils ne lui firent aucun mal, mais quand ces hommes la touchèrent, quand ce cuir la toucha, elle sentit tout son sang refluer vers son cœur. Elle jeta un regard égaré autour de la chambre. Il lui sembla voir se mouvoir et marcher de toutes parts vers elle, pour lui grimper le long du 35 corps et la mordre et la pincer, tous ces difformes outils de la torture, qui étaient, parmi les instruments de tout genre qu'elle avait vus jusqu'alors, ce que sont les chauve-souris, les millepieds et les araignées parmi les insectes et les oiseaux.

- Où est le médecin? demanda Charmolue.
- Ici, répondit une robe noire qu'elle n'avait pas encore aperçue.

Elle frissonna.

— Mademoiselle, reprit la voix caressante du procureur en cour d'église, pour la troisième fois, persistez-vous à nier les faits dont vous êtes accusée?

Cette fois elle ne put que faire un signe de tête. La voix lui manqua.

— Vous persistez? dit Jacques Charmolue. Alors, j'en suis 10 désespéré, mais il faut que je remplisse le devoir de mon office.

— Monsieur le procureur du roi, dit brusquement Pierrat, par où commencerons-nous?

Charmolue hésita un moment avec la grimace ambiguë d'un poète qui cherche une rime.

- Par le brodequin, dit-il enfin.

L'infortunée se sentit si profondément abandonnée de Dieu et des hommes que sa tête tomba sur sa poitrine comme une chose inerte qui n'a pas de force en soi.

Le tourmenteur et le médecin s'approchèrent d'elle à la fois. 20 En même temps, les deux valets se mirent à fouiller dans leur hideux arsenal.

Au cliquetis de ces affreuses ferrailles, la malheureuse enfant tressaillit comme une grenouille morte qu'on galvanise. — Oh! murmura-t-elle, si bas que nul ne l'entendit, ô mon 25 Phœbus! — Puis elle se replongea dans son immobilité et dans son silence de marbre. Ce spectacle eût déchiré tout autre cœur que des cœurs de juges. On eût dit une pauvre âme pécheresse questionnée par Satan sous l'écarlate guichet de l'enfer. Le misérable corps auquel allait se cramponner cette effroyable 30 fourmilière de scies, de roues et de chevalets, l'être qu'allaient manier ces âpres mains de bourreaux et de tenailles, c'était donc cette douce, blanche et fragile créature. Pauvre grain de mil que la justice humaine donnait à moudre aux épouvantables meules de la torture!

Cependant les mains calleuses des valets de Pierrat Torterue avaient brutalement mis à nu cette jambe charmante, ce petit pied qui avaient tant de fois émerveillé les passants de leur gentillesse et de leur beauté dans les carrefours de Paris.

- C'est dommage! grommela le tourmenteur en considérant

ces formes si gracieuses et si délicates.

Bientôt la malheureuse vit, à travers un nuage qui se répandait sur ses yeux, approcher le brodequin, bientôt elle vit son pied emboîté entre les ais ferrés disparaître sous l'effrayant appareil. Alors la terreur lui rendit de la force. — Otez-moi cela! cria-t-elle avec emportement. Et, se dressant tout écheve-lée: — Grâce!

Elle s'élança hors du lit pour se jeter aux pieds du procureur du roi, mais sa jambe était prise dans le lourd bloc de 10 chêne et de ferrures, et elle s'affaissa sur le brodequin, plus brisée qu'une abeille qui aurait un plomb sur l'aile.

A un signe de Charmolue, on la replaça sur le lit, et deux grosses mains assujettirent à sa fine ceinture la courroie qui pendait à la voûte.

— Une dernière fois, avouez-vous les faits de la cause?

15

20

demanda Charmolue avec son imperturbable bénignité.

Je suis innocente.

— Alors, mademoiselle, comment expliquez-vous les circonstances à votre charge?

- Hélas! monseigneur, je ne sais.

- Vous niez donc?

- Tout!

- Faites, dit Charmolue à Pierrat.

Pierrat tourna la poignée du cric, le brodequin se resserra 25 et la malheureuse poussa un de ces horribles cris qui n'ont d'orthographe dans aucune langue humaine.

- Arrêtez, dit Charmolue à Pierrat. - Avouez-vous? dit-il

à l'égyptienne.

Tout! cria la misérable fille. J'avoue! j'avoue! grâce! 30 Elle n'avait pas calculé ses forces en affrontant la question. Pauvre enfant dont la vie jusqu'alors avait été si joyeuse, si suave, si douce, la première douleur l'avait vaincue.

— L'humanité m'oblige à vous dire, observa le procureur du

roi, qu'en avouant c'est la mort que vous devez attendre.

— Je l'espère bien! dit-elle. Et elle retomba sur le lit de cuir, mourante, pliée en deux, se laissant pendre à la courroie bouclée sur sa poitrine.

- Sus, ma belle, soutenez-vous un peu, dit maître Pierrat

en la relevant. Vous avez l'air du mouton d'or qui est au cou de monsieur de Bourgogne.

Jacques Charmolue éleva la voix.

— Greffier, écrivez. — Jeune fille bohème, vous avouez votre participation aux agapes, 479 sabbats et maléfices de l'enfer, avec 5 les larves, 480 les masques et les stryges? 481 Répondez.

— Oui, dit-elle, si bas que sa parole se perdait dans son souffle.

- Vous avouez avoir vu le bélier que Belzébuth fait paraître dans les nuées pour rassembler le sabbat, et qui n'est vu que 10 des sorciers?
  - Oui.
- Vous confessez avoir adoré les têtes de Bophomet, ces abominables idoles des templiers?

- Oui.

15

- Avoir eu commerce habituel avec le diable sous la forme d'une chèvre familière, jointe au procès?
  - Oui.
- Enfin, vous avouez et confessez avoir, à l'aide du démon, et du fantôme vulgairement appelé le moine bourru, dans la nuit 20 du vingt-neuvième jour de mars dernier, meurtri et assassiné un capitaine nommé Phœbus de Châteaupers?

Elle leva sur le magistrat ses grands yeux fixes, et répondit comme machinalement, sans convulsion et sans secousse:—
Oui. Il était évident que tout était brisé en elle.

— Ecrivez, greffier, dit Charmolue. Et, s'adressant aux tortionnaires: — Qu'on détache la prisonnière, et qu'on la ramène à l'audience.

Quand la prisonnière fut déchaussée, le procureur en cour d'église examina son pied encore engourdi par la douleur. — 30 Allons! dit-il, il n'y a pas grand mal. Vous avez crié à temps. Vous pourriez encore danser, la belle!

Puis il se tourna vers ses acolytes de l'officialité: — Voilà enfin la justice éclairée! Cela soulage, messieurs! Mademoiselle nous rendra ce témoignage, que nous avons agi avec toute 35 la douceur possible.

(1831.)

# SAND

(1804-1876)

### LA MARE AU DIABLE

#### LA LIONNE DU VILLAGE

[Germain, a farmer and a widower, has gone, at the instigation of his father, to present himself as a suitor for the hand of a rich widow. Much against his will—for his heart has been touched by the kindness of a young peasant girl, Marie—he approaches the house of his intended father-in-law.]

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-épinard. Il y avait six marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chènevière était crépi à chaux et à sable. C'était une belle habitation; il s'en fallait de peu qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouvelles de toute sa famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment 10 ceux qu'on rencontre, sur le but de leur voyage: Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?

— Je suis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau-père, en vous disant, aussi de sa part, que vous devez savoir dans 15 quelles intentions je viens chez vous.

— Ah! ah! dit le père Léonard en riant et en frappant sur son estomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta: Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison 20 qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse 25 de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

— Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là où il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres.

— Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, 5 répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais, entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est 10 une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaîté: — Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en

voilà un de plus!

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la 15 veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur sa cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de 20 fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une 25 veuve sérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées la lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit fin de la petite Marie, 30 mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée,

et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire 35 montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il

se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ses rivaux, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux, et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et 5

les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta. - Vous voilà bien triste, lui dit-il, et vous boudez contre votre verre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un 10 galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la veuve, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'envie de protester 15 contre sa prétendue défaite: mais il craignit de paraître incivil.

sourit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois rustres. Il fallait qu'ils fussent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aussi gros que 20 le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses si plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve 25 de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; 482 mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on souhaitait qu'il se livrât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir et se montrer plus froid et plus grave. 30

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'v rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il se mit en route 35

avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainsi de compagnie par un cotillon, sa à la vue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper assez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.

(1848.)

## REALISM

(The emotional and imaginative literature of the romantic period was followed by a realistic literature whose salient characteristics were a more or less accurate observation of contemporary life and manners, increasing interest in philosophy and scientific methods and achievements, and a striving for perfection in form, the cult

of art for art's sake.)

In the novel (and also in the drama), the meticulous reconstitution of the past was replaced by an equally meticulous observation of contemporary society. Balzac, still romantic in his complacent exposition of his own ideas and personality, produced la Comédie Humaine, which depicts the various generations succeeding each other in France during the first half of the nineteenth century. Mérimée, more restrained if less powerful than Balzac, continued the evolution of the novel from lyric effusion and riot of local color to analysis of character and the study of customs and "milieux." and made possible the impersonal realism that was completely achieved by Flaubert (Madame Bovary, 1857). Under the influence of Taine and Claude Bernard (Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale, 1865), Zola transformed the novel into a sort of psychological experiment, in which the novelist essays to determine how a given character will act under given conditions, and made more marked a tendency already noticeable in Balzac and Flaubert to depict by preference the lower classes or the disagreeable aspects of life. Following this example, Maupassant and. to a less degree, Daudet produced well documented but generally unpleasant studies of contemporary society, establishing a type of literature commonly called naturalism but more aptly termed by Doumic "la littérature brutale."

A similar evolution took place in the domain of poetry. The Parnassians repudiated almost entirely the romantic conception of poetry. They revolted against the effusive and immodest personal confidences of Lamartine and Musset (cf. Leconte de Lisle: Les Montreurs) and advocated, as did the realistic novelists, an impersonal conception of art. They sought perfection in form and maintained that a poem should have the elegance of an exquisitely wrought cameo or the pure beauty of a marble statue. (Cf. Gautier: L'Art.) (Their poetry became, thus, less lyric and more realistic in character, objective rather than subjective.) In their works are to be found scrupulously accurate descriptions of animals and of external nature (cf. Leconte de Lisle), evocations of scenes and

personnages of antiquity (Heredia) and of Parisian popular life (Coppée), the development of philosophic ideas (Leconte de Lisle, Sully Prudhomme), the cult of beauty in poems whose charm lies in their effects of rime and rhythm (Gautier, Leconte de Lisle), and an occasional use of symbolism which anticipates Verlaine (Baudelaire). In a word, Parnassian poetry seeks to present subjects observed with scientific accuracy in a form that combines the arts of sculpture, painting and music.)

# BALZAC ~

(1799-1850)

# AVANT-PROPOS DE LA COMÉDIE HUMAINE

. . . Walter Scott élevait donc à la valeur philosophique de l'histoire le roman. . . . Il y mettait l'esprit des anciens temps. il y réunissait à la fois le drame, le dialogue, le portrait, le paysage, la description; il y faisait entrer le merveilleux et le vrai, ces éléments de l'épopée, il y faisait coudoyer la poésie par la familiarité des plus humbles langages. Mais . . , il n'avait pas songé à relier ses compositions l'une à l'autre de manière à coordonner une histoire complète, dont chaque chapitre eût été un roman, et chaque roman une époque. En apercevant ce défaut de liaison . . . je vis à la fois le système favorable à ro l'exécution de mon ouvrage et la possibilité de l'exécuter. Ouoique, pour ainsi dire, ébloui par la fécondité surprenante de Walter Scott, toujours semblable à lui-même et toujours original, je ne fus pas désespéré, car je trouvai la raison de ce talent dans l'infinie variété de la nature humaine. Le hasard 15 est le plus grand romancier du monde: pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier. La société française allait être l'historien, ie ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événe- 20 ments principaux de la société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au dix-neuvième siècle, 25 ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr,

Memphis, la Perse, l'Inde ne nous ont malheureusement pas laissé sur leurs civilisations. . . .

. . . Ce n'était pas une petite tâche que de peindre les deux ou trois mille figures saillantes d'une époque, car telle est, en définitif, la somme des types que présente chaque génération et que la Comédie Humaine comportera. Ce nombre de figures, de caractères, cette multitude d'existences exigeaient des cadres, et, qu'on me pardonne cette expression, des galeries. De là, les divisions si naturelles de mon ouvrage en scènes de la vie privée, de province, parisienne, politique, militaire et de cam- 10 pagne. Dans ces six livres sont classées toutes les Etudes de mœurs qui forment l'histoire générale de la Société, la collection de tous ses faits et gestes, eussent dit nos ancêtres. Ces six livres répondent d'ailleurs à des idées générales. Chacun d'eux a son sens, sa signification, et formule une époque de la vie 15 humaine. . . Les Scènes de la vie privée représentent l'enfance, l'adolescence et leurs fautes, comme les Scènes de la vie de province représentent l'âge des passions, des calculs, des intérêts et de l'ambition. Puis les Scènes de la vie parisienne offrent le tableau des goûts, des vices et de toutes les choses 20 effrénées qu'excitent les mœurs particulières aux capitales où se rencontrent à la fois l'extrême bien et l'extrême mal. Chacune de ces trois parties a sa couleur locale: Paris et la province, cette antithèse sociale a fourni ses immenses respassions, en peignant les caractères, en choisissant les événe- 25 ments principaux de la vie, se formulent par des types. Il y a des situations qui se représentent dans toutes les existences. des phases typiques et c'est là une des exactitudes que j'ai le plus cherchées. J'ai tâché de donner une idée des différentes contrées de notre beau pays. Mon ouvrage a sa géographie 30 comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits; comme il a son armorial, ses nobles et ses bourgeois, ses artisans et ses paysans, ses politiques et ses dandies, son armée, tout un monde enfin!

Après avoir peint dans ces trois livres la vie sociale, il 35 restait à montrer les existences d'exception qui résument les intérêts de plusieurs ou de tous, qui sont en quelque sorte hors de la loi commune: de là les Scènes de la vie politique. Cette vaste peinture de la société finie et achevée, ne fallait-il pas

la montrer dans son état le plus violent, se portant hors de chez elle, soit pour la défense, soit pour la conquête? De là les Scènes de la vie militaire. . . . Enfin, les Scènes de la vie de campagne sont en quelque sorte le soir de cette longue journée, s'il m'est permis de nommer ainsi le drame social. Dans ce livre, se trouvent les plus purs caractères et l'application des grands principes d'ordre, de politique, de moralité.

# MÉRIMÉE

(1803-1870)

## MATEO FALCONE

En sortant de Porto-Vecchio 484 et se dirigeant au nordouest, vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers 10 tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un mâquis 485 très étendu. Le mâquis est la patrie des bergers corses et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, 15 met le feu à une certaine étendue de bois: tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est; arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à receuillir, les 20 racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent, au printemps suivant, des cépées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme mâquis. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et con- 25 fondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des mâquis si épais et si touffus, que les mouflons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le mâquis de Porto- 30 Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers

vous donnent du lait, du fromage, et des châtaignes, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18 . . . , avait sa maison à une demi-lieue de ce mâquis. C'était un homme assez riche pour le pays; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître ca et là sur les montagnes. Lorsque je le vis. deux années après l'événement que je vais raconter, 10 il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les veux grands et vifs, et un teint couleur de revers de botte. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, 15 où il v a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines; mais, à cent vingt pas, il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule. à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse qui 20 paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas, on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et percait le trans- 25 parent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi: d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. 30 Mais on contait de lui qu'à Corte, 486 où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour: du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa 35 fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme, Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato: c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées: leur

père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du mâquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc: on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato 10 était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le caporal, quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. 15 D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine 20 en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un bandit, qui, étant parti de nuit pour aller chercher de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses. Après une vigoureuse défense, 25 il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le mâquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit:

- Tu es le fils de Mateo Falcone?

- Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes. Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

- Et que dira mon père si je te cache sans sa permission?

- Il dira que tu as bien fait.

- Qui sait?

- Cache-moi vite; ils viennent.

- Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende? malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sangfroid:

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ton carchera. 487

- J'ai mon stylet.

- Mais courras-tu aussi vite que moi? Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.
- Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone! Me laisseras-tu 10 arrêter devant ta maison?

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache? dit-il en se rapprochant.

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa 15 ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent; il s'en saisit et dit à Gianetto:

20

- Ne crains rien.

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez 25 ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande 30 tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté 35 beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba: c'était un homme actif, fort redouté des bandits dont il avait déjà traqué plusieurs.

- Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant;

comme te voilà grandi! As-tu vu passer un homme tout à l'heure?

— Oh! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, 5 dis-moi?

- Si j'ai vu passer un homme?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu en velours noir, et une veste brodée de rouge et de jaune?

- Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée 10

de rouge et de jaune?

- Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu. . . .

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en

suis certain, il a pris par ce sentier.

- Qui sait?

- Qui sait? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

- Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?

— Tu ne dormais pas, vaurien; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde, maudit garnement! Je suis bien sûr que tu as vu passer le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à 30 gagner le mâquis en clopinant. D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa? demanda Fortunato en ricanant; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?

— Vaurien! dit l'adjudant Gamba en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin.

Et Fortunato ricanait toujours.

- Mon père est Mateo Falcone! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. 488 Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner si tu ne dis où est 5 Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il

répéta:

- Mon père est Mateo Falcone.

- Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouil- 10

lons pas avec Mateo.

— Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. 15 L'ameublement se compose d'ufie table, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et 20 donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et en haussant les épaules, comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne

trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; 489 déjà ils 25 regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et, si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable

m'emporte! je t'emmènerais avec moi.

- Bah!

— Mais, quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et, pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang.

- Savoir?

— Tu verras. . . . Mais, tiens . . . sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis: c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le mâquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier:

— Fripon! tu voudrais bien avoir une montre comme celleci suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; et les gens te demanderaient: "Quelle heure est-il?" et tu leur dirais: "Regardez à ma montre."

— Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.

— Oui; mais le fils de ton oncle en a déjà une . . . pas aussi belle que celle-ci, à la vérité. . . . Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

- Eh bien, la veux-tu, cette montre, petit cousin?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de 25 temps en temps il détourne les yeux pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître: "Que votre plaisanterie est cruelle!"

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en pré- 30 sentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer:

- Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Par Dieu! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et, fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette, s'écria l'adjudant, si je ne

te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont

témoins; et je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu, sa main droite s'éleva vers la montre: le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait tout ro entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne. . . Le cadran était azuré . . . la boîte nouvellement fourbie, . . au soleil, elle paraissait toute de feu. . . . La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, 15 par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à cul- 20 buter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit; mais, comme il essayait de se lever en pied, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui 25 et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la

tête vers Fortunato qui s'était rapproché.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, 30 sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant:

- Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être

obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille: je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une

litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli nous trouverons des chevaux.

— Bien, dit le prisonnier; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au mâquis. La femme s'avançait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se 10 prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo 15 avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, un particulier bien famé; mais il était Corse et montagnard, et il y a peu de Corses montagnards qui, en scrutant bien leur mémoire, n'y trouvent quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups 20 de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

- Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac et tiens-toi 25

prête.

Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant et le doigt sur la détente.

- Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de

Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait, nonobstant

la parenté! . . .

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce 5 fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

- Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela 10

va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

- Bonjour, frère, dit l'adjudant en lui tendant la main.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

- Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; 20 mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

- Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une

chèvre laitière la semaine passée.

Ces mots réjouirent Gamba.

- Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

- Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié; il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il 30 n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français. . . . Ensuite, il s'était si bien caché, que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato je ne l'aurais jamais pu trouver.
  - Fortunato! s'écria Mateo.

- Fortunato! répéta Giuseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour

35

25

15

sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

- Malédiction! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant:

- Maison d'un traître!

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé pro- ro noncer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto.

— Loin de moi! lui cria le proscrit d'une voix foudroyante. Puis, se tournant vers un des voltigeurs:

- Camarade, donne-moi à boire, dit-il.

Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu 25 de les avoir liées derrière le dos.

- J'aime, disait-il, à être couché à mon aise.

On s'empressa de le satisfaire, puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien! dit enfin Mateo d'une voix calme, 35 mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père! s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux.

Mais Mateo lui cria:

- Arrière de moi!

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de

son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaine de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton

sévère.

- Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une ro pierre, il la mit en mille pièces.

- Femme, dit-il, cet enfant est le premier de sa race qui

ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin 15 il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras.

— C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante en at-20 tachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

- Laisse-moi, répondit Mateo: je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils et entra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge 25 et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelques deux cents pas dans le sentier et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

- Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

- Mon père, mon père, ne me tuez pas.

- Dis tes prières! répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le Pater et le Credo. Le père, d'une voix forte, répondait Amen! à la fin de chaque prière.

35

- Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

- Mon père, je sais encore l'Ave Maria et la litanie que ma tante m'a apprise.
  - Elle est bien longue, n'importe.

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

- As-tu fini?

— Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! Je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporal qu'on fera grâce au Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant:

- Que Dieu te pardonne!

L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le 15 chemin de sa maison pour aller chercher une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

- Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

- Tustice.

- Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien; je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous.

## BALZAC

### PIERRE GRASSOU

AU LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE PÉRIOLLAS

Comme un témoignage de l'affectueuse estime de l'auteur.

DE BALZAC.

Toutes les fois que vous êtes sérieusement allé voir l'Ex- 25 position des ouvrages de sculpture et de peinture, comme elle a lieu depuis la révolution de 1830,490 n'avez-vous pas été pris d'un sentiment d'inquiétude, d'ennui, de tristesse, à l'aspect des longues galeries encombrées? Depuis 1830, le Salon n'existe plus. Une seconde fois, le Louvre a été pris d'assaut par le 30

20

peuple des artistes qui s'y est maintenu. En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le Salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le public choisissait encore: une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. Les injures prodiguées à Delacroix, 491 à Ingres, 492 n'ont pas moins servi leur renommée que les éloges et le fanatisme de leurs adhérents. Aujourd'hui, ni la foule ni la critique ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar. Obligées 10 de faire le choix dont se chargeait autrefois le jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail; et, quand il est achevé. l'Exposition se ferme. Avant 1817, les tableaux admis ne dépassaient jamais les deux premières colonnes de la longue galerie où sont les œuvres des vieux maîtres, et, cette année, ils 15 remplirent tout cet espace, au grand étonnement du public. Le genre historique, le genre 493 proprement dit, les tableaux de chevalet, le paysage, les fleurs, les animaux et l'aquarelle, ces huit spécialités ne sauraient offrir plus de vingt tableaux dignes des regards du public, qui ne peut accorder son attention à une 20 plus grande quantité d'œuvres. Plus le nombre des artistes allait croissant, plus le jury d'admission devait se montrer difficile. Tout fut perdu dès que le Salon se continua dans la galerie. Le Salon aurait dû rester un lieu déterminé, restreint, de proportions inflexibles, où chaque genre eût exposé ses 25 chefs-d'œuvre. Une expérience de dix ans a prouvé la bonté de l'ancienne institution. Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute: au lieu d'une exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar; au lieu du choix, vous avez la totalité. Qu'arrivet-il? Le grand artiste y perd. Le Café turc, les Enfants à la 30 fontaine, le Supplice des crochets et le Joseph de Decamps 494 eussent plus profité à sa gloire, tous quatre dans le grand salon. exposés avec les cent bons tableaux de cette année, que ses vingt toiles perdues parmi trois mille œuvres, confondues dans six galeries. Par une étrange bizarrerie, depuis que la porte s'est 35 ouverte à tout le monde, on a beaucoup parlé des génies méconnus. Quand, douze années auparavant, la Courtisane de Ingres et celles de Sigalon, 195 la Méduse de Géricault. 196 le Massacre de Scio de Delacroix, le Baptême de Henri IV par

Eugène Devéria, 497 admis par des célébrités taxées de jalousie, apprenaient au monde, malgré les dénégations de la critique, l'existence de palettes jeunes et ardentes, il ne s'élevait aucune plainte. Maintenant que le moindre gâcheur de toile peut envoyer son œuvre, il n'est question que de gens incompris. Là où il n'y a plus de jugement, il n'y a plus de chose jugée. Quoi que fassent les artistes, ils reviendront à l'examen qui recommande leurs œuvres aux admirations de la foule pour laquelle ils travaillent. Sans le choix de l'Académie, 498 il n'y aura plus de Salon, et sans Salon l'art peut périr.

Depuis que le livret est devenu un gros livre, il s'y produit bien des noms qui restent dans leur obscurité, malgré la liste de dix ou douze tableaux qui les accompagne. Parmi ces noms, le plus inconnu peut-être est celui d'un artiste nommé Pierre Grassou, venu de Fougères, appelé plus simplement Fougères 15 dans le monde artiste, qui tient aujourd'hui beaucoup de place au soleil, et qui suggère les amères réflexions par lesquelles commence l'esquisse de sa vie, applicable à quelques autres

individus de la tribu des artistes.

En 1832, Fougères demeurait rue de Navarin, au quatrième 20 étage d'une de ces maisons étroites et hautes qui ressemblent à l'obélisque de Luxor, 499 qui ont une allée, un petit escalier obscur à tournants dangereux, qui ne comportent pas plus de trois fenêtres à chaque étage, et à l'intérieur desquelles se trouve une cour, on, pour parler plus exactement, un puits 25 carré. Au-dessus des trois ou quatre pièces de l'appartement occupé par Grassou de Fougères s'étendait son atelier, qui regardait sur Montmartre. L'atelier peint en fond de briques, le carreau soigneusement mis en couleur brune et frotté, chaque chaise munie d'un petit tapis bordé, le canapé, simple d'ailleurs, 30 mais propre comme celui de la chambre à coucher d'une épicière, là, tout dénotait la vie méticuleuse des petits esprits et le soin d'un homme pauvre. Il y avait une commode pour serrer les effets d'atelier, une table à déjeuner, un buffet, un secrétaire, enfin les ustensiles nécessaires aux peintres, tous 35 rangés et propres. Le poêle participait à ce système de soin hollandais, d'autant plus visible, que la lumière pure et peu changeante du nord inondait de son jour net et froid cette immense pièce. Fougères, simple peintre de genre, n'a pas

besoin des machines énormes qui ruinent les peintres d'histoire, il ne s'est jamais reconnu de facultés assez complètes pour aborder la haute peinture, il s'en tenait encore au chevalet. Au commencement du mois de décembre de cette année, époque à laquelle les bourgeois de Paris conçoivent périodiquement l'idée burlesque de perpétuer leur figure, déjà bien encombrante par elle-même. Pierre Grassou, levé de bonne heure, préparait sa palette, allumait son poêle, mangeait une flûte 500 trempée dans du lait, et attendait, pour travailler, que le dégel de ses carreaux laissât passer le jour. Il faisait sec et beau. 10 En ce moment, l'artiste, qui mangeait avec cet air patient et résigné qui dit tant de choses, reconnut le pas d'un homme qui avait eu sur sa vie l'influence que ces sortes de gens ont sur celle de presque tous les artistes, d'Élias Magus, un marchand de tableaux, l'usurier des toiles. En effet, Élias 15 Magus surprit le peintre au moment où, dans cet atelier si propre, il allait se mettre à l'ouvrage.

- Comment vous va, vieux coquin? lui dit le peintre.

Fougères avait eu la croix, Élias lui achetait ses tableaux deux ou trois cents francs, il se donnait des airs très-artistes. 20

— Le commerce va mal, répondit Élias. Vous avez tous des prétentions, vous parlez maintenant de deux cents francs dès que vous avez mis pour six sous de couleur sur une toile . . . Mais vous êtes un brave garçon, vous! Vous êtes un homme d'ordre, et je viens vous apporter une bonne affaire.

- Timeo Danaos et dona ferentes, 501 dit Fougères. Savez-

vous le latin?

-- Non.

— Eh bien, cela veut dire que les Grecs ne proposent pas de bonnes affaires aux Troyens sans y gagner quelque chose. 30 Autrefois, ils disaient: "Prenez mon cheval!" Aujourd'hui, nous disons: "Prenez mon ours. . . ." Que voulez-vous! Ulysse-Lagingeole-Élias Magus?

Ces paroles donnent la mesure de la douceur et de l'esprit avec lesquels Fougères employait ce que les peintres appellent 35

les charges d'atelier.

— Je ne dis pas que vous ne me ferez pas deux tableaux gratis.

-Oh! oh!

- Je vous laisse le maître, je ne les demande pas. Vous êtes un honnête artiste.
  - Au fait?
  - Eh bien, j'amène un père, une mère et une fille unique.
  - Tous uniques?

— Ma foi, oui! . . . et dont les portraits sont à faire. Ces bourgeois, fous des arts, n'ont jamais osé s'aventurer dans un atelier. La fille a une dot de cent mille francs. Vous pouvez bien peindre ces gens-là. Ce sera peut-être pour vous des portraits de famille.

Ce vieux bois d'Allemagne, qui passe pour un homme et qui se nomme Élias Magus, s'interrompit pour rire d'un rire sec dont les éclats épouvantèrent le peintre. Il crut entendre

Méphistophélès parlant mariage.

— Les portraits sont payés cinq cents francs pièce, vous 15 pouvez me faire trois tableaux.

- Mais-z-oui, dit gaiement Fougères.

- Et, si vous épousez la fille, vous ne m'oublierez pas.

— Me marier, moi! s'écria Pierre Grassou, moi qui ai l'habitude de coucher tout seul, de me lever de bon matin, qui 20 ai ma vie arrangée . . .

- Cent mille francs, dit Magus, et une fille douce, pleine

de tons dorés comme un vrai Titien!

- Quelle est la position de ces gens-là?
- Anciens négociants; pour le moment, aimant les arts, 25 ayant maison de campagne à Ville-d'Avray, 502 et dix ou douze mille livres de rente.
  - -Quel commerce ont-ils fait?
  - Les bouteilles.
- Ne dites pas ce mot, il me semble entendre couper des 30 bouchons, et mes dents s'agacent . . .
  - Faut-il les amener?
- Trois portraits, je les mettrai au Salon, je pourrai me lancer dans le portrait, . . . eh bien, oui.

Le vieil Élias descendit pour aller chercher la famille 35 Vervelle.

Pour savoir à quel point la proposition allait agir sur le peintre, et quel effet devaient produire sur lui les sieur et dame Vervelle ornés de leur fille unique, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Pierre Grassou de

Fougères.

Élève, Fougères avait étudié le dessin chez Servin,508 qui passait dans le monde académique pour un grand dessinateur. Après, il était allé chez Schinner y surprendre les secrets de cette puissante et magnifique couleur qui distingue ce maître. Le maître, les élèves, tout v avait été discret, Pierre n'y avait rien surpris. De là, Fougères avait passé dans l'atelier de Sommervieux, pour se familiariser avec cette partie de l'art nommée la composition, mais la composition fut 10 sauvage et farouche pour lui. Puis il avait essayé d'arracher à Granet, à Drolling, le mystère de leurs effets d'intérieurs. Ces deux maîtres ne s'étaient rien laissé dérober. Enfin. Fougères avait terminé son éducation chez Duval-Lecamus. Durant ces études et ces différentes transforma- 15 tions. Fougères eut des mœurs tranquilles et rangées qui fournissaient matière aux railleries des différents ateliers où il séjournait; mais partout il désarma ses camarades par sa modestie, par une patience et une douceur d'agneau. Les maîtres n'eurent aucune sympathie pour ce brave garçon; les maîtres 20 aiment les sujets brillants, les esprits excentriques, drolatiques, fougueux, ou sombres et profondément réfléchis qui dénotent un talent futur. Tout en Fougères annonçait la médiocrité. Son surnom de Fougères, celui du peintre dans la pièce de Fabre d'Églantine, 504 fut la source de mille avanies; mais, 25 par la force des choses, il accepta le nom de la ville où il avait vu le jour.

Grassou de Fougères ressemblait à son nom. Grassouillet et d'une taille médiocre, il avait le teint fade, les yeux bruns,
les cheveux noirs, le nez en trompette, une bouche assez large 30
et les oreilles longues. Son air doux, passif et résigné relevait
peu ces traits principaux de sa physionomie pleine de santé,
mais sans action. Il ne devait être tourmenté ni par cette
abondance de sang, ni par cette violence de pensée, ni par
cette verve comique auxquelles se reconnaissent les grands 35
artistes. Ce jeune homme, né pour être un vertueux bourgeois,
venu de son pays pour être commis chez un marchand de
couleurs, originaire de Mayenne et parent éloigné des d'Orgemont, s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue

le caractère breton. Ce qu'il souffrit, la manière dont il vécut pendant le temps de ses études, Dieu seul le sait. Il souffrit autant que souffrent les grands hommes quand ils sont traqués par la misère et chassés comme des bêtes fauves par la meute des gens médiocres et par la troupe des vanités altérées de vengeance. Dès qu'il se crut de force à voler de ces propres ailes. Fougères prit un atelier en haut de la rue des Martyrs, où il avait commencé à piocher. Il fit son début en 1819. Le premier tableau qu'il présenta au jury pour l'Exposition du Louvre représentait une Noce de village, assez péniblement 10 copiée d'après le tableau de Greuze. 505 On refusa la toile. Quand Fougères apprit la fatale décision, il ne tomba point dans ces fureurs ou dans ces accès d'amour-propre épileptique auxquels s'adonnent les esprits superbes, et qui se terminent quelquefois par des cartels envoyés au directeur ou au secrétaire 15 du Musée, par des menaces d'assassinat. Fougères reprit tranquillement sa toile, l'enveloppa de son mouchoir, la rapporta dans son atelier en se jurant à lui-même de devenir un grand peintre. Il plaça sa toile sur son chevalet, et alla chez son ancien maître, un homme d'un immense talent, chez Schinner, 20 artiste doux et patient, et dont le succès avait été complet au dernier Salon; il le pria de venir critiquer l'œuvre rejetée. Le grand peintre quitta tout et vint. Quand le pauvre Fougères l'eut mis face à face avec l'œuvre, Schinner, au premier coup d'œil, serra la main de Fougères. 25

— Tu es un brave garçon, tu as un cœur d'or, il ne faut pas te tromper. Écoute, tu tiens toutes les promesses que tu faisais à l'atelier. Quand on trouve ces choses-là au bout de sa brosse, mon bon Fougères, il vaut mieux laisser ses couleurs chez Brullon, et ne pas voler la toile aux autres. 30 Rentre de bonne heure, mets un bonnet de coton, couche-toi sur les neuf heures; va la matin, à dix heures, à quelque bureau où tu demanderas une place, et quitte les arts.

— Mon ami, dit Fougères, ma toile a déjà été condamnée, et ce n'est pas l'arrêt que je demande, mais les motifs.

— Eh bien, tu fais gris et sombre, tu vois la nature à travers un crêpe; ton dessin est lourd, empâté; ta composition est un pastiche de Greuze, qui ne rachetait ses défauts que par les qualités qui te manquent.

En détaillant les fautes du tableau, Schinner vit sur la figure de Fougères une si profonde expression de tristesse, qu'il l'emmena dîner et tâcha de le consoler. Le lendemain, dès sept heures, Fougères, à son chevalet, retravaillait le tableau condamné; il en réchauffait la couleur, il y faisait les corrections indiquées par Schinner, il replâtrait ses figures. Puis, dégoûté de son rhabillage, il le porta chez Élias Magus. Élias Magus, espèce de Hollando-Belge-Flamand, avait trois raisons d'être ce qu'il devint : avare et riche. Venu de Bordeaux, il débutait alors à Paris, brocantait des tableaux et demeurait sur 10 le boulevard Bonne-Nouvelle. Fougères, qui comptait sur sa palette pour aller chez le boulanger, mangea très-intrépidement du pain et des noix, ou du pain et du lait, ou du pain et des cerises, ou du pain et du fromage, selon les saisons. Élias Magus, à qui Pierre offrit sa première toile, la guigna 15 longtemps, puis il en donna quinze francs.

- Avec quinze francs de recette par an et mille francs de dépense, dit Fougères en souriant, on va vite et loin . . .

Élias Magus fit un geste, il se mordit les pouces en pensant qu'il aurait pu avoir le tableau pour cent sous. Pendant 20 quelques jours, tous les matins, Fougères descendit de la rue des Martyrs, se cacha dans la foule sur le boulevard opposé à celui où était la boutique de Magus, et son œil plongeait sur son tableau, qui n'attirait point les regards des passants. Vers la fin de la semaine, le tableau disparut. Fougères remonta le 25 boulevard, se dirigea vers la boutique du brocanteur, il eut l'air de flâner. Le juif était sur sa porte.

- Eh bien, vous avez vendu mon tableau?

— Le voici, dit Magus, j'y mets une bordure pour pouvoir l'offrir à quelqu'un qui croira se connaître en peinture.

30

Fougères n'osa plus revenir sur le boulevard. Il entreprit un nouveau tableau; il resta deux mois à le lécher en faisant des repas de souris et se donnant un mal de galérien.

Un soir, il alla jusque sur le boulevard, ses pieds le portèrent fatalement jusqu'à la boutique de Magus, il ne vit son tableau 35 nulle part.

- J'ai vendu votre tableau, dit le marchand à l'artiste.
- Et combien?
- Je suis rentré dans mes fonds avec un petit intérêt

Faites-moi des intérieurs flamands, une Leçon d'anatomie, un

paysage, je vous les payerai, dit Élias.

Fougères aurait serré Magus dans ses bras, il le regardait comme un père. Il revint, la joie au cœur: le grand peintre Schinner s'était donc trompé! Dans cette immense ville de Paris, il se trouvait des cœurs qui battaient à l'unisson de celui de Grassou, son talent était compris et apprécié. Le pauvre garçon à vingt-sept ans, avait l'innocence d'un jeune homme de seize ans. Un autre, un de ces artistes défiants et farouches, aurait remarqué l'air diabolique d'Élias Magus, il 10 eût observé le frétillement des poils de sa barbe, l'ironie de sa moustache, le mouvement de ses épaules, qui annonçaient le contentement du juif de Walter Scott fourbant un chrétien. Fougères se promena sur les boulevards dans une joie qui donnait à sa figure une expression fière. Il ressemblait à un 15 lycéen qui protège une femme. Il rencontra Joseph Bridau, l'un de ses camarades, un de ces talents excentriques destinés à la gloire et au malheur. Joseph Bridau, qui avait quelques sous dans sa poche, selon son expression, emmena Fougères à l'Opéra. Fougères ne vit pas le ballet, il n'entendit pas la 20 musique; il concevait des tableaux, il peignait. Il quitta Joseph au milieu de la soirée, il courut chez lui faire des esquisses à la lampe, il inventa trente tableaux pleins de réminiscences, il se crut un homme de génie. Dès le lendemain, il acheta des couleurs, des toiles de plusieurs dimensions; 25 il installa du pain, du fromage sur sa table, il mit de l'eau dans une cruche, il fit une provision de bois pour son poêle; puis, selon l'expression des ateliers, il piocha ses tableaux; il eut quelques modèles, et Magus lui prêta des étoffes. Après deux mois de reclusion, le Breton avait fini quatre tableaux. Il 30 redemanda les conseils de Schinner, auguel il adjoignit Joseph Bridau. Les deux peintres virent dans ces toiles une servile imitation des paysages hollandais, des intérieurs de Metzu, 508 et dans la quatrième une copie de la Leçon d'anatomie de Rembrandt.

- Toujours des pastiches, dit Schinner. Ah! Fougères aura de la peine à être original.

- Tu devrais faire autre chose que de la peinture, dit Bridau.

-Quoi? dit Fougères.

- Jette-toi dans la littérature.

Fougères baissa la tête à la façon des brebis quand il pleut. Puis il demanda, il obtint encore des conseils utiles, et retoucha ses tableaux avant de les porter à Élias. Élias paya chaque toile vingt-cinq francs. A ce prix, Fougères n'y gagnait rien, mais il ne perdait pas, eu égard à sa sobriété. Il fit quelques promenades, pour voir ce que devenaient ses tableaux, et eut une singulière hallucination. Ses toiles si peignées, si nettes, qui avaient la dureté de la tôle et le luisant des peintures sur 10 porcelaine, étaient comme couvertes d'un brouillard, elles ressemblaient à de vieux tableaux. Élias venait de sortir, Fougères ne put obtenir aucun renseignement sur ce phénomène. Il crut avoir mal vu. Le peintre rentra dans son atelier y faire de nouvelles vieilles toiles. Après sept ans de 15 travaux continus, Fougères parvint à composer, à exécuter des tableaux passables. Il faisait aussi bien que tous les artistes du second ordre. Élias achetait, vendait tous les tableaux du pauvre Breton, qui gagnait péniblement une centaine de louis par an et ne dépensait pas plus de douze cents 20

A l'Exposition de 1829, Léon de Lora, Schinner et Bridau. qui tous trois occupaient une grande place et se trouvaient à la tête du mouvement dans les arts, furent pris de pitié pour la persistance, pour la pauvreté de leur vieux camarade; et 25 ils firent admettre à l'Exposition, dans le grand salon, un tableau de Fougères. Ce tableau, puissant d'intérêt, qui tenait de Vigneron 507 pour le sentiment et du premier faire de Dubufe 508 pour l'exécution, représentait un jeune homme à qui, dans l'intérieur d'une prison, l'on rasait les cheveux à la 20 nuque. D'un côté un prêtre, de l'autre une vieille et une jeune femme en pleurs. Un greffier lisait un papier timbré. Sur une méchante table se voyait un repas auquel personne n'avait touché. Le jour venait à travers les barreaux d'une fenètre élevée. Il y avait de quoi faire frémir les bourgeois, 35 et les bourgeois frémissaient. Fougères s'était inspiré tout bonnement du chef-d'œuvre de Gérard Dow: 509 il avait retourné le groupe de la Femme hydropique vers la fenêtre, au lieu de le présenter de face. Il avait remplacé la mourante

par le condamné: même pâleur, même regard, même appel à Dieu. Au lieu du médecin flamand, il avait peint la froide et officielle figure du greffier vêtu de noir; mais il avait ajouté une vieille femme auprès de la jeune fille de Gérard Dow. Enfin, la figure cruellement bonasse du bourreau dominait ce groupe. Ce plagiat, très-habilement déguisé, ne fut point connu.

Le livret contenait ceci:

510. GRASSOU DE FOUGÈRES (PIERRE), rue de Navarin, 2.

La Toilette d'un chouan, condamné à mort en 1809.

Quoique médiocre, le tableau eut un prodigieux succès, car il rappelait l'affaire des chauffeurs de Mortagne. La foule 10 se forma tous les jours devant la toile à la mode, et Charles X s'y arrêta. MADAME, instruite de la vie patiente de ce pauvre Breton, s'enthousiasma pour lui. Le duc d'Orléans marchanda la toile. Les ecclésiastiques dirent à madame la dauphine que le sujet était plein de bonnes pensées; il y régnait, 15 en effet, un air religieux très-satisfaisant. Monseigneur le dauphin admira la poussière des carreaux, une grosse lourde faute, car Fougères avait répandu des teintes verdâtres qui annoncaient de l'humidité au bas des murs. MADAME acheta le tableau mille francs, le dauphin en commanda un autre. 20 Charles X donna la croix au fils du paysan qui s'était jadis battu pour la cause royale en 1799. Joseph Bridau, le grand peintre, ne fut pas décoré. Le ministre de l'intérieur commanda deux tableaux d'église à Fougères. Ce Salon fut pour Pierre Grassou toute sa fortune, sa gloire, son avenir, sa vie. 25 Inventer, en toute chose, c'est vouloir mourir à petit feu; copier, c'est vivre. Après avoir enfin découvert un filon plein d'or, Grassou de Fougères pratiqua la partie de cette cruelle maxime à laquelle la société doit ces infâmes médiocrités chargées d'élire aujourd'hui les supériorités dans toutes les 30 classes sociales, mais qui naturellement s'élisent elles-mêmes, et font une guerre acharnée aux vrais talents. Le principe de l'élection, appliqué à tout, est faux; la France en reviendra.

Néanmoins, la modestie, la simplicité, la surprise du bon et doux Fougères, firent taire les récriminations et l'envie. D'ailleurs, il eut pour lui les Grassous parvenus, solidaires des Grassous à venir. Quelques gens émus par l'énergie d'un homme que rien n'avait découragé, parlaient du Dominiquin, 510 et disaient: "Il faut récompenser la volonté dans les arts! Grassou n'a pas volé son succès! voilà dix ans qu'il pioche, pauvre bonhomme!" Cette exclamation de Pauvre bonhomme! était pour la moitié dans les adhésions et les félicitations que recevait le peintre. La pitié élève autant de médiocrités 10 que l'envie rabaisse de grands artistes. Les journaux n'avaient pas épargné les critiques, mais le chevalier Fougères les digéra comme il digérait les conseils de ses amis, avec une patience angélique. Riche alors d'une quinzaine de mille francs bien péniblement gagnés, il meubla son appartement et son atelier re rue de Navarin, il y fit le tableau demandé par monseigneur le dauphin, et les deux tableaux d'église commandés par le ministère, à jour fixe, avec une régularité désespérante pour la caisse du ministère, habituée à d'autres façons. Mais admirez le bonheur des gens qui ont de l'ordre! S'il avait tardé, 20 Grassou, surpris par la révolution de juillet, n'eût pas été payé. A trente-sept ans, Fougères avait fabriqué pour Élias Magus environ deux cents tableaux complètement inconnus, mais à l'aide desquels il était parvenu à cette manière satisfaisante, à ce point d'exécution qui fait hausser les épaules à l'artiste, et 25 que chérit la bourgeoisie. Fougères était cher à ses amis par une rectitude d'idées, par une sécurité de sentiments, une obligeance parfaite, une grande loyauté; s'ils n'avaient aucune estime pour la palette, ils aimaient l'homme qui la tenait.

 Quel malheur que Fougères ait le vice de la peinture! 30 se disaient ses camarades.

Néanmoins, Grassou donnait des conseils excellents, semblable à ces feuilletonistes incapables d'écrire un livre, et qui savent très-bien par où pèchent les livres; mais il y avait entre les critiques littéraires et Fougères une différence: il était 35 éminemment sensible aux beautés, il les reconnaissait, et ses conseils étaient empreints d'un sentiment de justice qui faisait accepter la justesse de ses remarques. Depuis la révolution de juillet, Fougères présentait à chaque Exposition une dizaine

de tableaux, parmi lesquels le jury en admettait quatre ou cinq. Il vivait avec la plus rigide économie, et tout son domestique consistait en une femme de ménage. Pour toute distraction. il visitait ses amis, il allait voir les objets, d'art, il se permettait quelques petits voyages en France, il projetait d'aller chercher des inspirations en Suisse. Ce détestable artiste était un excellent citoyen: il montait sa garde, allait aux revues, pavait son loyer et ses consommations avec l'exactitude la plus bourgeoise. Ayant vécu dans le travail et dans la misère, il n'avait jamais eu le temps d'aimer. Jusqu'alors garçon et pauvre, il 10 ne se souciait point de compliquer son existence si simple. Incapable d'inventer une manière d'augmenter sa fortune, il portait tous les trois mois chez son notaire, Cardot, ses économies et ses gains du trimestre. Quand le notaire avait à Grassou mille écus, il les plaçait par première hypothèque, 15 avec subrogation dans les droits de la femme, si l'emprunteur était marié, ou subrogation 511 dans les droits du vendeur, si l'emprunteur avait un prix à payer. Le notaire touchait lui-même les intérêts et les joignait aux remises partielles faites par Grassou de Fougères. Le peintre attendait le fortuné 20 moment où ses contrats arriveraient au chiffre imposant de deux mille francs de rente, pour se donner l'otium cum dignitate 512 de l'artiste et faire des tableaux, oh! mais des tableaux! enfin de vrais tableaux! des tableaux finis, chouettes, koxnoffs et chocnosoffs! 518 Son avenir, ses rêves de bonheur, le 25 superlatif de ses espérances, voulez-vous le savoir? c'était d'entrer à l'Institut et d'avoir la rosette des officiers de la Légion d'honneur! s'asseoir à côté de Schinner et de Léon de Lora! arriver à l'Académie avant Bridau! avoir une rosette à sa boutonnière! Quel rêve! Il n'y a que les gens médiocres 30 pour penser à tout.

En entendant le bruit de plusieurs pas dans l'escalier, Fougères se rehaussa le toupet, boutonna sa veste de velours vert-bouteille, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée un melon 514 dans les 35 ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille, vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques tintinnabulant. Le melon soufflait comme un marsouin, la citrouille marchait sur des navets, improprement appelés des jambes. Un vrai peintre

aurait fait ainsi la charge du petit marchand de bouteilles, et l'eût mis immédiatement à la porte en lui disant qu'il ne peignait pas les légumes. Fougères regarda la pratique sans rire, car M. Vervelle présentait un diamant de mille écus à sa chemise.

Fougères regarda Magus et dit: "Il y a gras!" 515 en em-

plovant un mot d'argot, alors à la mode dans les ateliers.

En entendant ce mot. M. Vervelle fronça les sourcils. Ce bourgeois attirait à lui une autre complication de légumes dans la personne de sa femme et de sa fille. La femme avait sur la figure un acajou répandu. 516 elle ressemblait à une noix de 10 coco surmontée d'une tête et serrée par une ceinture. Elle pivotait sur ses pieds; sa robe était jaune, à raies noires. Elle produisait orgueilleusement des mitaines extravagantes sur des mains enflées comme les gants d'une enseigne. Les plumes du convoi de première classe 517 flottaient sur un chapeau ex- 15 travasé. Des dentelles paraient des épaules aussi bombées par derrière que par devant: ainsi la forme sphérique du coco était parfaite. Les pieds, du genre de ceux que les peintres appellent des abatis, 518 étaient ornés d'un bourrelet de six lignes au-dessus du cuir verni des souliers. Comment les 20 pieds y étaient-ils entrés? on ne sait.

Suivait une jeune asperge, verte et jaune par sa robe, et qui montrait une petite tête couronnée d'une chevelure en bandeau, d'un jaune-carotte qu'un Romain eût adoré, des bras filamenteux, des taches de rousseur sur un teint assez blanc, 25 de grands yeux innocents, à cils blancs, peu de sourcils, un chapeau de paille d'Italie avec deux honnêtes coques de satin bordé d'un liséré de satin blanc, les mains vertueusement rouges, et les pieds de sa mère. Ces trois êtres avaient, en regardant l'atelier, un air de bonheur qui annonçait en eux 30 un respectable enthousiasme pour les arts.

- Et c'est vous, monsieur, qui allez faire nos ressemblances? dit le père en prenant un petit air crâne.

- Oui, monsieur, répondit Grassou.

- Vervelle, il a la croix, dit tout bas la femme à son mari 35 pendant que le peintre avait le dos tourné.

- Est-ce que j'aurais fait faire nos portraits par un artiste qui ne serait pas décoré? . . . répliqua l'ancien marchand de bouchons.

Élias Magus salua la famille Vervelle et sortit, Grassou l'accompagna jusque sur le palier.

— Il n'y a que vous pour pêcher de pareilles boules. 519

Cent mille francs de dot!Oui, mais quelle famille!

— Trois cent mille francs d'espérances, maison rue Boucherat, et maison de campagne à Ville-d'Avray.

- Boucherat, bouteilles, bouchons, bouchés, débouchés, dit

le peintre.

— Vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours, 10 dit Élias.

Cette idée entra dans la tête de Pierre Grassou, comme la lumière du matin avait éclaté dans sa mansarde. En disposant le père de la jeune personne, il lui trouva bonne mine et admira cette face pleine de tons violents. La mère et la 15 fille voltigèrent autour du peintre, en s'émerveillant de tous ses apprêts, il leur parut être un dieu. Cette visible adoration plut à Fougères. Le veau d'or jeta sur cette famille son reflet fantastique.

— Vous devez gagner un argent fou! mais vous le dépensez 20

comme vous le gagnez? dit la mère.

— Non, madame, répondit le peintre, je ne le dépense pas, je n'ai pas le moyen de m'amuser. Mon notaire place mon argent, il sait mon compte, une fois l'argent chez lui, je n'y pense plus.

— On me disait, à moi, s'écria le père Vervelle, que les

artistes étaient tous des paniers percés.

— Quel est votre notaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion? demanda madame Vervelle.

- Un brave garçon, tout rond, Cardot.

— Tiens, tiens, est-ce farce! dit Vervelle, Cardot est le nôtre.

- Ne vous dérangez pas! dit le peintre.

— Mais ne bouge donc pas, Anténor, dit la femme, tu ferais manquer monsieur, et, si tu le voyais travailler, tu 35 comprendrais.

— Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas appris les

arts? dit mademoiselle Vervelle à ses parents.

- Virginie, s'écria la mère, une jeune personne ne doit

pas apprendre certaines choses. Quand tu seras mariée, . . .

bien! mais, jusque-là, tiens-toi tranquille.

Pendant cette première séance, la famille Vervelle se familiarisa presque avec l'honnête artiste. Elle dut revenir deux jours après. En sortant, le père et la mère dirent à Virginie d'aller devant eux; mais, malgré la distance, elle entendit ces mots, dont le sens devait éveiller sa curiosité:

— Un homme décoré, . . . trente-sept ans, . . . un artiste qui a des commandes, qui place son argent chez notre notaire. Consultons Cardot . . . Hein, s'appeler madame de Fougères! 10 ... Ça n'a pas l'air d'être un méchant homme! ... Tu me diras, un commerçant? . . . mais un commerçant, tant qu'il n'est pas retiré, vous ne savez pas ce que peut devenir votre fille! tandis qu'un artiste économe. . . . Puis nous aimons les arts . . . Enfin! . . .

15

Pendant que la famille Vervelle le discutait, Pierre Grassou discutait la famille Vervelle. Il lui fut impossible de demeurer en paix dans son atelier, il se promena sur le boulevard, il y regardait les femmes rousses qui passaient! Il se faisait les plus étranges raisonnements; l'or était le plus beau des metaux, 20 la couleur jaune représentait l'or, les Romains aimaient les femmes rousses, et il devint Romain, etc. Après deux ans de mariage, quel homme s'occupe de la couleur de sa femme? La beauté passe, . . . mais la laideur reste! L'argent est la moitié du bonheur. Le soir, en se couchant, le peintre trouvait 25 déjà Virginie Vervelle charmante.

Ouand les trois Vervelle entrèrent le jour de la seconde séance, l'artiste les accueillit avec un aimable sourire. Le scélérat avait fait sa barbe, il avait mis du linge blanc; il s'était agréablement disposé les cheveux, il avait choisi un pantalon 30 fort avantageux et des pantoufles rouges à la poulaine. 520 La famille répondit par un sourire aussi flatteur que celui de l'artiste, Virginie devint de la couleur de ses cheveux, baissa tes yeux et détourna la tête, en regardant les études. Pierre Grassou trouva ces petites minauderies ravissantes. Virginie 35 avait de la grâce, elle ne tenait heureusement ni du père ni de la mère; mais de qui tenait-elle?

- Ah! j'y suis, se dit-il toujours, la mère aura eu un regard de son commerce.

15

Pendant la séance, il y eut des escarmouches entre la famille et le peintre, qui eut l'audace de trouver le père Vervelle spirituel. Cette flatterie fit entrer la famille au pas de charge dans le cœur de l'artiste, il donna l'un de ses croquis à Virginie et une esquisse à la mère.

- Pour rien? dirent-elles.

Pierre Grassou ne put s'empêcher de sourire.

- Il ne faut pas donner ainsi vos tableaux, c'est de l'argent. lui dit Vervelle.

A la troisième séance, le père Vervelle parla d'une belle 10 galerie de tableaux qu'il avait à sa campagne de Ville-d'Avray: des Rubens, des Gérard Dow, des Mieris, 521 des Terburg, des Rembrandt, un Titien, des Paul Potter, etc.

- M. Vervelle a fait des folies, dit fastueusement madame Vervelle, il a pour cent mille francs de tableaux.

- J'aime les arts, fit l'ancien marchand de bouteilles.

Ouand le portrait de madame Vervelle fut commencé, celui du mari était presque achevé. Alors, l'enthousiasme de la famille ne connaissait plus de bornes. Le notaire avait fait le plus grand éloge du peintre: Pierre Grassou était à ses 20 yeux le plus honnête garçon de la terre, un des artistes les plus rangés, qui d'ailleurs avait amassé trente-six mille francs: ses jours de misère étaient passés, il allait par dix mille francs chaque année, il capitalisait les intérêts; enfin, il était incapable de rendre une femme malheureuse. Cette dernière phrase fut 25 d'un poids énorme dans la balance. Les amis des Vervelle n'entendaient plus parler que du célèbre Fougères. Le jour où Fougères entama le portrait de Virginie, il était in petto 522 déjà le gendre de la famille Vervelle. Les trois Vervelle fleurissaient dans cet atelier, qu'ils s'habituaient à considérer 30 comme une de leurs résidences: il y avait pour eux un inexplicable attrait dans ce local propre, soigné, gentil, artiste. Abyssus abyssum, 528 le bourgeois attire le bourgeois. Vers la fin de la séance, l'escalier fut agité, la porte fut brutalement ouverte, et entra Joseph Bridau: il était à la tempête, il avait35 les cheveux au vent; il montra sa grande figure ravagée, jeta partout les éclairs de son regard, tourna tout autour de l'atelier et revint à Grassou brusquement, en ramassant sa redingote sur la région gastrique, et tâchant, mais en vain,

de la boutonner, le bouton s'étant évadé de sa capsule de

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

- Ah!
- Les anglais sont après moi . . . Tiens, tu peins ces 5 choses-là?
  - Tais-toi donc!
  - -- Ah! oui . . .

La famille Vervelle, superlativement choquée par cette étrange apparition, passa de son rouge ordinaire au rouge- 10 cerise des feux violents.

- Ça rapporte! reprit Joseph. Y a-t-il aubert en fouillouse? 524
  - Te faut-il beaucoup?
- Un billet de cinq cents . . . J'ai après moi un de ces 15 négociants de la nature des dogues, qui, une fois qu'ils ont mordu, ne lâchent plus qu'ils n'aient le morceau. Quelle race!

- Je vais t'écrire un mot pour mon notaire . . .

- Tu as donc un notaire?

-- Oui.

20 - Ça m'explique alors pourquoi tu fais encore les joues avec des tons roses, excellents pour une enseigne de parfumeur!

Grassou ne put s'empêcher de rougir, Virginie posait.

- Aborde donc la nature comme elle est! dit le grand 25 peintre en continuant. Mademoiselle est rousse. Eh bien, est-ce un péché mortel? Tout est magnifique en peinture. Metsmoi du cinabre sur ta palette, réchauffe-moi ces joues-là. piques-y leurs petites taches brunes, beurre-moi 525 cela! Veuxtu avoir plus d'esprit que la nature?

- Tiens, dit Fougères, prends ma place pendant que je

30

vais écrire.

Vervelle roula jusqu'à la table et s'approcha de l'oreille de Grassou.

— Mais ce pacant-là 526 va tout gâter, dit le marchand.

- S'il voulait faire le portrait de votre Virginie, il vaudrait mille fois le mien, répondit Fougères indigné.

En entendant ce mot, le bourgeois opéra doucement sa retraite vers sa femme stupéfaite de l'invasion de la bête

15

féroce, et assez peu rassurée de la voir coopérant au portrait de sa fille.

— Tiens, suis ces indications, dit Bridau en rendant la palette et prenant le billet. Je ne te remercie pas . . . Je puis retourner au château de d'Arthez, à qui je peins une salle à manger et où Léon de Lora fait les dessus de portes, des chefs-d'œuvre. Viens nous voir!

Il s'en alla sans saluer, tant il en avait assez d'avoir regardé Virginie.

- Qui est cet homme? demanda madame Vervelle.

- Un grand artiste, répondit Grassou.

Un moment de silence.

— Êtes-vous bien sûr, dit Virginie, qu'il n'a pas porté malheur à mon portrait? . . . Il m'a effrayée.

- Il n'y a fait que du bien, répondit Grassou.

— Si c'est un grand artiste, j'aime mieux un grand artiste qui vous ressemble, dit madame Vervelle.

— Ah! maman, monsieur est un bien plus grand peintre, il me fera tout entière, fit observer Virginie.

Les allures du génie avaient ébouriffé ces bourgeois si 20 rangés.

On entrait dans cette phase d'automne si agréablement nommée l'été de la Saint-Martin. <sup>527</sup> Ce fut avec la timidité du néophyte en présence d'un homme de génie que Vervelle risqua une invitation de venir à sa maison de campagne 25 dimanche prochain: il savait combien peu d'attrait une famille

bourgeoise offrait à un artiste.

— Vous autres, dit-il, il vous faut des émotions! des grands spectacles et des gens d'esprit . . . Mais il y aura de bons vins, et je compte sur ma galerie pour vous compenser l'ennui 30 qu'un artiste comme vous pourra éprouver parmi des négociants.

Cette idolâtrie, qui caressait exclusivement son amourpropre, charma le pauvre Pierre Grassou, si peu accoutumé à recevoir de tels compliments. L'honnête artiste, cette infâme 35 médiocrité, ce cœur d'or, cette loyale vie, ce stupide dessinateur, ce brave garçon, décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur, se mit sous les armes pour aller jouir des derniers beaux jours de l'année, à Ville-d'Avray. Le peintre vint modestement

par la voiture publique, et ne put s'empêcher d'admirer le beau pavillon du marchand de bouteilles, jeté au milieu d'un parc de cinq arpents, au sommet de Ville-d'Avray, au plus beau point de vue. Épouser Virginie, c'était avoir cette belle villa quelque jour! Il fut reçu par les Vervelle avec un enthousiasme, une joie, une bonhomie, une franche bêtise bourgeoise qui le confondirent. Ce fut un jour de triomphe. On promena le futur dans les allées couleur nankin 528 qui avaient été ratissées comme elles devaient l'être pour un grand homme. Les arbres eux-mêmes avaient un air peigné, les gazons étaient fauchés. 10 L'air pur de la campagne amenait des odeurs de cuisine infiniment réjouissantes. Tout, dans la maison, disait: "Nous avons un grand artiste!" Le petit père Vervelle roulait comme une pomme dans son parc, la fille serpentait comme une anguille, et la mère suivait d'un pas noble et digne. Ces trois êtres ne 15 lâchèrent pas Grassou pendant sept heures. Après le dîner, dont la durée égala la somptuosité, M. et madame Vervelle arrivèrent à leur grand coup de théâtre, à l'ouverture de la galerie illuminée par des lampes à effets calculés. Trois voisins, anciens commerçants, un oncle à succession, 529 mandés 20 pour l'ovation au grand artiste, une vieille demoiselle Vervelle et les convives suivirent Grassou dans la galerie, assez curieux d'avoir son opinion sur la fameuse collection du petit père Vervelle, qui les assommait de la valeur fabuleuse de ses tableaux. Le marchand de bouteilles semblait avoir voulu 25 lutter avec le roi Louis-Philippe et les galeries de Versailles. Les tableaux, magnifiquement encadrés, avaient des étiquettes où se lisait, en lettres noires sur fond d'or:

## RUBENS

Danse de faunes et de nymphes.

# REMBRANDT

Intérieur d'une salle de dissection. Le docteur Tromp faisant sa leçon à ses élèves.

Il y avait cent cinquante tableaux, tous vernis, époussetés; quelques-uns étaient couverts de rideaux verts qui ne se tiraient 30

15

pas en présence des jeunes personnes. L'artiste resta les bras cassés, <sup>530</sup> la bouche béante, sans parole sur les lèvres, en reconnaissant la moitié de ses tableaux dans cette galerie: il était Rubens, Paul Potter, <sup>531</sup> Mieris, Metzu, Gérard Dow! . . . Il était à lui seul vingt grands maîtres!

- Qu'avez-vous? vous pâlissez!

- Ma fille, un verre d'eau! s'écria la mère Vervelle.

Le peintre prit le père Vervelle par le bouton de son habit et l'emmena dans un coin, sous prétexte de voir un Murillo.<sup>532</sup> Les tableaux espagnols étaient alors à la mode.

- Vous avez acheté vos tableaux chez Élie Magus? lui

dit-il.

— Oui . . . tous originaux!

- Entre nous, combien vous a-t-il vendu ceux que je vais vous désigner?

Tous deux, ils firent le tour de la galerie. Les convives furent émerveillés du sérieux avec lequel l'artiste procédait, en compagnie de son hôte, à l'examen des chefs-d'œuvre.

Trois mille francs! dit à voix basse Vervelle en arrivant

au dernier; mais je dis quarante mille francs!

— Quarante mille francs un Titien? reprit à haute voix l'artiste, mais ce serait pour rien!

— Quand je vous le disais, j'ai pour cent mille écus de tableaux! s'écria Vervelle.

— J'ai fait tous ces tableaux-là, lui dit à l'oreille Pierre 25 Grassou, je ne les ai pas vendus tous ensemble plus de dix mille francs. . . .

— Prouvez-le-moi, répliqua le marchand de bouteilles, et je double la dot de ma fille, car alors vous êtes Rubens, Rembrandt, Terburg, Titien! . . .

— Et Magus est un fameux marchand de tableaux! dit le peintre, qui s'expliqua l'air vieux de ses tableaux et l'utilité

des sujets que lui demandait le brocanteur.

Loin de perdre dans l'estime de son admirateur, M. de Fougères, car la famille persistait à nommer ainsi Pierre 35 Grassou, grandit si bien, qu'il fit gratis les portraits de la famille, et les offrit naturellement à son beau-père, à sa bellemère et à sa femme.

Aujourd'hui, Pierre Grassou, qui ne manque pas une seule

Exposition, passe, dans le monde bourgeois, pour un bon peintre de portrait. Il gagne une douzaine de mille francs par an, et gâte pour cinq cents francs de toiles. Sa femme a eu six mille francs de rente en dot; il vit avec son beaupère et sa belle-mère. Les Vervelle et les Grassou, qui s'entendent à merveille, ont voiture et sont les plus heureuses gens du monde. Pierre Grassou ne sort pas d'un cercle bourgeois où il est considéré comme un des plus grands artistes de l'époque. Il ne se dessine pas un portrait de famille, entre la barrière du Trône et la rue du Temple, qui ne se fasse chez ce grand 10 peintre, qui ne se paye au moins cinq cents francs. La grande raison des bourgeois pour employer cet artiste est celle-ci: "Dites-en ce que vous voudrez, il place vingt mille francs par an chez son notaire!" Comme Grassou s'est très-bien montré dans les émeutes du 12 mai,588 il a été nommé officier de la 15 Légion d'honneur. Il est chef de bataillon dans la garde nationale. Le Musée de Versailles n'a pas pu se dispenser de commander une Bataille 534 à un si excellent citoyen, qui s'est promené partout dans Paris afin de rencontrer ses anciens camarades et de leur dire d'un air dégagé: 20

- Le roi m'a donné une Bataille à faire!

Madame de Fougères adore son mari, à qui elle a donné deux enfants. Ce peintre, bon père et bon époux, ne peut cependant pas ôter de son cœur une fatale pensée: les artistes se moquent de lui, son nom est un terme de mépris dans les 25 ateliers, les feuilletons ne s'occupent pas de ses ouvrages. Mais il travaille toujours, et il se porte à l'Académie, où il entrera. Puis, vengeance qui lui dilate le cœur! il achète des tableaux aux peintres célèbres quand ils sont gênés, et il remplace les croûtes de la galerie de Ville-d'Avray par de vrais chefs-30 d'œuvre . . . qui ne sont pas de lui.

On connaît des médiocrités plus taquines et plus méchantes que celle de Pierre Grassou, qui, d'ailleurs, est d'une bien-

faisance anonyme et d'une obligeance parfaite.

(1839.)

## ZOLA -

(1840-1903)

## LE ROMAN EXPÉRIMENTAL

Le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis, l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. C'est presque toujours ici une expérience "pour voir," comme l'appelle Claude Bernard. Le romancier to part à la recherche d'une vérité. . . . Le problème est de savoir ce que telle passion, agissant dans tel milieu et dans telles circonstances, produira au point de vue de l'individu et de la société: et un roman expérimental . . . est simplement le procès-verbal de l'expérience, que le romancier répète sous 15 les veux du public. En somme, toute l'opération consiste à prendre les faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits, en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature. Au bout, il v a la connaissance de l'homme, la con- 20 naissance scientifique, dans son action individuelle et sociale. ... Le roman naturaliste est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme, en s'aidant de l'observation.

(1880.)

25

FLAUBERT -

(1821-1880)

#### UN CŒUR SIMPLE

Ι

Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envièrent à Mme. Aubain sa servante Félicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse,—

qui cependant n'était pas une personne agréable.

Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au 5 commencement de 1809, en lui laissant deux enfants très jeunes avec une quantité de dettes. Alors elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Toucques et la ferme de Geffosses, dont les rentes montaient à 5,000 francs tout au plus, et elle quitta sa maison de Saint-Melaine pour en habiter une autre 10 moins dispendieuse, ayant appartenu à ses ancêtres et placée derrière les halles.

Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. 15 Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où Mme. Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. 20 Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta;—et tout l'appartement sentait un peu le moisi, car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de "Madame", très grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de "Monsieur" en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants, sans matelas. Puis 30 venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d'étude; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous 35 des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne, au second étage, éclairait la chambre de Félicité, ayant vue sur les prairies.

IO

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption; puis, le diner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, — un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un

tablier à bavette, comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, 15 on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge; — et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

II

Elle avait eu, comme une autre, son histoire d'amour.

Son père, un maçon, s'était tué en tombant d'un échafaudage. Puis sa mère mourut, ses sœurs se dispersèrent; un fermier la recueillit, et l'employa toute petite à garder les vaches dans la campagne. Elle grelottait sous des haillons, buvait à plat ventre l'eau des mares, à propos de rien était 25 battue, et finalement fut chassée pour un vol de trente sols, qu'elle n'avait pas commis. Elle entra dans une autre ferme, y devint fille de basse-cour, et, comme elle plaisait aux patrons, ses camarades la jalousaient.

Uu soir du mois d'août (elle avait alors dix-huit ans), ils 30 l'entraînèrent à l'assemblée de Colleville. Tout de suite elle fut étourdie, stupéfaite par le tapage des ménétriers, les lumières dans les arbres, la bigarrure des costumes, les dentelles, les croix d'or, cette masse de monde sautant à la fois. Elle se tenait à l'écart modestement, quand un jeune 35 homme d'apparence cossue, et qui fumait sa pipe les deux coudes sur le timon d'un banneau, vint l'inviter à la danse.

Il lui paya du cidre, de la galette, un foulard, et offrit de la reconduire. . . .

Un autre soir, sur la route de Beaumont, elle voulut dépasser un grand chariot de foin qui avançait lentement, et en frôlant les roues elle reconnut Théodore. . . .

Aussitôt il parla des récoltes et des notables de la commune, car son père avait abandonné Colleville pour la ferme des Écots, de sorte que maintenant ils se trouvaient voisins. -"Ah!" dit-elle. Il ajouta qu'on désirait l'établir. Du reste, il n'était pas pressé, et attendait une femme à son goût. Elle 10 baissa la tête. Alors il lui demanda si elle pensait au mariage. Elle reprit, en souriant, que c'était mal de se moquer. — "Mais non, je vous jure!" et du bras gauche il lui entoura la taille; elle marchait soutenue par son étreinte; ils se ralentirent. Le vent était mou, les étoiles brillaient, l'énorme charretée de 15 foin oscillait devant eux; et les quatre chevaux, en traînant leurs pas, soulevaient de la poussière. Puis, sans commandement, ils tournèrent à droite. Il l'embrassa encore une fois. Elle disparut dans l'ombre.

Théodore, la semaine suivante, en obtint des rendez-20 vous.

Ils se rencontraient au fond des cours, derrière un mur, sous un arbre isolé. Elle n'était pas innocente à la manière des demoiselles, . . . mais la raison et l'instinct de l'honneur l'empêchèrent de faillir. Cette résistance exaspéra l'amour 25 de Théodore, si bien que pour le satisfaire (ou naïvement peut-être) il proposa de l'épouser. Elle hésitait à le croire. Il fit de grands serments.

Bientôt il avoua quelque chose de fâcheux: ses parents, l'année dernière, lui avaient acheté un homme; mais d'un jour 30 à l'autre on pourrait le reprendre; l'idée de servir l'effravait. Cette couardise fut pour Félicité une preuve de tendresse : la sienne en redoubla. Elle s'échappait la nuit, et, parvenue au rendez-vous, Théodore la torturait avec ses inquiétudes et ses instances.

Enfin, il annonça qu'il irait lui-même à la Préfecture prendre des informations et les apporterait dimanche prochain. entre onze heures et minuit.

35

Le moment arrivé, elle courut vers l'amoureux.

A sa place, elle trouva un de ses amis.

Il lui apprit qu'elle ne devait plus le revoir. Pour se garantir de la conscription, Théodore avait épousé une vieille

femme très riche, Mme. Lehoussais, de Toucques.

Ce fut un chagrin désordonné. Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant. Puis elle revint à la ferme, déclara son intention d'en partir; et, au bout du mois, ayant recu ses comptes, elle enferma tout son petit bagage dans un mouchoir, et se rendit à Pont-l'Évêque.

Devant l'auberge, elle questionna une bourgeoise en capeline de veuve, et qui précisément cherchait une cuisinière. La jeune fille ne savait pas grand'chose, mais paraissait avoir tant de bonne volonté et si peu d'exigences, que Mme. Aubain

finit par dire:

"Soit, j'accepte!"

Félicité, un quart d'heure après, était installée chez elle.

D'abord elle y vécut dans une sorte de tremblement que lui causaient "le genre de la maison" et le souvenir de "Monsieur", planant sur tout! Paul et Virginie, l'un âgé de 20 sept ans, l'autre de quatre à peine, lui semblaient formés d'une matière précieuse; elle les portait sur son dos comme un cheval, et Mme. Aubain lui défendit de les baiser à chaque minute, ce qui la mortifia. Cependant elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse. . . .

A des époques indéterminées. Mme. Aubain recevait la visite de . . . M. Bourais, ancien avoué. Sa cravate blanche et sa calvitie, le jabot de sa chemise, son ample redingote brune, sa façon de priser en arrondissant le bras, tout son individu lui produisait ce trouble où nous jette le spectacle 30 des hommes extraordinaires.

Comme il gérait les propriétés de "Madame," il s'enfermait avec elle pendant des heures dans le cabinet de "Monsieur," et craignait toujours de se compromettre, respectait infiniment la magistrature, avait des prétentions au 35 latin.

Pour instruire les enfants d'une manière agréable, il leur fit cadeau d'une géographie en estampes. Elles représentaient différentes scènes du monde, des anthropophages coiffés de

15

plumes, un singe enlevant une demoiselle, des Bédouins dans le désert, une baleine qu'on harponnait, etc.

Paul donna l'explication de ces gravures à Félicité. Ce

fut même toute son éducation littéraire.

Celle des enfants était faite par Guyot, un pauvre diable semployé à la Mairie, fameux pour sa belle main, et qui repassait son canif sur sa botte.

Quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses. . . .

Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Toucques. Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles.—"Ne craignez rien!" dit Félicité; et, murmurant une sorte de complainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près; il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva.

C'était un taureau que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme. Aubain allait courir. — "Non! non! moins vite!" Elles pressaient le pas cependant et entendaient par derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la 2 prairie; voilà qu'il galopait maintenant! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. Mme. Aubain, au bout de l'herbage avec ses deux petits, cherchait 3 éperdue comment franchir le haut bord. Félicité reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait: — "Dépêchez-vous! dépêchez-vous!"

Mme. Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul en- 3 suite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé Félicité contre une claire-voie; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus il l'éven-

20

25

trait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.

Virginie l'occupait exclusivement; — car elle eut, à la suite de son effroi, une affection nerveuse, et M. Poupart, le docteur, conseilla les bains de mer de Trouville.

Dans ce temps-là, ils n'étaient pas fréquentés. Mme. Aubain prit des renseignements, consulta Bourais, fit des pré- 10

paratifs comme pour un long voyage.

Ses colis partirent la veille, dans la charrette de Liébard. Le lendemain, il amena deux chevaux dont l'un avait une selle de femme, munie d'un dossier de velours; et sur la croupe du second un manteau roulé formait une manière de siège. 15 Mme. Aubain y monta derrière lui. Félicité se chargea de Virginie et Paul enfourcha l'âne de M. Lechaptois, prêté sous la condition d'en avoir grand soin.

La route était si mauvaise que ses huit kilomètres exigèrent deux heures. . . .

Virginie, dès les premiers jours, se sentit moins faible, résultat du changement d'air et de l'action des bains. Elle les prenait en chemise, à défaut d'un costume; et sa bonne la rhabillait dans une cabane de douanier qui servait aux baigneurs. . . .

Le principal divertissement était le retour des barques. Dès qu'elles avaient dépassé les balises, elles commençaient à louvoyer. Leurs voiles descendaient aux deux tiers des mâts; et, la misaine gonflée comme un ballon, elles avançaient, glissaient dans le clapotement des vagues, jusqu'au milieu du 30 port, où l'ancre tout à coup tombait. Ensuite le bateau se plaçait contre le quai. Les matelots jetaient par-dessus le bordage des poissons palpitants; une file de charrettes les attendait, et des femmes en bonnet de coton s'élançaient pour prendre les corbeilles et embrasser leurs hommes.

Une d'elles, un jour, aborda Félicité, qui peu de temps après entra dans la chambre, toute joyeuse. Elle avait retrouvé une sœur; et Nastasie Barette, femme Leroux, apparut, tenant un nourrisson à sa poitrine, de la main droite un autre enfant, et à sa gauche un petit mousse les poings sur les hanches et le béret sur l'oreille.

Au bout d'un quart d'heure, Mme. Aubain la congédia.

On les rencontrait toujours aux abords de la cuisine, ou dans les promenades que l'on faisait. Le mari ne se montrait 5 pas.

Félicité se prit d'affection pour eux. Elle leur acheta une couverture, des chemises, un fourneau; évidemment ils l'exploitaient. Cette faiblesse agaçait Mme. Aubain, qui d'ailleurs n'aimait pas les familiarités du neveu, — car il tutoyait son 10 fils; - et, comme Virginie toussait et que la saison n'était plus bonne, elle revint à Pont-l'Évêque.

M. Bourais l'éclaira sur le choix d'un collège. Celui de Caen passait pour le meilleur. Paul y fut envoyé et fit bravement ses adieux, satisfait d'aller vivre dans une maison où il 15

aurait des camarades.

Mme. Aubain se résigna à l'éloignement de son fils, parce qu'il était indispensable. Virginie y songea de moins en moins. Félicité regrettait son tapage. Mais une occupation vint la distraire; à partir de Noël, elle mena tous les jours la petite 20 fille au catéchisme.

#### TIT

Quand elle avait fait à la porte une génuflexion, elle s'avançait sous la haute nef entre la double ligne des chaises, ouvrait le banc de Mme. Aubain, s'assevait, et promenait ses yeux autour d'elle.

Les garçons à droite, les filles à gauche, emplissaient les stalles du chœur; le curé se tenait debout près du lutrin; sur un vitrail de l'abside, le Saint-Esprit dominait la Vierge; un autre la montrait à genoux devant l'Enfant-Jésus, et, derrière le tabernacle, un groupe en bois représentait Saint- 30 Michel terrassant le dragon.

Le prêtre fit d'abord un abrégé de l'Histoire-Sainte. Elle croyait voir le paradis, le déluge, la tour de Babel, des villes tout en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversées; et elle garda de cet éblouissement le respect du Très- 35 Haut et la crainte de sa colère. Puis, elle pleura en écoutant la Passion. Pourquoi l'avaient-ils crucifié, lui qui chérissait

25

les enfants, nourrissait les foules, guérissait les aveugles, et avait voulu, par douceur, naître au milieu des pauvres, sur le fumier d'une étable? Les semailles, les moissons, les pressoirs, toutes ces choses familières dont parle l'Évangile, se trouvaient dans sa vie; le passage de Dieu les avait sanctifiées; et elle aima plus tendrement les agneaux par amour de l'Agneau, les colombes à cause du Saint-Esprit.

Elle avait peine à imaginer sa personne; car il n'était pas seulement oiseau, mais encore un feu, et d'autres fois un souffle. C'est peut-être sa lumière qui voltige la nuit aux bords des 10 marécages, son haleine qui pousse les nuées, sa voix qui rend les cloches harmonieuses; et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraîcheur des murs et de la tranquillité de l'église.

Quant aux dogmes, elle n'y comprenait rien, ne tâcha 15 même pas de comprendre. Le curé discourait, les enfants récitaient, elle finissait par s'endormir et se réveillait tout à coup, quand ils faisaient en s'en allant claquer leurs sabots sur les dalles.

Ce fut de cette manière, à force de l'entendre, qu'elle apprit 20 le catéchisme, son éducation religieuse ayant été négligée dans sa jeunesse; et dès lors elle imita toutes les pratiques de Virginie, jeûnait comme elle, se confessait avec elle. A la Fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir. . . .

Mme. Aubain voulait faire de sa fille une personne accom- 25 plie; et, comme Guyot ne pouvait lui montrer ni l'anglais ni la musique, elle résolut de la mettre en pension chez les Ursulines d'Honfleur.

L'enfant n'objecta rien. Félicité soupirait, trouvant Madame insensible. Puis elle songea que sa maîtresse, peut-être, 30 avait raison. Ces choses dépassaient sa compétence. . . .

Pour "se dissiper," elle demanda la permission de recevoir son neveu Victor.

Il arrivait le dimanche après la messe, les joues roses, la poitrine nue, et sentant l'odeur de la campagne qu'il avait 35 traversée. Tout de suite, elle dressait son couvert. Ils déjeunaient l'un en face de l'autre; et, mangeant elle-même le moins possible pour épargner la dépense, elle le bourrait tellement de nourriture qu'il finissait par s'endormir. Au premier coup des

vêpres, elle le réveillait, brossait san pantalon, nouait sa cravate, et se rendait à l'église, appuyée sur son bras dans un orgueil maternel.

Ses parents le chargeaient toujours d'en tirer quelque chose, soit un paquet de cassonade, du savon, de l'eau-de-vie, parfois même de l'argent. Il apportait ses nippes à raccommoder, et elle acceptait cette besogne, heureuse d'une occasion qui le forçait à revenir. . . .

Un lundi, 14 juillet 1819 (elle n'oublia pas la date), Victor annonça qu'il était engagé au long cours, et, dans la nuit du 10 surlendemain, par le paquebot de Honfleur, irait rejoindre sa goëlette, qui devait démarrer du Havre prochainement. Il

serait, peut-être, deux ans parti. . . .

Dès lors, Félicité pensa exclusivement à son neveu. Les jours de soleil, elle se tourmentait de la soif; quand il faisait de 15 l'orage, craignait pour lui la foudre. En écoutant le vent qui grondait dans la cheminée et emportait les ardoises, elle le voyait battu par cette même tempête, au sommet d'un mât fracassé, tout le corps en arrière, sous une nappe d'écume; ou bien, — souvenirs de la géographie en estampes, — il était 20 mangé par les sauvages, pris dans un bois par des singes, se mourait le long d'une plage déserte. Ét jamais elle ne parlait de ses inquiétudes.

Mme. Aubain en avait d'autres sur sa fille.

Les bonnes sœurs trouvaient qu'elle était affectueuse, mais 25 délicate. La moindre émotion l'énervait. Il fallut abandonner

le piano.

Sa mère exigeait du couvent une correspondance réglée. Un matin que le facteur n'était pas venu, elle s'impatienta et elle marchait dans la salle, de son fauteuil à la fenêtre. C'était 30 vraiment extraordinaire! depuis quatre jours, pas de nouvelles!

Pour qu'elle se consolât par son exemple, Félicité lui dit:

-- "Moi, madame, voilà six mois que je n'en ai reçu! . . . "

- "De qui donc? . . . "

La servante répliqua doucement:

- "Mais . . . de mon neveu!"

— "Ah! votre neveu!" Et, haussant les épaules, Mme. Aubain reprit sa promenade, ce qui voulait dire: "Je n'y pensais pas! . . . Au surplus, je m'en moque! un mousse, un

35

gueux, belle affaire! . . . tandis que ma fille . . . Songez donc! . . ."

Félicité, bien que nourrie dans la rudesse, fut indignée contre Madame, puis oublia.

Il lui paraissait tout simple de perdre la tête à l'occasion 5 de la petite.

Les deux enfants avaient une importance égale; un lien de son cœur les unissait, et leurs destinées devaient être la même.

Le pharmacien lui apprit que le bateau de Victor était arrivé à la Havane. Il avait lu ce renseignement dans une 10 gazette.

A cause des cigares, elle imaginait la Havane un pays où l'on ne fait pas autre chose que de fumer, et Victor circulait parmi des nègres dans un nuage de tabac. Pouvait-on "en cas de besoin" s'en retourner par terre? A quelle distance était-ce 15 de Pont-l'Évêque? Pour le savoir, elle interrogea M. Bourais.

Il atteignit son atlas, puis commença des explications sur les longitudes, et il avait un beau sourire de cuistre devant l'ahurissement de Félicité. Enfin, avec son porte-crayon, il indiqua dans les découpures d'une tache ovale un point noir, 20 imperceptible, en ajoutant: "Voici." Elle se pencha sur la carte; ce réseau de lignes coloriées fatiguait la vue, sans lui rien apprendre; et Bourais, l'invitant à dire ce qui l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison où demeurait Victor. Bourais leva les bras, il éternua, rit énormément; une candeur 25 pareille excitait sa joie, et Félicité n'en comprenait pas le motif, — elle qui s'attendait peut-être à voir jusqu'au portrait de son neveu, tant son intelligence était bornée!

Ce fut quinze jours après que Liébard, à l'heure du marché comme d'habitude, entra dans la cuisine, et lui remit une lettre 30 qu'envoyait son beau-frère. Ne sachant lire aucun des deux, elle eut recours à sa maîtresse.

Mme. Aubain, qui comptait les mailles d'un tricot, le posa près d'elle, décacheta la lettre, tressaillit, et, d'une voix basse, avec un regard profond:

— "C'est un malheur . . . qu'on vous annonce. Votre neveu. . . ."

Il était mort. On n'en disait pas davantage. Félicité tomba sur une chaise, en s'appuyant la tête à la cloison, et ferma ses paupières, qui devinrent roses tout à coup. Puis, le front baissé, les mains pendantes, l'œil fixe, elle répétait par intervalles:

- "Pauvre petit gars! pauvre petit gars!"

Liébard la considérait en exhalant des soupirs. Mme. Aubain tremblait un peu.

Elle lui proposa d'aller voir sa sœur à Trouville.

Félicité répondit, par un geste, qu'elle n'en avait pas besoin. Il y eut un silence. Le bonhomme Liébard jugea convenable de se retirer.

Alors elle dit:

- "Ça ne leur fait rien, à eux!"

Sa tête retomba, et machinalement elle soulevait, de temps à autre, les longues aiguilles sur la table à ouvrage.

Des femmes passèrent dans la cour avec un bard d'où 15

IO

dégouttelait du linge.

En les apercevant par les carreaux, elle se rappela sa lessive; l'ayant coulée la veille, il fallait aujourd'hui la rincer; et elle sortit de l'appartement.

Sa planche et son tonneau étaient au bord de la Toucques. 20 Elle jeta sur la berge un tas de chemises, retroussa ses manches, prit son battoir; et les coups forts qu'elle donnait s'entendaient dans les autres jardins à côté. Les prairies étaient vides, le vent agitait la rivière; au fond, de grandes herbes s'y penchaient, comme des chevelures de cadavres flottant dans l'eau. 25 Elle retenait sa douleur, jusqu'au soir fut très brave; mais, dans sa chambre, elle s'y abandonna, à plat ventre sur son matelas, le visage dans l'oreiller, et les deux poings contre les tempes.

Beaucoup plus tard, par le capitaine de Victor lui-même, 30 elle connut les circonstances de sa fin. On l'avait trop saigné à l'hôpital, pour la fièvre jaune. Quatre médecins le tenaient à la fois. Il était mort immédiatement, et le chef avait dit:

- "Bon! encore un!"

Ses parents l'avaient toujours traité avec barbarie. Elle 35 aima mieux ne pas les revoir, et ils ne firent aucune avance, par oubli, ou endurcissement de misérables.

Virginie s'affaiblissait. . . . Félicité rassurait Mme. Aubain. Mais, un soir qu'elle avait été aux environs faire une course,

elle rencontra devant la porte le cabriolet de M. Poupart; et il était dans le vestibule. Mme. Aubain nouait son chapeau.

- "Donnez-moi ma chaufferette, ma bourse, mes gants;

plus vite donc!"

Virginie avait une fluxion de poitrine; c'était peut-être 5 désespéré.

— "Pas encore!" dit le médecin; et tous deux montèrent dans la voiture, sous des flocons de neige qui tourbillonnaient. La nuit allait venir. Il faisait très froid.

Félicité se précipita dans l'église, pour allumer un cierge. 10 Puis elle courut après le cabriolet, qu'elle rejoignit une heure plus tard, sauta légèrement par derrière, où elle se tenait aux torsades, quand une réflexion lui vint: "La cour n'était pas fermée! si des voleurs s'introduisaient?" Et elle descendit.

Le lendemain, dès l'aube, elle se présenta chez le docteur. 15 Il était rentré, et reparti à la campagne. Puis elle resta dans l'auberge, croyant que des inconnus apporteraient une lettre. Enfin, au petit jour, elle prit la diligence de Lisieux.

Le couvent se trouvait au fond d'une ruelle escarpée. Vers le milieu, elle entendit des sons étranges, un glas de mort. 20 "C'est pour d'autres," pensa-t-elle; et Félicité tira violemment

le marteau.

Au bout de plusieurs minutes, des savates se traînèrent, la porte s'entre-bâilla, et une religieuse parut.

La bonne sœur, avec un air de componction, dit qu' "elle 25 venait de passer." En même temps, le glas de Saint-Léonard redoublait.

Félicité parvint au second étage.

Dès le seuil de la chambre, elle aperçut Virginie étalée sur le dos, les mains jointes, la bouche ouverte et la tête en arrière 30 sous une croix noire s'inclinant vers elle, entre les rideaux immobiles, moins pâles que sa figure. Mme. Aubain, au pied de la couche qu'elle tenait dans ses bras, poussait des hoquets d'agonie. La supérieure était debout, à droite. Trois chandeliers sur la commode faisaient des taches rouges, et le brouil-35 lard blanchissait les fenêtres. Des religieuses emportèrent Mme. Aubain.

Pendant deux nuits, Félicité ne quitta pas la morte. Elle répétait les mêmes prières, jetait de l'eau bénite sur les draps,

revenait s'asseoir, et la contemplait. A la fin de la première veille, elle remarqua que la figure avait jauni, les lèvres bleuirent, le nez se pinçait, les yeux s'enfonçaient. Elle les baisa plusieurs fois; et n'eût pas éprouvé un immense étonnement si Virginie les eût rouverts; pour de pareilles âmes le surnaturel est tout simple. Elle fit sa toilette, l'enveloppa de son linceul, la descendit dans sa bière, lui posa une couronne, étala ses cheveux. Ils étaient blonds et extraordinaires de longueur à son âge. Félicité en coupa une grosse mèche, dont elle glissa la moitié dans sa poitrine, résolue à ne jamais s'en dessaisir.

Le corps fut ramené à Pont-l'Évêque, suivant les intentions de Mme. Aubain, qui suivait le corbillard, dans une voiture

fermée.

Après la messe, il fallut encore trois quarts d'heure pour atteindre le cimetière. Paul marchait en tête et sanglotait. 15 M. Bourais était derrière, ensuite les principaux habitants, les femmes, couvertes de mantes noires, et Félicité. Elle songeait à son neveu, et, n'ayant pu lui rendre ces honneurs, avait un surcroît de tristesse, comme si on l'eût enterré avec l'autre.

Le désespoir de Mme. Aubain fut illimité. . . .

Puis des années s'écoulèrent, toutes pareilles et sans autres épisodes que le retour des grandes fêtes: Pâques, l'Assomption, la Toussaint. Des événements intérieurs faisaient une date où l'on se reportait plus tard. Ainsi, en 1825, deux vitriers badigeonnèrent le vestibule; en 1827, une portion du toit, tombant dans la cour, faillit tuer un homme. L'été de 1828, ce fut à Madame d'offrir le pain bénit; Bourais, vers cette époque, s'absenta mystérieusement; et les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent. . . .

Une nuit, le conducteur de la malle-poste annonça dans 30 Pont-l'Évêque la Révolution de Juillet. Un sous-préfet nouveau, peu de jours après, fut nommé: le baron de Larsonnière, ex-consul en Amérique, et qui avait chez lui, outre sa femme, sa belle-sœur avec trois demoiselles, assez grandes déjà. On les apercevait sur leur gazon, habillées de blouses flottantes; 35 elles possédaient un nègre et un perroquet. Mme. Aubain eut leur visite et ne manqua pas de la rendre. Du plus loin qu'elles paraissaient, Félicité accourait pour la prévenir. Mais une chose était seule capable de l'émouvoir, les lettres de son fils.

5

Il ne pouvait suivre aucune carrière, étant absorbé dans les estaminets. Elle lui payait ses dettes; il en refaisait d'autres; et les soupirs que poussait Mme. Aubain, en tricotant près de la fenêtre, arrivaient à Félicité, qui tournait son rouet dans la cuisine. . . .

Un jour il lui advint un grand bonheur: au moment du dîner, le nègre de Mme. de Larsonnière se présenta, tenant le perroquet dans sa cage, avec le bâton, la chaîne et le cadenas. Un billet de la baronne annonçait à Mme. Aubain que, son mari étant élevé à une préfecture, ils partaient le soir; et elle la 10 priait d'accepter cet oiseau comme un souvenir et en témoignage de ses respects.

Il occupait depuis longtemps l'imagination de Félicité, car il venait d'Amérique, et ce mot lui rappelait Victor, si bien qu'elle s'en informait auprès du nègre. Une fois même elle 15 avait dit: — "C'est Madame qui serait heureuse de l'avoir!"

Le nègre avait redit le propos à sa maîtresse, qui, ne pouvant l'emmener, s'en débarrassait de cette façon.

### ΙV

Il s'appelait Loulou. Son corps était vert, le bout de ses ailes rose, son front bleu, et sa gorge dorée.

Mais il avait la fatigante manie de mordre son bâton, s'arrachait les plumes, répandait l'eau de sa baignoire; Mme. Aubain, qu'il ennuyait, le donna pour toujours à Félicité.

Elle entreprit de l'instruire; bientôt il répéta: "Charmant garçon! Serviteur, monsieur! Je vous salue, Marie!" Il était 25 placé auprès de la porte, et plusieurs s'étonnaient qu'il ne répondît pas au nom de Jacquot, puisque tous les perroquets s'appellent Jacquot. On le comparait à une dinde, à une bûche: autant de coups de poignard pour Félicité! Étrange obstination de Loulou, ne parlant plus du moment qu'on le 30 regardait!...

Loulou avait reçu du garçon boucher une chiquenaude, s'étant permis d'enfoncer la tête dans sa corbeille; et depuis lors il tâchait toujours de le pincer à travers sa chemise. Fabu menaçait de lui tordre le cou, bien qu'il ne fût pas cruel, 35 malgré le tatouage de ses bras et ses gros favoris. Au contraire, il avait plutôt du penchant pour le perroquet, jusqu'à

vouloir, par humeur joviale, lui apprendre des jurons. Félicité, que ces manières effrayaient, le plaça dans la cuisine. Sa chaînette fut retirée, et il circulait par la maison. . . . Enfin il

se perdit.

Elle l'avait posé sur l'herbe pour le refraîchir, s'absenta une minute; et, quand elle revint, plus de perroquet! D'abord elle le chercha dans les buissons, au bord de l'eau et sur les toits, sans écouter sa maîtresse qui lui criait : - "Prenez donc garde! vous êtes folle!" Ensuite elle inspecta tous les jardins de Pont-l'Évêque; et elle arrêtait les passants: "Vous n'auriez pas 10 vu, quelquefois, par hasard, mon perroquet?" A ceux qui ne connaissaient pas le perroquet, elle en faisait la description. Tout à coup, elle crut distinguer derrière les moulins, au bas de la côte, une chose verte qui voltigeait. Mais au haut de la côte, rien! Un porte-balle lui affirma qu'il l'avait rencontré 1 tout à l'heure, à Saint-Melaine, dans la boutique de la mère Simon. Elle v courut. On ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Enfin elle rentra, épuisée, les savates en lambeaux, la mort dans l'âme; et, assise au milieu du banc, près de Madame, elle racontait toutes ses démarches, quand un poids léger lui tomba sur 20 l'épaule; Loulou! Que diable avait-il fait? Peut-être qu'il s'était promené aux environs!

Elle eut du mal à s'en remettre, ou plutôt ne s'en remit jamais.

Par suite d'un refroidissement, il lui vint une angine; peu 2 de temps après, un mal d'oreilles. Trois ans plus tard, elle était sourde et elle parlait très haut, même à l'église. Bien que ses péchés auraient pu sans déshonneur pour elle, ni inconvénient pour le monde, se répandre à tous les coins du diocèse, M. le curé jugea convenable de ne plus recevoir sa confession 3 que dans la sacristie.

Des bourdonnements illusoires achevaient de la troubler. Souvent sa maîtresse lui disait: "Mon Dieu! comme vous êtes bête!" elle répliquait: "Oui, Madame," en cherchant quelque chose autour d'elle.

Le petit cercle de ses idées se rétrécit encore, et le carillon des cloches, le mugissement des bœufs, n'existaient plus. Tous les êtres fonctionnaient avec le silence des fantômes. Un seul bruit arrivait maintenant à ses oreilles, la voix du perroquet...

10

20

Un matin du terrible hiver de r837, qu'elle l'avait mis devant la cheminée, à cause du froid, elle le trouva mort, au milieu de sa cage, la tête en bas, et les ongles dans les fils de fer. Une congestion l'avait tué, sans doute? Elle crut à un empoisonnement par le persil, et, malgré l'absence de toutes preuves, ses soupçons portèrent sur Fabu.

Elle pleura tellement que sa maîtresse lui dit: "Eh bien!

faites-le empailler!"

Elle demanda conseil au pharmacien, qui avait toujours été bon pour le perroquet.

Il écrivit au Havre. Un certain Fellacher se chargea de cette besogne. Mais, comme la diligence égarait parfois les colis, elle résolut de le porter elle-même jusqu'à Honfleur.

Les pommiers sans feuilles se succédaient aux bords de la route. De la glace couvrait les fossés. Des chiens aboyaient 15 autour des fermes; et les mains sous son mantelet, avec ses petits sabots noirs et son cabas, elle marchait prestement, sur le milieu du pavé.

Elle traversa la forêt, dépassa le Haut-Chêne, atteignit Saint-Gatien.

Derrière elle, dans un nuage de poussière et emportée par la descente, une malle-poste au grand galop se précipitait comme une trombe. En voyant cette femme qui ne se dérangeait pas, le conducteur se dressa par-dessus la capote, et le postillon criait aussi, pendant que ses quatre chevaux qu'il 25 ne pouvait retenir accéléraient leur train; les deux premiers la frôlaient; d'une secousse de ses guides, il les jeta dans le débord, mais, furieux, releva le bras, et à pleine volée, avec son grand fouet, lui cingla du ventre au chignon un tel coup qu'elle tomba sur le dos.

Son premier geste, quand elle reprit connaissance, fut d'ouvrir son panier. Loulou n'avait rien, heureusement. Elle sentit une brûlure à la joue droite; ses mains qu'elle y porta étaient rouges. Le sang coulait.

Elle s'assit sur un mètre de cailloux, se tamponna le visage 35 avec son mouchoir; puis elle mangea une croûte de pain, mise dans son panier par précaution, et se consolait de sa blessure en regardant l'oiseau.

Arrivée au sommet d'Ecquemauville, elle aperçut les lu-

mières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient.

Puis elle voulut parler au capitaine du bateau, et, sans dire

ce qu'elle envoyait, lui fit des recommandations.

Fellacher garda longtemps le perroquet. Il le promettait toujours pour la semaine prochaine; au bout de six mois, il 10 annonça le départ d'une caisse, et il n'en fut plus question. C'était à croire que jamais Loulou ne reviendrait. "Ils me l'auront volé!" pensait-elle.

Enfin il arriva, — et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tête 19 oblique, et mordant une noix, que l'empailleur, par amour du

grandiose, avait dorée.

Elle l'enferma dans sa chambre.

Cet endroit, où elle admettait peu de monde, avait l'air tout à la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets 20

religieux et de choses hétéroclites.

Une grande armoire gênait pour ouvrir la porte. En face de la fenêtre surplombant le jardin, un œil-de-bœuf regardait la cour; une table, près du lit de sangle, supportait un pot à l'eau, deux peignes et un cube de savon bleu dans une assiette 25 ébréchée. On voyait contre les murs: des chapelets, des médailles, plusieurs bonnes Vierges, un bénitier en noix de coco; sur la commode, couverte d'un drap comme un autel, la boîte en coquillages que lui avait donnée Victor; puis un arrosoir et un ballon, des cahiers d'écriture, la géographie en 36 estampes, et une paire de bottines. . . . Toutes les vieilleries dont ne voulait plus Mme. Aubain, elle les prenait pour sa chambre. C'est ainsi qu'il y avait des fleurs artificielles au bord de la commode, et le portrait du comte d'Artois 527 dans l'enfoncement de la lucarne.

Au moyen d'une planchette, Loulou fut établi sur un corps de cheminée qui avançait dans l'appartement. Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité.

Ne communiquant avec personne, elle vivait dans une torpeur de somnambule. Les processions de la Fête-Dieu la ranimaient. Elle allait quêter chez les voisines des flambeaux 5 et des paillassons, afin d'embellir le reposoir que l'on dressait dans la rue.

A l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Épi- 10 nal, 538 représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou.

L'ayant acheté, elle le suspendit à la place du comte d'Artois, — de sorte que, du même coup d'œil, elle les voyait ensemble. 15 Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit, qui devenait plus vivant à ses yeux et intelligible. Le Père, pour s'énoncer, n'avait pu choisir une colombe, puisque ces bêtes-là n'ont pas de voix, mais plutôt un des ancêtres de Loulou. Et Félicité priait en 20 regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau. . . .

La semaine suivante, on apprit la mort de M. Bourais, en basse Bretagne, dans une auberge. La rumeur d'un suicide se confirma; des doutes s'élevèrent sur sa probité. Mme. Aubain 25 étudia ses comptes et ne tarda pas à connaître la kyrielle de ses noirceurs: détournements d'arrérages, ventes de bois dissimulées, fausses quittances, etc.

Ces turpitudes l'affligèrent beaucoup. Au mois de mars 1853, elle fut prise d'une douleur dans la poitrine; sa langue 30 paraissait couverte de fumée, les sangsues ne calmèrent pas l'oppression; et le neuvième soir elle expira, ayant juste soixante-douze ans. . . .

Félicité la pleura, comme on ne pleure pas les maîtres. Que Madame mourût avant elle, cela troublait ses idées, lui sem- 35 blait contraire à l'ordre des choses, inadmissible et monstrueux.

Dix jours après (le temps d'accourir de Besançon), les héritiers survinrent. . . . Le fauteuil de Madame, son guéridon, sa chaufferette, les huit chaises, étaient partis! La place

des gravures se dessinait en carrés jaunes au milieu des cloisons. Ils avaient emporté les deux couchettes, avec leurs matelas, et dans le placard on ne voyait plus rien de toutes les affaires de Virginie! Félicité remonta les étages, ivre de tristesse.

Le lendemain il v avait sur la porte une affiche; l'apothicaire lui cria dans l'oreille que la maison était à vendre.

Elle chancela, et fut obligée de s'asseoir.

Ce qui la désolait principalement, c'était d'abandonner sa chambre, - si commode pour le pauvre Loulou. En l'envelop- 10 pant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

Elle avait une rente de trois cent quatre-vingts francs, léguée par sa maîtresse. Le jardin lui fournissait des légumes. Quant aux habits, elle possédait de quoi se vêtir jusqu'à la fin de ses jours, et épargnait l'éclairage en se couchant dès le

15

25

crépuscule.

Elle ne sortait guère, afin d'éviter la boutique du brocanteur. où s'étalaient quelques-uns des anciens meubles. Depuis son étourdissement, elle traînait une jambe; et, ses forces diminuant, la mère Simon, ruinée dans l'épicerie, venait tous les matins fendre son bois et pomper de l'eau.

Ses yeux s'affaiblirent. Les persiennes n'ouvraient plus. Bien des années se passèrent. Et la maison ne se louait pas,

et ne se vendait pas.

Dans la crainte qu'on ne la renvoyât, Félicité ne demandait aucune réparation. Les lattes du toit pourrissaient; pendant 30 tout un hiver son traversin fut mouillé. Après Pâques, elle cracha du sang.

Alors la mère Simon eut recours à un docteur. Félicité voulut savoir ce qu'elle avait. Mais, trop sourde pour entendre. un seul mot lui parvint: "Pneumonie." Il lui était connu et 35 elle répliqua doucement: - "Ah! comme Madame," trouvant naturel de suivre sa maîtresse.

Le moment des reposoirs approchait.

Le premier était toujours au bas de la côte, le second devant

10

30

la poste, le troisième vers le milieu de la rue. Il y eut des rivalités à propos de celui-là, et les paroissiennes choisirent finalement la cour de Mme. Aubain,

Les oppressions et la fièvre augmentaient. Félicité se chagrinait de ne rien faire pour le reposoir. Au moins, si elle 5 avait pu y mettre quelque chose! Alors elle songea au perroquet. Ce n'était pas convenable, objectèrent les voisines. Mais le curé accorda cette permission; elle en fut tellement heureuse qu'elle le pria d'accepter, quand elle serait morte. Loulou, sa seule richesse. . . .

. . . Le délire de Félicité tomba. En songeant à la procession, elle la voyait, comme si elle l'eût suivie.

Tous les enfants des écoles, les chantres et les pompiers marchaient sur les trottoirs, tandis qu'au milieu de la rue s'avançaient premièrement: le suisse armé de sa hallebarde, le 15 bedeau avec une grande croix, l'instituteur surveillant les gamins, la religieuse inquiète de ses petites filles; trois des plus mignonnes, frisées comme des anges, jetaient dans l'air des pétales de roses; le diacre, les bras écartés, modérait la musique: et deux encenseurs se retournaient à chaque pas vers 20 le Saint-Sacrement, que portait, sous un dais de velours ponceau tenu par quatre fabriciens, M. le curé, dans sa belle chasuble. Un flot de monde se poussait derrière, entre les nappes blanches couvrant le mur des maisons; et l'on arriva au bas de la côte.

Une sueur froide mouillait les tempes de Félicité. La Simonne l'épongeait avec un linge, en se disant qu'un jour il lui faudrait passer par là.

Le murmure de la foule grossit, fut un moment très fort, s'éloignait.

Une fusillade ébranla les carreaux. C'était les postillons saluant l'ostensoir. Félicité roula ses prunelles, et elle dit, le moins bas qu'elle put:

- "Est-il bien?" tourmentée du perroquet.

Son agonie commença. Un râle, de plus en plus précipité, 35 lui soulevait les côtes. Des bouillons d'écume venaient aux coins de sa bouche, et tout son corps tremblait. . . .

Le clergé parut dans la cour. La Simonne grimpa sur une chaise pour atteindre à l'œil-de-bœuf, et de cette manière dominait le reposoir.

Des guirlandes vertes pendaient sur l'autel, orné d'un falbala en point d'Angleterre. Il y avait au milieu un petit 5 cadre enfermant des reliques, deux orangers dans les angles, et, tout le long, des flambeaux d'argent et des vases en porcelaine, d'où s'élançaient des tournesols, des lis, des pivoines, des digitales, des touffes d'hortensias. Ce monceau de couleurs éclatantes descendait obliquement, du premier étage jusqu'au 10 tapis se prolongeant sur les pavés; et des choses rares tiraient les yeux. Un sucrier de vermeil avait une couronne de violettes, des pendeloques en pierres d'Alençon 539 brillaient sur de la mousse, deux écrans chinois montraient leurs paysages. Loulou, caché sous des roses, ne laissait voir que son front bleu, 15 pareil à une plaque de lapis.

Les fabriciens, les chantres, les enfants se rangèrent sur les trois côtés de la cour. Le prêtre gravit lentement les marches et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillèrent. Il se fit un grand silence. Et les encensoirs, allant à pleine volée, glissaient sur leurs chaînettes. Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique, puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque 25 fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entr'ouverts, un perroquet gigantesque,

planant au-dessus de sa tête.

(1877.)

# MAUPASSANT

(1850-1893)

### DEUX AMIS

Paris était bloqué, affamé et râlant.<sup>540</sup> Les moineaux se 30 faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. 5 Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en ferblanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A 10 peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher; il

pêchait jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée 15 côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant; et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enragés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin: "Hein! quelle douceur!" et M. Sau- 25 vage répondait: "Je ne connais rien de meilleur." Et cela leur

suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, 30 faisait rouges comme du feu entre les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait: "Quel spectacle!" Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur: "Cela vaut mieux que le boulevard, hein?" 35

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura: "En voilà des événements!" Morissot, très morne, gémit:

"Et quel temps! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année."

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes, Morissot reprit: "Et la pêche? hein! quel bon souvenir!"

M. Sauvage demanda: "Quand y retournerons-nous?"

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain: "Une seconde verte, hein?" M. Sauvage y consentit: "A votre disposition." Et ils pénétrèrent ro chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta: "Si 15 on y allait?

- -Où çà?
- A la pêche, donc.
- Mais où?
- Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès 20 de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin; on nous laissera passer facilement."

Morissot frémit de désir: "C'est dit. J'en suis." Et ils se

séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'- 25 route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent en marche, munis d'un laissez-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits 300 champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, 39 avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura: "Les Prussiens sont là-haut!" Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

5

Les Prussiens! Ils n'en avaient jamais aperçu mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia: "Hein! si nous allions en rencontrer?"

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie parisienne reparaissant malgré tout:

- Nous leur offririons une friture.

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés 10 par le silence de tout l'horizon.

A la fin, M. Sauvage se décida: "Allons, en route! mais avec précaution." Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient 20 bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux, l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon. Morissot attrapa le second, et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétillant au bout du fil; une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche 30 de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds, et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules; ils n'écoutaient plus rien; ils ne pensaient plus à rien; ils igno- 35 raient le reste du monde; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut,

là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien,<sup>841</sup> qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse; et quelques instants après une nouvelle détonation

gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment, la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

M. Sauvage haussa les épaules: "Voilà qu'ils recommen-

10

20

cent," dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grom- 15 mela: "Faut-il être stupide pour se tuer comme ça!"

M. Sauvage reprit: "C'est pis que des bêtes."

Et Morissot qui venait de saisir une ablette, déclara: "Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements."

M. Sauvage l'arrêta: "La République n'aurait pas déclaré

Morissot l'interrompit: "Avec les rois on a la guerre au dehors; avec la République on a la guerre au dedans."

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les 25 grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies 30 attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

"C'est la vie," déclara M. Sauvage.

"Dites plutôt que c'est la mort," reprit en riant Morissot. 35 Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, emportés, jetés dans 5 une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent 10 français: "Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche?"

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit: "Eh! eh! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas.

"Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous; c'est la guerre.

"Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous 20 avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce."

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.

L'officier reprit: "Personne ne le saura jamais, vous ren- 25 trerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez."

Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière: "Songez que dans cinq minutes vous serez au fond 30 de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents?"

Le Mont-Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa 35 chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier reprit: "Je vous donne une minute, pas deux

secondes de plus."

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse: "Vite, ce mot d'ordre? Votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'attendrir."

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

10

20

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelques pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

Il balbutia: "Adieu, monsieur Sauvage."

M. Sauvage répondit: "Adieu, monsieur Morissot."

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria: "Feu!"

Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus 25 grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes 30 et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts; puis ils les portèrent sur la berge.

Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé main-

tenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes; 35 deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entrainant les pieds d'abord.

L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix: "C'est le tour des poissons maintenant."

Puis il revint vers la maison.

Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria: "Wilhelm!"

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda: "Fais-moi frire 10 tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux."

Puis il se remit à fumer sa pipe.

## DAUDET

(1840-1897)

## LE SIÈGE DE BERLIN

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées <sup>542</sup> avec le docteur V . . ., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, <sup>543</sup> lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de triomphe:

"Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut 20 sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, 544 vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début 25 de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon . . . Devinez pourquoi? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes . . . Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, 30 il était tombé foudroyé.

"Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il 5

avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante . . . Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

"La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous 15 avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatrevingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur . . . Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au 20 soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier . . . Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant 25 de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois:

— Vic . . . toì . . . re!

- Oui, colonel, grande victoire! . . .

"Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer. . . .

30

35

"Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

"Mais il est sauvé!" lui dis-je en lui prenant les mains.

"La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée. . . . Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse. . . Et cependant comment faire? . . . Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre! . . . Mais alors il fallait mentir. . . .

"Eh bien, je mentirai!" me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la cham-

bre de son grand-père.

"C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et ro se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il v avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, 15 s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Frossard en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne 20 tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups d'avance: "Maintenant voilà où ils vont aller. . . . Voilà ce qu'on va faire . . . " et ses prévisions se réalisaient toujours. ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

"Malheureusement nous avions beau prendre des villes, 25 gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux! . . . Chaque jour, en arrivant,

j'apprenais un nouveau fait d'armes:

"Docteur, nous avons pris Mayence," me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et 30 j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait:

— "Ça marche! ça marche! . . . Dans huit jours nous entrerons à Berlin."

"A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris. . . . Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait 35 pas mieux le transporter en province; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

"Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier:

"Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège!"

"Te le regardai stupéfait:

"Comment, colonel, vous savez? . . . "

"Sa petite-fille se tourna vers moi:

"Eh! oui, docteur. . . . C'est la grande nouvelle. . . . Le 10

5

siège de Berlin est commencé."

"Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille. . . . Comment se serait-il douté de quelque chose? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. 15 Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome 545 en robe de baby; puis de grandes consoles toutes 20 raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Sainte-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, 25 les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engoncée qui était la grâce de 1806. . . . Brave colonel! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire. qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

"A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis 35 Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler

dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaîment près de son lit, entretenant les larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu. approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils: "N'oublie jamais que tu es Français, 10 lui disait-il. . . . Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde. . . ." Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables prêchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames. un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il 16 y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique. les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus. je dois le dire, il n'était pas exigeant:

— "L'indemnité de guerre, 546 et rien de plus. . . . A quoi bon leur prendre des provinces? . . . Est-ce qu'on peut faire 20

de la France avec de l'Allemagne? . . . "

"Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était

impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

"Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui 25 de Berlin, hélas! . . . C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant 35 boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes

dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie 547 où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— "Comprends-tu cela, petite? nous mangions du cheval!"

"Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose. . . . De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les rerribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le pieudi de Buzenval — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

"Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là?" demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents:

- "Mauvaise tenue! mauvaise tenue!"

"Il n'en fut pas autre chose; mais nous comprimes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

"Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute

troublée:

- "C'est demain qu'ils entrent," me dit-elle.

"La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre. . . .

"Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie 549 qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. 550 Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris 10 sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

"Un moment il put croire qu'il s'était trompé. . . .

"Mais non! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un 15 bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant. . . . Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile, rhythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert! . . . 20

"Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible: 'Aux armes! . . . aux armes! . . . les Prussiens.' Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien 25 mort."

ZOLA

(1840-1903)

GERMINAL

# L'ÉMEUTE PENDANT LA GRÈVE

On venait de fermer toutes les ouvertures du Voreux; et les soixante soldats, l'arme au pied, barraient la seule porte restée libre, celle qui menait à la recette, par un escalier étroit, où s'ouvraient la chambre des porions <sup>551</sup> et la baraque. Le capi- 30 taine les avait alignés sur deux rangs, contre le mur de briques, pour qu'on ne pût les attaquer par derrière. D'abord, la bande de mineurs descendue du coron <sup>552</sup> se tint à distance. Ils étaient

une trentaine au plus, ils se concertaient en paroles violentes et confuses. . . .

Mais un nouveau flot arrivait du coron, et Levaque, qui marchait en tête, suivi de la Levaque et de Bouteloup, criait:

- A mort, les Borains! 553 pas d'étrangers chez nous! à 5 mort! à mort!

Tous se ruaient, il fallut qu'Etienne les arrêtât. Il s'était approché du capitaine, un grand jeune homme mince, de vingthuit ans à peine, la face désespérée et résolue; et il lui expliquait les choses, il tâchait de le gagner, guettant l'effet de ses 10 paroles. A quoi bon risquer un massacre inutile? Est-ce que la justice ne se trouvait pas du côté des mineurs? On était tous frères, on devait s'entendre. Au mot de république, le capitaine avait eu un geste nerveux. Il gardait une raideur militaire, il dit brusquement:

15

- Au large! ne me forcez pas à faire mon devoir.

Trois fois, Etienne recommença. Derrière lui, les camarades grondaient. Le bruit courait que M. Hennebeau était à la fosse, et on parlait de le descendre par le cou, pour voir s'il abattrait son charbon lui-même. Mais c'était un faux 20 bruit, il n'y avait là que l'ingénieur Négrel et le maître-porion Dansaert, qui tous deux se montrèrent un instant à une fenêtre de la recette; le maître-porion se tenait en arrière. décontenancé; tandis que Négrel, bravement, promenait sur la foule ses petits yeux vifs, souriant du mépris goguenard dont 25 il enveloppait les hommes et les choses. Des huées s'élevèrent. ils disparurent. Et, à leur place, on ne vit plus que la face blonde de Souvarine. 554 Il était justement de service, il n'avait pas quitté sa machine un seul jour, depuis le commencement de la grève, ne parlant plus, absorbé peu à peu dans une idée 30 fixe, dont le clou d'acier semblait luire au fond de ses yeux pâles.

— Au large! répéta très haut le capitaine. Je n'ai rien à entendre, j'ai l'ordre de garder le puits, je le garderai. . . . Et ne vous poussez pas sur mes hommes, ou je saurai vous faire 35 reculer.

Malgré sa voix ferme, une inquiétude croissante le pâlissait, à la vue du flot toujours montant des mineurs. On devait le relever à midi; mais, craignant de ne pouvoir tenir jusque-là il venait d'envoyer à Montsou un galibot 555 de la fosse, pour demander du renfort. Des vociférations lui avaient répondu.

— A mort les étrangers! à mort les Borains! . . . Nous voulons être les maîtres chez nous!

Etienne recula, désolé. C'était la fin, il n'y avait plus qu'à se battre et à mourir. Et il cessa de retenir les camarades; la bande roula jusqu'à la petite troupe. Ils étaient près de quatre cents, les corons du voisinage se vidaient, arrivaient au pas de course. Tous jetaient le même cri; Maheu et Levaque disaient furieusement aux soldats:

- Allez-vous-en! nous n'avons rien contre vous; allezvous-en!
- Ça ne vous regarde pas, reprenait la Maheude. Laisseznous faire nos affaires. . . .

Mais il y eut dans la foule une longue secousse, et une vieille 15 femme déboula. C'était la Brûlé, effrayante de maigreur, le cou et les bras à l'air, accourue d'un tel galop, que des mèches de cheveux gris l'aveuglaient. . . . Et, sans attendre, elle tomba sur l'armée, la bouche noire, vomissant l'injure.

— Tas de canailles! tas de crapules! ça lèche les bottes de 20 ses supérieurs, ça n'a de courage que contre le pauvre monde!

Alors, les autres se joignirent à elle, ce furent des bordées d'insultes. Quelques-uns criaient encore: "Vivent les soldats! au puits l'officier!" Mais bientôt il n'y eut plus qu'une clameur: "A bas les pantalons rouges!" Ces hommes qui avaient écouté, 25 impassibles, d'un visage immobile et muet, les appels à la fraternité, les tentatives amicales d'embauchage, gardaient la même raideur passive, sous cette grêle de gros mots. Derrière eux, le capitaine avait tiré son épée; et, comme la foule les serrait de plus en plus, menaçant de les écraser contre le mur, il 30 leur commanda de croiser la bayonnette. Ils obéirent, une double rangée de pointes d'acier s'abattit devant les poitrines des grévistes. . . .

Déjà, tous revenaient, dans un mépris exalté de la mort. Des femmes se précipitaient, la Maheude et la Levaque cla-35 maient:

— Tuez-nous, tuez-nous donc! Nous voulons nos droits. Levaque, au risque de se couper, avait saisi à pleines mains un paquet de bayonnettes, trois bayonnettes, qu'il secouait, qu'il tirait à lui pour les arracher; il les tordait, dans les forces décuplées de sa colère, tandis que Bouteloup, à l'écart, ennuyé d'avoir suivi le camarade, le regardait faire tranquillement.

- Allez-y, pour voir, répétait Maheu, allez-y un peu, si vous

n'êtes pas des lâches.

Et il ouvrait sa veste, il écartait sa chemise, étalant sa poitrine nue, sa chair velue et tatouée de charbon. Il se poussait sur les pointes, il les obligeait à reculer, terrible d'insolence et de bravoure. Une d'elles l'avait piqué au sein, il en était comme fou et s'efforçait qu'elle entrât davantage, pour entendre craquer 10 ses côtes.

— Lâches, vous n'osez pas. . . . Il y en a dix mille derrière nous. Oui, vous pouvez nous tuer, il y en aura dix mille à tuer encore.

La position des soldats devenait critique, car ils avaient reçu 15 l'ordre sévère de ne se servir de leurs armes qu'à la dernière extrémité. Et comment empêcher ces enragés-là de s'embrocher eux-mêmes? D'autre part, l'espace diminuait, ils se trouvaient maintenant acculés contre le mur, dans l'impossibilité de reculer davantage. Leur petite troupe, une poignée d'hommes, en face 20 de la marée montante des mineurs, tenait bon cependant. exécutait avec sang-froid les ordres brefs donnés par le capitaine. Celui-ci, les yeux clairs, les lèvres nerveusement amincies, n'avait qu'une peur, celle de les voir s'emporter sous les injures. Déjà un jeune sergent, un grand maigre dont les 25 quatre poils de moustache se hérissaient, battait des paupières d'une façon inquiétante. Près de lui, un vieux chevronné. 557 au cuir tanné par vingt campagnes, avait blêmi quand il avait vu sa bayonnette tordue comme une paille. Un autre, une recrue sans doute, sentant encore le labour, devenait très rouge 30 chaque fois qu'il s'entendait traiter de crapule et de canaille. Et les violences ne cessaient pas, les poings tendus, les mots abominables, des pelletées d'accusations et de menaces qui les souffletaient au visage. Il fallait toute la force de la consigne pour les tenir ainsi, la face muette, dans le hautain et triste 35 silence de la discipline militaire. . . .

Mais une bousculade se produisit. Le capitaine, pour calmer l'énervement de ses hommes, se décidait à faire des prisonniers. D'un saut, la Mouquette s'échappa, en se jetant entre les jambes

des camarades. Trois mineurs, Levaque et deux autres, furent empoignés dans le tas des plus violents, et gardés à vue au fond de la chambre des porions. D'en haut, Négrel et Dansaert criaient au capitaine de rentrer, de s'enfermer avec eux. Il refusa, il sentait que ces bâtiments, aux portes sans serrure, allaient être emportés d'assaut, et qu'il y subirait la honte d'être désarmé. Déjà sa petite troupe grondait d'impatience, on ne pouvait fuir devant ces misérables en sabots. Les soixante, acculés au mur, le fusil chargée, firent de nouveau face à la bande.

Il y eut d'abord un recul, un profond silence. Les grévistes restaient dans l'étonnement de ce coup de foudre. Puis, un cri monta, exigeant les prisonniers, réclamant leur liberté immédiate. Des voix disaient qu'on les égorgeait là-dedans. Et, sans s'être concertés, emportés d'un même élan, d'un même 15 besoin de revanche, tous coururent aux tas de briques voisins, à ces briques dont le terrain marneux 558 fournissait l'argile, et qui étaient cuites sur place. Les enfants les charriaient une à une, des femmes en emplissaient leurs jupes. Bientôt chacun eut à ses pieds des munitions; la bataille à coups de pierres 20 commença.

Ce fut la Brûlé qui se campa 559 la première. Elle cassait les briques sur l'arête maigre de son genou, et de la main droite, et de la main gauche, elle lâchait les deux morceaux. La Levaque se démanchait les épaules, si grosse, si molle, qu'elle 25 avait dû s'approcher pour taper juste, malgré les supplications de Bouteloup, qui la tirait en arrière, dans l'espoir de l'emmener, maintenant que le mari était à l'ombre. 560 Toutes s'excitaient; la Mouquette, ennuyée de se mettre en sang, à rompre les briques sur ses cuisses trop grasses, préférait les lancer entières. 30 Des gamins eux-mêmes entraient en ligne; Bébert montrait à Lydie comment on envoyait ça, par-dessous le coude. C'était une grêle, des grêlons énormes, dont on entendait les claquements sourds. Et, soudain, au milieu de ces furies, on aperçut Catherine, les poings en l'air, brandissant, elle aussi, des moitiés 35 de brique, les jetant de toute la force de ses petits bras. Elle n'aurait pu dire pourquoi, elle suffoquait, elle crevait d'une envie de massacrer le monde. Est-ce que ça n'allait pas être bientôt fini, cette existence de malheur? Elle en avait assez

d'être giflée et chassée par son homme, de patauger ainsi qu'un chien perdu dans la boue des chemins, sans pouvoir seulement demander une soupe à son père, en train d'avaler sa langue <sup>561</sup> comme elle. Jamais ça ne marchait mieux, ça se gâtait au contraire, depuis qu'elle se connaissait, et elle cassait des briques, et elle les jetait devant elle, avec la seule idée de balayer tout les yeux si aveuglés de sang, qu'elle ne voyait même pas à qui elle écrasait les mâchoires. . . .

Dès les premières briques lancées, le porion Richomme s'était planté de nouveau entre les soldats et les mineurs. Il 10 suppliait les uns, il exhortait les autres, insoucieux du péril, si désespéré, que de grosses larmes lui coulaient des yeux. On n'entendait pas ses paroles au milieu du vacarme, on voyait seulement ses grosses moustaches grises qui tremblaient. Mais la grêle des briques devenait plus drue, les hommes s'y mettaient, à l'exemple des femmes. Alors la Maheude s'aperçut que Maheu demeurait en arrière. Il avait les mains vides, l'air sombre.

— Qu'est-ce que tu as, dis? cria-t-elle. Est-ce que tu es lâche? est-ce que tu vas laisser conduire tes camarades en 20 prison? . . . Ah! si je n'avais pas cette enfant, tu verrais!

Estelle, qui s'était cramponnée à son cou en hurlant, l'empêchait de se joindre à la Brûlé et aux autres. Et, comme son homme ne semblait pas entendre, elle lui poussa du pied des briques dans les jambes.

- Veux-tu prendre ça! Faut-il que je te crache à la figure

25

devant le monde pour te donner du cœur?

Redevenu très rouge, il cassa des briques, il les jeta. Elle le cinglait, l'étourdissait, aboyait derrière lui des paroles de mort, en étouffant sa fille sur sa gorge, dans ses bras crispés, 30 et il avançait toujours, il se trouva en face des fusils. Sous cette rafale de pierres, la petite troupe disparaissait. Heureusement, elles tapaient trop haut, le mur en était criblé. Que faire? L'idée de rentrer, de tourner le dos, empourpra un instant le visage du capitaine; mais ce n'était même plus possible, on les 35 écharperait 562 au moindre mouvement. Une brique venait de briser la visière de son képi, des gouttes de sang coulaient de son front. Plusieurs de ses hommes étaient blessés, et il les sentait hors d'eux, dans cet instinct débridé de la défense per-

sonnelle, où l'on cesse d'obéir aux chefs. Le sergent avait lâché un juron, l'épaule gauche à moitié démontée, la chair meurtrie par un choc sourd, pareil à un coup de battoir dans du linge. Eraflée à deux reprises, la recrue avait un pouce broyé, tandis qu'une brûlure l'agaçait au genou droit; est-ce qu'on se laisserait embêter longtemps encore? Une pierre ayant ricoché et atteint le vieux chevronné au ventre, ses joues verdirent, son arme trembla, s'allongea au bout de ses bras maigres. Trois fois le capitaine fut sur le point de commander le feu. Une angoisse l'étranglait, une lutte interminable 10 de quelques secondes heurta en lui des idées, des devoirs, toutes ses croyances d'homme et de soldat. La pluie des briques redoublait, et il ouvrait la bouche, il allait crier: Feu! lorsque les fusils partirent d'eux-mêmes, trois coups d'abord, puis cinq. puis un roulement de peloton, puis un coup tout seul, longtemps 15 après dans le grand silence.

Ce fut une stupeur. Ils avaient tiré! La foule béante restait immobile, sans le croire encore. Mais des cris déchirants s'élevèrent, tandis que le clairon sonnait la cessation du feu. Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, 20 une fuite éperdue dans la boue. Bébert et Lydie s'étaient affaissés l'un sur l'autre, aux trois premiers coups, la petite frappée à la face, le petit troué au-dessous de l'épaule gauche. Elle, foudroyée, ne bougeait plus. Mais lui, remuait, la saisissait à pleins bras, dans les convulsions de l'agonie. Et Jeanlin, 25 justement, qui accourait enfin de Réquillard, bouffi de sommeil. gambillant 563 au milieu de la fumée, le regarda étreindre sa petite femme et mourir.

Les cinq autres coups avaient jeté bas la Brûlé et le porion Richomme. Atteint dans le dos au moment où il suppliait les 30 camarades, il était tombé à genoux et, glissé sur une hanche, il râlait par terre, les yeux pleins des larmes qu'il avait pleurées. La vieille, la gorge ouverte, s'était abattue toute raide et craquante comme un fagot de bois sec, en bégayant un dernier juron dans le gargouillement du sang.

Mais alors le feu de peloton balayait le terrain, fauchait à cent pas les groupes de curieux qui riaient de la bataille. Une balle entra dans la bouche de Mouquet, le renversa, fracassé, aux pieds de Zacharie et de Philomène, dont les deux mioches furent couverts de gouttes rouges. Au même instant, la Mouquette recevait deux balles dans le ventre. Elle avait vu les soldats épauler, elle s'était jetée, d'un mouvement instinctif de bonne fille devant Catherine, en lui criant de prendre garde, et elle poussa un grand cri, elle s'étala sur les reins, culbutée par la secousse. Etienne accourut, voulut la relever, l'emporter; mais, d'un geste, elle disait qu'elle était finie. Puis elle hoqueta sans cesser de leur sourire à l'un et à l'autre, comme si elle était heureuse de les voir ensemble, maintenant qu'elle s'en allait. Tout semblait terminé. L'ouragan des balles s'était 10 perdu très loin, jusque dans les façades du coron, lorsque le dernier coup partit, isolé, en retard. Maheu, frappé en plein cœur, vira sur lui-même et tomba la face dans une flaque d'eau, noire de charbon. Stupide, la Maheude se baissa. 15

- Eh! mon vieux, relève-toi. Ce n'est rien, dis?

Les mains gênées par Estelle, elle dut la mettre sous un bras pour retourner la tête de son homme.

- Parle donc! Où as-tu mal?

Il avait les yeux vides, la bouche baveuse d'une écume san- 20 glante. Elle comprit, il était mort. Alors, elle resta assise dans la crotte, sa fille sous le bras comme un paquet, regardant son vieux d'un air hébété.

La fosse était libre. De son geste nerveux, le capitaine avait retiré, puis remis son képi coupé par une pierre, et il gardait sa 25 raideur blême devant le désastre de sa vie, pendant que ses hommes, aux faces muettes, rechargeaient leurs armes. On aperçut les visages effarés de Négrel et de Dansaert à la fenêtre de la recette. Souvarine était derrière eux, le front barré d'une grande ride, comme si le clou de son idée fixe se fût imprimé 30 là, menaçant. De l'autre côté de l'horizon, au bord du plateau, Bonnemort n'avait pas bougé, calé d'une main sur sa canne, l'autre main aux sourcils pour mieux voir, en bas, l'égorgement des siens. Les blessés hurlaient, les morts se refroidissaient dans des postures cassées, boueux de la boue liquide du dégel, 35 çà et là envasés parmi les taches d'encre du charbon, qui reparaissaient sous les lambeaux salis de la neige. Et, au milieu de ces cadavres d'hommes, tout petits, l'air pauvre avec leur

10

15

20

maigreur de misère, gisait le cadavre du cheval Trompette, un tas de chair morte, monstrueux et lamentable.

(1885.)

## GAUTIER

(1811-1872)

#### LE POT DE FLEURS

Parfois un enfant trouve une petite graine, Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs, Pour la planter, il prend un pot de porcelaine Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge, Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau; Chaque jour, plus avant son pied chevelu plonge Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse Sur les débris du pot brandir ses verts poignards; Il la veut arracher, mais sa tige est tenace; Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise:
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps;
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

—Poésies diverses, 1833-1838.

#### LES AFFRES DE LA MORT

SUR LES MURS D'UNE CHARTREUSE

O toi qui passes par ce cloître, Songe à la mort! — Tu n'es pas sûr De voir s'allonger et décroître, Une autre fois, ton ombre au mur. Frère, peut-être cette dalle Qu'aujourd'hui, sans songer aux morts, Tu soufflettes de ta sandale, Demain pèsera sur ton corps!

La vie est un plancher qui couvre L'abîme de l'éternité: Une trappe soudain s'entr'ouvre Sous le pécheur épouvanté;

Le pied lui manque, il tombe, il glisse! Que va-t-il trouver? le ciel bleu, Ou l'enfer rouge? le supplice, Ou la palme? Satan, ou Dieu? . . .

Souvent sur cette idée affreuse Fixe ton esprit éperdu: Le teint jaune et la peau terreuse, Vois-toi sur un lit étendu;

Vois-toi brûlé, transi de fièvre, Tordu comme un bois vert au feu, Le fiel crevé, l'âme à la lèvre, Sanglotant le suprême adieu,

Entre deux draps, dont l'un doit être Le linceul où l'on te coudra, Triste habit que nul ne veut mettre, Et que pourtant chacun mettra.

Représente-toi bien l'angoisse De ta chair flairant le tombeau, Tes pieds crispés, ta main qui froisse Tes couvertures en lambeau.

En pensée, écoute le râle, Bramant comme un cerf aux abois, Pousser sa note sépulcrale Par ton gosier rauque et sans voix.

5

IO

15

20

25

REALISM 379 Le sang quitte tes jambes roides, Les ombres gagnent ton cerveau, Et sur ton front les perles froides Coulent comme aux murs d'un caveau. Les prêtres à soutane noire, 5 Toujours en deuil de nos péchés, Apportent l'huile et le ciboire. Autour de ton grabat penchés. Tes enfants, ta femme et tes proches Pleurent en se tordant les bras, IO Et déjà le sonneur aux cloches Se suspend pour sonner ton glas. Le fossoyeur a pris sa bêche Pour te creuser ton dernier lit. Et d'une terre brune et fraîche 15 Bientôt ta fosse se remplit. Ta chair délicate et superbe Va servir de pâture aux vers, Et tu feras pousser de l'herbe Plus drue avec des brins plus verts. 20 Donc, pour n'être pas surpris, frère, Aux transes du dernier moment. Réfléchis! — La mort est amère A qui vécut trop doucement.

Sur ce, frère, que Dieu t'accorde De trépasser en bon chrétien, Et te fasse miséricorde; Ici-bas, nul ne peut plus rien!

(1843.)

25

30

#### PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses Les hommes courent haletants, Mars qui rit, malgré les averses, Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes, Sournoisement lorsque tout dort, Il repasse des collerettes Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne, Il s'en va, furtif perruquier, Avec une houppe de cygne, Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose; Lui, descend au jardin désert Et lace les boutons de rose Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges, Qu'aux merles il siffle à mi-voix, Il sème aux prés les perce-neiges Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine Où le cerf boit, l'oreille au guet, De sa main cachée il égrène Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles, Il met la fraise au teint vermeil, Et te tresse un chapeau de feuilles Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite, Et que son règne va finir, Au seuil d'avril tournant la tête, Il dit: "Printemps, tu peux venir!"

(1852.)

5

10

15

20

25

30

# L'ART

Oui, l'œuvre sort plus belle D'une forme au travail Rebelle, Vers, marbre, onyx, émail.

REALISM	381
Point de contraintes fausses!  Mais que pour marcher droit  Tu chausses,  Muse, un cothurne étroit.	
Fi du rhythme commode, Comme un soulier trop grand, Du mode Que tout pied quitte et prend!	5
Statuaire, repousse L'argile que pétrit Le pouce Quand flotte ailleurs l'esprit;	10
Lutte avec le carrare, 564 Avec le paros 565 dur Et rare, Gardiens du contour pur;	15
Emprunte à Syracuse 566 Son bronze où fermement S'accuse Le trait fier et charmant;	20
D'une main délicate Poursuis dans un filon D'agate Le profil d'Apollon.	
Peintre, fuis l'aquarelle, Et fixe la couleur Trop frêle Au four de l'émailleur.	25
Fais les sirènes bleues, Tordant de cent façons	30

Leurs queues, Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobe La Vierge et son Jésus, Le globe Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste Seul a l'éternité. Le buste Survit à la cité.

Et la médaille austère Que trouve un laboureur Sous terre Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent.

Mais les vers souverains

Demeurent

Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle; Que ton rêve flottant Se scelle Dans le bloc résistant!

(1852.)

5

10

15

20

25

## LECONTE DE LISLE

(1818-1894)

#### HYPATIE

O vierge, <sup>567</sup> qui, d'un pan de ta robe pieuse, Couvris la tombe auguste où s'endormaient tes Dieux, De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse, Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux!

Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime! Quand l'orage ébranla le monde paternel, Tu suivis dans l'exil cet Œdipe <sup>568</sup> sublime, Et tu l'enveloppas d'un amour éternel. Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim, Pythonisse <sup>569</sup> enchaînée aux trépieds prophétiques, Les Immortels trahis palpitaient dans ton sein. . . .

O sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles! O noble front, sans tache entre les fronts sacrés! Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles, Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés?

10

5

Sans effleurer jamais ta robe immaculée, Les souillures du siècle ont respecté tes mains: Tu marchais, l'œil tourné vers la Vie étoilée, Ignorante des maux et des crimes humains.

Le vil Galiléen <sup>570</sup> t'a frappée et maudite, Mais tu tombas plus grande! Et maintenant, hélas! Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite <sup>571</sup> Sont partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas!

15

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde, Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos; Dors! L'impure laideur est la reine du monde, Et nous avons perdu le chemin de Paros.<sup>572</sup>

20

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette; Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté. Dors! mais vivante en lui, chante au cœur du poète L'hymne mélodieux de la sainte Beauté!

25

30

Elle seule survit, immuable, éternelle.

La mort peut disperser les univers tremblants,

Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,

Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs!

—Poèmes antiques, 1852.

-1 ormes amaques, 10

#### MIDI

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine, Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu. Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine; La terre est assoupie en sa robe de feu. L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre, Et la source est tarie où buvaient les troupeaux; La lointaine forêt, dont la lisière est sombre, Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée, Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil; Pacifiques enfants de la terre sacrée, Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante, Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux, Une ondulation majestueuse et lente S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes, Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais, Et suivent de leurs yeux languissants et superbes Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume, Tu passais vers midi dans les champs radieux, Fuis! la nature est vide et le soleil consume: Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire, Altéré de l'oubli de ce monde agité, Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire, Goûter une suprême et morne volupté;

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes; Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin; Et retourne à pas lents vers les cités infimes, Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

-Poèmes antiques, 1852.

TO

15

20

25

30

## L'ECCLÉSIASTE

L'Ecclésiaste a dit: Un chien vivant vaut mieux Qu'un lion mort.<sup>573</sup> Hormis, certes, manger et boire, Tout n'est qu'ombre et fumée. Et le monde est très vieux, Et le néant de vivre emplit la tombe noire. Par les antiques nuits, à la face des cieux, Du sommet de sa tour comme d'un promontoire, Dans le silence, au loin laissant planer ses yeux, Sombre, tel il songeait sur son siège d'ivoire.

Vieil amant du soleil, qui gémissais ainsi, L'irrévocable mort est un mensonge aussi. Heureux qui d'un seul bond s'engloutirait en elle!

5

Moi, toujours, à jamais, j'écoute, épouvanté,
Dans l'ivresse et l'horreur de l'immortalité,
Le long rugissement de la vie éternelle.

—Poèmes barbares. 1862.

10

## LA VÉRANDAH

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures, Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux. Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux, Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres, Les rosiers de l'Iran <sup>574</sup> mêlent leurs frais murmures Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

15

Sous les treillis d'argent de la vérandah close, Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins, Où la splendeur du jour darde une flèche rose, La Persane royale, immobile, repose, Derrière son col brun croisant ses belles mains, Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins, Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

20

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor, Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor, Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or, La branche du hûka <sup>575</sup> rôde comme un reptile Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

25

Deux ravons noirs, chargés d'une muette ivresse, Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi; Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse; Et parce que l'effluve 578 invincible l'oppresse, Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi, Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux, Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures. Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux. Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux Ne se querellent plus autour des figues mûres. Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures, Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux. -Poèmes barbares, 1862.

TO

15

20

#### LES MONTREURS

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière, La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été, Promène qui voudra son cœur ensanglanté Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété. Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière, Déchire qui voudra la robe de lumière De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire, Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire, Ie ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées. Je ne danserai pas sur ton tréteau banal Avec tes histrions et tes prostituées.

-Poèmes barbares, 1862.

TO

15

20

25

## LES ÉLÉPHANTS

Le sable rouge est comme une mer sans limite, Et qui flambe, muette, affaissée en son lit. Une ondulation immobile remplit L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues, Et la girafe boit dans les fontaines bleues, Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile L'air épais, où circule un immense soleil. Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil, Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs. Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes, Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes, Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit, Pour ne point dévier du chemin le plus droit, Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine! Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche, Il guide au but certain ses compagnons poudreux; Et, creusant par derrière un sillon sablonneux, Les pèlerins massifs suivent leur patriarche. L'oreille en éventail, la trompe entre les dents, Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume, Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume; Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace, Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé? Ils rêvent en marchant du pays délaissé, Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts, Où nage en mugissant l'hippopotame énorme, Où, blanchis par la lune et projetant leur forme, Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

10

15

20

25

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent, Comme une ligne noire, au sable illimité; Et le désert reprend son immobilité Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

—Poèmes barbares, 1862.

## LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages, A la grande tuerie ils se sont tous rués, Ivres et haletants, par les boulets troués, En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir, Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes, Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes, Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces, Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé. Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé; La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

10

15

20

25

30

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers, Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches, Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches, Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces, Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux; Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés. Sur le sol bossué de tant de chair humaine, Aux dernières lueurs du jour on voit à peine Se tordre vaguement des corps entrelacés;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense, Dressant son cou roidi, percé de coups de feu, Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! ô soif du meurtre! acharnement Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres! Soyez maudits devant ces cent mille cadavres Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire, Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon, Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom, Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire! —Poèmes barbares, 1862.

## LES SIÈCLES MAUDITS

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine, Que le reflet sanglant des bûchers illumine! Siècles de désespoir, de peste et de haut-mal, Où le Jacque <sup>577</sup> en haillons, plus vil que l'animal, Geint lamentablement sa pitoyable vie! Siècles de haine atroce et jamais assouvie,

10

15

20

25

30

Où, dans les caveaux sourds des donjons noirs et clos Oui ne laissent ouïr les cris ni les sanglots, Le vieux juif, pieds et poings ferrés, et qu'on édente, Pour mieux suer son or cuit sur la braise ardente! Siècles de ceux d'Albi 578 scellés vifs dans les murs. Et des milliers de harts d'où les pendus trop mûrs. Ouand le vent de l'hiver les heurte et les fracasse, Encombrent les chemins de quartiers de carcasse, Avec force corbeaux battant de l'aile autour! Siècles du noble sire aux aguets sur sa tour. Éperonné, casqué, prêt à sauter en selle Pour couper au marchand la gorge et l'escarcelle, Et rendant grâce aux Saints si les ballots sont lourds De brocarts d'Orient, de soie et de velours! Siècles des loups-garous hurlant dans les bruvères. Des Incubes 579 menant la ronde des sorcières Par les anciens charniers où dansent alternés Les feux blêmes qui sont âmes des morts damnés! Siècles du goupillon, du froc, de la cagoule, De l'estrapade et des chevalets, où la Goule Romaine, 580 ce vampire ivre de sang humain, L'écume de la rage aux dents, la torche en main. Soufflant dans toute chair, dans toute âme vivante. L'angoisse d'être au monde autant que l'épouvante De la mort, voue au feu stupide de l'Enfer L'holocauste fumant sur son autel de fer! Dans chacune de vos exécrables minutes. O siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes. Honte de ce vieux globe et de l'humanité. Maudits, soyez maudits, et pour l'éternité! -Poèmes tragiques, 1884.

## L'INCANTATION DU LOUP

Les lourds rameaux neigeux du mélèze et de l'aune. Un grand silence. Un ciel étincelant d'hiver. Le Roi du Hartz,<sup>581</sup> assis sur ses jarrets de fer, Regarde resplendir la lune large et jaune.

10

15

20

25

30

Les gorges, les vallons, les forêts et les rocs Dorment inertement sous leur blême suaire, Et la face terrestre est comme un ossuaire Immense, cave ou plat, ou bossué par blocs.

Tandis qu'éblouissant les horizons funèbres, La lune, œil d'or glacé, luit dans le morne azur, L'angoisse du vieux Loup étreint son cœur obscur, Un âpre frisson court le long de ses vertèbres.

Sa louve blanche, aux yeux flambants, et les petits Qu'elle abritait, la nuit, des poils chauds de son ventre, Gisent, morts, égorgés par l'homme, au fond de l'antre. Ceux, de tous les vivants, qu'il aimait, sont partis.

Il est seul désormais sur la neige livide. La faim, la soif, l'affût patient dans les bois, Le doux agneau qui bêle ou le cerf aux abois, Que lui fait tout cela, puisque le monde est vide?

Lui, le chef du haut Hartz, tous l'ont trahi, le Nain Et le Géant, le Bouc, l'Orfraie et la Sorcière, Accroupis près du feu de tourbe et de bruyère Où l'eau sinistre bout dans le chaudron d'airain.

Sa langue fume et pend de la gueule profonde. Sans lécher le sang noir qui s'égoutte du flanc, Il érige sa tête aiguë en grommelant, Et la haine, dans ses entrailles, brûle et gronde.

L'Homme, le massacreur antique des aïeux, De ses enfants et de la royale femelle Qui leur versait le lait ardent de sa mamelle, Hante immuablement son rêve furieux.

Une braise rougit sa prunelle énergique;
Et, redressant ses poils roides comme des clous,
Il évoque, en hurlant, l'âme des anciens loups
Qui dorment dans la lune éclatante et magique.

—Poèmes tragiques, 1884.

## HEREDIA

(1842-1905)

## LE CYDNUS 582

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie, La trirème d'argent blanchit le fleuve noir Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir Avec des sons de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,<sup>583</sup> Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir, Cléopâtre debout en la splendeur du soir Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse, où l'attend le guerrier désarmé; Et la brune Lagide 584 ouvre dans l'air charmé Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses;

Et ses yeux n'ont pas vu, présage de son sort, Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses, Les deux Enfants divins, le Désir et la Mort. —Les Trophées, 1893.

#### SOIR DE BATAILLE

Le choc avait été très rude. Les tribuns Et les centurions, ralliant les cohortes, Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts, Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes, Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes; <sup>585</sup> Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches, Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches, Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

25

10

Iς

Au fracas des buccins 586 qui sonnaient leur fanfare. Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare. Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

-Ibid.

# ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse, L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend, Vers Bubaste ou Saïs 587 rouler son onde grasse.

5

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse, Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant, Ployer et défaillir sur son cœur triomphant Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

10

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums, Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

15

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or Toute une mer immense où fuvaient des galères. 588 --Ibid.

# LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal, Fatigués de porter leurs misères hautaines, De Palos de Moguer,589 routiers 590 et capitaines Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

20

Ils allaient conquérir le fabuleux métal Que Cipango 591 mûrit dans ses mines lointaines, Et les vents alizés inclinaient leurs antennes Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques, L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles, Ils regardaient monter en un ciel ignoré Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

-Ibid.

## SULLY PRUDHOMME

(1839-1907)

## LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine D'un coup d'éventail fut fêlé; Le coup dut effleurer à peine. Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure, Mordant le cristal chaque jour, D'une marche invisible et sûre En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte, Le suc des fleurs s'est épuisé; Personne encore ne s'en doute, N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime, Effleurant le cœur, le meurtrit; Puis le cœur se fend de lui-même, La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde, Il sent croître et pleurer tout bas Sa blessure fine et profonde, Il est brisé, n'y touchez pas.

-Stances et Poèmes, 1865.

15

10

5

20

IO

15

20

25

#### ICI-BAS

Ici-bas tous les lilas meurent, Tous les chants des oiseaux sont courts. Je rêve aux étés qui demeurent Toujours. . . .

Ici-bas les lèvres effleurent Sans rien laisser de leur velours; Je rêve aux baisers qui demeurent Toujours. . . .

Ici-bas tous les hommes pleurent Leurs amitiés ou leurs amours; Je rêve aux couples qui demeurent Toujours. . . .

-Ibid.

#### LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux, Des yeux sans nombre ont vu l'aurore; Ils dorment au fond des tombeaux Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours, Ont enchanté des yeux sans nombre; Les étoiles brillent toujours Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard, Non, non, cela n'est pas possible! Ils se sont tournés quelque part Vers ce qu'on nomme l'invisible!

Et comme les astres penchants Nous quittent, mais au ciel demeurent, Les prunelles ont leurs couchants, Mais il n'est pas vrai qu'ils meurent; Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux, Ouverts à quelque immense aurore, De l'autre côté des tombeaux Les yeux qu'on ferme voient encore.

—Ibid.

5

IO

15

20

25

#### INTUS

Deux voix s'élèvent tour à tour Des profondeurs troubles de l'âme: La raison blasphème, et l'amour Rêve un dieu juste et le proclame.

Panthéiste, athée ou chrétien, Tu connais leurs luttes obscures; C'est mon martyre, et c'est le tien, De vivre avec ces deux murmures.

L'intelligence dit au cœur:

— "Le monde n'a pas un bon père.

Vois, le mal est partout vainqueur."

Le cœur dit: "Je crois et j'espère.

Espère, ô ma sœur, crois un peu: C'est à force d'aimer qu'on trouve; Je suis immortel, je sens Dieu." L'intelligence lui dit: "Prouve!"

-Ibid

#### UN SONGE

Le laboureur m'a dit en songe: "Fais ton pain, Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème." Le tisserand m'a dit: "Fais tes habits toi-même." Et le maçon m'a dit: "Prends ta truelle en main."

Et seul, abandonné de tout le genre humain Dont je traînais partout l'implacable anathème, Quand j'implorais du ciel une pitié suprême, Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

10

15

20

25

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle: De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle, Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes Nul ne peut se vanter de se passer des hommes; Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

-Ibid.

#### CRI PERDU

Quelqu'un m'est apparu très loin dans le passé: C'était un ouvrier des hautes Pyramides, Adolescent perdu dans ces foules timides Qu'écrasait le granit pour Chéops entassé.

Or ses genoux tremblaient; il pliait, harassé Sous la pierre, surcroît au poids des cieux torrides; L'effort gonflait son front et le creusait de rides; Il cria tout à coup comme un arbre cassé.

Ce cri fit frémir l'air, ébranla l'éther sombre, Monta, puis atteignit les étoiles sans nombre Où l'astrologue lit les jeux tristes du sort;

Il monte, il va, cherchant les dieux et la justice, Et depuis trois mille ans sous l'énorme bâtisse, Dans sa gloire, Chéops inaltérable dort. —Les Epreuves, 1866.

LE DOUTE

La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits. Plus d'un fuit cet abîme ou n'y prend jamais garde; Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde, J'y descends à travers la plus noire des nuits;

Et j'entraîne la câble aussi loin que je puis; Or, je l'ai déroulé jusqu'au bout; je regarde, Et, les bras étendus, la prunelle hagarde, J'oscille sans rien voir ni rencontrer d'appuis. Elle est là cependant, je l'entends qui respire; Mais, pendule éternel que sa puissance attire, Je passe et je repasse et tâte l'ombre en vain;

Ne pourrai-je allonger cette corde flottante, Ni remonter au jour dont la gaîté me tente? Et dois-je dans l'horreur me balancer sans fin? —Les Epreuves, 1866.

## PRIÈRE

Ah! si vous saviez comme on pleure De vivre seul et sans foyers, Quelque fois devant ma demeure Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître Dans l'âme triste un pur regard, Vous regarderiez ma fenêtre Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte Au cœur le présence d'un cœur, Vous vous assoiriez sous ma porte Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime, Surtout si vous saviez comment, Vous entreriez peut-être même Tout simplement.

-Vaines Tendresses, 1875

BANVILLE

(1823-1891)

## A ADOLPHE GAÏFFE

Jeune homme sans mélancolie, Blond comme un soleil d'Italie, Garde bien ta belle folie.

5

TO

15

20

C'est la sagesse! Aimer le vin, La beauté, le printemps divin, Cela suffit. Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère! Et quand revient la primevère, Jettes-en les fleurs dans ton verre.

5

Au corps sous la tombe enfermé Que reste-t-il? D'avoir aimé Pendant deux ou trois mois de mai.

"Cherchez les effets et les causes,"

Nous disent les rêveurs moroses.

Des mots! des mots! cueillons les roses.

—Odelettes, 1855.

10

#### BALLADE DES PENDUS

Sur ses larges bras étendus, La forêt où s'éveille Flore, 592 A des chapelets de pendus Que le matin caresse et dore. Ce bois sombre, où le chêne arbore Des grappes de fruits inouïs Même chez le Turc et le More, C'est le verger du roi Louis, 598

15

Tous ces pauvres gens morfondus, Roulant des pensers qu'on ignore, Dans les tourbillons éperdus Voltigent, palpitants encore. Le soleil levant les dévore. Regardez-les, cieux éblouis, Danser dans les feux de l'aurore. C'est le verger du roi Louis. 20

Ces pendus, du diable entendus, Appellent des pendus encore. Tandis qu'aux cieux, d'azur tendus, 25

Où semble luire un météore, La rosée en l'air s'évapore, Un essaim d'oiseaux réjouis Par dessus leur tête picore. C'est le verger du roi Louis.

#### ENVOI

"Prince, il est un bois que décore Un tas de pendus enfouis Dans le doux feuillage sonore. C'est le verger du roi Louis."

-Gringoire, 1866.

#### LAPINS

Les petits lapins, dans le bois, Folâtrent sur l'herbe arrosée, Et, comme nous le vin d'Arbois, Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait, Ces vagabonds, dont se dégage Comme une odeur de serpolet, Tiennent à peu près ce langage:

Nous sommes les petits lapins, Gens étrangers à l'écriture Et chaussés des seuls escarpins Que nous a donnés la Nature. . . .

N'ayant pas lu Dostoïewski,<sup>594</sup> Nous conservons des airs peu rogues, Et certes, ce n'est pas nous qui Nous piquons d'être psychologues. . . .

Nous sommes les petits lapins, C'est le poil qui forme nos bottes, Et n'ayant pas de calepins,<sup>595</sup> Nous ne prenons jamais de notes. 10

15

20

10

15

20

25

Nous ne cultivons guère Kant; Son idéale turlutaine Rarement nous attire. Quant Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux; Mais nous préférons qu'on se taise Lorsque méchamment on veut nous Raconter une pièce à thèse. . . .

Préférant les simples chansons Qui ravissent les violettes, Sans plus d'affaire, nous laissons Les raffinements aux belettes.

Ce ne sont pas les gazons verts Ni les fleurs dont jamais nous rîmes, Et, qui pis est, au bout des vers Nous ne dédaignons pas les rimes.

En dépit de Schopenhauer, Ce cruel malade qui tousse, Vivre et savourer le doux air Nous semble une chose fort douce,

Et dans la bonne odeur des pins Qu'on voit ombrageant les clairières, Nous sommes les tendres lapins Assis sur leurs petits derrières. —Sonnailles et Clochettes, 27 novembre, 1888.

# COPPÉE

(1842-1908)

# "LA PETITE MARCHANDE DE FLEURS"

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil, Et le ciel de novembre avait des airs d'avril. Nous voulions profiter de la belle gelée. Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants, Nous franchissions, parmi les couples élégants, La porte de la blanche et joyeuse avenue, Ouand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue Et livide, tenant des fleurettes en main, Accourut, se fravant à la hâte un chemin Entre les beaux habits et les riches toilettes. Nous offrir un petit bouquet de violettes. Elle avait deviné que nous étions heureux Sans doute, et s'était dit: "Ils seront généreux." Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce. En souriant avec ce sourire qui tousse. Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans Oui mourait de l'hiver en offrant le printemps. Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures. Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures, Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon, Et je touchais ta main chaude dans ton manchon. Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes; Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

IC

I

20

3

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.
—Les Intimités, XIII, 1868.

## L'HOROSCOPE

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés, Debout devant la vieille aux regards fatidiques, Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin, L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone, Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'autonme, Ensemble elles voulaient connaître le destin.

"La vie, hélas! sera pour toi bien douloureuse," Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.

15

20

25

30

Celle-ci demanda: "Du moins m'aimera-t-il?

— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse."

"Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur,"
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda: "Moi, du moins, l'aimerai-je?
— Oui. — Que me disiez-vous? J'aurai trop de bonheur."

-Poèmes divers, 1869.

#### LES LARMES

J'aurai cinquante ans tout à l'heure;
Je m'y résigne, Dieu merci!
Mais j'ai ce très grave souci:
Plus je vieillis, et moins je pleure.

Je souffre pourtant aujourd'hui Comme jadis, et je m'honore De sentir vivement encore Toutes les misères d'autrui.

Oh! la bonne source attendrie Qui me montait du cœur aux yeux! Suis-je à ce point devenu vieux Qu'elle soit près d'être tarie?

Pour mes amis dans la douleur Pour moi-même, quoi? plus de larme Qui tempère, console et charme, Un instant, ma peine ou la leur!

Hier encor, par ce froid si rude, Devant ce pauvre presque nu, J'ai donné, mais sans être ému, J'ai donné, mais par habitude;

Et ce triste veuf, l'autre soir,

— Sans que de mes yeux soit sortie
Une larme de sympathie, —
M'a confié son désespoir.

Est-ce donc vrai? Le cœur se lasse, Comme le corps va se courbant. En moi seul toujours m'absorbant J'irais, vieillard à tête basse?

Non! C'est mourir plus qu'à moitié! Je prétends, cruelle nature, Résistant à ta loi si dure, Garder intacte ma pitié. . . .

Oh! les cheveux blancs et les rides! Je les accepte, j'y consens; Mais au moins, jusqu'en mes vieux ans, Que mes yeux ne soient pas arides!

Car l'homme n'est laid ni pervers Qu'au regard sec de l'égoïsme, Et l'eau d'une larme est un prisme Qui transfigure l'univers.

- Les Paroles sincères, 1890.

IO

15

20

25

30

## POUR TOUJOURS

"Pour toujours!" me dis-tu, le front sur mon épaule. Cependant nous serons séparés. C'est le sort. L'un de nous, le premier, sera pris par la mort Et s'en ira dormir sous l'if ou sous le saule.

Vingt fois, les vieux marins qui flânent sur le môle Ont vu, tout pavoisé, le brick rentrer au port. Puis, un jour, le navire est parti vers le Nord. Plus rien. Il s'est perdu dans les glaces du pôle.

Sous mon toit, quand soufflait la brise du printemps, Les oiseaux migrateurs sont revenus, vingt ans; Mais, cet été, le nid n'a plus ses hirondelles.

Tu me jures, maîtresse, un éternel amour;
Mais je songe aux départs qui n'ont point de retour.
Pourquoi le mot "toujours" sur des lèvres mortelles?

—Les Paroles Sincères, 1800.

## THE SYMBOLISTS

Baudelaire sought the extraordinary. In Les Fleurs du Mal (1857), the principal motifs are the ennui which haunts him, the miseries and shame of humanity which obsess him, and, above all, the idea of death which pursues him. The cult of beauty, the gift of imagery and the use of symbol, foreshadowing Verlaine, are the

outstanding characteristics of his verse.

"De la musique avant toute chose" is the basic principle in the creed of the Symbolistic School, among whose poets the most famous is Verlaine. Verlaine's verse is music with all its haunting rhythms, its vague nuances and its all-pervading melancholy. Instead of narrating a story or describing external phenomena as did the Parnassians, the Symbolistic School attempts, through the use of musical phrase and the imprecise language of suggestion, to reinduce in the reader the mood or meaning of the poet.

## BAUDELAIRE

(1821-1867)

## PRÉFACE

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine, Occupent nos esprits et travaillent nos corps, Et nous alimentons nos aimables remords, Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches; Nous nous faisons payer grassement nos aveux, Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux, Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste 500 Qui berce longuement notre esprit enchanté, Et le riche métal de notre volonté Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

10

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent! Aux objets répugnants nous trouvons des appas; Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas, Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes, Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons, Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

5

10

15

20

25

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie, N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins Le canevas banal de nos piteux destins, C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices, Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents, Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde! Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris, Il ferait volontiers de la terre un débris Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! — L'œil chargé d'un pleur involontaire, Il rêve d'échafauds en fumant son houka. 597

Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère! — Fleurs du Mal, 1857.

## L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers, Qui suivent, indolents compagnons de voyage, Le navire glissant sur les gouffres amers.

10

A peine les ont-ils déposés sur les planches, Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux, L'aissent piteusement leurs grandes ailes blanches Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule! Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid! L'un agace son bec avec un brûle-gueule, L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;

Qui hante la tempête et se rit de l'archer; Exilé sur le sol au milieu des huées, Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

-Ibid.

## HYMNE À LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme O Beauté? Ton regard, infernal et divin, Verse confusément le bienfait et le crime, Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

15

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore; Tu répands des parfums comme un soir orageux; Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

20

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres? Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien; Tu sèmes au hasard la joie et les désastres, Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

25

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques, De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant, Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques, Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement. Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe, O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu! Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène, Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours, Rhythme, parfum, lueur, ô mon unique reine! — L'univers moins hideux et les instants moins lourds? — Ibid.

#### HARMONIE DU SOIR

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir; Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir; Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir; Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige; Valse mélancolique et langoureux vertige! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige, Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir; Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. . . .

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir, Du passé lumineux recueille tout vestige! Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. . . . Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir!

-Ibid.

TO

15

## LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver, D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume, Les souvenirs lointains lentement s'élever Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

10

15

20

25

30

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante, Jette fidèlement son cri religieux, Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits, Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts, Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts!

#### **SPLEEN**

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis, Et que de l'horizon embrassant tout le cercle Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide, Où l'Espérance, comme une chauve-souris, S'en va battant les murs de son aile timide Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées D'une vaste prison imite les barreaux, Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie Et lancent vers le ciel un affreux hurlement, Ainsi que des esprits errants et sans patrie Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique, Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir, Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique, Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

-Ibid.

#### LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait vivre; C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre, Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige, et le givre, C'est la clarté vibrante à notre horizon noir; C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,<sup>598</sup> Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques Le sommeil et le don des rêves extatiques, Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique, 599 C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique, C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

—Ibid.

#### LE VOYAGE

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre! Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons! Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre, Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte! Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe? Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!

—Ibid.

## L'ÉTRANGER

— Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère?

— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

— Tes amis?

25

5

10

15

5

15

20

25

— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

— Ta patrie?

- J'ignore sous quelle latitude elle est située.

- La beauté?

- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

-L'or?

- Je le hais comme vous haïssez Dieu.

- Eh! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger?

— J'aime les nuages . . . les nuages qui passent . . . là 10 bas . . . les merveilleux nuages!

-Petits Poèmes en Prose.

#### **VERLAINE**

(1844-1896)

## CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Elessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais Au vent mauvais Qui m'emporte Deçà, delà, Pareil à la Feuille morte.

(1866.)

#### FEMME ET CHATTE

Elle jouait avec sa chatte; Et c'était merveille de voir La main blanche et la blanche patte S'ébattre dans l'ombre du soir.

Elle cachait — la scélérate! — Sous ses mitaines de fil noir Ses meurtriers ongles d'agate, Coupants et clairs comme un rasoir.

L'autre faisait aussi la sucrée Et rentrait sa griffe acérée, Mais le diable n'y perdait rien. . . .

Et dans le boudoir où, sonore, Tintait son rire aérien, Brillaient quatre points de phosphore.

(1866.)

## LE BRUIT DES CABARETS, LA FANGE DES TROTTOIRS

Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs, Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir, L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues, Qui grince, mal assis entre ses quatre roues, Et roule ses yeux verts et rouges lentement, Les ouvriers allant au club, tout en fumant Leur brûle-gueule 600 au nez des agents de police, Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse, Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout, Voilà ma route — avec le paradis 601 au bout.

(1870.)

#### ARIETTES OUBLIÉES

La lune blanche Luit dans les bois; De chaque branche Part une voix Sous la ramée . . . O bien-aimée.

25

5

IO

15

20

30

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure. . . .
Rêvons, c'est l'heure.

5

Un vaste et tendre Apaisement Semble descendre Du firmament Que l'astre irise. . . . C'est l'heure exquise.

10

\* \* \*

Dans l'interminable Ennui de la plaine, La neige incertaine Luit comme du sable.

15

Le ciel est de cuivre Sans lueur aucune. On croirait voir vivre Et mourir la lune.

20

Comme des nuées Flottent gris les chênes Des forêts prochaines Parmi les buées.

25

Le ciel est de cuivre Sans lueur aucune. On croirait voir vivre Et mourir la lune.

Corneille poussive Et vous les loups maigres, Par ces bises aigres Quoi donc vous arrive?

30

Dans l'interminable Ennui de la plaine, La neige incertaine Luit comme du sable.

\* \* \*

Il pleure dans mon cœur Comme il pleut sur la ville, Quelle est cette langueur Qui pénètre mon cœur?

5

10

15

20

25

30

O bruit doux de la pluie Par terre et sur les toits! Pour un cœur qui s'ennuie O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison Dans ce cœur qui s'écœure. Quoi! nulle trahison? Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi, Sans amour et sans haine, Mon cœur a tant de peine!

\* \* \*

Le ciel est, par-dessus le toit, Si bleu, si calme! Un arbre, par-dessus le toit, Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit, Doucement tinte. Un oiseau sur l'arbre qu'on voit Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là, Simple et tranquille. Cette paisible rumeur-là Vient de la ville. — Qu'as-tu fait, ô toi que voilà Pleurant sans cesse, Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, De ta jeunesse?

(1874.)

# ART POÉTIQUE

De la musique avant toute chose, Et pour cela préfère l'Impair 602 Plus vague et plus soluble dans l'air, Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

5

Il faut aussi que tu n'ailles point Choisir tes mots sans quelque méprise: Rien de plus cher que la chanson grise Où l'Indécis au Précis se joint.

10

C'est des beaux yeux derrière des voiles, C'est le grand jour tremblant de midi, C'est, par un ciel d'automne attiédi, Le bleu fouillis des claires étoiles!

15

Car nous voulons la Nuance encor, Pas la Couleur, rien que la nuance! Oh! la nuance seule fiance Le rêve au rêve et la flûte au cor!

20

Fuis du plus loin la Pointe 603 assassine, L'Esprit cruel et le Rire impur, Qui font pleurer les yeux de l'Azur, Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence 604 et tords-lui son cou! Tu feras bien, en train d'énergie, De rendre un peu la Rime assagie. Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

25

O qui dira les torts de la Rime! 605 Quel enfant sourd ou quel nègre fou Nous a forgé ce bijou d'un sou Qui sonne creux et faux sous la lime?

30

De la musique encore et toujours! Que ton vers soit la chose envolée Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée Vers d'autres yeux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure Éparse au vent crispé du matin Qui va fleurant la menthe et le thym . . Et tout le reste est littérature. 606

(1885.)

## THE CRITICAL AND SCIENTIFIC SPIRIT

"Entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous des aspects divers; le faire vivre, se mouvoir et parler comme il a dû faire, le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres." Such is Sainte-Beuve's theory of criticism to which his practice conformed.

In direct contrast to Sainte-Beuve's personal type of criticism stands Taine's, for whom every work is "determined," man being subject to general laws as is the rest of nature. The writer's own nature, his "faculté maîtresse," conditions his work. Then, "race, milieu et moment, trois forces primordiales" determine, almost fatalistically, just what type of artistic production will result.

Renan was historian, philosopher and philologist, and, above all, scientist, to whom science was a faith, a cult, a passion. In L'Avenir de la Science, written in 1848, he maintains that science will be the religion of the future. It will assure human progress; nor will it be incompatible with art. The work of the present is to instruct the people, to inculcate in them a taste and a respect for the true, for the religion of science.

## SAINTE BEUVE

(1804-1869)

# QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE?

Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde,

dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges.

Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait main basse d'abord autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau. . . .

En France, nous n'avons pas eu de grand classique antérieur au siècle de Louis XIV; les Dante et les Shakspeare, ces autorités primitives, auxquelles on revient tôt ou tard dans les jours 10 d'émancipation, nous ont manqué. Nous n'avons eu que des ébauches de grand poètes, comme Mathurin Régnier, comme Rabelais et sans idéal aucun, sans la passion et le sérieux qui consacrent. Montaigne a été une espèce de classique anticipé, de la famille d'Horace, mais qui se livrait en enfant perdu, et 15 faute de dignes alentours, à toutes les fantaisies libertines de sa plume et de son humeur. . . . Il en résulte que nous avons, moins que tout autre peuple, trouvé dans nos ancêtres-auteurs de quoi réclamer hautement à certains jours nos libertés littéraires et nos franchises, et qu'il nous a été plus difficile de 20 rester classiques encore en nous affranchissant. Toutefois, avec Molière et La Fontaine parmi nos classiques du grand siècle, c'est assez pour que rien de légitime ne puisse être refusé à ceux qui oseront et qui sauront.)

L'important aujourd'hui me paraît être de maintenir l'idée et le culte, tout en l'élargissant. Il n'y a pas de recette pour faire des classiques; ce point doit être enfin reconnu évident. Croire qu'en imitant certaines qualités de pureté, de sobriété, de correction et d'élégance, indépendamment du caractère même et de la flamme, on deviendra classique, c'est croire qu'après 300 Racine père il y a lieu à des Racine fils; rôle estimable et triste, ce qui est le pire en poésie. Il y a plus: il n'est pas bon de paraître trop vite et d'emblée classique à ses contemporains; on a grande chance alors de ne pas rester tel pour la postérité. Fontanes, 607 en son temps, paraissait un classique pur à ses amis; voyez quelle pâle couleur cela fait à vingt-cinq ans de distance. Combien de ces classiques précoces qui ne tiennent pas et qui ne le sont que pour un temps! On se retourne un matin, et l'on est tout étonné de ne plus les retrouver debout

derrière soi. Il n'y en a eu, dirait gaiement Mme. de Sévigné, que pour un déjeuné de soleil. 608 (En fait de classiques, les plus imprévus sont encore les meilleurs et les plus grands : demandez-le plutôt à ces mâles génies vraiment nés immortels et perpétuellement florissants. Le moins classique, en apparence, des quatre grands poètes de Louis XIV, était Molière; on l'applaudissait alors bien plus qu'on ne l'estimait; on le goûtait sans savoir son prix. Le moins classique après lui semblait La Fontaine: et voyez après deux siècles ce qui, pour tous deux, en est advenu. Bien avant Boileau, même avant 10 Racine, ne sont-ils pas aujourd'hui unanimement reconnus les plus féconds et les plus riches pour les traits d'une morale universelle? . . . ]

[Sainte Beuve here gives the names of those worthy of a place in the "Temple du goût" from Homer to Milton.]

Voilà nos classiques; l'imagination de chacun peut achever le dessin et même choisir son groupe préféré. Car il faut choisir, et la première condition du goût, après avoir tout compris. est de ne pas voyager sans cesse, mais de s'asseoir une fois et de se fixer. Rien ne blase et n'éteint plus le goût que les vo- 20 yages sans fin; l'esprit poétique n'est pas le Juif errant. 609 Ma conclusion pourtant, quand je parle de se fixer et de choisir, ce n'est pas d'imiter ceux même qui nous agréent le plus entre nos maîtres dans le passé. Contentons-nous de les sentir, de les pénétrer, de les admirer, et nous, venus si tard, tâchons du 25 moins d'être nous-mêmes. Faisons notre choix dans nos propres instincts. Ayons la sincérité et le naturel de nos propres pensées, de nos sentiments, cela se peut toujours; joignons-y, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut, vers quelque but haut placé; et tout en parlant notre langue, en 30 subissant les conditions des âges où nous sommes jetés et où nous puisons notre force comme nos défauts, demandons-nous de temps en temps, le front levé vers les collines et les yeux attachés aux groupes des mortels révérés: Que diraient-ils de nous? 35

Mais pourquoi parler toujours d'être auteur et d'écrire? il vient un âge, peut-être, où l'on n'écrit plus. Heureux ceux qui lisent, qui relisent, ceux qui peuvent obéir à leur libre inclination dans leurs lectures! Il vient une saison dans la vie, où,

tous les voyages étant faits, toutes les expériences achevées, on n'a pas de plus vives jouissances que d'étudier et d'approfondir les choses qu'on sait, de savourer ce qu'on sent, comme de voir et de revoir les gens qu'on aime: pures délices du cœur et du goût dans la maturité. C'est alors que ce mot de classique prend son vrai sens, et qu'il se définit pour tout homme de goût par un choix de prédilection et irrésistible. Le goût est fait alors, il est formé et définitif; le bon sens chez nous, s'il doit venir, est consommé. On n'a plus le temps d'essayer ni l'envie de sortir à la découverte. On s'en tient à ses amis, à ceux qu'un 10 long commerce a éprouvés. Vieux vin, vieux livres, vieux amis. On se dit comme Voltaire dans ces vers délicieux:

5

15

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace!

l'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins ; Mais, au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins A suivre les leçons de ta philosophie, A mépriser la mort en savourant la vie, A lire tes écrits pleins de grâce et de sens, Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Enfin, que ce soit Horace ou tout autre, quel que soit l'auteur 20 qu'on préfère et qui nous rende nos propres pensées en toute richesse et maturité, on va demander alors à quelqu'un de ces bons et antiques esprits un entretien de tous les instants, une amitié qui ne trompe pas, qui ne saurait nous manquer, et cette impression habituelle de sérénité et d'amenité qui nous récon- 25 cilie, nous en avons souvent besoin, avec les hommes et avec nous-même.

-Causeries du Lundi, Vol. III, 21 octobre, 1850.

TAINE (1828-1893)

#### LES TROIS FORCES PRIMORDIALES

Trois sources différentes contribuent à produire cet état moral élémentaire, la race, le milieu et le moment. Ce qu'on appelle la race, ce sont ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Elles varient selon les peuples.] Il y a naturellement des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux, les unes braves et intelligentes, les autres timides et bornées, les unes capables de conceptions et de créations supérieures, les autres réduites aux idées et aux inventions rudimentaires, quelques-unes appropriées plus particulièrement à certaines œuvres et approvisionnées plus richement de certains instincts. . . .

Lorsqu'on a ainsi constaté la structure intérieure d'une race, il faut considérer le *milieu* dans lequel elle vit. Car l'homme n'est pas seul dans le monde; la nature l'enveloppe et les autres hommes l'entourent; sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires, et les circonstances physiques ou sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré.

Il y a pourtant un troisième ordre de causes; car, avec les forces du dedans et du dehors, il y a l'œuvre qu'elles ont déjà 20 faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit; outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. Quand le caractère national et les circonstances environnantes opèrent, ils n'opèrent point sur une table rase, mais une table où des empreintes sont déjà marquées. 25 Selon qu'on prend la table à un moment ou à un autre, l'empreinte est différente; et cela suffit pour que l'effet total soit différent. . . . )

Il (l'effet final) est grand ou petit, selon que les forces fondamentales sont grandes ou petites et tirent plus ou moins 30 exactement dans le même sens, selon que les effets distincts de la race, du milieu et du moment se combinent pour s'ajouter l'un à l'autre ou pour s'annuler l'un par l'autre. C'est ainsi que s'expliquent les longues impuissances et les éclatantes réussites qui apparaissent irrégulièrement et sans raison apparente dans la vie d'un peuple; elles ont pour causes des concordances ou des contrariétés intérieures. Il y eut une de ces concordances lorsque, aux dix-septième siècle, le caractère sociable et l'esprit de conversation innés en France rencon-

trèrent les habitudes de salon et le moment de l'analyse oratoire, lorsque, au dix-neuvième siècle, le flexible et profond génie d'Allemagne rencontra l'âge des synthèses philosophiques et de la critique cosmopolite. Il y eut une de ces contrariétés lorsque, au dix-septième siècle, le rude et solitaire génie anglais essava maladroitement de s'approprier l'urbanité nouvelle, lorsque, au seizième siècle, le lucide et prosaïque esprit français essaya inutilement d'enfanter une poésie vivante. C'est cette concordance secrète des forces créatrices qui a produit la politesse achevée et la noble littérature régulière sous Louis 10 XIV et Bossuet, la métaphysique grandiose et la large sympathie critique sous Hegel et Gœthe. C'est cette contrariété secrète des forces créatrices qui a produit la littérature incomplète, la comédie scandaleuse, le théâtre avorté sous Dryden et Wycherley, les mauvaises importations grecques, les tâtonne- 15 ments, les fabrications, les petites beautés partielles sous Ronsard et la Pléiade. (Nous pouvons affirmer avec certitude que les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne, seront suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales; que, si ces forces pouvaient être 20 mesurées et chiffrées, on en déduirait comme d'une formule les propriétés de la civilisation future, et que, si, malgré la grossièreté visible de nos notations et l'inexactitude foncière de nos mesures, nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces 25 qu'il faut fonder nos prévisions. Car nous parcourons en les énumérant le cercle complet des puissances agissantes, et, lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé, non seulement 30 toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement.

-L'Histoire de la Littérature anglaise, Introduction, V, 1863.

#### RENAN

(1823-1892)

## "SCIENCE ET POÉSIE"

Si, comme Burke 610 l'a soutenu, "notre ignorance des choses de la nature était la cause principale de l'admiration qu'elles nous inspirent, si cette ignorance devenait pour nous la source du sentiment du sublime," on pourrait se demander si les sciences modernes, en déchirant le voile qui nous dérobait les forces et les agents des phénomènes physiques, en nous montrant partout une régularité assujettie à des lois mathématiques, et par conséquent sans mystère, ont avancé la contemplation de l'univers et servi l'esthétique, en même temps qu'elles ont servi la connaissance de la vérité. Sans doute les patientes inves- 10 tigations de l'observateur, les chiffres qu'accumule l'astronome, les longues énumérations du naturaliste ne sont guère propres à réveiller le sentiment du beau: le beau n'est pas dans l'analyse, mais le beau réel, celui qui ne repose pas sur les fictions de la fantaisie humaine, est caché dans les résultats de l'analyse. 15 Disséquer le corps humain, c'est détruire sa beauté; et pourtant, par cette dissection, la science arrive à y reconnaître une beauté d'un ordre bien supérieur et que la vue superficielle n'aurait pas soupconnée.

Sans doute ce monde enchanté, où a vecu l'humanité avant 20 d'arriver à la vie réfléchie, ce monde conçu comme moral, passionné, plein de vie et de sentiment, avait un charme inexprimable, et il se peut qu'en face de cette nature sévère et inflexible que nous a créée le rationalisme, quelques-uns se prennent à regretter le miracle et à reprocher à l'expérience 25 de l'avoir banni de l'univers. Mais ce ne peut être que par l'effet d'une vue incomplète des résultats de la science. Car le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde fantastique créé par l'imagination. On eût mis l'esprit humain au défi de concevoir les plus étonnantes 30 merveilles, on l'eût affranchi des limites que la réalisation impose toujours à l'idéal, qu'il n'eût pas osé concevoir la millième partie des splendeurs que l'observation a démontrées. "Nous

avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses." 611 N'est-ce pas un fait étrange que toutes les idées que la science primitive s'était formées sur le monde nous paraissent étroites, mesquines, ridicules, auprès de ce qui s'est trouvé véritable? La terre semblable à un disque, à une colonne, à un cône, le soleil gros comme le Péloponèse, ou conçu comme un simple météore s'allumant tous les jours, les étoiles roulant à quelques lieues sur une voûte solide, des sphères concentriques, un univers fermé, étouffant, des murailles, un cintre étroit contre lequel 10 va se briser l'instinct de l'infini, voilà les plus brillantes hypothèses auxquelles était arrivé l'esprit humain. Au delà, il est vrai, était le monde des anges avec ses éternelles splendeurs; mais là encore, quelles étroites limites, quelles conceptions finies! Le temple de notre Dieu n'est-il pas agrandi, depuis 15 que la science nous a découvert l'infinité des mondes? Et pour tant on était libre alors de créer des merveilles; on taillait en pleine étoffe, si j'ose le dire, l'observation ne venait pas gêner la fantaisie; mais c'est à la méthode expérimentale, que plusieurs se plaisent à représenter comme étroite et sans idéal, 20 qu'il était réservé de nous révéler, non pas cet infini métaphysique dont l'idée est la base même de la raison de l'homme. mais cet infini réel, que jamais il n'atteint dans les plus hardies excursions de sa fantaisie. Disons donc sans crainte que, si le merveilleux de la fiction a pu jusqu'ici sembler nécessaire à la 25 poésie, le merveilleux de la nature, quand il sera dévoilé dans toute sa splendeur, constituera une poésie mille fois plus sublime. une poésie qui sera la réalité même, qui sera à la fois science et poésie.

-L'Avenir de la Science, Chap. V, 1848.

# CONTEMPORARY WRITERS

Loti may be classed among the impressionists; his novels are his impressions as traveler and poet. Intellectuality, psychology and analysis play little part in his work. He is a painter. In some novels (Pêcheur d'Islande, 1886) he depicts the life of the fisherman with its hardship, its sorrow, its pathos—its fatalism. In others (Mariage de Loti, 1880), his descriptions of exotic land-scapes and civilizations recall Chateaubriand. "Il évoque l'indicible, il reflète les dessous et les lointains de l'âme; par les tours, par les sons, surtout par les rythmes, il prête une expression infiniment pénétrante au moi du poète." He loves the picturesque and stands

apart from his earlier contemporaries, the naturalists.

Anatole France is primarily a liberated intelligence. His work is perhaps critical rather than purely creative or constructive. In his novels, therefore, he often dispenses with plot and deals with ideas and attitudes toward life. The novel for him is simply the means of recounting the "aventures de son âme." The three types, Bonnard, Bergeret, Abbé Coignard, are only France himself, more or less transposed but always recognizable. He is not a pessimist. He does not complain nor become irritated. He is a sceptic, but his philosophy teaches him modesty and tolerance; he is ironic, but his irony is tempered with pity. Pride, fanaticism, pedantry, he loathes. He is, above all, an artist.

#### LOTI

(1850-1922)

#### LE MARIAGE DE LOTI

"UNE EXCURSION DANS L'ÎLE DE TAHITI"

. . . Au bout d'une heure de marche, nous entendîmes près de nous le bruit sourd et puissant de la chute. Nous arrivâmes au fond de la gorge obscure où le ruisseau de Fataoua, comme une grande gerbe argentée, se précipite de trois cents mètres de haut dans le vide.

Au fond de ce gouffre, c'était un vrai enchantement :

Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes, trempées par un déluge perpétuel; le long des 5

parois verticales et noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade émiettée, pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse échevelée et furieuse.

Elle se réunissait ensuite en bouillonnant dans des bassins de roc vif, qu'elle avait mis des siècles à creuser et à polir; et puis se reformait en ruisseau et continuait son chemin sous la

verdure.

Une fine poussière d'eau était répandue comme un voile sur toute cette nature; tout en haut apparaissaient le ciel, comme 10 entrevu du fond d'un puits, et la tête des grandes mornes à moitié perdus dans des nuages sombres.

Ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au milieu de cette solitude tranquille: un grand bruit, et rien de vivant; rien que la matière inerte suivant depuis des 15 âges incalculables l'impulsion donnée au commencement du monde.

Nous prîmes à gauche par des sentiers de chèvre qui montaient en serpentant sur la montagne.

Nous marchions sous une épaisse voûte de feuillage; des 20 arbres séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres, polis comme d'énormes piliers de marbre. — Les lianes s'enroulaient partout, et les fougères arborescentes étendaient leurs larges parasols, découpés comme de fines dentelles. En montant encore, nous trouvâmes des buissons de rosiers, 25 des fouillis de rosiers en fleurs. Les roses du Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une singulière profusion, et, à terre, dans la mousse, c'étaient des tapis odorants de petites fraises des bois; — on eût dit des jardins enchantés.

Rarahu n'était jamais allée si loin; elle éprouvait une terreur vague en s'enfoncant dans ces bois. Les paresseuses Tahitiennes ne s'aventurent guère dans l'intérieur de leur île, qui leur est aussi inconnu que les contrées les plus lointaines; c'est à peine si les hommes visitent quelquefois ces solitudes, pour y cueillir des bananes sauvages ou y couper des bois 35 précieux.

C'était si beau cependant qu'elle était ravie. — Elle s'était fait une couronne de roses, et déchirait gaiement sa robe à toutes les branches du chemin.

Ce qui nous charmait le plus tout le long de la route, c'étaient ces fougères toujours, qui étalaient leurs immenses feuilles avec un luxe de découpure et une fraîcheur de nuances incomparables.

Et nous continuâmes tout le jour à monter, vers des régions solitaires que ne traversait plus aucun pas humain; devant nous s'ouvraient de temps à autre des vallées profondes, des déchirures noires et tourmentées; l'air devenait de plus en plus vif, et nous rencontrions de gros nuages, aux contours nets et accusées, qui semblaient dormir appuyés contre les mornes, les 10 uns au-dessus de nos têtes, les autres sous nos pieds.

Le soir, nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne: au-dessus de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes; — de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central, et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages. Autour de tout cela l'immense océan bleu; l'horizon monte si haut que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un étrange effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre. — Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique: l'anneau des récifs, le ligne des éternels brisants de corail.

Tout au loin apparaissaient l'îlot de Toubouaimanou et l'île de Moorea; sur leurs pics bleuâtres planaient de petits nuages colorés de teintes invraisemblables, qui étaient comme suspendus dans l'immensité sans bornes.

De si haut, nous observions, comme n'appartenant plus à la 30 terre, tous ces aspects grandioses de la nature océanienne. — C'était si admirablement beau que nous restions tous deux en extase et sans rien nous dire, assis l'un près de l'autre sur les pierres.

— Loti, demanda Rarahu après un long silence, quelles sont 35

tes pensées?

— Beaucoup de choses, repondis-je, que toi tu ne peux pas comprendre. Je pense, ô ma petite amie, que sur ces mers lointaines sont disséminés des archipels perdus; que ces archipels sont habités par une race mystérieuse bientôt destinée à disparaître, que tu es une enfant de cette race primitive; que tout en haut d'une de ces îles, loin des créatures humaines, dans une complète solitude, moi, enfant du vieux monde, né sur l'autre face de la terre, je suis là auprès de toi, et que je t'aime.

Vois-tu, Rarahu, à une époque bien reculée, avant que les premiers hommes fussent nés, la main terrible d'Atna fit jaillir de la mer ces montagnes, l'île de Tahiti, aussi brûlante que du fer rougi au feu, s'éleva comme une tempête, au milieu des

flammes et de la fumée.

Les premières pluies qui vinrent rafraîchir la terre après ces épouvantes, tracèrent ce chemin que le ruisseau de Fatoua suit encore aujourd'hui dans les bois. — Tous ces grands aspects que tu vois sont éternels; ils seront les mêmes encore dans des centaines de siècles, quand la race des Maoris aura depuis longtemps disparu, et ne sera plus qu'un souvenir lointain conservé dans les livres du passé.

— Une chose me fait peur, dit-elle, ô Loti, mon aimé; comment les premiers Maoris sont-ils venus ici, puisque aujourd'hui même ils n'ont pas de navires assez forts pour communiquer 20 avec les îles situées en dehors de leurs archipels; comment ont-ils pu venir de ce pays si éloigné où, d'après la Bible, fut créé le premier homme? Notre race diffère tellement de la tienne, que j'ai peur, quoi que nous disent les missionaires, que notre Dieu sauveur ne soit pas venu pour nous et ne nous recon-25 naisse point. . . .

(1882.)

IO

FRANCE v (1844 - ——)

LE LIVRE DE MON AMI

"LE BEAU LATIN"

J'avais dès lors un goût du beau latin et du beau français que je n'ai pas encore perdu, malgré les conseils et les exemples de mes plus heureux contemporains. Il m'est arrivé à cet égard ce qui arrive communément aux gens dont les croyances 30 sont méprisées. Je me suis fait un orgueil de ce qui n'était

peut-être qu'un ridicule. Je me suis entêté dans ma littérature, et je suis resté un classique. On peut me traiter d'aristocrate et de mandarin; mais je crois que six ou sept ans de culture littéraire donnent à l'esprit bien préparé pour la recevoir une noblesse, une force élégante, une beauté qu'on n'obtient point par d'autres moyens.

Quant à moi, j'ai goûté avec délices Sophocle et Virgile. M. Chotard, je l'avoue, M. Chotard aidé de Tite-Live, m'inspirait des rêves sublimes. L'imagination des enfants est merveilleuse. Et il passe de bien magnifiques images dans la tête 10 des petits polissons! Quand il ne me donnait pas un fou rire,

M. Chotard me remplissait d'enthousiasme.

Chaque fois que de sa voix grasse de vieux sermonnaire il prononçait lentement cette phrase: "Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit," je voyais 15 passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. Et cette vision, à demi voilée, qui s'effaçait lentement, était si grave, si morne et si 20 fière, que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine.

(Chap. IX, 1885.)

## "LE PETIT BONHOMME"

Je vais vous dire ce que me rappellent, tous les ans, le ciel agité de l'automne, les premiers diners à la lampe et les feuilles qui jaunissent dans les arbres qui frissonnent; je vais vous dire 25 ce que je vois quand je traverse le Luxembourg dans les premiers jours d'octobre, alors qu'il est un peu triste et plus beau que jamais; car c'est le temps où les feuilles tombent une à une sur les blanches épaules des statues. Ce que je vois alors dans ce jardin, c'est un petit bonhomme qui, les mains dans les 30 poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau. Ma pensée seule le voit; car ce petit bonhomme est une ombre; c'est l'ombre du moi que j'étais il y a vingt-cinq ans. Vraiment il m'intéresse, ce petit; quand il existait, je ne me souciais guère de lui; mais, maintenant qu'il 35

n'est plus, je l'aime bien. Il valait mieux, en somme, que les autres moi que j'ai eus après avoir perdu celui-là. Il était bien étourdi; mais il n'était pas méchant et je dois lui rendre cette justice qu'il ne m'a pas laissé un seul mauvais souvenir; c'est un innocent que j'ai perdu: il est bien naturel que je le regrette; il est bien naturel que je le voie en pensée et que mon esprit s'amuse à ranimer son souvenir.

Il y a vint-cinq ans à pareille époque, il traversait, avant huit heures, ce beau jardin pour aller en classe. Il avait le

10

cœur un peu serré: c'était la rentrée.

Pourtant, il trottait, ses livres sur son dos et sa toupie dans sa poche. L'idée de revoir ses camarades lui remettait de la joie au cœur. Il avait tant de choses à dire et à entendre! Ne lui fallait-il pas savoir si Laboriette avait chassé pour de bon dans la forêt de l'Aigle? Ne lui fallait-il pas répondre qu'il 15 avait, lui, monté à cheval dans les montagnes d'Auvergne? Quand on fait une pareille chose, ce n'est pas pour la tenir cachée. Et puis c'est si bon de retrouver des camarades. Combien il lui tardait de revoir Fontanet, son ami, qui se moquait si gentiment de lui, Fontanet qui, pas plus gros qu'un 20 rat et plus ingénieux qu'Ulysse, prenait partout la première place avec une grâce naturelle.

Il se sentait tout léger, à la pensée de revoir Fontanet. C'est ainsi qu'il traversait le Luxembourg dans l'air frais du matin. Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est 25 le même ciel et la même terre; les choses ont leur âme d'autrefois, leur âme qui m'égaye et m'attriste, et me trouble; lui seul n'est plus.

C'est pourquoi, à mesure que je vieillis, je m'intéresse de

plus en plus à la rentrée des classes.

30 Si j'avais été pensionnaire dans un lycée, le souvenir de mes études me serait cruel et je le chasserais. Mais mes parents ne me mirent point à ce bagne. J'étais externe dans un vieux collège un peu monacal et caché; je voyais chaque jour la rue et la maison et n'étais point retranché, comme les pensionnaires, 35 de la vie publique et de la vie privée. Aussi, mes sentiments n'étaient point d'un esclave; ils se développaient avec cette douceur et cette force que la liberté donne à tout ce qui croît en elle. Il ne s'y mêlait pas de haine. La curiosité y était

35

bonne et c'est pour aimer que je voulais connaître. Tout ce que je voyais en chemin dans la rue, les hommes, les bêtes, les choses, contribuait, plus qu'on ne saurait croire, à me faire sentir la vie dans ce qu'elle a de simple et de fort.

Rien ne vaut la rue pour faire comprendre à un enfant la machine sociale. Il faut qu'il ait vu, au matin, les laitières, les porteurs d'eau, les charbonniers; il faut qu'il ait examiné les boutiques de l'épicier, du charcutier et du marchand de vin; il faut qu'il ait vu passer les régiments, musique en tête; il faut enfin qu'il ait humé l'air de la rue, pour sentir que la loi du 10 travail est divine et qu'il faut que chacun fasse sa tâche en ce monde. l'ai conservé de ces courses du matin et du soir, de la maison au collège et du collège à la maison, une curiosité affectueuse pour les métiers et les gens de métier.

Te dois avouer, pourtant, que je n'avais pas pour tous une 15 amitié égale. Les papetiers qui étalent à la devanture de leur boutique des images d'Épinal 612 furent d'abord mes préférés. Que de fois, le nez collé contre la vitre, j'ai lu d'un bout à l'autre la légende de ces petits drames figurés!

l'en connus beaucoup en peu de temps: il y en avait de 20 fantastiques qui faisaient travailler mon imagination et développaient en moi cette faculté sans laquelle on ne trouve rien même en matière d'expériences et dans le domaine des sciences exactes. Il y en avait qui, représentant les existences sous une forme naïve et saisissante, me firent regarder pour la première fois la 25 chose la plus terrible, ou pour mieux dire la seule chose terrible. la destinée. Enfin, je dois beaucoup aux images d'Épinal.

Plus tard, à quatorze ou quinze ans, ie ne m'arrêtai plus guère aux étalages des épiciers, dont les boîtes de fruits confits, pourtant, me semblèrent longtemps admirables. Je dédaignai 30 les merciers et ne cherchai plus à deviner le sens de l'Y énigmatique qui brille en or sur leur enseigne. Je m'arrêtais à peine à déchiffrer les rébus naïfs, figurés sur la grille historiée des vieux débits de vin, où l'on voit un coing ou une comète en fer forgé.

Mon esprit, devenu plus délicat, ne s'intéressait plus qu'aux échoppes d'estampes, aux étalages de bric-à-brac et aux boîtes de bouquins.

O vieux juifs sordides de la rue du Cherche-Midi, naïfs

bouquinistes des quais, mes maîtres, que je vous dois de reconnaissance! Autant et mieux que les professeurs de l'Université, vous avez fait mon éducation intellectuelle. Braves gens, vous avez étalé devant mes yeux ravis les formes mystérieuses de la vie passée et toute sorte de monuments précieux de la pensée humaine. C'est en furetant dans vos boîtes, c'est en contemplant vos poudreux étalages, chargés des pauvres reliques de nos pères et de leurs belles pensées, que je me pénétrai insensiblement de la plus saine philosophie.

Oui, mes amis, à pratiquer les bouquins rongés des vers, re les ferrailles rouillées et les boiseries vermoulues que vous vendiez pour vivre, j'ai pris, tout enfant, un profond sentiment de l'écoulement des choses et du néant de tout. J'ai deviné que les êtres n'étaient que des images changeantes dans l'universelle illusion, et j'ai été dès lors enclin à la tristesse, à la 1

douceur et à la pitié.

-Ibid., Chap. X.

#### LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

"A L'OMBRE DES CHÊNES"

J'avais conduit ce jour-là jusqu'au cimetière de Marnes un vieux collègue de grand âge qui, selon la pensée de Gœthe, avait consenti à mourir. Le grand Gœthe, dont la puissance vitale était extraordinaire, croyait en effet qu'on ne meurt que quand on le veut bien, c'est-à-dire quand toutes les énergies qui résistent à la décomposition finale, et dont l'ensemble fait la vie même, sont détruites jusqu'à la dernière. En d'autres termes, il pensait qu'on ne meurt que quand on ne peut plus vivre. A la bonne heure! il ne s'agit que de s'entendre et la 2 magnifique pensée de Gœthe se ramène, quand on sait la prendre, à la chanson de La Palisse. 613

Donc, mon excellent collègue avait consenti à mourir, grâce à deux ou trois attaques d'apoplexie des plus persuasives et dont la dernière fut sans réplique. Je l'avais peu pratiqué de 3 son vivant, mais il paraît que je devins son ami dès qu'il ne fut plus, car nos collègues me dirent d'un ton grave, avec un visage pénétré, que je devais tenir un des cordons du poêle et parler sur la tombe.

Après avoir lu fort mal un petit discours que j'avais écrit de mon mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire, j'allai me promener dans les bois de Ville-d'Avray et suivis, sans trop peser sur la canne du capitaine, un sentier couvert sur lequel le jour tombait en disques d'or. Jamais l'odeur de l'herbe et des feuilles humides, jamais la beauté du ciel et la sérénité puissante des arbres n'avaient pénétré si avant mes sens et toute mon âme, et l'oppression que je ressentais dans ce silence traversé d'une sorte de tintement continu était à la fois sensuelle et religieuse.

Je m'assis à l'ombre du chemin sous un bouquet de jeunes 10 chênes. Et là, je me promis de ne point mourir, ou du moins de ne point consentir à mourir, avant de m'être assis de nouveau sous un chêne où, dans la paix d'une large campagne, je songerais à la nature de l'âme et aux fins dernières de l'homme. Une abeille, dont le corsage brun brillait au soleil comme une 15 armure de vieil or, vint se poser sur une fleur de mauve d'une sombre richesse et bien ouverte sur sa tige touffue. Ce n'était certainement pas la première fois que je voyais un spectacle si commun, mais c'était la première que je le voyais avec une curiosité si affectueuse et si intelligente. Je reconnus qu'il y 20 avait entre l'insecte et la fleur toutes sortes de sympathies et mille rapports ingénieux que je n'avais pas soupçonnés jusque-là.

L'insecte, rassasié de nectar, s'élança en ligne hardie. Je me relevai du mieux que je pus, et me rajustai sur mes jambes. 25

— Adieu, dis-je à la fleur et à l'abeille. Adieu. Puissé-je vivre encore le temps de deviner le secret de vos harmonies! Je suis bien fatigué. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne se délasse d'un travail que par un autre. Ce sont les fleurs et les insectes qui me reposeront, si Dieu le veut, de la philologie, 30 et de la diplomatique. Combien le vieux mythe d'Antée est plein de sens! J'ai touché la terre et je suis un nouvel homme, et voici qu'à soixante-dix ans de nouvelles curiosités naissent dans mon âme, comme on voit des rejetons s'élancer du tronc creux d'un vieux saule.

(1881.)



#### NOTES

- I. "Conquered."
- 2. Allusion to the invasion of Greece by the Gauls in 278 B. C.
- 3. Lucian: Heracles (Hercules). The story of Hercules representing Eloquence, with chains of gold and amber from his tongue to the ears of his joyful followers.
  - 4. "Celui." Reference is to Jason and the Golden Fleece.
  - 5. Village in Anjou where Du Bellay was born.
  - 6. "Soir," cf. "vêpre."
  - 7. "Tomber."
  - 8. From "ouir."
  - 9. "Relationship" or "connection."
  - 10. "Note," calling attention to a particular passage.
  - II. Words of the same family or origin.
- 12. Malherbe was nearly seventy-two years old when he composed this ode, probably his best one. The occasion is the revolt of the Huguenots of La Rochelle, who, with the aid of the English, disembarked in the Ile de Rhé, wanted to proclaim a republic.
  - 13. "Paraître," the spelling with o is kept on account of the rime.
  - 14. "England."
  - 15. "Français," the spelling is kept on account of the rime.
- 16. The father of Jason, who was made young again by the magic of Medea.
- 17. Mountain in ancient Greece sacred to Apollo and the Muses, hence "honored by recognition as a poet."
- 18. Son of Jupiter and Antiope, a poet and musician. According to the legend, the stones of the walls of Thebes put themselves mysteriously into place at the sound of his lyre.
- 19. François du Périer, "avocat" in the parliament of Aix and an intimate friend of Malherbe.
- 20. Malherbe had lost two sons, the second dying in his arms on June 23, 1599.
- 21. Allusion to the famous remark of Malherbe that the "crocheteurs du Port au foin" were the real masters of the French language. The place Saint Jean was one of the most important markets near the Seine where the "crocheteurs" would naturally be found.
  - 22. "Indulges (legitimately) in certain liberties."
  - 23. "Neglect."
  - 24. The infinitive used as a noun.
  - 25. "Embellish."

- 26. "Ornaments."
- 27. "Elegant."
- 28. "Parti-colored."
- 29. A sort of rouge.
- 30. "Whereas in the case of."
- 31. A mountain in Greece, the reputed home of the Muses.
- 32. i. e., Palais de Justice, in whose galleries were booksellers' stalls.
- 33. Mercury was the god of the merchants, also of artifice and fraud.
- 34. Marie de Médicis (1573-1642), wife of Henri IV. Married by procuration at Florence, she landed at Marseille and was met by the king at Lyon, Dec. 9, 1600.
  - 35. He became the Marquis de Rambouillet at the death of his

father in 1611.

- 36. He was 23 years old in 1600.
- 37. Tallemant recounts elsewhere that the Marquis de Rambouillet was continually involved in financial difficulties because of his extravagance and stubbornness in money matters.
- 38. Robert Arnaud d'Andilly (1589-1674), a long time friend of the family.
- 39. Antoine III, duc de Grammont (1603-1678), became Maréchal de France in 1641. According to Tallemant, he was once affianced to Julie d'Angennes.
- 40. A gentleman from Dauphiné, attached to the household of the Duc d'Orléans. It was he who introduced Voiture into the Hôtel de Rambouillet. He died in 1644.
- 41. Angélique Paulet (1591-1650), known as "la belle Lionne" because of her reddish brown hair and proud bearing, was one of the most popular habitués of the Hôtel de Rambouillet.
  - 42. Name under which Mlle. de Scudéry figures in Le Grand Cyrus.
- 43. Pellisson (1624-1693), one of the historiographers of Louis XIV and author of Histoire de l'Académie française.
- 44. The heroine of the novel, Mlle. de Longueville, daughter of the celebrated Duchesse de Longueville, the heroine of Le Grand Cyrus.
- 45. Louis de Nogaret, cardinal de la Valette (1593-1639), a devoted adherent of Richelieu and commander of his armies in Picardy, Germany and Piedmont.
- 46. Reference to a walk during which Voiture received so many taps from the fans of his feminine companions that he declared himself to be dead and wrote his epitaph.
- 47. Charlotte de Montmorency, princesse de Condé (1594-1650), mother of the Grand Condé and of the Duchesse de Longueville.
- 48. Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville (1619-1679), known for her beauty and her intrigues, was also a patron of letters. The Hôtel de Longueville reflected the opinions of the Court.
- 49. The mother of Mile. du Vigean, beloved of the Grand Condé. Her estate at La Barre was near Montmorency.
  - 50. Wife of a Conseiller d'État, one of the most famous précieusc.

- 51. The celebrated Julie d'Angennes, the eldest daughter of Mme. de Rambouillet.
  - 52. Cf. p. 20, note 41.
  - 53. Cf. p. 19, note 40.
  - 54. Estate near Montmorency.
  - 55. The adverb tout is invariable in this construction to-day.
- 56. Picturesque Roman suburb renowned for its cascades and gardens.
  - 57. Mlle. Aubry who became in 1649 the Duchesse de Noirmoutier.
- 58. "Since my harsh fate ordained that being deprived of my lord, I should also be deprived of my lady."
- 59. Meat or other food artistically disguised so that its character is not readily discerned.
  - 60. A city on the outskirts of Paris.
  - 61. Infinitive used substantively.
  - 62. Old form of the present subjunctive of bénir.
- 63. The quarrel of the two sonnets was the most famous of the literary disputes which divided "précieux" society in the XVII Century. Shortly after the death of Voiture (1648) his sonnet to Uranie, written much earlier and already popular, was compared with Benserade's Job with the result that all Paris was soon involved in a discussion of their respective merits. The "Jobelins" including among their number the Prince de Conti, and the "Uranistes," Mme. de Rambouillet and the famous Duchesse de Longueville. The controversy was pursued with an ardor out of all proportion to the value of the two poems. Mme. de Longueville even sought to have the Académie Française and the Sorbonne pass judgment upon them and did eventually persuade the Academy of Caen to render a futile decision in favor of Voiture. The Prince de Conti aptly summed up the situation in the quatrain:

Ces deux sonnets n'ont rien de comparable,

Pour en parler nettement. Le grand est le plus admirable,

Le petit est le plus galant.

- 64. Isaac de Benserade (1613-1691), member of the Academy and author of light verse popular in its time.
  - 65. Cf. p. 26, note 48.
  - 66. Cf. Epître au Seigneur de Villeroy.
- 67. A court dance extremely popular in the XVII Century and the music for it.
- 68. Chrysippus (280-206 B. C.), the third great leader of the Stoics and one of the greatest philosophers of antiquity.
- 69. Balzac spent most of his time on his estate keeping in touch with the capital by his correspondence.
  - 70. De Analogia.
- 71. Raymond Lulle (1235-1315), a Spanish philosopher, author of Ars Magna. He claimed to have invented a mechanical method of carrying on the work of philosophic thought.
  - 72. In 1650, the Augustinus of Janssen, bishop of Ypres, a com-

mentary on the doctrine of Saint Augustine, was declared heretical by the Sorbonne and five propositions taken from it were condemned by Rome. As a consequence, the Jansenists, whose center of influence was the Abbaye de Port Royal, were subjected to continual persecution. Pascal took up their cause and in the series of letters known as les Provinciales, defended their austere conception of Christianity and vigorously attacked the laxity of their rivals, the Jesuits. The passage given here contains his exposition of the Jesuit doctrine of "probable opinions."

- 73. A priest, docteur en Sorbonne, to whom Pascal has gone for information concerning the controversy.
  - 74. Confucius.
  - 75. Psalm XIX, verse 7.
  - 76. From Ovid's Tristia.
- 77. Delivered at the cathedral of Saint-Denis, Aug. 21, 1670. Henriette-Anne d'Angleterre (1644-1670), daughter of Charles I of England and Henriette Marie de France, was brought up in France where her mother had taken refuge and married in 1661 the dissipated Duc d'Orléans, brother of Louis XIV. In spite of much unfavorable gossip, she became very popular at court. In 1670 Louis XIV, who manifested a warm friendship for her, sent her to England to negotiate a treaty of alliance with her brother, Charles II, against Holland. A few days after her return from this important mission, she was taken suddenly ill and died within a few hours. "On perdait avec elle," said Mme. de Sévigné, "toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la Cour."
- 78. Title given in the XVII Century to the wife of the King's brother, who was known as Monsieur.
- 79. The Château de Saint-Cloud, a few miles to the West of Paris, was the residence of the Duc d'Orléans after 1658.
  - 80. Ezekiel VII, 27.
  - 81. "Funeral pomp."
  - 82. Job XXI, 26.
- 83. The vaults beneath the church of Saint-Denis, where French royalty is buried.
- 84. Simon-Arnauld, marquis de Pompone (1618-1699), statesman and minister of Louis XIV, friend of Mme. de Sévigné and author of some interesting memoirs.
- 85. François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan (1607-1687), member of the Académie Française.
- 86. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), member of the Académie Française and author of a Journal de la Cour de Louis XIV.
  - 87. Cf. p. 19, note 39.
- 88. Anne-Marie Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, known as la Grande Mademoiselle, daughter of Gaston d'Orléans and Marie de Bourbon-Montpensier. After a romanesque youth, during which she was involved in the Fronde, refused the hand of Charles II of England and sought vainly to become the wife of Louis XIV, she fell in love with Lauzun, then captain of the guards and a favorite at

- court. Their marriage was sanctioned by Louis XIV at the instance of Mademoiselle but this sanction was withdrawn before the ceremony could take place. Lauzun fell into disgrace the next year and passed ten years in prison in spite of the efforts in his behalf of Mademoiselle who had probably married him in secret.
- 89. The Marquis de Coulanges, to whom this letter was written, was a cousin of Madame de Sévigné. He was at Lyon at this time.
- 90. This may refer to Marie d'Angleterre, widow of Louis XII, who married, three months after the King's death, the Duke of Suffolk, whom she had loved before becoming queen.
- 91. The Duchesse de Rohan, after refusing the hand of the Duke of Weimar and that of the Duke of Nemours, married for love in 1645 Henri Chabot, a gentleman without fortune or position.
- 92. Mme. de Hauterive, daughter of the Duc de Villeroi, married the Marquis de Hauterive against her father's wishes.
- 93. Antoine Nompar de Caumont Lauzun (1633-1723), first known as the Comte de Puyguilhem, a simple captain of the guards, later colonel general of dragoons and Duke of Lauzun.
- 94. Louise Françoise de la Vallière (1644-1710), maid of honor to Henriette d'Angleterre and mistress of Louis XIV. She entered a Carmelite convent in 1674.
- 95. Paule-Françoise Marguerite de Gondi, niece of the Cardinal de Retz.
- 96. Henriette Louise Colbert, second daughter of the great minister of Louis XIV.
- 97. Madeleine, only daughter and heir of the Duc de Créqui, who married in 1675 the Prince de Tarente.
  - 98. Gaston d'Orléans, brother of Louis XIII.
- 99. Philippe d'Orléans, brother of Louis XIV, and cousin of Mademoiselle.
- 100. Daughter of Mme. de Sévigné, married since 1668, had just left her mother for the first time to accompany her husband to Provence.
- 101. Christophe de Coulanges, abbé of Livry, uncle and guardian of Mme. de Sévigné. Both Mme. de Sévigné and her daughter spent much time at Livry.
  - 102. "Femme de chambre," a domestic, and Madame's dog.
- 103. The "abbaye la Trappe" in the Orne, where in 1140 was founded the Trappist order known for the severity of its rules.
- 104. "Les Rochers," estate of the Marquis de Sévigné, near Vitré (Ille-et-Vilaine).
- 105. Jean Corbinelli (1615-1716), belonged to an Italian family who came to France with Catherine de Médicis. He was an esteemed friend of Boileau, La Rochefoucauld and Mme. de Sévigné.
- 106. President of the parliament of Paris to whom Boileau dedicated his Lutrin.
- 107. The Abbé François le Bouthillier de Chavigny, bishop of Rennes and later of Troyes. Died in 1731.
  - 108. Armand Louis Bonnin de Chalucet, bishop of Toulon in 1684.

100. Celebrated Jesuit preacher (1632-1704).

110. In the XVII Century, the rules of the Jesuit order forbade members to go out without a companion.

III. "With a certain bitter laugh," quoted from Tasso.

- 112. "L'honnête homme est caracterisé par du savoir sans pédantisme, de l'élégance sans affectation, du courage sans forfanterie." (Des Granges.)
- 113. "Denier dix," that is, "one denier out of ten" or "ten per cent" (interest). The denier was equivalent to one-twelfth of a sou.

114. "Free thinker," especially in religious matters.

115. Cf. Pascal: Pensée, no. 139.

116. "Was accustomed."

- 117. Huet (1630-1721), bishop of Soissons and later bishop of Avranches, intimate friend of La Fontaine. The full title of this poem is: "Epitre à Monseigneur l'Evêque de Soissons, en lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella."
  - 118. Virgil, who was born near Mantua.
- 110. Sojourn of the happy after death, hence: "tout est chez les morts."
  - 120. Virgil.
  - 121. "Vais."
  - 122. River of Hell in mythology.
- 123. The legend of Codrus, last king of Athens, who is supposed to have sacrificed himself to assure victory over the Dorians in the XIV Century B. C.

124. "To rise up in indignation against."

125. "Sacrifice."

126. "Triste."

- 127. Character in Rabelais' Gargantua, who, like Pyrrhus, had dreams of being a conqueror of the world. Pyrrhus was king of Epirus.
  - 128. Name given to the sovereign of Persia.
- 129. i. e., man of the village, of humble origin; also La Fontaine's name.
- 130. Name of a "vieil poëte françois" in Rabelais, applied here to the cat.
  - 131. "Hypocrite," probably catus: cat and mitis: gentle.
- 132. In Rabelais' Pantagruel, the first president of the Parliament of Paris, with his ermine robes; probably gripper: to seize with the claws and minaud, that is, gently as a cat.
  - 133. Old form for dise.
  - 134. "At an unexpected moment."
  - 135. "Advint."
  - 136. "Lacs."
  - 137. Archaic sense of "une fois."
- 138. "Cythérée," that is, Venus, adored at Cythera, now Cerigo, an island in the Mediterranean, directly south of Greece.

139. Goddess of fruits.

140. Goddess of flowers.

141. "Natural talents."

142. Le burlesque, a reaction against the affectation and idealism of the pastoral poems and novels, such as the Astrée, was more or less in vogue until about 1660. The masters of burlesque style were Charles Sorel (1599-1674), and Scarron (1610-1660), author of the Roman Comique and l'Enéide travestie.

143. A celebrated buffoon whose booth was in the Place Dauphine

from 1618-1630.

- 144. Clément Marot (1492-1549), whose elegant and courtly poetry continued the traditions of the Middle Ages but marked a much greater perfection in form. This attention to form explains why he alone among XVI Century poets was admired by Boileau.
- 145. The pause or cæsura required after the sixth syllable of the classical alexandrine.
- 146. Boileau forbids hiatus and really gives an example of it in the words trop hâtée.
- 147. François Villon (1431-1465), the greatest lyric poet of the Middle Ages.
- 148. The ballade is composed of three couplets and an envoi with the same rimes and a refrain after each couplet. The triolet is an amusing or satirical poem composed of eight verses utilizing but two rimes, the first verse being repeated after the third and the first two after the fifth. Mascarades are verses written for the personages of a ballet. The rondeau is a poem of thirteen verses, eight with one rime and five with another. It is divided into three couplets, after the second and third of which the beginning of the rondeau is repeated.

149. Philippe Desportes (1545-1606), uncle of Régnier, author of sonnets, elegies and songs and of a translation of the Psalms. Jean Bertaut (1570-1611) wrote a volume of poetry now forgotten.

150. It is hard to overestimate the services rendered by Malherbe in banishing from literary language vulgar and dialectical expressions and foreign words and constructions introduced by the school of Ronsard. Yet the meticulous attention to form of this "tyran des mots et des syllabes" discouraged the production of lyric poetry, which practically disappears from French literature until the romantic outburst at the beginning of the XIX Century.

151. "Loom."

152. Racine's career as a dramatic writer was embittered by the jealousies caused by his success. Having quarreled with Molière in 1665 and shortly afterwards with Port Royal, he found aligned against him after the triumph of Andromaque (1667), the friends of Corneille anxious to belittle the brilliant young rival who threatened the glory of the old master then past sixty. In 1677 his enemies, led by the Duchesse de Bouillon, acclaimed the mediocre Phèdre of Pradon, and hissed his own masterpiece at the Hôtel de Bourgogne. Extremely sensitive by nature, Racine suffered keenly from this incessant criticism, and, although the public soon reversed its unjust judgment in favor of his Phèdre, he gave up writing for the stage. Boileau's epistle was written to comfort Racine in these trying circumstances.

153. The representation of *Iphigénie* in 1674 had also encountered organized opposition.

154. Celebrated actress (1644-1698) who created, among others, the rôles of Hermione in *Andromaque* and Phèdre in the tragedy of the same name.

155. Molière, being an actor, could not receive the rites of the church. It was only through the intercession of Louis XIV that the Archbishop of Paris authorized his burial in consecrated ground.

156. Molière did not hesitate to flay vice, affectation, hypocrisy and bigotry wherever he found them, even at the court. The marquis and the précieuse are continually held up to ridicule in his plays.

157. The audacity of the *École des Femmes* (1662), which won the plaudits of the pit, scandalized the precious coteries of polite society by its defiance of accepted rules and the frankness of its language. The Vicomte de Broussin, friend of the Commandeur de Louvre, is reported to have left the theatre at the end of the second act with the remark that he did not understand how one could have the patience to listen to a play that violated all known rules.

158. Allusion to one of the many pamphlets directed against *le Tartuste*, in which a curé demanded of the King that Molière be burned at the stake.

159. In the Critique de l'École des Femmes, Molière describes an outraged marquis storming at the amused parterre and crying: "Ris donc, parterre, ris donc." Molière claimed that the "honnêtes gens" of the court as well as the bourgeois supported him.

160. Corneille's last tragedy, Suréna, was played in 1674.

161. Pyrrhus is a character in Andromaque, and Burrhus in Britannicus.

162. i. e., "veine poétique."

163. Pierre Perin (died 1680), author of a poor translation of the Eneid and of the libretto of the first French opera.

164. Jacques de Coras (1639-1677), author of *Jonas*, is remembered solely because Boileau satirized him.

165. François Payot, chevalier de Linière (1628-1704). Rostand gives a somewhat too favorable picture of him in Cyrano de Bergerac.

166. François Tallement (1620-1693) had the hardihood to attempt a translation of Plutarch after Amyot.

167. Louis II, prince de Condé, known as le Grand Condé (1621-1688), was one of the most distinguished military leaders of his time. He was involved in the troubles of the Fronde, fought in Franche Comté and against William of Orange, and finally retired to his château at Chantilly, where he became a patron of letters.

168. Enghien was the son of the Grand Condé. Colbert (1619-1683) was the famous comptroller of finances and minister of the navy of Louis XIV. Vivonne (1636-1683), brother of Mme. de Montespan and Marshal of France.

169. Marsillac was the son of La Rochefoucauld. Simon Arnauld, marquis de Pomponne (1618-1699), was minister of foreign affairs.

170. Montausier (1610-1690) had married Julie d'Angennes, daughter

of Mme. de Rambouillet. This tribute of Boileau overcame his somewhat hostile attitude toward the poet.

171. Brioché was a famous exhibitor of marionettes on the Pont Neuf, which was not far from the Théâtre Guénégaud, where Pradon's *Phèdre* was played. Pradon (1632-1698) was a tragic poet not unpopular in his time but now completely eclipsed by his greater contemporaries.

173. De doctrina christiana, IV, xxviii, 28, 61.

174. Book VII of Plato's *Republic*. Plato compares men to persons chained against one wall and able to see in a mirror on the opposite wall only the reflection of men walking in the street above.

175. The Coliseum in Rome.

176. Athenian orator, IV Century B. C.

177. Roman patrician and conspirator against the senate, denounced by Cicero, I Century B. C.

178. Roman pro-consul, attacked by Cicero for depredations in the cities of Sicily, I Century B. C.

179. Marc Antony, denounced by Cicero who was in the party of Octavius, first century B. C.

180. Philip of Macedonia, denounced by Demosthenes, IV Century B. C.

181. "Preconceived opinion."

182. "Opinion."

183. "Worthy of approval."

184. "Intelligence."

185. Opposed to "esprit," here in the sense of "heart."

186. Philosophe, philosophie, that is, the physical sciences.

187. Action by which an actor ascends or descends as though flying.

188. Son of Helios (Apollo) to whom was given permission to conduct the chariot of the Sun.

189. In the duchy of Brunswick. The university was suppressed in 1809.

190. Equivalent to écrivit.

191. Ibben, another Persian.

192. "October."

193. A jew; a mussulman; a christian.

193½. August.

194. Monks.

195. Cf. p. 89, note 128.

196. January.

197. Helen of Troy.

198. Prince de Condé.

199. Daughter of Jupiter and Themis and the goddess of Justice. She forsook the earth because of the crimes of humanity.

200. Father of Jupiter. Driven from heaven, he took refuge in Latium (Italy), where he presided at the Golden Age.

201. i. e., Cybèle, wife of Saturn, goddess of the Earth and mother of the gods.

202. "Elegance."

203. Island of Holland at the entrance of the Zuyder Zee, here meaning Holland.

204. Ganges, river of India, here a symbol for India.

205. The Koran forbade the drinking of wine.

206. Author of Cuisinier français.

207. Augustus (63 B. C.-14 A. D.), roman emperor, grand-nephew of Julius Cæsar.

208. At the end of a play, the principal actor addressed the public beginning with the word: *Plaudite* (applaud). Suetonius relates (Augustus, chap. XC) that on the day of his death, Augustus said to his friends: "Eh bien! trouvez-vous que j'aie assez bien joué cette farce de la vie?" Et il ajouta en grec: "Si vous êtes contents, battez donc les mains, et applaudissez."

209. On November 1, 1755, Lisbon suffered from an earthquake in which between 30,000 and 40,000 persons lost their lives.

210. The doctrine of original sin.

211. Leibnitz (1646-1716), German philosopher. His optimism is summed up in the words: "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles," satirized by Voltaire in *Candide* (1759).

212. Cf. Pascal, Pensées, no. 347.

213. Voltaire resided at Mme. du Chatelet's house at Cirey from 1734 until her death in 1749.

214. Latin of the Church.

215. English philosopher of XVII Century.

216. Moral sufferings.

217. Voltaire is addressing d'Holbach, an atheist.

218. To punish Prometheus, who stole the fire of heaven, Zeus sent him Pandora with a mysterious box which, when opened, spread all possible ills over the earth, there remaining at the bottom of the box, hope.

219. "Uncaused and imperishable elementary forms, essential forms which are both mental and physical" in the philosophy of Leibnitz.

220. Nero, Roman emperor from 54 to 68 A. D., an infamous tyrant. Alexandre VI, Borgia pope from 1492 to 1503, a prince of the Renaissance rather than a pope. Louis-Dominique Bourguignon (Cartouche), chief of a celebrated band of thieves, executed on the place de Grève in 1721.

221. Antonin le Pieux, Roman emperor of II Century.

222. Stoic philosopher of the I Century.

223. Allusion to the famous wager of Pascal.

224. Sacred stone which the Archangel Gabriel brought from Heaven and which was placed in the centre of the mosque at Mecca.

225. A thousand billions.

226. Dutch philosopher of XVII Century, a pantheist. The idea here

is taken from Bayle, that is, that morality (conduct) and religion are entirely separate and independent one of the other.

227. i. e., who leads a sedentary and secluded life.

228. Cesar Borgia, late XV Century, son of Alexander VI, an infamous character.

229. The uprising of the Anabaptists in Munster (1532-1535). They took possession of the city and attempted to establish a theocracy.

230. The peasantry of the Cévennes who, from 1702 to 1705, resisted by force attempts to enforce the revocation of the edict of Nantes (1685).

231. The most famous of the Centaurs, celebrated for his wisdom and knowledge of the art of healing, teacher of many of the most distinguished heroes of Greece.

232. Pope Julius II (from 1503 to 1513), who excommunicated Louis XII.

233. The "premiers commis" were in charge of various departments immediately under the ministers and had considerable authority. Voltaire had returned from England in 1729 and was still impressed with what he had seen there.

234. The "Regiment de la Calotte" was a society to which belonged all those who had become famous for some extravagance or other in words or actions. Their brevet was a cap (calotte). At first, members were elected with or without their consent, but finally it came to be the style and was regarded humorously by those who belonged. It lasted until the middle of the century.

235. Triptolemus, son of Celeus, king of Eleusis. Ceres, goddess of agriculture, instructed Triptolemus in her art in gratitude for the hospitality received from his father.

236. Refers to the raising of water with a pump which was first in use in England.

237. Apparent deviation of light rays coming from the stars.

238. The first stone theatre erected in Rome, the remains of which still stand.

239. Voltaire's niece, "Sa nièce est à mourir de rire. C'est une petite grosse femme toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté; n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir, criant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant, et tout cela sans trop de prétention, et surtout sans choquer personne. . . Elle adore son oncle, en tant qu'oncle et en tant qu'homme; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère. En un mot, cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires, et un spectacle charmant pour les spectateurs." (Mme. d'Epinay.)

240. Opera of Quinault and Lulli, presented in 1683.

241. Member of the Berlin Opera.

242. Rome sauvée, one of Voltaire's tragedies.

243. Père Thoulier, abbé d'Olivet (1682-1768), grammarian and translator, member of the Academy, and largely responsible for the third edition of the Dictionary of the Academy (1740).

244. Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les Hommes, 1755.

245. Tronchin (1709-1781), famous doctor of Geneva.

246. Hostilities between the French and English colonies had already begun.

247. Aux Delices, near Geneva.

248. Cf. Rousseau: Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs (1750).

249. Diderot and d'Alembert. Rousseau had not yet quarreled with Diderot.

250. Abbé Desfontaines (1685-1745), an enemy of Voltaire.

251. La Beaumelle (1726-1773), first editor of the letters of Mme. de Maintenon.

252. Voltaire suspected Frederick of this.

253. Jean Néaulme of La Haye.

254. Chapelin (1595-1674), one of the first members of the Academy, editor of the Sentiments sur le Cid and La Pucelle (1656). It is to this latter work that reference is here made.

255. Voltaire was historiographer from 1745 to 1750. His *Histoire* de la Guerre de 1741 was stolen by the Marquis de Ximénès and printed in Paris in 1755.

256. Prieur.

257. The most celebrated Portuguese poet, XVI Century.

258. Cicero (106-43 B. C.), most celebrated of Roman orators; Varro (116-27 B. C.), Roman poet and savant; Lucretius (95-51 B. C.), Latin poet; Marius (156-86 B. C.), Roman general and rival of Sulla; Sulla (136-58 B. C.), Roman general and dictator, wrote memoirs. Antony and Lepidus were, with Octavius, the second triumvirate (43 B. C.).

259. Marot (1495-1544), court poet of François Ier, master in light, graceful poetry and translator of portions of Virgil, Ovid and Petrarch and some of the Psalms. Massacre of St. Bartholomew's Eve: Aug. 23, 1572.

260. La Fronde, uprising of the nobles against Mazarin, 1648-1653.

261. Thamasp Kouli-kan, from a camel driver and brigand, became king of Persia (1688-1747).

262. Malebranche (1638-1715), French philosopher, disciple of Descartes and author of Recherche de la Vérité (1674).

263. Calas, Jean, merchant of Toulouse, whose son was found hanged. The father was accused of having murdered him to prevent his becoming a catholic and was judicially murdered in 1762. Voltaire succeeded in having him rehabilitated, legally. For similar instances of Voltaire's hatred of persecution and intolerance and his unselfishness, see cases of Sirven, Chevalier de la Barre, etc.

264. Comte d'Argental (1700-1788), nephew of Mme. de Tencin, counsellor of parliament of Paris, Voltaire's most intimate friend and confidant. He called d'Argental and his wife "mes anges gardiens."

265. Former first president of the parliament of Dijon, died in 1768.

266. Etienne François, duc de Choiseul (1719-1785), minister of foreign affairs, peer of France and at this time (1762) at the height

of his power. His subsequent fall was caused in part at least by his hostility to the Jesuits.

267. Mme. du Deffand (1697-1780), friend and confidant of Voltaire and famous for her salon, her affair with d'Alembert and, at the age of seventy, her love affair with Horace Walpole. "Je ne sais pas de correspondence au XVIII° siècle qui ait un intérêt psychologique plus sérieux que ces lettres (the letters of Mme. du Deffand)." (Lanson.)

268. Ferney, in France (Ain), very near the Swiss border. Voltaire lived here from 1760 till his return to Paris at the time of his death (1778).

269. François Joachim de Bernis (1715-1794), prelate and poet, author of light verse and memoirs. His "avenir" was to become cardinal and ambassador to Venice and Rome.

270. Freron (1719-1776), French journalist and critic, bitter enemy of Voltaire.

271. Jacques le Franc, marquis de Pompignan (1709-1784), author of a tragedy of Dido and of "poésies sacrées," of which Voltaire said: "'Sacrées,' ils sont car personne n'y touche."

272. i.e., quarrels between natives and strangers (Lanson). The Dictionnaire Générale gives bibus: un rien.

273. Perses: Parisians; Persépolis: Paris.

274. Region between the Tigris and Euphrates.

275. Gold coin of ancient Persia with head of Darius on it; worth about five dollars.

276. i. e., through the Faubourg Saint-Marceau.

277. Hôtel des Invalides, begun by Louis XIV.

278. "Conseiller au parlement," this office could be sold by the incumbent or handed down to members of his family.

279. Abbot or superior of an order.

280. Jansenist (Moland).

281. Zoroaster, one of the great teachers of the East and founder of the wisdom of the Magi.

282. The pope.

283. Jansenists.

284. Cardinal de Fleury (1657-1743), minister of Louis XV.

285. Probably Mme. de Pompadour (1721-1764), mistress of Louis XV.

286. Jean François Rameau (born 1716), nephew of the musician Jean Philippe Rameau (1683-1764). Diderot's portrait while artistically exaggerated seems to tally fairly well with the few existing descriptions of this ne'er-do-well.

287. In the Allée d'Argenson to the east of the Jardin du Palais Royal.

288. "Fancies."

289. This café, founded in 1718, still exists and is still a rendez-vous of chess players.

290. Proprietor of the café.

291. Philidor, a musician of note as well as a chess player, is the only one of these personages whose name is still remembered.

292. "Differs."

- 293. A trappist monastery whose rules were extremely severe.
- 294. A branch of the Cistercian order reorganized by St. Bernard.

205. "Gentleman."

206. "Cocher de fiacre."

297. Cours-la-Reine, a fashionable promenade along the banks of the Seine, a favorite with Marie de Médicis, for whom it was named.

208. He was a musician.

200. "Neither to the physical nor mental well-being."

300. "Intelligence."

301. Refers to "personnes" by syllepsis.

302. "Dans quels cas."

303. "Intelligence."

304. "Wit."

305. "Opinion."

306. Hecyra.

307. Valet of comedy.

- 308. i.e., that cannot be treated in some one of the serious forms of drama.
  - 309. "Would not find."

310. "Distinctive."

311. "Class" or "social station."

312. "Ressortir."

- 313. "Condition" or "social station."
- 314. Gil Blas, after divers more or less unhappy experiences as student, doctor's assistant, wit, etc., enters the service of the Archbishop of Grenada as his secretary.

315. "Élégante."

- 316. Nephew of the archbishop who had obtained the position for Gil Blas.
- 317. The Athenians regarded the Bœotians as a stupid race lacking in refinement. The expression "Bœotian ear" became proverbial to designate a person having no ear for rhythm or beauty in expression.
- 318. Cardinal Jiménès (1436-1517), archbishop of Toledo, Spain, and statesman, was past sixty when he entered upon his strenuous career.

319. "Se répétait."

320. "Professeur de collège."

- 321. Former teacher of Gil Blas, who had bequeathed him some valueless books.
- 322. Aristarchus, a famous Greek critic and grammarian who flourished about 150 B. C.
- 323. Marianne, having sprained her foot, has been compelled to take a cab to return to Mme. Dutour's, where she has a room.

- 324. "Cocher."
- 325. "Stingy."
- 326. Oaths used chiefly by peasants, frequent in early French comedies.
  - 327. "To compromise."
  - 328. Cf. p. 175, note 326.
  - 329. Cf. English proverb: "The better the day, the better the deed."
  - 330. "Direction marks."
- 331. He was separated from Julie and did not know whether he would ever see her again.
  - 332. "Stretches of countryside."
  - 333. Vevey, across the lake from Meillerie.
  - 334. Cf. Part I, letter XXVI.
  - 335. "Avec constance."
- 336. "La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif et plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie et de fraîcheur qui rend les rives encore plus charmantes." (Note de Rousseau.)
- 337. "And such perfect trust, such sweet memories, and long companionship," verses of Metastasio.
  - 338. "Supporté."
- 339. "On vendange fort tard dans le pays de Vaud parce que la principale récolte est en vins blancs et que la gelée leur est salutaire." (Note de Rousseau.)
  - 340. Greek surname of Bacchus.
  - 341. A large wine cask.
  - 342. Now: où.
- 343. During these Roman festivals, master and slaves often changed places.
- 344. "Scutching hemp," i. e., breaking the fibres of hemp and separating them from the stalk ("chènevotte") in preparation for spinning.
  - 345. "Comprende."
- 346. In reality, the second. Rousseau has stated that he has not the text before him.
  - 347. "Dans."
- 348. Many words that became obsolete during the XVII and XVIII Centuries came back into use when the interest in the Middle Ages was revived towards 1800.
  - 349. La Fontaine wrote du Corbeau.
  - 350. "Carelessly."
- 351. La Fontaine wrote se rapportait. Hence Rousseau's criticism was pointless.
  - 352. The correct text is êtes.
- 353. "We are not interested in them." Rousseau excluded from early education general maxims, abstract advice, etc.
  - 354. "Knoll," "bluff."

355. "Cabbage-palm."

356. "Sapwood," layer of wood next to the bark.

357. "Flint."

358. "Peaks."

359. Small hut constructed of stakes and branches.

360. Island in the Ægean Sea famous for its marble.

361. Goddess of the sea.

362. God of poetry and the arts.

363. Muse of epic poetry and eloquence.

364. Muse of astronomy.

365. Isaac Newton (1646-1727), English scientist and discoverer of the laws of gravitation.

366. Goddess of shepherds and flocks.

367. Celebrated Spanish poet and dramatist (1600-1681).

368. Cf. p. 141, note 257.

369. German poet very popular in the XVIII Century, second only to Goethe (1747-1794).

370. Château some thirty miles from the port of St. Malo in Brittany where Chateaubriand passed part of his youth.

371. A nautical term meaning "the points of the compass." Here the sense is "in all parts."

372. Lucile de Chateaubriand, later Mme. de Caud.

373. Cotton cloth from Siam with a design in wavy threads of different colors giving the impression of flames.

374. "Ratteen," a sort of woolen stuff.

375. The years passed at Comburg in the company of a stern and taciturn father, a meek mother always sighing or praying and a sister as dreamy and melancholy as René himself, left an indelible impression on the boy's soul. Chateaubriand at Comburg was already suffering from the "mal de René."

376. The act of breaking the enchantment or spell.

377. "Mississippi."

378. Perhaps the Nelson River, flowing North from Lake Winnipeg, formerly Lake Bourbon, into Hudson Bay.

379. A floating, aquatic plant, sometimes called "tropical duck-weed."

380. "Green wood-pecker."

381. "God of war."

382. An Indian dish made of coarse hominy.

383. "Day fly," an insect living in the water in its larval state and perishing a few hours after reaching the perfect winged form.

384. "Sweet gum tree," a variety of liquidambar.

385. A musical instrument.

386. (René is perhaps the most complete study in French literature of that type of melancholia known at the beginning of the XIX Century as "le mal du siècle," whose salient traits were morbid in-

trospection, incurable ennui and the bitter pleasure that the victim derived from his own suffering, a disease of which various phases had already been seen in Werther, Ossian and Byron. The story is a vivid recollection, altered for literary purposes, of two years that Chateaubriand spent at Comburg with his sister Lucile in a sort of exaltation bordering on folly.) (Cf. Mémoires d'Outre-Tombe, lère partie, livre III.)

387. "Aurochs," an extinct species of wild ox.

388. A Germanic tribe.

389. A Germanic god, regarded by the Western tribes as the author of their race.

390. "Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimos; Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus."

(Note of Chateaubriand.)
Probus, a Roman emperor (276-282), stopped the first German invasion on the banks of the Rhine.

391. Originally a hymn in praise of Apollo, refers also to the battle hymn and song of victory.

392. Song of the bards.

393. Chateaubriand quotes Tacitus as saying that the Germans placed their shields against their mouths in order to produce a deep sound like a subdued murmur.

394. War song.

395. Louis de Courcillon, abbé de Dangeau (1643-1723), academician and grammarian.

396. Richelet (1631-1698), grammarian, author of the first methodical dictionary of the French language and of numerous essays on grammar and versification.

397. Beauzée (1717-1789), a grammarian.

398. Symbols of the French court indicating the aristocratic character of the language.

399. i. e., for the forty members of the Académie Française.

400. Tristan l'Hermite (1601-1655), poet, whose tragedy Mariane enjoyed a great success in 1636.

401. "Confessing culprit."

402. Vaugelas (1585-1650), grammarian and one of the founders of the Academy. His Remarques sur la Langue française (1647) was long the authority in matters of language. Cf. Selection from "Remarques."

403. Madame Charles, whom Lamartine celebrates as Elvire in Le Lac and Le Crucifix, died in December, 1817.

404. M. Lanson in his edition of the Premières Méditations contradicts Lamartine's own commentary and says the poem was written in 1818 and published with one or two others in an edition "à tirage limité" in 1819.

405. Le Lac de Bourget, near Aix-les-Bains, where Lamartine met Elvire in September, 1816. She was already consumptive and died fifteen months later.

406. Cato reread the dialogue of Plato on the immortality of the soul before he took his own life after his defeat at Thapsus (46 B. C.).

407. An Italian girl whom the poet knew at Naples in 1811. He gives an idealized account of their friendship in Les Confidences.

408. The poet's daughter Léopoldine was drowned with her husband, Charles Vacquerie, Sept. 4, 1843, near Villequier, only a few months after her marriage.

409. Les Châtiments, from which this poem and Ultima Verba are taken, express the poet's hatred for "Napoléon le Petit." Louis Bonaparte, nephew of Napoléon, elected president of the Second Republic in 1848, succeeded in having himself re-elected for ten years in 1851 and became emperor under the name of Napoleon III on December 2, 1852. He had already (January, 1852) banished the members of the republican legislative assembly, among whom was Victor Hugo. Hugo never forgave Napoleon III for overthrowing the Second Republic, refused the amnesty offered by his government and remained in exile at Guernsey until the war of 1870 ended the Second Empire.

410. One of Napoleon's most famous marshals. He was executed by the Bourbons on Dec. 7, 1815.

411. Grouchy, ordered by Napoleon to pursue Blücher along the Meuse, maintained his position there, even when the cannonade of the battle of Waterloo reached his ears, while Blücher with the bulk of his troops marched to the aid of Wellington.

412. Triangular fur cap worn by the light cavalry of Napoleon's guard.

413. Town in East Prussia where Napoleon defeated the Germans and Russians, June 14, 1807.

414. The decisive battle of the Italian campaign in which the Austrians were defeated by Bonaparte and Massena, Jan. 14-15, 1797.

415. The crime of Napoleon I is the overthrow of the First Republic by the coup d'état of the 18th. Brumaire (Nov. 9, 1799), which established the Consulate with Napoleon as First Consul. Its expiation, as explained by Hugo in the conclusion of this poem, is the spectacle of the insignificant Napoleon III becoming emperor of France through the prestige attaching to his name.

416. Napoleon III.

417. Name given in the XIV Century to organized bandits, who in times of war were often employed as mercenaries.

418. A famous XVIII Century bandit.

419. Sulla, a Roman dictator (136-78 B. C.) whose proscriptions filled all Italy with terror.

420. Assyria.

421. Zillah, second wife of Lamech and mother of Tubalcain.

422. Poetic license, enfant is regularly feminine when referring to a girl.

423. Enoch, eldest son of Cain.

424. Tubalcain, Jabel and Jubal were descendants of Cain in the sixth generation.

- 425. Son of Seth, who was the third son of Adam, and brother of Cain and Abel. Cf. Genesis IV, 25.
- 426. Mountain east of the Dead Sea from which Moses beheld the Promised Land. Deut. XXXII, 49.
  - 427. Pisgah. Deut. XXXIV, 1-3.
  - 428. The Dead Sea.
- 429. Mt. Peor or more probably Bethpeor, a place near which Moses is supposed to have been buried. Segor is Zoar.
  - 430. Deut. XXXII, 52.
  - 431. Deut. XXXIV, 7.
  - 432. i. e., "halo."
  - 433. Numbers XVIII.
  - 434. Genesis XIII.
- 435. The Pentateuch, comprising the books of Genesis, Exodus, Leviticus, Numbers and Deuteronomy.
- 436. "Verge," the rod with which Moses smote the rock to bring forth water.
- 437. Mountain on which God appeared to Moses in the Burning Bush.
  - 438. Exodus IX, 22-23.
- 439. M. Canat thinks the allusion may be to the pillar of fire which guided the children in the wilderness. (A. de Vigny, Morceaux Choisis.)
- 440. It was under the leadership of Joshua and not Moses that the Israelites passed through the divided waters of the Jordan. Cf. Joshua III, 13-17.
  - 441. Refers to the passage of the Red Sea.
- 442. It was Joshua who commanded the Sun to stand still. Cf. Joshua X, 13.
- 443. Moses was tending the flocks of his brother-in-law Jethro when God spoke to him from the Burning Bush. Cf. Exodus III, I.
  - 444. Cf. Exodus XIII, 21.
- 445. A section of Gascony, so named from its vast stretch of sterile moorland.
- 446. Contrast with this idea the glorification of suffering in Musset's Nuit de Mai.
- 447. De Vigny has altered the Bible story (cf. Mark XIV, 32-46). He has dramatized it and given to it a significance quite different from that of the Gospel account. Ernest Dupuy (A. de Vigny) suggests that de Vigny may have been inspired also by Mantegna's painting, The Agony in the Garden (National Gallery), which he much admired. The picture shows the sleeping disciples, Jesus kneeling in prayer, and in the background, Judas approaching stealthily and showing the way to the armed multitude behind him.
- 448. This questioning of the Divine Will by Jesus on the Mount is not in the Bible. The prayer of Jesus on the Mount is a petition for strength and paternal aid in which there is no note of rebellion.

De Vigny has completely denatured the meaning of this scene in order to put into the mouth of Jesus the expression of his own philosophy.

449. "Mission."

450. "Gall and wormwood." Deut. XXIX, 18.

451. "Par les maux . . . par la mort."

- 452. Refers to the parable of the foolish virgins. Matthew XXV, 1-13.
- 453. In Les Destinées de Vigny represents mankind in a ceaseless struggle with winged and taloned furies, symbolical of destiny or fatality, minions of a mysterious God whose law to man is: "Faire ce que je veux pour venir où je sais."
- 454. Cf. Pascal: "Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses . . . comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais. . . ." (Cited by Canat. op. cit.)

455. Added by de Vigny in 1862.

456. It is not known whether Eva is a definite person or whether she merely symbolizes womankind.

457. i. e., "humanity," whose life is so brief.

- 458. False reports of the death of Voltaire were frequently circulated. Cf. Diderot, *Neveu de Rameau*: "Le bruit court que Voltaire est mort; tant mieux. Et pourquoi tant mieux? C'est qu'il va nous donner quelque bonne folie; c'est son usage, que de mourir une quinzaine auparavant. . . ."
- 459. Argos is in the Peleponnessus. Ptelion is in Thessaly. Messa is one of the nine cities of Laconia mentioned by Homer, who gives it the epithet "abounding in pigeons" (Iliad II, 502). The Titaresius is a river of Thessaly. Oloosson is a town in Thessaly called "white" by Homer because of its white, argillaceous soil. Camirus is a town in the island of Rhodes.
- 460. The Muse enumerates further various poetic themes from which the poet may choose: martial poetry, satire, romances of chivalry, pastorals, Tarquin, the Napoleonic legend, etc.
- 461. In September, 1840, Musset on his way to the château of Angerville, crossed the forest of Fontainebleau, where he had come in 1833 with George Sand before their departure for Italy.

462. Cf. The Divine Comedy, Chant V, 121-123:
.... Nessun maggior dolore,

Che ricordarsi del tempo felice Nella miseria. . . .

- 463. Francesca da Rimini, who loved her brother-in-law Paolo Malatesta, and who was killed with him by her husband.
- 464. Cf. Diderot, Jacques le Fataliste: "Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passait en eux et autour d'eux et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfants! toujours enfants!"
- 465. Shortly after his trip through the forest of Fontainebleau, Musset met George Sand herself in the corridor of the Opéra-Italien at Paris. Returning home, he wrote Le Souvenir (Feb. 15, 1841).

- 466. Béranger, who did not belong to the romantic group, gained wide renown through his songs, many of which are still popular.
- 467. A small Norman town. According to an old tradition, Yvetot was constituted a kingdom under the Merovingians and there is evidence that the lords of Yvetot actually bore the title of king during the XV Century.
- 468. "Agent," "tool"; an inferior who servilely carries out the designs of a tyrant.
  - 469. "Lever le ban": to summon for military service.
- 470. This popular song was written as a remonstrance to Napoleon after the disastrous retreat from Moscow.
  - 471. "The glory of Napoleon."
- 472. Napoleon II, king of Rome, born 1811, died at Schoenbrunn, Austria, in 1832. Cf. Rostand's: L'Aiglon.
- 473. In 1814, Napoleon defeated the Germans under Schwartzenberg and Blücher in Champagne.
- 474. Napoleon reached Paris after its capitulation. He abdicated April 11, 1814.
- 475. According to a popular belief, the stars influence the destiny of men and each person has his own star which governs his days and disappears when he dies. The shepherds, passing their night in the open, were thought to be able to read the secrets of the heavens.
- 476. This famous sonnet probably celebrates Marie Menessier-Nodier, daughter of Charles Nodier, whose soirées at the Arsenal Library (Le Premier Cénacle) furthered the formation of the Romantic School.
  - 477. "Palais de Justice."
- 478. In the Iliad, Tartarus is the name of an underground prison in which those who rebe<sup>1</sup>led against Zeus were confined.
- 479. "Banquet," originally a repast in commemoration of the Last Supper.
  - 480. "Spectre."
  - 481. "Vampire."
  - 482. "Infatuated."
  - 483. "Petticoat," "woman."
  - 484. A town on the southeast coast of Corsica.
- 485. Mâquis: (maquis or makis) is a name given in Corsica to land covered by a dense growth of scrubby shrubs and trees.
  - 486. A large town in the central part of Corsica.
  - 487. A cartridge belt and portfolio combined.
  - 488. A city on the northeast coast of Corsica.
  - 489. "Were at their wits' end."
- 490. The Revolution of July 27-29 when Charles X was dethroned and succeeded by Louis-Philippe.
- 491. Eugene Delacroix (1798-1863), a French historical painter of the first rank, leader of the romantic school.
- 492. Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), perhaps the most illustrious of XIX Century French painters.

493. "Genre painting," that is the representation of some phase of common life, such as domestic interiors, rural or village scenes, etc.

494. Alexandre-Gabriel Decamps (1803-1860), genre painter, scenes from Scripture history, etc.

495. Xavier Sigalon (1788-1837), French historical painter.

496. Theodore Géricault (1791-1824), painter of the romantic school. His masterpiece, la Méduse, represents a raft at sea on which are grouped the starving survivors of the wreck of la Méduse.

497. Eugene Devéria (1805-1865), French historical painter.

498. Académie des Beaux-Arts, founded in 1795, for painters, sculptors, musicians, etc.

499. This obelisk was brought from Egypt in 1833 and erected on the Place de la Concorde at Paris.

500. A long slender roll that is dipped in a hot liquid.

501. "I fear the Greeks even when they bear gifts." Virgil's Æneid, II, 49.

502. Village near Versailles whose surroundings have been painted by Corot.

503. Servin, Schinner and Sommervieux are fictitious personages created by Balzac. Duval-Lecamus (1790-1854) was a French historical painter. Granet (1775-1849), French painter noted for his light effects. Drolling (1752-1817) the elder is known for his genre painting. To give greater impression of reality to the society he is describing, Balzac frequently groups in this manner his own personages and historical characters.

504. Fabre d'Eglantine (1750-1794), in whose play l'Intrigue épisto-laire is a painter named Fougères.

505. Jean Baptiste Greuze (1726-1805), celebrated French genre painter.

506. Gabriel Metzu (1615-1669), Dutch painter, especially successful in scenes of tavern and market life.

507. Pierre-Roch Vigneron (1789-1872), genre and portrait painter.

508. Claude Dubufe (1790-1864), French romantic painter.

509. Gerard Dow (1613-1680), Dutch painter. The Woman Sick of the Dropsy, mentioned by Balzac, is his masterpiece.

510. Domenico Zampieri (1581-1641), Italian painter of the XVII Century, who won success by dint of persistent application, as he was not naturally endowed with either imagination or brilliancy.

511. Act vesting the holder of a mortgage with the rights normally held by the wife of the giver of a mortgage or by another person to insure the recovery of his investment.

512. "Dignified leisure." Cicero: De Oratore, I, I, I.

513. Slang expressions meaning "jimdandy," "fine," "elegant."

514. "Simple or stupid person."

515. "This looks like a good thing."

516. i. e., her complexion was the color of mahogany.

517. French funerals are divided into several classes according to the

pomp desired. In the case of a funeral of the first class, the hearse is ornately decorated with plumes and other trappings.

518. Slang expression meaning "big foot."

519. Slang and sarcastic for "head."

520. "Pointed and turned up."

521. Miéris (1635-1684), Terburg (1608-1681), noted Dutch painters.

522. Italian phrase meaning: "in his own mind."

- 523. "Abyssus abyssum invocat," phrase of the Vulgate: "Deep calleth unto deep," Psalms XLII, 7.
  - 524. Slang for "money in your pocket."
  - 525. Slang: "give it more body."
  - 526. "Boor," "clod-hopper."
  - 527. "Indian Summer."
- 528. "Nankeen," a yellow cotton cloth, so named from Nankin, China, where it was originally manufactured.
  - 529. i. e., with a fortune to be inherited.
  - 530. "Astounded."
- 531. Paul Potter (1625-1654), celebrated Dutch landscape and animal painter.
- 532. Bartholomeo Esteban, known as Murillo (1617-1682), Spanish painter whose Assumption is considered one of the world's masterpieces.
- 533. An unsuccessful attempt to overthrow the government of Louis-Philippe was made by the Republican party, May 12, 1839.
- 534. An immense hall in the museum of Versailles is devoted to paintings of great battles in French history.
  - 535. Name given in 1793 to the musk-scented Royalists.
- 536. July 27-29, 1830, when Charles X was dethroned and succeeded by Louis-Philippe.
- 537. Brother of Louis XVI and, as Charles X, King of France from 1824 to 1830.
- 538. Capital of the department of the Vosges and celebrated for the manufacture of cheap pictures.
- 539. Quartz crystals found in the quarries near Alençon, the capital of the department of the Orne.
- 540. The allusion is to the siege of Paris, which lasted from September 19, 1870, to January 28, 1871, when the city capitulated.
- 541. The highest hill near Paris, about seven miles west of the city, on the left bank of the Seine.
- 542. The most celebrated avenue in Paris. It extends from the Place de la Concorde (created in 1748 by Louis XV) to the Place de l'Etoile.
  - 543. Cf. p. 356, note 540.
  - 544. The first empire, under Napoleon I, lasted from 1804 to 1815.
- 545. The son of Napoleon I and Marie-Louise was proclaimed King of Rome at the time of his birth in 1811. After the battle of Waterloo (June 18, 1815), he was known as the Duke of Reichstadt. He died in 1832. Cf. p. 285, note 472.

- 546. The indemnity demanded by the Germans was 5,000,000,000 francs.
  - 547. The retreat of Napoleon from Moscow in 1812.
- 548. A soldiers' home founded by Louis XIV in 1674. It now contains the remains of Napoleon I.
  - 549. The Avenue de la Grande-Armée and the Champs-Elysées.
- 550. The leader of the celebrated French cuirassiers in the battle of Waterloo.
  - 551. "Mine foremen."
  - 552. "Miners' homes."
- 553. Miners from Borinage (Hainaut), Belgium, where there are vast coal deposits.
- 554. Russian nihilist working in the mine, who conceived the plan of blowing up the machinery and destroying everything.
  - 555. "Boy who works on the mine railroad."
  - 556. "To roll like a ball."
  - 557. "Soldier with service stripes or chevrons."
  - 558. "Chalky" or "clayey."
  - 559. "To assume a position of defiance."
  - 560. "In prison," a popular expression.
  - 561. "To remain without speaking."
  - 562. "To cut to pieces."
  - 563. "Kicking about."
  - 564. A very fine marble quarried at Carrara, Italy.
  - 565. Parian marble from Paros, an island in the Ægean Sea.
  - 566. City on the east coast of Sicily.
- 567. Hypatia (370-415) was a philosopher of Alexandria, noted for her beauty as well as for her wisdom. Recognized head of the Neoplatonic school of thought, she was opposed by Cyril, Christian bishop of Alexandria, and was finally murdered by a fanatical Christian mob.
  - 568. i.e., the Greek religion driven out by Christianity.
  - 569. "Pythoness," person having powers of divination.
- 570. Because she was opposed by and assassinated at the instigation of a Christian priest.
  - 571. Personifying philosophy and beauty.
  - 572. Cf. p. 381, note 564.
  - 573. Cf. Ecclesiastes IX, 4.
  - 574. "Persia."
  - 575. Cf. p. 406, note 597.
- 576. Effluvium, noxious vapors given off by marshes, etc., used figuratively to describe certain moral influences.
  - 577. "The peasant."
- 578. The Albigeois were heretics whose center of influence was the city of Albi in Southern France. The atrocities that marked the persecutions to which they were subjected by the Catholics under Simon de

Montfort early in the XIII Century exceeded in horror anything previously known.

- 579. "Incubus," name given in the superstitious Middle Ages to a male demon which was supposed to haunt women in their sleep and to whose visits the birth of witches and demons was attributed.
- 580. Passage directed against the Inquisition of the Roman Catholic Church.
  - 581. Mountains in North Central Germany.
- 582. Cleopatra sailed up the Cydnus to Tarsus in Asia Minor, where she was received with great ceremony by Antony (41 B. C.).
- 583. This verb is not found in French dictionaries. Heredia probably formed it on the adjective "éployé," meaning "with extended wings."
- 584. At the death of Alexander the Great, Ptolemy, son of Lagus, received Egypt and founded the Ptolemaic dynasty or the dynasty of the Lagides, of which Cleopatra was the last representative.
- 585. Probably another form of Praates, king of Parthia, with whom Antony warred in 36 B. C.
  - 586. Roman trumpet.
  - 587. Ancient cities of Lower Egypt of which only ruins remain.
- 588. Foreshadows the defeat of Antony by Octavian at Actium (31 B.C.).
- 589. Palos de la Frontera and Moguer were small ports on the river Tinto in Southwestern Spain, where Columbus equipped his expedition and from which he set sail for the New World.
- 590. Organized brigands that once infested Europe. Columbus was forced to accept all types of men to man his ships.
- 591. The discovery of Cipangu, Japan, was one of the aims of Columbus.
  - 592. Goddess of flowers.
  - 593. Louis XI (1423-1483).
- 594. Feodor Dostoiewsky (1822-1881), Russian novelist who has pictured with poignant realism the life of the poor and the horrors of Siberian exile. His greatest work is *Crime and Punishment*.
- 595. Most of the writers of the Naturalistic School kept notebooks in which they recorded details and incidents of daily life that might be of use to them in their work.
- 596. Trismegistus, "thrice great," is an honorific designation of the Egyptian god, Hermes, which Baudelaire transfers to Satan.
- 597. "Hookah," an oriental pipe having a long flexible tube, the smoke being drawn through water contained in a vessel to which the tube is attached.
- 598. Perhaps a reminiscence of the promise in the Bible: "And I appoint unto you a kingdom as my Father has appointed unto me; that ye may eat and drink at my table in my kingdom and sit in thrones judging the twelve tribes of Israel." Luke XXII, 29-30.
- 599. Is the poet thinking of the words of Christ: "Behold the fowls of the air, for they sow not, neither do they reap, nor gather into barns; yet your heavenly Father feedeth them"? Matthew VI, 26.

600. "Pipe."

601. i. e., the home of his betrothed.

602. i. e., verses of nine and eleven syllables.

603. "Trait d'esprit," "pun."

604. i. e., rhetoric in the worst sense of the word.

605. A protest against the Parnassians.

606. In the worst sense of the word, artifice as opposed to inspiration.

607. Louis de Fontanes (1757-1821), poet and critique, grand master of the University of Paris (1808-1815). He translated part of Pope's Essay on Man.

608. "Un déjeuner de soleil, se dit d'une étoffe dont la couleur se passe aisément." (Dictionnaire de l'Academie.)

609. Eugene Sue (1804-1857), author of Le Juif errant (1845).

610. Edmond Burke (1728-1797), English orator and statesman celebrated for his opposition to the French Revolution.

611. Pascal: Pensées, no. 72.

612. Cf. p. 353, note 538.

613. La Palice (1470-1525), French captain in whose honor his soldiers composed a song in which these verses occur:

Un quart d'heure avant sa mort, Il était encore en vie....

Hence, "chanson de La Palisse," a self-evident truth.

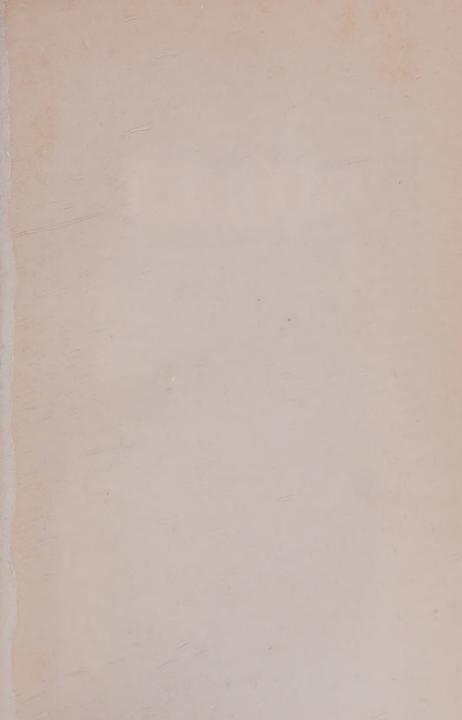
## INDEX

	PAGE
Arvers	288
Balzac, H. de 299-	-313
Balzac, J. L. Guez de	36
Banville	398
Baudelaire	405
Bayle, Pierre	108
Benserade	30
Béranger	282
Bernardin de Saint-Pierre	195
Boileau	96
Bossuet	57
Buffon	124
Chateaubriand	207
Chénier	199
Coppée	401
Daudet	363
Descartes	39
Diderot	160
Du Bellay	2
Fénelon	105
Flaubert	335
Fontenelle	110
France	428
Gautier	377
Heredia	392
Hugo 225, 238,	289
La Bruyère	73
La Fayette	64
La Fontaine	82
Lamartine	227
La Rochefoucauld	68
Leconte de Lisle	382
Le Sage	169
Loti	425
Malherbe	6
Mariyaux	174

## INDEX

	PAGE
Maupassant	356
Mérimée	301
Montesquieu	118
Musset	267
Pascal	42
Prévost	178
Racan	6
Régnier, M	15
Renan	423
Ronsard	4
Rousseau, J. J	181
Sainte-Beuve	417
Sand	294
Scudéry, Mlle. de	20
Sévigné	60
Staël	205
Sully-Prudhomme	<b>3</b> 94
Taine	420
Tailemant des Réaux	17
Vaugelas	38
Verlaine	411
Vigny	255
Voiture	26
Voltaire	126
Zola	335
	200

THE END



## Date Due APR 3 '62 1975 (GB) PRINTED IN U. S. A.

PQ1109

9903

Sirich Harper's French anthology

PQ1109 .S55

9903

Sirich Harper's French anthology

APR 1 1975 Para B 62

